
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01870587 1

A mon très cher ami et
ancien collègue en Sorbonne,
Étienne Gilson, de tout mon co
toute mon affection. —
Marin Ştefănescu
Paris le 24 février 1915

LE

# DUALISME LOGIQUE

# LE
# DUALISME LOGIQUE

## ESSAI SUR L'IMPORTANCE DE SA RÉALITÉ
## POUR LE PROBLÈME DE LA CONNAISSANCE

PAR

**MARIN STEFANESCU**

DOCTEUR ÈS LETTRES

---

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1915

A MES MAITRES

M. Victor DELBOS

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

M. André LALANDE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
ET A L'ÉCOLE DE SÈVRES

M. C. RADULESCU-MOTRU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

*Hommage de respectueuse reconnaissance*
*et de dévouement.*

A MON AMI ET ANCIEN COLLÈGUE

RADU D. BRATIANU

*Affection et reconnaissance fraternelles.*

A M. NICOLAE BASILESCU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT
DE L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

*Hommage de respectueuse reconnaissance
et de dévouement.*

# AVANT-PROPOS

## SUR LE DUALISME LOGIQUE EN GÉNÉRAL

L'histoire de la philosophie nous montre : 1° que les systèmes philosophiques commencent d'ordinaire par le problème de la connaissance : d'où vient la science, en quoi consiste-t-elle, jusqu'où va-t-elle? etc.; 2° qu'il n'y a pas eu de philosophe qui, voulant résoudre ce problème, n'ait été obligé de partir d'un dualisme gnoséologique, comme celui par exemple de la sensibilité et de la raison, dualisme dont l'explication constitue la solution cherchée; 3° que presque tous les philosophes, qui ont voulu rendre compte de la connaissance[1], sont partis de ce dualisme en dogmatiques, c'est-à-dire avec la croyance que l'homme a la possibilité de décider du sens dernier des choses; 4° et que de la sorte les philosophes ont été forcés de considérer soit comme un dilemme, soit comme une antinomie ce dualisme gnoséologique qui leur était donné : Est-ce par les sens ou par la raison, se sont-ils demandé, que nous devons pénétrer au fond des choses? car en voulant pénétrer ce fond, nous nous apercevons que ce que nous en disent les sens est contredit par la raison et inverse-

1. Il s'agit de la connaissance véritablement connaissance, c'est-à-dire de la connaissance qui constitue vraiment une science.

ment. Quel est donc le rapport entre les termes de ce dualisme qui nous est donné dès que nous essayons de nous expliquer la connaissance? Si notre tendance dogmatique est légitime, — et elle est tellement forte en nous qu'elle paraît être légitime, — alors il est évident que le rapport cherché ne saurait être qu'un rapport dans lequel nous devons ou bien réduire un terme à l'autre, ou bien trouver un certain moyen qui concilie les deux termes. Mais par quel processus et dans quel sens réaliser cette réduction ou cette conciliation? Quel est le terme que nous devons réduire, et quel est celui que nous devons laisser intact; ou par quel moyen concilier ces deux termes si opposés l'un à l'autre?

Cette question du dualisme gnoséologique, par laquelle commence généralement le problème de la connaissance et, avec lui, la philosophie, paraît aussi insoluble que fondamentale. Ainsi, la philosophie de Platon est la synthèse du sensualisme d'Héraclite et de la dialectique des Eléates; tandis que la philosophie d'Epicure est la défense du sensualisme; que celle des Stoïciens est l'apologie du rationalisme; que, dans le Moyen âge, celle des nominalistes est une continuation du sensualisme; que celle des réalistes est une continuation du rationalisme; que celle de Descartes est la synthèse des deux conceptions diamétralement opposées qui l'avaient précédé, c'est-à-dire qu'elle est la reprise de la synthèse de Platon; que celle de Kant est la conciliation de l'intuitionnisme de Crusius ou de l'empirisme de Hume avec le rationalisme de Leibniz et de Wolff, c'est-à-dire qu'elle est, dans son fond, la reprise de la synthèse inaugurée par Platon et continuée

par Descartes[1]; que celle de la plupart des philosophes de nos jours est une double poussée du kantisme : l'une vers le nomilanisme de Berkeley, qui contient à la fois un intuitionnisme à la Crusius et un empirisme à la Hume, l'autre vers le rationalisme de Leibniz ou plutôt de Wolff. Où est donc la vérité?

Nous voudrions entreprendre une étude sur cette question du dualisme gnoséologique, question qui est aussi vieille que la philosophie elle-même, mais qui n'est, peut-être, si difficile à résoudre que parce qu'elle est mal posée, que parce qu'elle est posée par la croyance dans la légitimité de la tendance dogmatique, au lieu d'être posée en elle-même, par elle-même, pour elle-même et, conséquemment, contre toute tendance dogmatique.

Le dualisme dont il s'agit peut être appelé *dualisme logique*, car il n'apparaît clairement qu'au moment où l'on passe de la Psychologie ou étude des sentiments subjectifs à la Logique ou étude des connaissances objectives. Pour les uns, ce dualisme est celui du *sensible* et de l'*intelligible*, pour d'autres, il est le dualisme de l'*idée* et du *fait*, tandis que pour d'autres, il est le dualisme des *sens* et de la *raison* ou du *sujet* et de l'*objet*, etc. Mais il est évident que, sous quelque forme qu'il se présente, il est toujours un *dualisme logique* dès qu'il est considéré par le prisme du problème de la connaissance. Nous l'appellerons souvent dualisme du sensible et de l'intelligible.

1. Cela ne veut pas dire que Platon, Descartes et Kant ont la même philosophie. Ils diffèrent entre eux par la manière de réaliser la synthèse dont nous parlons, et c'est dans cette manière même que consiste la valeur d'une philosophie.

Cependant, il est loin, malgré cette identité foncière, de se présenter sous un seul aspect. Il peut être considéré : dans ses origines[1], dans ses manifestations[2], dans son histoire, etc.

Nous voudrions l'étudier ici en le considérant surtout dans son histoire, et, encore, dans l'histoire contemporaine de sa forme la plus communément répandue, c'est-à-dire de la forme que lui a donnée Kant; car on sait qu'au moins au point de vue gnoséologique nous vivons à l'heure actuelle dans une période qu'on pourrait appeler kantienne. Nous voudrions donc : 1° étudier la méthode par laquelle Kant et les philosophes contemporains, inspirés de sa philosophie, ont résolu l'antinomie du dualisme logique; 2° nous demander ce que vaut au juste cette méthode et s'il n'y a pas lieu d'en chercher une autre.

1. Cf. J. M. Baldwin, *Thoughts and Things.*
2. Cf. E. Goblot, *Essai sur la classification des sciences.*

# LE
# DUALISME LOGIQUE

## INTRODUCTION

### LE DUALISME LOGIQUE DANS LA PÉRIODE KANTIENNE

Au moment où Kant est venu s'attaquer au problème de la connaissance, ce problème divisait les philosophes d'Allemagne en deux groupes bien distincts : les *rationalistes* (au sens spécial où ce mot désigne une confiance illimitée dans les forces du raisonnement ou plus précisément de la *raison raisonnante*) et les *intuitionnistes* (c'est-à-dire ceux qui ne se fient qu'à la connaissance immédiate, soit que celle-ci concerne les faits du monde sensible, soit qu'elle saisisse, d'une vue indivisible et directe, par une sorte de sentiment intérieur auquel on ne peut se soustraire, des vérités supérieures à celles des sens dits externes). Ces deux écoles semblaient triompher l'une de l'autre avec une égale force. Pour les rationa-

listes, représentés par Wolff, il existait une science de la raison qui pouvait montrer comment c'était au raisonnement et nullement à l'intuition, qu'il fallait en dernière analyse recourir pour acquérir la vérité, car l'intuition n'était qu'un raisonnement confus. Pour les intuitionnistes, représentés par Crusius, c'était tout le contraire ; pour ceux-ci il existait une science de la sensibilité qui pouvait montrer comment c'était à l'intuition et nullement au raisonnement qu'il fallait en dernière analyse recourir pour acquérir la vérité, car le raisonnement n'était qu'une intuition incomplète et fragmentée.

L'un réduit donc la sensibilité à la raison et à la logique du raisonnement ; l'autre fait l'inverse. Mais cette opposition même implique des hypothèses préjudicielles sur lesquelles ils s'accordent. La première est la croyance dogmatique que la philosophie peut et doit dire le dernier mot des choses ; la seconde, qui résulte de cette croyance même, est que le dualisme, qu'ils acceptent comme point de départ, est une illusion ; car un dualisme vrai, définitif, serait la ruine du dogmatisme ; si le raisonnement et l'intuition se contredisent, il n'y a pas de vérité absolue. Par suite, il faut admettre que l'un des deux termes du dualisme gnoséologique n'a point d'existence et de valeur propre ; et c'est ce qu'ils font. Seulement ils choisissent en sens inverse ; et cette contradiction fait voir combien le sacrifice que consentait chacun d'eux est arbitraire et inutile. Si la réduction des sens et de l'intuition à l'ordre intellectuel et discursif peut paraître juste et aussi plausible que la réduction opposée, c'est sans doute que ni l'une ni l'autre ne peut donner à l'esprit une assurance

dogmatique. Ainsi, le scepticisme seul bénéficiait de cette antinomie.

Cependant, ces deux conceptions allaient provoquer en la personne de Kant l'une des plus grandes réformes qui aient jamais été opérées dans le problème de la connaissance. Kant s'aperçoit de la nature probabiliste, c'est-à-dire à la fois relative et nécessaire, de la science humaine, et il est ainsi dès l'abord bien moins dogmatique que ses prédécesseurs. Aussi accorde-t-il un grand fonds de réalité au dualisme logique et montre-t-il avec force, et une fois pour toutes, semble-t-il, ce qu'il y a d'exagéré dans la doctrine de Wolff comme dans celle de Crusius. A la logique de Wolff il opposera l'antilogicisme de Crusius, et à l'intuitionnisme de Crusius il opposera la logique de Wolff. Wolff avait cru sauver la foi par le raisonnement. Crusius avait cru sauver la foi par l'intuition. Kant voit probablement un danger égal, pour la religion, dans l'une et l'autre des deux thèses extrêmes[1]. Il faut donc trouver une route qui permette de les éviter l'une et l'autre.

Ce n'est là qu'une des premières étapes de la pensée de Kant ; mais toutes les autres s'y ramènent. En effet, le même problème, ou du moins un problème analogue, se présenta à lui sous une autre forme, que les historiens de la philosophie ont le plus souvent remarqué parce que Kant lui-même l'a désigné comme son point de départ dans l'introduction à la *Critique de la raison pure* et surtout au début des *Prolégomènes* : l'opposition

1. Voir plus bas, chap. I, par. 1 et 2.

du *rationalisme* (entendu cette fois comme la doctrine qui soutient que l'esprit humain possède une faculté de connaître distincte de l'expérience) et de l'*empirisme*, qui prétend que tout ce qui est dans la pensée vient de l'observation concrète des choses singulières, y compris la nature même de l'esprit. Wolff à cet égard est encore le représentant du premier parti ; mais le second a sa forme la plus frappante dans la théorie associationniste de Hume, qui aboutit au scepticisme[1]. Sans doute, dit Kant dans la *Critique de la raison pure*, qui étudie le problème de la connaissance sous cette nouvelle forme, lorsqu'il s'agit du grand public, le danger de ces doctrines paradoxales (l'empirisme sceptique de Hume et le rationalisme dogmatique de Wolff) n'est pas grand : le matérialisme, le fatalisme, l'athéisme, l'incrédulité des libres penseurs, le mysticisme, la superstition sont bien autrement à craindre[2]. Mais au point de vue d'une science stricte, fidèle à la méthode dont Wolff avait fixé l'idéal, préoccupé d'établir régulièrement les principes, de déterminer clairement les concepts, de n'admettre que des démonstrations rigoureuses, c'était là surtout qu'il était nécessaire de faire la lumière d'une façon complète.

1. Sur le rôle exact de Hume dans le développement de la pensée kantienne, voir plus bas, chap. II, par. 3.

2. Durch diese (die Kritik) kann nun allein dem Materialism, Fatalism, Atheism, dem freigeisterischen Unglauben, der Schwärmerei und Aberglauben, die allgemein schädlich werden können, zuletzt auch dem Idealism und Scepticism, die mehr den Schulen gefährlich sind und schwerlich ins Publicum übergehen können, selbst die Wurzel abgeschnitten werden ». (*Kritik der reinen Vernunft*, Vorrede, II. Aufl., 1787, vol. III, édit. de l'Académie de Berlin, p. 21.)

Kant est donc amené, dans toute son œuvre, à maintenir les antithèses et à chercher un moyen d'en concilier les termes sans les sacrifier l'un à l'autre. En face de la raison, en tant que pouvoir analytique, conceptuel, discursif, formel, il admet la réalité irréductible de l'intuition tant *a priori* que sensible ; en face de la raison, en tant que nature de l'esprit, il admet une nature des choses qui s'exprime par la présence dans notre esprit d'une « matière de la connaissance » qui ne saurait être construite par la Métaphysique, au sens le plus épuré. De toutes façons donc Kant croit que la véritable connaissance humaine, qui est à la fois relative, universelle et nécessaire, ne peut venir ni de la seule sensibilité ni de la seule raison, mais de l'accord entre la sensibilité et la raison conçues aussi réelles l'une que l'autre. Pour lui l'intuition et le raisonnement, les sens et la faculté de raisonner doivent être considérés comme des données au même degré. De sorte que toute la question est de trouver le moyen terme qui doit *concilier*, et *non pas réduire* tout simplement l'un à l'autre, les termes du dualisme logique d'où l'on est obligé de partir dans l'explication de la science. Ainsi, à l'ancienne méthode de réduction sans opposition, Kant substitue une méthode d'opposition réelle, mais conciliable.

La méthode conciliatrice de Kant a été considérée par les philosophes post-kantiens comme un très grand événement philosophique. Aussi l'ont-ils tous acceptée en principe. Cependant, quant à la manière de la réaliser, ils ont été bien loin d'être d'accord. Des interprétations si diverses qu'ils font revêtir à cette vérité fondamentale du

maître, quelle est celle qu'il faut accepter? Que vaut au juste le kantisme lui-même en général, considéré dans son principe gnoséologique?

Les formes du kantisme, ou de la méthode qui consiste à résoudre, par une conciliation, l'opposition des termes du dualisme logique, sont si nombreuses à l'heure actuelle, que nous nous sommes demandé s'il ne fallait pas choisir certaines d'entre elles afin de voir si leur extrême diversité ne provenait pas justement du fait même de vouloir à tout prix concilier ce qui, peut-être, est inconciliable, — et s'il ne fallait pas plutôt prendre le dualisme tel quel, c'est-à-dire ni dans l'intention d'une réduction sans opposition de ses termes comme l'avaient fait les philosophes d'avant Kant, ni dans l'intention d'une opposition conciliable comme l'avaient fait Kant et ses successeurs, mais le prendre tel qu'il se présente : dualisme au sens plein du mot. Car : 1° toutes ces formes de *conciliation* sont loin de nous expliquer suffisamment le caractère fondamental de la science humaine, à savoir le double caractère de relativité et de nécessité de cette science, caractère qui est à l'heure actuelle une chose constatée et admise par presque tous les savants et tous les philosophes[1] ; 2° qui nous dit

1. Cf. H. Poincaré, *Science et Hypothèse*; E. Picard, *La Science moderne*; E. Bouty, *La Vérité scientifique*; G. Milhaud, *Etudes sur la Pensée scientifique*; A. Rey, *La théorie de la physique*, etc.

En disant « le double caractère de relativité et de nécessité de la science » nous voulons dire « la nature probabiliste de la science » ou, plus précisément, nous voulons dire ceci : On sait que la véritable science s'impose à nous d'une manière absolument nécessaire, c'est-à-dire sous la forme d'une norme ou avec l'autorité d'une loi ; et que, cependant, elle ne porte pas sur l'essence des choses et elle

que cette méthode d'opposition conciliable de Kant et de ses successeurs n'est pas, elle aussi, bien qu'à un moindre degré, le fruit de cette même tendance dogmatique, tout comme la simple méthode de réduction sans opposition, des philosophes d'avant Kant? Qui nous dit que l'illusion ne réside pas toute, justement, dans cette tendance dogmatique, et que ce qu'il y a vraiment de réel n'est pas précisément ce dualisme qui s'oppose tant à cette tendance dogmatique? Qui nous dit donc enfin que cette tendance dogmatique qui nous empêche de prendre le dualisme logique tel qu'il se présente, comme dualisme au sens plein du mot, n'est pas le résultat d'une pure présomption humaine, une sorte de péché originel?

Aussi avons-nous choisi l'histoire du kantisme en Allemagne afin de voir si la diversité des formes du kantisme en général ne provenait pas d'une fausse position du problème de la connaissance, c'est-à-dire du fait que Kant, malgré ses efforts, ne s'est pas encore complètement dégagé de cette présomption humaine qui pousse au dogmatisme ; et, si, par conséquent, il ne fallait pas *chercher la véritable explication de la science dans le dualisme logique pris dans toute sa réalité ou dans toute son attitude antidogmatique*.

n'est pas immuable mais sujette à des modifications souvent très sensibles : la science de la Physique d'aujourd'hui, par exemple, ne saurait plus être absolument semblable à celle d'avant la constitution de l'Energétique. Somme toute, nous voulons dire en quelque sorte avec H. Poincaré (*Dernières pensées*, p. 241) que le caractère essentiel de la science est de n'avancer que pas à pas, bien que toujours dans le même sens et toujours dans le bon sens, et que toute la question est d'expliquer ce caractère.

Mais un pareil choix n'était-il pas arbitraire? A première vue il le paraît en effet; car si nous suivons le développement de la philosophie kantienne uniquement en Allemagne, nous y voyons surtout des disciples très soucieux d'être les fidèles continuateurs d'un maître qu'ils veulent plus ou moins dogmatique. Or, dès que nous entreprenons de suivre ailleurs ce même développement, par exemple en France, nous y voyons surtout des disciples qui cherchent à devenir des maîtres et qui sont ainsi surtout des probabilistes au sens fort du mot. De sorte que, pour porter un jugement d'ensemble sur le kantisme, il faudrait le considérer aussi bien dans son histoire en Allemagne que dans son histoire en France ou en Angleterre. Toutefois, qu'on le considère en Allemagne, en France ou en Angleterre, le kantisme n'en reste pas moins le même dans son fond : une philosophie de conciliation. C'est-à-dire qu'à l'ancienne conception d'avant Kant, qui consistait à réduire sans opposer l'un à l'autre les termes du dualisme gnoséologique, d'où l'on est obligé de partir dans l'explication de la science, on cherche aujourd'hui, à la suite de Kant, à substituer une conception d'opposition conciliable. Par conséquent notre choix était bien légitime. Il pouvait porter aussi bien sur le kantisme en France ou en Angleterre qu'il porte sur le kantisme en Allemagne. Si nous avons choisi le kantisme en Allemagne plutôt que le kantisme en France ou en Angleterre, ce fut surtout pour commencer par les successeurs les plus directs de Kant.

Cependant, il s'agissait encore pour nous de bien préciser notre choix, car nous ne pouvions pas approfondir au

même degré tous les moments de l'histoire du kantisme, même considérée uniquement en Allemagne. Aussi avons-nous choisi de préférence, outre la propre thèse de Kant, les thèses contemporaines, et parmi elles celles qui nous ont paru : 1° s'inspirer le plus directement de Kant ; 2° représenter les types mêmes du mouvement néo-kantien en Allemagne. Telles nous ont paru être surtout les thèses de Benno Erdmann, Cohen, Husserl, Riehl et Jerusalem. Car, ainsi que nous le verrons, le phénoménalisme de Benno Erdmann est comme une sorte de point logique du néo-kantisme d'où partiraient : 1° une direction « intelligible » qui commencerait avec l'idéalisme de Cohen et qui finirait avec le logicisme de Husserl ; 2° une direction « sensible » qui commencerait avec le réalisme de Riehl et qui finirait avec le psychologisme de Jerusalem. Les autres logiciens allemands contemporains que nous avons laissés de côté sont, à nos yeux, des penseurs qui, ou ne s'inspirent qu'indirectement de Kant, ou représentent une tout autre direction que celle donnée véritablement par Kant, ou qui entreraient dans le mouvement formé par ceux que nous avons choisis et que nous venons de nommer.

Mais nous ne nous sommes pas borné à la seule étude de ces thèses. Afin de saisir le plus profondément possible le sens du kantisme, que nous avions à comprendre, nous avons commencé par situer la thèse de Kant dans son milieu historique.

Ainsi, notre travail a été divisé de la manière suivante. Il comprend trois chapitres, consacrés : le premier à une exposition objective de l'histoire du kantisme en Alle-

magne (en insistant surtout sur Kant, Benno Erdmann, Cohen, Husserl, Riehl et Jerusalem[1]); le second à la critique des thèses exposées; le troisième à la légitimité d'une conception profondément réaliste du dualisme logique.

Cette conception dualiste, qui sera posée par le troisième chapitre, est loin d'être absolument nouvelle. En tout cas, nous devons dire que le présent travail s'inspire surtout de l'enseignement et des écrits de notre maître de Logique en Sorbonne, M. André Lalande, qui nous a semblé précisément expliquer la science par une conception où sont intégralement maintenus les droits des deux termes en présence : nous voulons dire la réalité de leur existence, mais non l'égalité de leur valeur normative.

1. Dans ce premier chapitre de notre étude, chapitre qui est purement historique, nous avons tâché de nous effacer aussi complètement que possible devant les philosophes examinés. Et, pour que l'objectivité fût observée aussi scrupuleusement que possible, nous avons même, au bas des pages, cité les propres textes des philosophes choisis par nous comme représentant d'une manière typique le kantisme.

# CHAPITRE PREMIER

## La Méthode kantienne ou de conciliation.

1. Débat rationaliste-intuitionniste. — 2. Kant. — 3. Histoire générale du kantisme en Allemagne. — 4. Benno Erdmann. — 5. Cohen. — 6. Husserl. — 7. Riehl. — 8. Jerusalem.

1. La logique au temps de Kant traversait une crise très analogue à celle de nos jours. Alors, comme aujourd'hui, on se demandait : « Dans quelle mesure la logique peut-elle être une méthode propre à la Métaphysique? ».

Cette crise fut provoquée par le rationalisme outré de Wolff. Celui-ci croyait que c'est seulement en nous conformant le plus strictement possible aux règles du raisonnement logique, que nous pouvons arriver à avoir de véritables connaissances en matière de Métaphysique. Aussi écrit-il sa *Philosophia prima sive Ontologia methodo scientifica pertractata*, pour montrer que la Métaphysique est la science par excellence, vu qu'elle est la science démonstrative par excellence. C'est seulement grâce à la logique (c'est-à-dire au raisonnement), dit-il, qu'on peut

entreprendre cette explication métaphysique du monde dont l'homme a tant besoin, parce qu'elle a le double avantage d'être plus près de la réalité que l'explication purement mécaniste, dite scientifique, et qu'elle rapproche l'homme de son but : Dieu. D'ailleurs la sensation n'est que la connaissance confuse que la logique doit transformer en connaissance distincte[1].

Mais ce n'est pas tout. Jusqu'ici, Wolff est tout à fait dans les idées de son maître Leibniz. Mais, ainsi qu'il arrive souvent quand il s'agit du rapport entre le maître et le disciple, Wolff est allé beaucoup plus loin que Leibniz. Aussi s'efforça-t-il de ramener exclusivement au principe logique de contradiction ce principe réel de la raison suffisante qui en est distingué avec tant de finesse par Leibniz. D'où des modifications assez graves apportées à la propre philosophie du maître, comme : la limitation de l'harmonie préétablie au seul rapport entre le corps et l'âme, l'attribution du caractère d'éternité au monde, l'affirmation d'une sorte de fatalisme qui excluait toute ombre de liberté, etc. Et, de là, par suite, une réaction très forte contre cette conception de Wolff, surtout parce qu'elle était loin de se soutenir par ses propres forces. Aussi y a-t-il eu de la part de ses contemporains un véritable cri « de retour à Leibniz » et même de « adoptons l'empirisme de Locke ». Les principaux représentants de ce mouvement à la fois néo-leibnizien et néo-lockien furent Knutzen et surtout Crusius.

1. *Philosophia rationalis sive Logica*, Pars I, Sectio II (De Notionibus), Caput I (De Notionum Differentia formali).

Déjà Rüdiger[1] — le disciple du célèbre Thomasius, — avait montré ce qu'il y avait, non pas seulement d'exagéré, mais aussi de dangereux dans la doctrine de Wolff. Mais ce fut Knutzen — le maître de Kant, — qui posa pour la première fois, dans ses véritables termes, la question de la valeur de la doctrine de Wolff par rapport à celle de Leibniz. Knutzen, esprit profondément imbu de piétisme, ne pouvait pas rester insensible aux modifications apportées par Wolff à la philosophie éminemment religieuse de Leibniz. Aussi écrit-il : *De æternitate mundi impossibili* (1733) et surtout *De commercio mentis et corporis per influxum physicum explicando* (1735), où il s'attaque violemment à la conception de Wolff. Knutzen a-t-il trouvé son influx physique dans la propre philosophie de Leibniz, ainsi qu'il le dit lui-même? Faut-il dire avec lui que l'essentiel dans la philosophie de Leibniz est le dynamisme des monades et nullement l'harmonie préétablie ? Nous ne saurions discuter ici cette question[2]. Toujours est-il que le rationalisme de Wolff provoqua une forte réaction. Cependant, Knutzen s'était attaqué à la Métaphysique plutôt qu'à la Logique même

1. Rüdiger, *Wolffen's Meinung vom Wesen der Seele*, 1727.

2. Cette question a été discutée par M. Benno Erdmann dans son *Martin Knutzen und seine Zeit* (1876). M. Benno Erdmann répond affirmativement à la question posée. Son interprétation a été critiquée entre autres par M. Van Biéma, qui soutient que l'harmonie préétablie est pour Leibniz aussi essentielle que le dynamisme des monades, et que, par conséquent, Knutzen ne pouvait pas trouver son influx physique dans le fait de remarquer chez Leibniz une primauté du dynamisme des monades par rapport à l'harmonie préétablie. Cf. Van Biéma ; *Martin Knutzen ; la critique de l'harmonie préétablie*, Paris, 1908.

de ce rationalisme. Ce fut surtout Crusius qui posa le problème dans toute son étendue.

Pour comprendre la philosophie de Crusius, il faut, ainsi que l'a dit Carl Festner, la considérer dans ses rapports avec la Théologie[1]. Car, comme Crusius le dit lui-même d'ailleurs, la Théologie et la Philosophie sont, pour lui, les branches d'un seul et même tronc[2]. Par conséquent, ainsi que l'a fait Knutzen et ainsi que le fera Kant, Crusius se propose de concilier la Religion avec la Science. Or, comment conçoit-il la possibilité de réaliser cette conciliation? C'est surtout dans une réaction contre Wolff qu'il voit cette possibilité[3]. Car si l'on admet avec Wolff que le *principe de raison suffisante* est un simple principe logique qui a son fondement dans le principe de contradiction, alors ce principe (de raison suffisante) revêt un tel caractère de nécessité qu'il contredit les idées de liberté, de moralité, etc., idées qui sont le sens même de la Religion. De sorte que, si l'on veut vraiment servir la Religion, il faut prendre une attitude nettement antilogique, c'est-à-dire largement réaliste et intuitionniste. Il s'agit donc de montrer qu'en aucun cas le raisonnement ne saurait servir de méthode à la Métaphysique.

1. Carl Festner, *Crusius als Metaphysiker*, Halle, 1892, p. 3.
2. Crusius, *Entwurf der notwendigen Vernunftwahrheiten*, 1745, Vorrede et par. 208, 247, 248.
3. Festner, *op. cit.*, p. 18.
Cependant, nous croyons que M. Festner va un peu trop loin, quand il dit que la philosophie de Crusius n'est autre chose qu'une réaction contre Wolff (V. p. 74). Il nous semble, au contraire, qu'on pourrait très bien reconstituer un Crusius qui ait un intérêt plus que purement historique. Kant avait peut-être bien raison de l'appeler le profond et pénétrant Crusius.

Ainsi, Wolff admet deux seuls principes de la connaissance, — le principe de contradiction et le principe de la raison suffisante, — et, encore, il dérive le second du premier. Or, il faut montrer : 1° qu'il y a plusieurs principes de la connaissance; 2° que le principe de raison ne se déduit nullement du principe de contradiction. Il faut, en un mot, entreprendre une véritable réforme de la conception wolffienne sur la *vérité*[1]. Qu'est-ce donc que la vérité ? C'est l'accord de la pensée avec les choses[2]. Or, s'il en est ainsi, le *critérium de la vérité* réside dans les choses ou, ce qui revient au même, dans l'effort pour comprendre les choses (dans la *Denkbarkeit*). C'est-à-dire que le critérium de la vérité consiste dans l'impossibilité de penser ce qui n'existe pas, et nullement, ainsi que le croient les wolffiens, dans la possibilité de penser ce qui est conçu comme vrai[3].

Maintenant, il est vrai que ce principe (die Denkbarkeit) est régi par les trois principes suivants de la pensée : le principe de *contradiction* : *Nihil potest simul esse et non esse secundum idem*; le principe de l'*inséparabilité* (Prin-

1. Cela fait penser à la discussion des *intellectualistes* et des *pragmatistes* de nos jours. Ce qui prouve que cette discussion est loin d'être aussi nouvelle qu'on serait porté à le croire à première vue. En tout cas, cette pensée sert admirablement à nous faire comprendre la propre position de Kant qui s'efforce de surmonter les difficultés tant du rationalisme de Wolff que de l'intuitionnisme de Crusius.

2. Crusius, *De usu et limitibus principii rationis determinantis, vulgo sufficientis*, 1743, par. 27; *Entwurf der notwendigen Vernunftwahrheiten*, 1745, par. 28; *Weg zur Gewissheit und zuverlässigkeit der menschlichen Erkenntnis*, 1747, Vorrede, par. 51, 64, 118.

3. *De usu rationis*, par. 27; *Weg zur Gewissheit*, par. 256.

cipium *inseparabilium*, der Satz des *nicht zu Trennenden*) : *Quæ non separari possunt cogitatione, non separari possunt re ipsa*; le principe de la *non-conjonction* (Principium *inconjungibilium*, der Satz des *nicht zu Verbindenden*) : *Quæ non conjungi possunt cogitatione, non conjungi possunt re ipsa*[1]. — Cependant, ces principes ne peuvent pas à eux seuls expliquer entièrement la vérité et son critérium, car la vérité est l'accord de la pensée avec les choses[2]. De sorte qu'il nous faut encore nous demander : Que sont les choses, quel est leur principe? Or, en nous posant cette question, nous n'avons pas de peine à nous apercevoir que le principe des choses est le principe de *raison* ou de cause. Ainsi, le principe de raison, loin de dériver du principe de contradiction, est le fondement même de ce principe. D'ailleurs, admettre la thèse de Wolff, c'est donner du principe de raison une explication bien insuffisante. En effet, qu'est-ce que le principe de raison selon l'école leibnizo-wolffienne? Leibniz a défini ce principe de la manière suivante : aucun fait ne saurait se trouver vrai ou existant, aucune énonciation véritable sans qu'il y ait une raison suffisante pour qu'il en soit ainsi et non pas autrement[3]. Wolff lui donne un sens un peu plus large, il est vrai, mais par là même plus imprécis. Selon lui, nulle chose n'est sans une raison suffisante pour laquelle

1. Crusius, *De usu rationis*, par. 1. Leibniz, *Théodicée*, par. 44; *Monadologie*, par. 31.

2. Crusius, *De usu rationis*, par. 1. Wolff, *Philosophia prima sive Ontologia*, par. 70.

3. Crusius, *De usu rationis*, par. 1. Leibniz, *Théodicée*, par. 44; *Monadologie*, par. 31.

elle est plutôt que de ne pas être : *Nihil est sine ratione sufficiente, cur potius sit, quam non sit, hoc est, si aliquid esse ponitur, ponendum etiam est aliquid unde intelligitur cur idem potius sit quam non sit*[1]. Or, le principe de la raison suffisante ainsi conçu est inacceptable. Car : 1° Il est improprement nommé principe de *raison suffisante*. Il faut plutôt l'appeler principe de *raison déterminante*, car le mot « suffisant » est imprécis, il ne nous dit pas au juste jusqu'à quel point la raison est suffisante, mais tout court qu'elle est « suffisante » ; tandis que le mot « déterminer » a un sens précis, il signifie affirmer de telle sorte que tout opposé soit exclu[2]. — 2° Il introduit la nécessité absolue dans le monde, c'est-à-dire qu'il fait revivre le fatalisme et qu'il supprime la liberté (la responsabilité, la moralité)[3]. — 3° Enfin, il n'est pas démontrable[4]. Mais, s'il en est ainsi, par quoi le principe de raison nous est-il garanti ? Il nous est garanti par son évidence même ou par la véracité divine. En d'autres termes, Crusius dit que pour arriver à la vérité il faut, en dehors des principes formels de la logique wolffienne, admettre encore : 1° certains principes matériels ; 2° une sorte d'assentiment de notre part quant à la légitimité de ces derniers principes, assentiment qui est infaillible par le simple motif qu'il nous est garanti par la véracité divine. C'est-à-dire que Crusius remplace le formalisme logique de Wolff par une sorte

1. Crusius, *De usu rationis*, par. 1. Wolff, *Philosophia prima sive Ontologia*, par. 70.
2. Crusius, *De usu rationis*, par. 2-3.
3. *De usu rationis*, par. 7-8.
4. *De usu rationis*, par. 10-14; *Entwurf der notwendigen Vernunftwahrheiten*, par. 31.

d'intuitionnisme qui rappelle bien, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'attitude des pragmatistes contemporains par rapport aux intellectualistes[1].

Wolff avait réduit la Sensibilité à la Raison; Crusius fit juste le contraire. Les lois logiques du raisonnement sont, d'après Wolff, les lois suprêmes d'où sont déduits les principes mêmes du réel. Pour Crusius, ces lois sont l'application même de ce principe de l'inconcevabilité du contraire (Die Denkbarkeit) qui provient de la pensée à la suite seulement du contact direct (immédiat) de la pensée avec la réalité. D'où la très grande importance gnoséologique du raisonnement pour Wolff, et d'où sa minime valeur, en tant que source essentielle de la véritable connaissance, pour Crusius.

L'attitude de Crusius à l'égard du raisonnement a fait éclore la réforme de la logique réalisée par Kant. Car Kant, comme l'a montré Anton Marquardt, a très fortement subi l'influence de Crusius, bien qu'en critique plutôt qu'en adepte[2]. — Ainsi, dès le premier moment même où il se pose des questions de logique, Kant cherche à prendre position autant par rapport à Wolff que par rapport à Crusius, mais en se servant surtout de termes

1. « Ich sage mit Fleiss, dass eins von dem andern etwas hat oder empfangen müsse, nicht aber überhaupt, dass eins von dem andern determiniert werde, auf gewisse Weise zu sein... Die Logik ist keine Schulwissenschaft, sondern ein im praktischen Leben brauchbarer Grund zu aller nützlichen Erkenntnis... Die erste Hauptkraft des Verstandes ist die Empfindungskraft... » (Crusius, *Entwurf der notwendigen Vernunftwahrheiten*, par. 28; *Weg zur Gewissheit*, Vorrede, par. 64.)

2. Anton Marquardt, *Kant und Crusius*, Kiel, 1885, p. 7, 53 et passim.

crusiens. Cependant, l'exacte vérité est que Kant incline manifestement vers le rationalisme (au sens que nous avons déjà défini plus haut). Ce qu'il cherche par le crusianisme, c'est le redressement plutôt que l'abaissement de la logique. Kant paraît souffrir du fait que le rationalisme est mal fondé par la propre faute des rationalistes, — et tous ses efforts tendent à professer le rationalisme sage, modéré, fondé sur la logique véritablement humaine. Wolff avait d'abord fait du principe de contradiction le principe suprême de la pensée. Puis il avait cru pouvoir déduire de ce principe le principe de raison qui est le principe du réel en tant qu'opposé à la pensée. Crusius avait montré : 1° que le principe suprême de la pensée n'est nullement le principe de contradiction; 2° que le principe de raison n'avait nullement sa source dans le principe de contradiction. Kant accepte largement la *pars destruens* de Crusius, mais il trouve bien illégitime sa *pars construens*. Ainsi, il admet avec Crusius que le principe suprême de la pensée n'est pas le principe de contradiction[1]. Mais il se refuse à subordonner ce principe, comme l'avait fait Crusius, au principe de l'inconcevabilité du contraire. Car dire comme Crusius : *ce que je ne peux concevoir que comme vrai est vrai en effet*, c'est admettre que la connaissance est indémontrable. Or, il y a, certes, bien des connaissances indémontrables, mais le sentiment de persuasion qui s'y attache est un aveu,

1. Kant, *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova dilucidatio*, 1755, Sectio I, Prop. I et II, p. 388, vol. I (Nous nous référons toujours, en ce qui concerne Kant, à l'édition de l'Académie de Berlin).

et nullement une preuve de leur vérité[1]. C'est donc toujours par la logique, c'est-à-dire par le raisonnement, qu'on arrive à la science, bien que ce ne soit pas par la logique wolffienne. A la question tant discutée, — dans quelle mesure la logique pouvait être une méthode propre à la Métaphysique, — Crusius avait répondu en identifiant la logique en soi avec la logique de Wolff. Or, de ce que les exagérations de la logique de Wolff sont un véritable obstacle à la solution de la question portant sur la possibilité de la Métaphysique, il ne suit point qu'il faut adopter nécessairement une thèse diamétralement opposée à toute conception fondée sur la logique. Certes, la logique est un instrument assez imparfait dans la recherche de la vérité; mais que faire! C'est le seul moyen sûr dont l'homme dispose dans ce monde pour acquérir la science. De sorte qu'il faut avoir la sagesse vraiment philosophique de considérer la logique telle qu'elle est en réalité. C'est-à-dire qu'il faut savoir que son principe suprême n'est ni ce principe de contradiction par lequel Wolff croyait montrer comment le réel se déduisait du mécanisme de la pensée, ni ce principe de l'inconcevabilité du contraire par lequel Crusius croyait montrer comment la pensée se déduisait de la considération pure et simple du réel, mais que son principe suprême est ce *principe d'identité* en vertu duquel la science humaine consiste à découvrir les rapports de convenance et de disconvenance entre le sujet et ses pré-

1. Kant, *Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsätze der natürlichen Theologie und der Moral*, 1764, III. Betrachtung, par. 3, p. 295-296, vol. II.

dicats, c'est-à-dire ce principe de nature dualiste, — à la fois principe de contradiction et principe d'identité, — qui nous montre justement la petitesse de notre entendement[1].

Par conséquent, la logique est telle pour Kant qu'elle nous montre à la fois la réalité du dualisme gnoséologique et la possibilité de la *conciliation* des termes de ce dualisme.

C'est cette conception même de Kant sur la logique qui constitue le centre de la *Critique de la raison pure*.

2. La question suprême pour Kant paraît être la suivante : Quel est le sens de l'homme? Que peut et que doit savoir l'homme pour faire ce qu'il *doit* faire et, partant, pour mériter d'espérer le bonheur de la vie future[2]?

Comment Kant résout-il cette question? Au lieu de chercher comme ses prédécesseurs à la résoudre par une étude directe de la Métaphysique de la nature (la Métaphysique classique), il la fait précéder par une étude de la Science de la nature. Et de la sorte il trouve que la

1. Kant, *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ nova dilucidatio*, Sectio I, Prop. III, Scholion, vol. I, p. 391.

2. « Alles Interesse meiner Vernunft (das speculative sowohl als das praktische) vereinigt sich in folgenden drei Fragen :

1. Was kann ich wissen?
2. Was soll ich tun?
3. Was darf ich hoffen? »

*Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., Transc. Method., Von dem Ideal des höchsten Guts, vol. III, Ed. de l'Acad. de Berlin, p. 522-523. — Cf. *Briefwechsel*, An Stäudlin, 4 mai 1794, vol. XI (II) de l'Acad. de Berlin, p. 419. — *Logik*, Ed. Jäsche, Einleitung.

Métaphysique de la nature ne peut fournir la solution cherchée qu'en tant qu'elle conduit, par la Métaphysique de la Morale à la Religion dans les limites de la Raison. En d'autres termes, Kant commence bien par le problème de la Métaphysique de la nature, mais pour le faire justement précéder par le problème de la Science de la nature et suivre par les problèmes de la Métaphysique de la Morale et de la Religion dans les limites de la Raison. Voici, en effet, la marche de la pensée de Kant. Il commence par se demander : « Jusqu'où puis-je espérer arriver avec la raison alors que tout concours de l'expérience m'est enlevé? C'est-à-dire : dans quel sens ou dans quelle mesure cette science par excellence de la raison, qui est la *Métaphysique*, est-elle possible ? car la Métaphysique n'est autre chose que l'inventaire des connaissances dues à la raison pure[1]. » Or, pour résoudre la question posée, dit Kant, examinons toutes les *sciences* qui tiennent de la raison pure et qui sont reconnues comme sciences, et voyons comment elles sont arrivées à être telles, afin de procéder de même avec la *Métaphysique*. Ces sciences sont arrivées à être ce qu'elles sont par une sorte de révolution copernicienne qui les a fait naître du rapport entre nos facultés de connaître (la sensibilité et la raison sous forme d'entendement) plutôt que

1. Nur dass hier die Frage aufgeworfen wird, wie viel ich mit derselben (Vernunft), wenn mir aller Stoff und Beistand der Erfahrung genommen wird, etwa auszurichten hoffen dürfe... Nun ist Metaphysik... nichts als das Inventarium aller unserer Besitze durch reine Vernunft, systematisch geordnet. » *Kritik der reinen Vernunft*, I. Aufl., Vorrede, vol. IV de l'Ed. de l'Acad. de Berlin, p. 10, 13.

de l'objet que ces sciences devaient expliquer[1]. C'est-à-dire que la source de la connaissance est la sensibilité soumise à l'entendement comme l'objet auquel celui-ci applique ses fonctions, et que la source de l'erreur est la sensibilité en tant qu'elle influe sur l'action de l'entendement et le détermine à juger[2].

Voilà en quoi consiste la science proprement dite. Elle vient du rapport entre la sensibilité et la raison (c'est-à-dire de la raison sous forme d'entendement ou de la raison en tant qu'appliquée à la sensibilité) et nullement de la raison pure en tant que telle. Or, s'il en est ainsi, en quoi pourrait consister la Métaphysique ou la science par excellence de la raison ? Que sont au juste les idées de la raison? D'abord, il est évident que ces idées ne sauraient être des connaissances scientifiques, vu que de pareilles connaissances ne viennent que du rapport entre la sensibilité et l'entendement[3]. Mais que sont-elles ? Elles ne sont pas non plus de pures chimères, car elles ont un objet et elles ne s'imposent pas à nous au hasard, mais suivant des lois[4]. Elles ne sauraient donc être que des

1. *Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., Vorrede, p. 9 et suiv., vol. III.

2. « Die Sinnlichkeit, dem Verstande untergelegt, als das Object, worauf dieser seine Function anwendet, ist der Quell realer Erkenntnisse. Eben dieselbe aber, so fern sie auf die Verstandeshandlung selbst einfliesst und ihn zum Urteilen bestimmt, ist der Grund des Irrtums. » (*Ibid.*, Dialekt., Einleitung, p. 235, note).

3. *Loc. cit.*

4. «... Idee ganz notwendig in der Vernunft nach ihren ursprünglichen Gesetzen erzeugt worden ». (*Ibid. Von den dialektischen Schlüssen der reinen Vernunft*, p. 261).

concepts problématiques[1]. Par conséquent la raison spéculative (la Métaphysique de la nature) est loin de donner une réponse complète à la question qu'elle se pose. Toutefois, elle est telle qu'il nous *reste* encore à savoir si la raison pratique ne pourrait pas satisfaire d'une manière plus complète à nos aspirations métaphysiques. Car : 1° nous venons de voir que nous pouvons avoir certains concepts, bien qu'uniquement problématiques, des objets qui correspondent aux idées de la raison spéculative (théorique) ; 2° nous devons encore savoir qu'il y a une liaison bien étroite entre la raison théorique et la raison pratique : tout intérêt de la raison se ramène aux trois questions suivantes : 1° Que puis-je savoir ? 2° Que dois-je faire ? 3° Que m'est-il permis d'espérer ? Et, si la première question est purement spéculative, si la seconde est purement pratique, la troisième est à la fois pratique et théorique ; de sorte que la question pratique conduit à la solution même de la question théorique[2]. Et en effet, dit Kant, la première question qui se pose dans la *Critique de la raison pratique* est de savoir si la raison suffit à elle seule, c'est-à-dire sans le concours de l'expérience, à

1. « Besser würde man sich doch und mit weniger Gefahr des Missverständnisses ausdrücken, wenn man sagte : dass wir vom Object, welches einer Idee correspondiert, keine Kenntnis, obzwar einen problematischen Begriff haben können ». (*Ibid.*)

2. « Die erste Frage ist blos spekulativ... Die zweite Frage ist blos praktisch... Die dritte Frage... ist praktisch und theoretisch zugleich, so dass das Praktische nur als ein Leitfaden zu Beantwortung der theoretischen und, wenn diese hoch geht, speculativen Frage führt. » (*Method.*, *Von dem Ideal des höchsten Guts*, p. 522-523).

déterminer la volonté. Or, la position de cette question nous fait avant tout penser à la *liberté* posée comme possible par la *Critique de la raison pure*. De sorte que la solution de cette question dépend du fait de trouver une certaine manifestation effective de la liberté posée comme possible par la *Critique de la raison pure* [1]. Or, on trouve cette manifestation si on analyse les jugements que les hommes émettent sur la légitimité de leur action [2]. Cependant la Morale ne peut pas se suffire à elle-même. Car quelque moral qu'il soit, l'homme ne parvient jamais à vaincre complètement le mauvais principe qui est en lui à côté du principe du bien. Par la Morale seule, l'homme

1. « Hier ist also die erste Frage : ob reine Vernunft zur Bestimmung des Willens für sich allein zulange, oder ob sie nur als empirisch-bedingte ein Bestimmungsgrund derselben sein könne. Nun tritt hier ein durch die Kritik der reinen Vernunft gerechtfertigter, obzwar keiner empirischen Darstellung fähiger Begriff der Causalität, nämlich der der Freiheit, ein, und wenn wir anjezt Gründe ausfindig machen können, zu beweisen, dass diese Eigenschaft dem menschlichen Willen (und so auch dem Willen aller vernünftigen Wesen) in der Tat zukomme, so wird dadurch nicht allein dargetan, dass reine Vernunft praktisch sein könne, sondern dass sie allein und nicht die empirisch-beschränkte unbedingterweise praktisch sei.... » (*Kritik der praktischen Vernunft*, Einleitung, vol. V, p. 15.)

2. « Das vorher genannte Factum ist unleugbar. Man darf nur das Urteil zergliedern, welches die Menschen über die Gesetzmässigkeit ihrer Handlungen fällen : so wird man jederzeit finden, dass, was auch die Neigung dazwischen sprechen mag, ihre Vernunft dennoch, unbestechlich und durch sich selbst gezwungen, die Maxime des Willens bei einer Handlung jederzeit an den reinen Willen halte, d. i. an sich selbst, indem sie sich als *a priori* praktisch betrachtet.... » (*Ibid.*, Analytik, I. Hauptstück, Von den Grundsätzen der reinen praktischen Vernunft, par. 7, Folgerung, Anmerk., p. 32 et suiv.)

n'accomplit donc que bien imparfaitement sa destinée. C'est que la Morale doit conduire à la Religion [1]. Mais par quelle voie la Morale conduit-elle à la Religion ? C'est par une révolution spirituelle aussi radicale que possible ou, plus précisément, par le christianisme plongé aussi profondément que possible dans le rationalisme.

Mais la nature de la présente étude ne nous permet pas de suivre plus longuement Kant dans le domaine de sa métaphysique. — Ce qui nous préoccupe ici, c'est la manière dont Kant pose et résout le problème de la science qui le conduit à la manière dont il pose et résout le problème de la métaphysique. — Nous allons donc maintenant passer à la seule considération de la *Critique de la raison pure* qui pose le problème de la science.

En se posant le problème de la science, Kant se trouve en présence du dualisme de la sensibilité et de la raison. Mais, se dit-il, la véritable science s'exprime toujours par des jugements synthétiques *a priori*. Or, dire jugement synthétique *a priori*, c'est dire accord de la sensibilité et de la raison. — Comment donc la science peut-elle surgir du rapport de ces deux termes si opposés l'un à l'autre ? Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils

1. « Moral führt unumgänglich zur Religion. » (*Die Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, Vorrede zur ersten Auflage, vol. VI, p. 6) ... Die erhabene, nie völlig erreichbare Idee eines ethischen gemeinen Wesens verkleinert sich sehr unter menschlichen Händen... Ein moralisches Volk Gottes zu stiften, ist also ein Werk, dessen Ausführung nicht von Menschen, sondern nur von Gott selbst erwartet werden kann. Deswegen ist aber doch dem Menschen nicht erlaubt, in Ansehung dieses Geschäftes untätig zu sein.... » (*Ibid.*, *Von dem Siege des guten Prinzips über das böse*, p. 100-101.)

possibles? Voilà la question fondamentale à résoudre [1].

Kant résout cette question en atténuant le dualisme donné, c'est-à-dire en faisant appel à l'entendement dont la fonction est à la fois sensible et intelligible. — Notre connaissance, dit-il, commence par les sens, passe de là à l'entendement et finit par la raison [2]. Qu'est-ce que l'entendement? D'une part il vient, probablement, de la même source que la sensibilité [3]. D'autre part il n'est que la raison elle-même, mais une raison en quelque sorte descendue dans son application à la sensibilité et non pas la raison absolument pure [4]. D'où vient donc la science?

1. *Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., III. Einleitung, par. 6.

2. « Alle unsere Erkenntnis hebt von den Sinnen an, geht von da zum Verstande und endigt bei der Vernunft. » — (*Kritik der reinen Vernunft*, Dialektik, Von der Vernunft überhaupt, II. Aufl., vol. III, p. 237.)

3. « Nur so viel scheint zur Einleitung oder Vorerinnerung nötig zu sein, dass es zwei Stämme der menschlichen Erkenntnis gebe, die vielleicht aus einer gemeinschaftlichen, aber uns unbekannten Wurzel entspringen, nämlich Sinnlichkeit und Verstand. » — (*Kritik der reinen Vernunft*, Einleitung, II. Aufl., vol. III, p. 46.)

4. « Der Empirismus der reinen Vernunft: Gesunder Verstand ». (*Reflexionen*, Ed. Benno Erdmann, vol. II, p. 59.) — « Der Verstand mag ein Vermögen der Einheit der Erscheinungen vermittelst der Regeln sein, so ist die Vernunft das Vermögen der Einheit der Verstandesregeln unter Prinzipien. Sie geht also niemals zunächst auf Erfahrung oder auf irgend einen Gegenstand, sondern auf den Verstand, um den mannigfaltigen Erkenntnissen desselben Einheit *a priori* durch Begriffe zu geben, welche Vernunfteinheit heissen mag und von ganz anderer Art ist, als sie von dem Verstande geleistet werden kann. » (*Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., Dialektik, Von der Vernunft überhaupt, p. 239.) — « Man kann jene, welche die Kategorie ausdrückt, Verstandeseinheit nennen. » (*Dialektik*, Von den transcendentalen Ideen, p. 253.) — « Wenn also reine Vernunft auch auf Gegenstände geht, so hat sie doch auf diese und deren Anschauung keine unmittelbare Beziehung, son-

La science, dit Kant, est possible grâce à l'accord entre la sensibilité et l'entendement ou la raison en tant qu'appliquée à la sensibilité, en tant qu'aperception transcendantale, unité synthétique d'aperception, identité du moi primitivement donnée [1]. Notre connaissance vient des deux éléments suivants : l'intuition de la sensibilité, réceptive, et le concept de l'entendement, actif. Sans la sensibilité aucun objet ne nous serait donné et sans l'entendement aucun ne serait pensé. Les pensées sans contenu (objet, matière sensible) sont vides, les intuitions sans concepts sont aveugles. L'entendement ne peut rien percevoir et les sens ne peuvent rien penser. La connaissance ne peut résulter que de leur union [2]. — Or, comment leur union est-elle possible? Quels sont d'abord les éléments qui opèrent le passage de la sensibilité à l'entendement? C'est avant tout l'origine commune de ces deux facultés [3]. Mais ce sont surtout l'espace et le temps. Car : l'espace et le temps sont des intuitions *a priori* ou de simples formes de la sensibilité ; du fait que l'espace et le temps, dans lesquels nous sont donnés tous les objets à connaître, sont des intuitions *a priori* ou de

dern nur auf den Verstand und dessen Urteile, welche sich zunächst an die Sinne und deren Anschauung wenden, um diesen ihren Gegenstand zu bestimmen. » (*Dialektik*, Von dem reinen Gebrauche der Vernunft, p. 242.)

1. *Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., Transcendentale Deduction der reinen Verstandesbegriffe, par. 15 et suiv., p. 107 et suiv., vol. III.

2. *Ibid.*, *Transc. Logik*, *Einleitung*, Von der Logik überhaupt, p. 74-75.

3. *Loc. cit.*

simples formes de notre sensibilité, il résulte que les objets, en tant que matière de notre connaissance par la sensibilité, ne sont autre chose qu'une pure diversité ou que de simples phénomènes; ce qui précisément veut dire que la sensibilité ne saurait nous fournir à elle seule les éléments de la véritable science, et que, par conséquent, nous devons chercher encore ces éléments dans l'entendement. — Quels sont les éléments de l'entendement exigés par la sensibilité? C'est d'abord l'origine commune de ces deux facultés[1]. Mais ce sont surtout les catégories. Comment les catégories s'appliquent-elles à la diversité des sensations? Il doit y avoir, dit Kant, un moyen terme qui ressemble en partie aux catégories (de l'entendement), en partie aux phénomènes (de la sensibilité), et qui rende possible l'application des premières aux derniers. C'est-à-dire qu'il doit y avoir un moyen terme qui soit à la fois sensible et intellectuel. Tel est, en effet, le schème transcendantal[2]. Mais qu'est-ce au juste que ce schématisme de l'entendement? Il est bien difficile de le définir, dit Kant[3]. On peut dire seulement que le schème est le produit de l'imagination[4]. Mais qu'est-ce que l'imagination?

1. *Loc. cit.*

2. « Nun ist klar, dass es ein Drittes geben müsse, was einerseits mit der Kategorie, andererseits mit der Erscheinung in Gleichartigkeit stehen muss und die Anwendung der ersteren auf die letzte möglich macht. Diese vermittelnde Vorstellung muss rein (ohne alles Empirische) und doch einerseits *intellectuel*, andererseits *sinnlich* sein. Eine solche ist das *transcendentale Schema.* » (*Analytik*, Von dem Schematismus, p. 134.)

3. *Ibid.*, p. 136.

4. « Das Schema ist an sich selbst jederzeit nur ein Product der Einbildungskraft » (p. 135).

L'imagination est la faculté de se représenter dans l'intuition un objet absent. Or, comme toute notre intuition est sensible, il s'ensuit que l'imagination appartient à la sensibilité. Toutefois, en tant que sa synthèse est une fonction de la spontanéité, l'imagination appartient à l'entendement[1]. C'est donc une seule et même spontanéité qui, tantôt sous le nom d'imagination, tantôt sous celui d'entendement, produit l'unité dans la diversité[2]. — Ainsi, la science, pour Kant, est possible grâce à certains termes intermédiaires qui se trouvent entre la sensibilité et la raison et qui en font l'accord. A la thèse de simple *réduction* sans opposition des termes du dualisme logique, thèse qui avait été celle de ses prédécesseurs, Kant substitue une thèse qu'on pourrait appeler thèse des *intermédiaires* et surtout thèse d'*opposition conciliable*, et qui est celle de la plupart des philosophes de nos jours. — En un mot, la science, pour Kant, est possible grâce à l'entendement conçu comme faculté intermédiaire entre la sensibilité et la raison.

C'est ce que nous voyons encore en considérant la conception de Kant sur ce qu'il appelle *logique transcendan-*

1. « *Einbildungskraft* ist das Vermögen, einen Gegenstand auch ohne dessen Gegenwart in der Anschauung vorzustellen. Da nun alle unsere Anschauung sinnlich ist, so gehört die Einbildungskraft zur Sinnlichkeit; so fern aber doch ihre Synthesis eine Ausübung der Spontaneität ist... so ist die Einbildungskraft eine Wirkung des Verstandes auf die Sinnlichkeit und die erste Anwendung desselben auf Gegenstände. » (*Analytik*, Von der Anwendung der Kategorien auf Gegenstände der Sinne überhaupt, p. 119-120.)

2. « Es ist eine und dieselbe Spontaneität, welche dort unter dem Namen der Einbildungskraft, hier des Verstandes, Verbindung in das Mannigfaltige der Anschauung hineinbringt » (p. 126, note).

*tale*. La logique, dit Kant, peut se faire de bien des manières. Il importe donc au plus haut degré de préciser le point de vue spécial qui nous intéresse dans la *Critique de la raison pure*. Il y a d'abord une *logique générale* et une *logique particulière*. La première étudie les lois générales auxquelles l'entendement soumet ou doit soumettre toutes ses fonctions, abstraction faite de la nature de l'objet à connaître; la seconde s'occupe des lois particulières auxquelles l'entendement soumet ou doit soumettre encore ses fonctions par rapport à une espèce d'objets déterminés. Puis la logique générale à son tour peut être *pure* ou *appliquée*. La *logique générale pure* étudie les lois de l'entendement en elles-mêmes, c'est-à-dire indépendamment du milieu *psychologique* où elles sont données, indépendamment de l'être humain à qui elles appartiennent, être qui est fatalement soumis aux entraves des sens[1]. La *logique générale appliquée* s'occupe des lois de l'entendement *in concreto*, c'est-à-dire dans leur milieu empirique[2]. Mais qu'elle soit pure ou appliquée, la logique générale fait complètement abstraction de la nature rationnelle ou empirique de nos connaissances; elle considère seulement les lois des rapports que toutes ces connaissances — *a priori* ou *a posteriori*, — ont entre elles. Or, vu le problème que nous nous sommes posé, il nous faut un autre genre de logique, à savoir une *logique transcendantale*, qui étudie la genèse de ces con-

1. *Kritik der reinen Vernunft*, Transc. Logik, Einleitung, p. 76 et suiv. (II. Aufl.). Cf. aussi *Logik*, Ed. Iäsche.

2. C'est donc une sorte de Psychologie plutôt que de Logique proprement dite.

naissances qui sont absolument *a priori* et qui en même temps ont une valeur objective. Mais comment réaliser cette science ? Nous aurons, au moyen d'une étude sur l'entendement, à bien distinguer entre la sensibilité et la raison, c'est-à-dire à écarter la question de la *définition de la vérité* qui a toujours embarrassé les logiciens, en les faisant transformer la *Logique* en *Dialectique.* Aussi cette question de la définition de la vérité, impossible à résoudre en elle-même, devient-elle pour nous le problème bien légitime du *critérium de la vérité.* Nous commencerons donc par distinguer ce qui appartient à la matière de la connaissance de ce qui concerne la forme sans laquelle aucune connaissance ne serait possible. D'où cette double forme du critérium de la vérité, autrement facile à résoudre que la question de la définition : le critérium matériel et le critérium formel. Le critérium matériel ne saurait être général, vu que la vérité considérée au point de vue de sa matière consiste dans l'accord de *chaque* connaissance avec son objet. Puis il n'est pas moins évident que le critérium formel de la vérité est de par sa nature même général, vu que la vérité formelle consiste simplement dans l'accord de la connaissance avec elle-même, abstraction faite de la spécificité des objets, c'est-à-dire vu qu'un pareil critérium (formel) n'est autre chose que l'accord logique de la connaissance avec les lois générales de l'entendement. Ce qui veut dire que le critérium général formel est la condition *sine qua non* des critères particuliers matériels, car la question de l'accord de la connaissance avec elle-même est antérieure à celle de l'accord de la connaissance avec son

objet : aucune connaissance ne peut se trouver en opposition avec elle-même sans perdre par là toute matière ou tout rapport à un objet déterminé ; et qu'il est d'autre part insuffisant sans les critères particuliers matériels, car la vérité ne consiste pas seulement dans l'accord de la connaissance avec elle-même, mais encore dans l'accord de la connaissance avec son objet. Il y a donc deux sortes de critères : matériels ou empiriques (particuliers) et formels ou logiques (généraux). Il s'ensuit par conséquent que la logique ne peut être qu'une *analyse* de l'entendement et nullement un *instrument* ou *Organon* de la raison en vue de l'acquisition de la vérité matérielle. D'où, dit Kant, la division de la *logique transcendantale* en *analytique transcendantale* (étude de l'entendement) qui est véritablement une logique, et en *dialectique transcendantale* (étude de la raison pure) qui est surtout une étude des sophismes commis par la raison quand elle se met en contact direct avec la sensibilité et s'érige par là en prétendu Organon de la science. Voilà, donc, dans quel sens Kant réalise la Logique transcendantale. C'est une étude de l'entendement et, en tant que telle, elle est interposée entre l'Esthétique (étude de la sensibilité) et la Dialectique (étude de la raison spéculative).

Par conséquent, Kant part du problème de la possibilité de la Métaphysique, c'est-à-dire du problème de la possibilité de la raison absolument pure comme source de science, car pour lui la Métaphysique n'est autre chose que l'inventaire des connaissances dues à la seule raison[1].

1. V. plus haut le commencement du présent paragraphe.

Et pour résoudre ce problème de la Métaphysique, Kant entreprend une étude du problème de la Science. La réponse à la première question dépendra pour lui de la réponse donnée à cette seconde question. Comment la science est-elle possible ? La science, répond Kant, ne vient ni de la raison pure ni de la sensibilité pure, mais elle vient de l'entendement ou de l'accord entre la raison et la sensibilité. Mais s'il en est ainsi, quel est le rôle propre de la raison absolument pure ? Comme ce rôle ne peut pas être théorique, il ne saurait être que pratique[1].

Ainsi, Kant paraît avoir voulu atténuer le dualisme logique afin de mieux poser le dualisme moral. Or, dans quelle mesure avait-il le droit d'atténuer le dualisme logique ? Dans quelle mesure sa conception d'un entendement comme faculté intermédiaire entre la sensibilité et la raison est-elle légitime ? C'est ce que nous aurons à nous demander dans le second chapitre.

3. La philosophie de Kant, qui se présente comme la première tentative contemporaine pleinement consciente de surmonter par une *conciliation* au lieu d'une *réduction*, ce dualisme du sensible et du rationnel, d'où tout théoricien de la connaissance doit partir comme de la chose la

1. « So war die transcendentale Analytik der Kanon des reinen *Verstandes*; denn der ist allein wahrer synthetischer Erkenntnisse *a priori* fähig. Folglich wenn es überall einen richtigen Gebrauch der reinen Vernunft giebt, in welchem Fall es auch einen Kanon derselben geben muss, so wird dieser nicht den speculativen, sondern den *praktischen Vernunftgebrauch* betreffen, den wir also jetzt untersuchen wollen ». (*Kritik der reinen Vernunft*, II. Aufl., *Method.*, Der Kanon der reinen Vernunft, p. 517-518, vol. III).

plus primitivement donnée, fut trouvée, ainsi que nous l'avons déjà dit, légitime, magnifique même, dans son principe, mais vivement critiquée dans sa réalisation par les philosophes post-kantiens. Aussi toute la tâche de ceux-ci a-t-elle été de garder le principe du maître mais d'en changer l'aspect.

Le premier grand signal du mouvement post-kantien fut donné par Reinhold. Cinq ans après l'apparition de la *Critique de la raison pure*, Reinhold publiait des *Lettres sur la philosophie kantienne*[1] qui préludaient à l'*Essai d'une nouvelle théorie de la faculté de connaître de l'homme*[2]. D'abord il trouve admirable la conception de Kant. Enfin, s'écrie-t-il, voilà la Métaphysique assise sur de véritables bases, c'est-à-dire fondée sur l'expérience. Voilà réunies les deux grandes théories : celle de Leibniz et celle de Locke[3]. Mais, d'autre part, il remarque que c'est là une admiration qui s'adresse à l'intention plutôt qu'à la réalisation même de cette belle conception. Car qui pourrait soutenir avoir compris Kant ? Au contraire, tout le monde se plaint de ne pas l'avoir compris[4]. Or, en quoi consistent les causes de la difficulté de comprendre Kant ? Reinhold analyse longuement ces causes et il en trouve que la principale consiste dans la manière dont Kant pose le dualisme de la sensibilité et de la raison[5].

1. *Briefe über die Kantische Philosophie*, 1786, dans le *Deutschen Merkur*, la revue de Wieland.

2. *Versuch einer neuen Theorie des menschlichen Vorstellungsvermögens*, 1789.

3. *Versuch einer neuen Theorie d. m. V.*, Vorrede, p. 8.

4. *Ibidem*, p. 15.

5. P. 154, 174 sq.

Kant, dit Reinhold, a eu le grand mérite de voir que le problème essentiel de la philosophie est le problème de la connaissance qui, seul, peut nous conduire d'une manière sûre *au premier principe du monde*, et que ce problème doit chercher sa solution dans la *conscience*. Mais, au lieu de plonger au plus profond de la conscience, afin d'en trouver l'*unité*, il s'arrête à sa surface, à savoir à ce qu'on appelle déjà connaissance proprement dite, et, partant, au *dualisme* de la sensibilité et de la raison, et il cherche ainsi, à cette surface même, l'unité qui doit concilier les termes de ce dualisme. Or, descendons au fond de la conscience, et demandons-nous ainsi en quoi elle consiste. Nous verrons sans peine que la conscience est la faculté d'avoir des *représentations*, c'est-à-dire la faculté d'établir des rapports entre un sujet et un objet. Toute connaissance est représentation, tandis que toute représentation n'est pas connaissance[1]. De sorte que toute la question revient à nous demander comment se réalise la conscience. Or, la conscience se réalise par la propre nature de l'organisme et par son propre principe qui exige qu'il y ait un rapport entre le sujet et l'objet[2]. Voilà donc l'unité qui concilie le dualisme de la connaissance. C'est l'organisme lui-même.

Le dogmatisme de Reinhold fut vivement combattu par Schulze-Aenesidemus, le partisan d'une philosophie scientifique assez intelligemment conçue et qui soutenait entre autres que Reinhold n'avait pas compris Kant[3]. Cependant,

1. P. 189.
2. P. 195-196.
3. Schulze, *Aenesidemus oder über die Fundamente der von Professor Reinhold gelieferten Elementarphilosophie*, 1792.

la thèse moniste de Reinhold est reprise par Fichte, son successeur à Iena, mais pour être largement complétée. Ce qui intéresse Fichte dans la philosophie de Kant, c'est surtout sa conception morale, car, comme on le sait, il veut être un réformateur social. Kant, dit Fichte, a le grand mérite de nous avoir appris que ce ne sont pas les connaissances qui se règlent sur les objets, mais que ce sont les objets qui se règlent sur notre faculté de connaître. Cependant, Kant reste encore assez dualiste ; il fait encore une assez grande part à l'objet dans la constitution de la connaissance. Or, dit Fichte, il devait aller jusqu'à ne faire de l'objet qu'un simple produit du moi, afin d'affirmer dans toute sa plénitude la nature morale de l'homme. Mais, ajoute-t-il, Kant ne pouvait pas faire cela, vu qu'il était parti du dualisme comme *donné*. C'est-à-dire que, pour Fichte, — ainsi que l'a remarqué M. Xavier Léon, — la *logique transcendantale* ne consiste plus, comme pour Kant, à expliquer le dualisme en tant que donné, mais à rendre compte de la manière même dont ce dualisme se pose[1]. Aussi trouve-t-il dans la thèse de Reinhold son propre point de départ. La *représentation* de Reinhold est de beaucoup plus large que la *pensée* de Kant et, dès lors, de beaucoup plus propre qu'elle à expliquer la science. Cependant, ajoute Fichte[2], Reinhold lui-même n'établit en dernière analyse que la propédeutique du principe suprême de la science et nullement ce principe

1. Cf. Xavier Léon, *La Philosophie de Fichte*, Paris, Alcan, 1902, livre IV, chap. II, p. 424 sq.

2. Fichte, *Grundlage der gesammten Wissenschaftslehre*, 1794, p. 100 de l'édition J. H. Fichte, Sämmtliche Werke, vol. I (1845).

lui-même. Quel est donc ce principe? Plongeons-nous en nous-mêmes à la manière de Reinhold, mais plus fortement encore, et nous verrons que ce qui nous est primitivement donné c'est une *activité pure*, qui est notre moi-même. De sorte que toute la question est de savoir comment se déroule cette activité qui est notre moi-même. Or, elle se déroule de la manière suivante : 1° d'abord elle se pose elle-même; c'est la *thèse*; 2° puis ce *moi* primitivement donné pose un *non-moi* en vue de la réalisation même de l'activité qui le caractérise; c'est l'*antithèse*; 3° enfin vient la réalisation même du moi ou la *synthèse* du moi et du non-moi. C'est seulement de la sorte, dit Fichte, qu'on résout de la manière la plus satisfaisante possible la célèbre question posée par Kant au début de la *Critique de la raison pure*: Comment des jugements synthétiques sont-ils possibles *a priori*? Car de la sorte on n'a plus besoin de chercher un fondement à part de l'union des éléments de la connaissance. Cette union se réalise d'elle-même par la nature même de ses éléments[1].

Fichte était allé si loin dans ses affirmations sur la primauté du moi qu'il avait substitué le moi à Dieu même. Aussi sa conception, considérée surtout sous cet aspect, provoqua chez Schelling une forte réaction. Car Schelling est avant tout un théiste. Certes, dit-il, Fichte a raison de soutenir que le moi ne dérive pas de la nature (des choses, des objets). Mais ne va-t-il pas trop loin quand il se place à un point de vue absolument opposé à celui-là

1. *Ibid.*, p. 114.

et qu'il affirme que la nature dérive de la simple activité du moi? Oui, Fichte accorde trop au moi. Car la vérité est que la nature aussi bien que le moi dérivent d'un principe supérieur : de Dieu, qui est transcendant et non pas immanent au monde. Dans son opuscule *Sur la possibilité d'une forme de la philosophie en général*, Schelling nous dit en propres termes qu'il est parti de la manière dont Fichte avait complété Reinhold[1]. Et, en effet, dans *Vom Ich als Prinzip der Philosophie* (1795), il ne fait que disserter sur la philosophie de Fichte. Mais déjà il y insiste tellement sur le *moi absolu*, comme condition suprême à la fois du moi et du non-moi, que ce n'est plus la philosophie même de Fichte qu'il professe. De sorte qu'en arrivant au *Premier essai d'un système de la philosophie de la nature*[2] et surtout au *Système de l'idéalisme transcendantal*[3], Schelling, tout en croyant développer Fichte, prépare manifestement la célèbre « dispute Fichte-Schelling ». Cette dispute est extrêmement curieuse. Si j'ai été porté à accepter la doctrine de Fichte, dit Schelling, c'est parce que cette doctrine m'a paru soutenir le théisme transcendant. Or, Fichte lui-même déclare n'avoir jamais soutenu cette thèse. La vérité est, réplique Schelling, que le Fichte actuel n'est plus le Fichte de jadis[4]. Ainsi, dit Schelling, nous pouvons con-

1. Schelling, *Ueber die Möglichkeit einer Form der Philosophie überhaupt*, 1794, p. 87-88, vol. I de l'édition Schelling fils.

2. *Erster Entwurf eines Systems der Naturphilosophie*, 1799, Sämmtliche Werke, vol. III (I. Abt.).

3. *System des transcendentalen Idealismus*, 1800.

4. Schelling, *Darlegung des wahren Verhältnisses der Naturphilosophie zu der verbesserten Fichteschen Lehre*, vol. VII, p. 21 et suiv.

naître Dieu par l'étude du monde, mais le processus du monde n'est pas Dieu même; il est l'œuvre de Dieu. Il y a bien une intuition intellectuelle, comme dit Fichte, mais elle porte sur l'essence des choses et non pas sur l'essence même de Dieu. L'identité dans les choses, identité que nous découvre l'intuition intellectuelle, n'est que l'image de ce qu'il y a en Dieu, et non pas l'identité même en Dieu. Certes, cette intuition nous fait connaître Dieu, mais toujours au moyen du monde qui nous est donné. Par conséquent, Schelling explique la connaissance tout comme Fichte, par un monisme conciliateur, mais avec cette différence seulement qu'il en fait le résultat de la volonté de Dieu et non pas la réalisation immanente de Dieu. Certes, si la connaissance est possible c'est parce que, comme l'a dit Fichte, l'union du sujet et de l'objet est possible par la nature même du rapport qu'il y a entre le sujet et l'objet; mais cette nature et ce rapport ne sont pas Dieu même : ils sont la création de Dieu. Aussi Schelling est-il, comme il le dit lui-même, un mystique, mais son mysticisme ne se réalise que par l'effort pour pénétrer le fond des choses et pour en déduire ensuite la connaissance de Dieu, et nullement par un prétendu contact immédiat avec Dieu. Par là, Schelling croyait avoir réalisé mieux que Fichte la méthode de conciliation de Kant.

Cependant, Schleiermacher, Fries, Hegel, Herbart, etc., trouvent bien insuffisant le système de Schelling. Ainsi Hegel, par exemple, qui n'est pas moins religieux que Schelling ,mais qui cependant a en lui, à la manière de Fichte, quelque chose de profondément humain, trouve

que, d'une part, c'est, en effet, accorder trop au moi que de dire avec Fichte que c'est le moi qui produit le monde, mais que, d'autre part, c'est accorder trop peu au moi que de dire avec Schelling que le moi participe indirectement de Dieu. C'est que Fichte aussi bien que Schelling partent, aux yeux de Hegel, d'une fausse conception sur le dualisme qui nous est primitivement donné. L'un (Fichte) est par trop moniste; l'autre (Schelling) est par trop dualiste. En quoi consiste au juste le dualisme qui nous est primitivement donné? C'est, dit Hegel, un véritable dualisme bien qu'un dualisme à tendance profondément moniste; c'est donc, si l'on veut, un monisme, mais un monisme à aspect réellement dualiste : c'est la Raison absolue ou l'Etre absolu dont la position successive constitue justement l'être, la pensée, la Raison absolue elle-même ou l'Etre absolu lui-même. Mais s'il en est ainsi, alors la solution du problème du dualisme donné ne saurait être que la suivante : l'homme *doit* chercher à se retrouver lui-même, c'est-à-dire à s'élever du dualisme entre l'être et la pensée à la Raison absolue ou à l'Etre absolu, qui est la conciliation même de l'être et de la pensée[1].

Hegel croyait avoir exprimé la formule définitive de la conciliation kantienne. Néanmoins, c'est surtout par une modification de cette formule — entendue comme un « panlogisme », — que se caractérise l'histoire du kantisme en Allemagne après Hegel. Prenons par

1. Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, 1807, Vorrede. Cf. aussi Hegel, *Differenz des Fichteschen und Schellingschen Systems der Philosophie*, 1801. — Victor Delbos, *De posteriore Schellingii philosophia quatenus hegelianæ doctrinæ adversatur*, 1902.

exemple Trendelenburg. Celui-ci est un hégélien, mais un hégélien qui voit dans Hegel un panlogiste, ou, plus exactement, un moniste inconséquent. Le trait essentiel de Trendelenburg est au fond de prendre une attitude de juste milieu entre le monisme (l'identité de la Logique et de la Métaphysique) de Hegel, et le dualisme (du subjectif = pensée et de l'objectif = l'être) de Kant; mais il n'en est pas moins vrai que dans ce juste milieu même, il tient d'abord à s'élever contre Hegel qui avait, selon lui, identifié d'une manière par trop absolue la Logique (la pensée) et la Métaphysique (l'être). Pourquoi Hegel, demande Trendelenburg, a-t-il identifié l'être et la pensée? C'est parce qu'il a confondu la *logique au sens étroit* et la *logique au sens large*. Mais il faut distinguer entre ces deux genres de Logique et savoir que le rapport entre la Métaphysique et la Logique (au sens étroit), loin de constituer un rapport d'identité, constitue un problème, à savoir le problème dont s'occupe justement la Logique au sens large : En quoi consiste ce qui concilie la pensée et l'être[1] ? Ce problème a déjà été posé par Kant. Seulement Kant, à l'inverse de Hegel, l'a posé d'une manière par trop dualiste. Trendelenburg part donc de Hegel pour revenir à Kant, bien qu'à un Kant modifié dans son dualisme. Quelle est au juste la manière dont Trendelenburg modifie à la fois le monisme de Hegel et le dualisme de Kant? Elle consiste à faire des deux termes du dualisme kantien les deux faces du mouvement finaliste d'Aristote.

1. Trendelenburg, *Die logische Frage in Hegels System*, Leipzig, 1843, p. 1, 26 et passim ; *Logische Untersuchungen*, Berlin, 1840, t. I, p. 11-12 ; t. III (1867), VII. Beitrag.

En effet, Trendelenburg paraît, à première vue, professer une très grande admiration pour Hegel, car il dit, dans son *Histoire des catégories*, que depuis Aristote personne n'a mieux compris que Hegel le véritable rôle des catégories, comme régulateurs de la vie. On pourrait même dire, ajoute-t-il, que Hegel, par son attitude antisubjectiviste, apporte un très réel complément à la propre doctrine d'Aristote[1]. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il dit encore que la manière dont Hegel apporte ce complément, c'est-à-dire la méthode dialectique dont il se sert en vue de cette fin, est inacceptable[2] ; c'est là un fait, ajoute-t-il, que les disciples mêmes de Hegel comme J.-E. Erdmann ont été forcés de reconnaître[3]. Aussi, au fond, Trendelenburg professe-t-il un véritable retour à Aristote, à Kant et à Schelling[4] ; ces trois philosophes font partie, selon lui, de la même lignée. Si Kant, dit-il, s'était aperçu de la contradiction qu'il y avait à admettre l'espace à la fois subjectif et infini (ce qui est infini ne saurait être uniquement subjectif), il aurait certainement donné une base plus réaliste à sa thèse et de la sorte il aurait déjà résolu le problème de la science. Tout ce qui existe est à la fois subjectif et objectif, parce que tout ce qui existe est dans un mouvement qui suit une direction déterminée ; ce qui implique un sujet se proposant une

1. *Historische Beiträge zur Philosophie*, t. I : *Geschichte der Kategorienlehre*, Berlin, 1846, p. 355 et suiv.
2. *Die logische Frage in Hegels System*, p. 26.
3. *Ibid.*, p. 19.
4. *Logische Untersuchungen*, Berlin 1840, t. I, Vorwort zur zweiten Auflage.

fin. Voilà ce que Kant devait dire pour donner une base vraiment solide à sa thèse[1].

On voit quelle est, dans ses grandes lignes, l'histoire du kantisme en Allemagne depuis Kant jusqu'à Trendelenburg : Kant prend le dualisme comme une donnée et cherche à en concilier les termes au moyen de l'entendement. Fichte dit que nous devons, en effet, partir du dualisme. Mais, ajoute-t-il, toute la question est de savoir d'où vient ce dualisme. Ce dualisme n'est autre chose que les deux premières positions de l'être, d'abord sous la forme du moi, puis sous la forme du non-moi. Schelling admet avec Fichte que nous devons nous demander d'où vient le dualisme. Seulement il est loin d'admettre l'explication de Fichte. Car dans ce cas on fait du moi le créateur même du monde et, par suite, on substitue le moi à Dieu. Aussi dit-il que les termes du dualisme (le moi et le non-moi) sont tous les deux des termes absolument dérivés, à savoir les créations d'un Dieu transcendant. Hegel admet avec Schelling que le moi (la pensée) et le non-moi (l'être) dérivent l'un et l'autre d'un principe suprême (Dieu) ; mais il trouve inconséquent de dire que ce troisième terme (le principe suprême ou Dieu) est transcendant au monde (au dualisme). Non, les termes du dualisme constituent les étapes mêmes de la marche de l'être suprême, qui commence avec le non-moi (non avec le moi comme l'avait cru Fichte) et qui se continue par le moi (par la pensée) pour finir dans l'être absolu ou dans

1. *Historische Beiträge zur Philosophie*, t. III, Berlin, 1867, VII. Beitrag : Ueber eine Lücke in Kants Beweis von der ausschliessenden Subjectivität des Raumes und der Zeit.

la raison absolue, c'est-à-dire en Dieu. Trendelenburg est un hégélien qui reproche à Hegel d'avoir par trop identifié la pensée et l'être. La pensée et l'être ne sont que tout au plus les deux faces d'une seule et même chose (le mouvement finaliste) et nullement la même chose à des degrés divers. En d'autres termes, la pensée n'est pas un simple développement de l'être; mais le processus profond du monde (le mouvement finaliste) produit à la fois la pensée et l'être, bien qu'il produise l'être uniquement en vue de la pensée.

Si nous avons laissé de côté les philosophes post-kantiens de la force d'un Fries, d'un Herbart, d'un Schopenhauer, d'un Beneke, etc., c'est que, — quoi qu'on en dise, — ils ont suivi une toute autre voie que celle tracée par Kant. Ainsi, Fries est un crusien plutôt qu'un kantien de même que Herbart est un leibnizien, que Beneke est un friesien, etc.

Considérons, par exemple, Fries. Celui-ci, que son théisme, plus accentué encore que celui de Schelling, empêche d'être dogmatique en matière de science proprement dite, s'écrie, en effet : « Revenons à Kant[1] ». Cependant, il se hâte d'ajouter immédiatement : mais « Revenons à Kant » ne doit pas signifier poser le problème de la science dans les termes mêmes de Kant. Car si Reinhold, Fichte et Schelling sont arrivés à donner au problème de la connaissance cette forme dogmatique, qui les caractérise, la faute en est aussi à Kant lui-même[2].

1. Fries, *Reinhold, Fichte und Schelling*, Leipzig, 1803, p. 198.
2. *Ibid.*, p. 199.

Après avoir dit qu'il faut distinguer entre la *Critique* et la *Philosophie transcendantale*, Kant néglige de faire cette distinction. C'est pourquoi il n'a pas vu que la véritable forme du problème de la connaissance consiste dans le rapport entre la connaissance immédiate et la connaissance médiate, et que le critérium de la vérité consiste en dernière analyse dans la force avec laquelle la *croyance* à cette vérité s'impose à nous. Ainsi, Fries, dont la philosophie ressemble extrêmement à celle de Schleiermacher, poursuit, à première vue, le même but métaphysique que Kant : poser la croyance par la limitation de la science. Cependant, tout comme Schleiermacher, il trouve que Kant, et par suite Reinhold, Fichte, Schelling, ne va pas assez loin dans la limitation de la science. De sorte qu'il voudrait, au fond, un juste milieu entre la conception de Kant qui accorde trop peu à la croyance et la conception de Jacobi qui accorde trop à la croyance. Or, ce juste milieu est tel, précisément, qu'il n'est, en dernière analyse, que cette conception de Crusius qui réduisait l'intelligible au sensible. Si des disciples de Fries, M. Nelson, par exemple, se considèrent comme de purs kantiens, c'est qu'ils ont compris Kant bien à leur façon et nullement à la manière même de Kant. Herbart représente la direction absolument inverse. C'est un leibnizien ou, plutôt, un wolffien. En effet, il est l'adversaire par excellence de l'intuition[1]. Certes, il nous dit qu'il ne cherche autre chose qu'à compléter Kant[2]. Mais de quelle

1. Herbart, *Lehrbuch zur Einleitung in die Philosophie*, 1813, Ed. Hartenstein, vol. I, p. 46-47 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 7, 57, 261.

façon? La philosophie, dit-il, n'a qu'un seul point de départ : c'est Leibniz[1]. Et, en effet, il revient à la conception de Wolff qui réduisait le sensible à l'intelligible. La grande question philosophique, dit-il, est celle qui consiste à se demander ce que sont et ce que doivent être les concepts en eux-mêmes et nullement en tant que fonctions de ce qu'on appelle être. Poser les concepts en fonctions de l'être, c'est tomber à la fois dans le mysticisme et dans le panthéisme d'un Spinoza ou d'un Hegel. Quant à Schopenhauer, n'est-il pas, au fond, le partisan d'une doctrine radicalement dualiste et, par suite, l'adversaire de toute doctrine soit de simple réduction soit de conciliation ou kantienne, bien qu'il se soit toujours considéré lui-même comme le disciple le plus fidèle de Kant?

L'histoire du kantisme en Allemagne, après Trendelenburg, représente la formation même des conceptions kantiennes contemporaines en Allemagne. Il serait très intéressant sans doute d'étudier dans ses détails cette formation. Mais nous ne saurions le faire ici. Notre but dans le présent ouvrage est d'étudier, au point de vue de leur rapport avec la question du dualisme, la valeur des conceptions logiques contemporaines en Allemagne qui sont le plus directement sorties de la révolution kantienne et qui, en même temps, en représentent des types. Or, ainsi que nous l'avons déjà dit, les plus caractéristiques de ces conceptions nous ont paru être : le phénoménalisme de Benno Erdmann, l'idéalisme de Cohen, le

1. *Allgemeine Metaphysik*, 1828, vol. III de l'éd. Hartenstein, p. 72-73.

logicisme de Husserl, le réalisme de Riehl et le psychologisme de Jerusalem.

4. La philosophie de Benno Erdmann paraît consister dans la thèse probabiliste suivante : « La vérité est un idéal qu'on poursuit sans cesse. Or, comment le poursuit-on ou comment faut-il le poursuivre?[1] ». — C'est en modifiant le dualisme et le phénoménalisme de Kant, dit Benno Erdmann, que nous pouvons nous rendre compte de la marche de l'esprit vers la vérité. — « Le grand mérite de Kant est d'avoir conçu l'idée d'expliquer la science par une synthèse du rationalisme et de l'empirisme, et surtout d'avoir cherché à réaliser cette idée par le phénoménalisme. — Mais dans quelle mesure Kant a-t-il atteint son but? Dans quelle mesure son phénoménalisme est-il définitivement fondé? Il y a quelque chose qui manque à son phénoménalisme[2]. — Quelle est l'insuffi-

1. « Die Wahrheit oder, wie wir dafür auch sagen dürfen, diestrenge Allgemeingiltigkeit unseres Wissens ist demnach ein Ideal des Denkens, das auf dem Gebiet der Wissenschaften von Tatsachen schon aus den eben angegebenen Gründen niemals völlig erreichbar ist. Wir haben daher zu sagen : es ist die Aufgabe des wissenschaftlichen Denkens, einen wohlgeordneten Inbegriff von wahren und, soweit die Bedingungen hierzu fehlen, von wahrscheinlichen Urteilen über die Gegenstände des Denkens zu gewinnen. » (Benno Erdmann, *Logik*, vol. I, IIe édit., 1907, p. 11-12.)

2. « Par Kant s'accomplit une synthèse profonde des postulats rationalistes élargis dans le sens de l'*a priori* et de la limitation de toute notre connaissance au domaine de chaque expérience possible... Où est donc caché le secret de cette action (l'influence de Kant sur la philosophie contemporaine) ? Depuis les débuts de la pensée métaphysique, la pensée philosophique n'avait pour conviction fondamentale qu'un postulat caché : la pensée avait la propriété de *connaître* la réalité en soi, indépendamment de la manière dont on

sance de la philosophie de Kant? C'est son dualisme gnoséologique. Le dualisme gnoséologique posé par Kant incline manifestement vers le rationalisme. Or, pour expliquer véritablement la science, il doit être un juste équilibre entre le rationalisme et l'empirisme ou entre le logicisme et le psychologisme. En effet, faut-il dire avec Kant que la logique est absolument formelle? Non, certes, et c'est là toute la question. Kant a eu le grand mérite d'être le premier à attirer l'attention des philosophes sur le caractère formel de la logique. Toutefois, il est allé trop loin. Mais vu sa distinction par trop radicale entre la sensibilité comme réceptivité et l'entendement comme spontanéité, il ne pouvait pas faire autrement. Il s'agit donc de donner une autre forme au dualisme de Kant. Et c'est ce qu'on fait quand on sait surtout que la pensée tient à la fois de la psychologie et de la logique. En effet, la pensée est objet de logique uniquement en tant qu'elle est soumise à la question suivante : « Quelle relation faut-il supposer entre les éléments du jugement pour que le jugement soit considéré comme valable? » La pensée est objet

la pense et du fait qu'elle est pensée... Hume et Kant font de ce postulat un *problème*... Kant, comme Hume, est conduit, dans sa tentative pour résoudre le nouveau problème, à une limitation phénoménaliste de la *connaissance*... Mais ni le phénoménisme absolu de Hume... ni le phénoménisme de Kant, limité à la connaissance, et qui laisse libre le domaine de la pensée pour les choses en soi, pour une éthique rationaliste et pour une foi pratique (religieuse ; ni l'une ni l'autre particularité des points de vue d'où partent ces premières solutions ne sont décisives... » (Benno Erdmann, *La Critique kantienne de la connaissance comme synthèse du rationalisme et de l'empirisme. — Revue de Métaphysique et de Morale*, 1904, p. 446-447, 473-475).

de psychologie quand on analyse ses éléments tout simplement tels quels, sans préoccupation de cette relation qu'y apporte l'idée de vérité ou de fausseté. Ainsi, la logique est distincte de la psychologie. Cependant, la psychologie ne saurait être une science sans les suppositions de la logique, et la logique ne pourrait déterminer les conditions sous lesquelles nos jugements sont déclarés valables sans connaître la nature psychologique de nos jugements. On ne saurait déterminer les normes de ce qu'on ne connaît pas. La logique porte sur *ce qui doit être* et non pas sur *ce qui est*, et *ce qui doit être* n'est nullement *ce qui est*; mais *ce qui doit être* a son application à *ce qui est*[1]. » — Ainsi,

1. « Die formale Logik, die zuerst Kant vertreten hat, entsprang einer berechtigten Reaktion gegen die Vermischung der logischen Untersuchung mit psychologischen, metaphysischen, grammatischen und rhetorischen Elementen, die in der eklektischen Aufklärungsphilosophie üblich geworden war. Kant's Bestimmung, dass die Logik « von allem Inhalt der Verstandeserkenntnis und der Verschiedenheit ihrer Gegenstände abstrahirt, und mit nichts als der blossen Form des Denkens zu tun hat », — geht jedoch viel zu weit. Sie fällt mit der von Kant festgehaltenen Trennung von Sinnlichkeit und Verstand, als Receptivät und Spontaneität... Objeckt der Logik ist ein Urteil oder ein Urteilszutammenhang nur als Gegenstand der Frage : welche Beziehungen müssen zwischen den Bestandteilen des Urteils oder Urteilszusammenhangs vorausgesetzt werden, wenn diese giltig sein sollen? Object der Psychologie dagegen ist es als Gegenstand der Frage : welcher Art sind die geistigen Vorgänge, die wir in unserem Bewusstsein tatsächlich finden, wenn sich Urteile oder Urteilszusammenhänge, gleichviel, ob sie wahr oder falsch, giltig oder ungiltig sind.... Die Logik ist kein Teil der Psychologie. Die Logik hat vielmehr die formalen Voraussetzungen der Psychologie in eben dem Sinne zu prüfen, wie die jeder anderen Disciplin. Trotzdem kann die Logik die Erkenntnis des Tatbestandes unserer Denkvorgänge, den die Psychologie festzustellen hat, nicht entbehren. Wer die Bedingungen normieren will, unter denen unsere Urteile giltig sind, muss wissen wie beschaffen unser Urteilen tatsächlich ist.

Benno Erdmann se propose de fonder le phénoménalisme de Kant, en partant de la position du dualisme de celui-ci sous la forme d'un juste équilibre de ses termes[1]. —

La logique telle qu'elle est conçue par Benno Erdmann doit donc partir nécessairement d'une étude de l'objet : la logique porte sur *ce qui doit être*, mais ce qui doit être n'a de sens qu'en tant qu'appliqué *à ce qui est*.

Et en effet, la logique de Benno Erdmann commence par une théorie de l'objet. — Qu'est-ce donc que l'*objet*? L'objet au sens le plus large possible, dit Benno Erdmann, ne saurait être qu'un objet de la pensée, c'est-à-dire qu'une *représentation* : tout ce qui est ou tout ce qui pourrait être représenté, de quelque manière que ce soit, fût-ce à titre de néant[2]. En d'autres termes, l'objet tel qu'il nous est donné n'est pas l'objet en soi, mais seu-

Aus der Idee der Wahrheit hat er die Bedingungen für die Geltung unserer Urteile abzuleiten; aber er kann keine Normen ableiten für Operationen, deren Bestand und Verlauf er nicht kennt. Das Sollen ist kein Sein, aber es ist ein Sollen für das Sein. » (Benno Erdmann, *Logik*, vol. I, IIe édit., 1907, p. 26-30.)

1. Remarquons que les véritables termes du dualisme gnoséologique de Kant sont la sensibilité et la raison plutôt que la sensibilité et l'entendement. (V. plus haut par. 2.) — Mais peu importe la dénomination si l'idée reste la même. — Et puis ce serait une controverse historique étrangère aux préoccupations essentielles de la présente étude, que celle de savoir dans quelle mesure les néo-kantiens partent du point central même de la philosophie de Kant. — Cette remarque s'applique aussi bien à Benno Erdmann qu'aux autres néo-kantiens (Riehl, Jerusalem, etc.) que nous aurons à analyser dans la suite.

2. « Das Wort « Gegenstand » ist hier im allgemeinsten Sinne genommen : es umfasst das All sowohl wie das Nichts... es bezeichnet was immer auf irgend eine Weise vorgestellt werden kann : das Vorstellbare oder, wenn als vollendet genommen, das Vorgestellte. » (*Ibid.*, p. 56-57.)

lement l'idée de cet objet. Mais que pourrait être l'objet en soi? Tout ce que nous pouvons en dire, c'est qu'il doit être une force, un centre d'activité. Nous connaissons le *transcendant* uniquement par sa force. Voilà tout ce que nous pouvons en dire. Par conséquent, les objets en tant que représentations ne sont pas activité par eux-mêmes, mais par autre chose. Quand nous disons donc d'un objet qu'il est réel ou qu'il a une activité indépendante de notre conscience, le véritable sujet de ce jugement n'est pas l'objet lui-même, mais le transcendant que notre pensée postule comme fondement de cet objet[1]. Le rapport saisi par nous entre les objets est un rapport d'*immanence logique* : portant sur les caractères les plus généraux

1. « Wir erkennen das Transcendente nur in der Wirklihkeit, die sich unserer Wahrnehmung unmittelbar darbietet, und aus dieser weiterhin als Gegenstand möglicher oder nach Analogie möglicher Wahrnehmung abgeleitet werden kann (p. 126). — Dieses Wirksame ist das, was als Kraft gedacht wird. Was diese Kraft ist und wie sie wirkt, können wir nicht erkennen; wir wissen nur, dass sie wirkt und was sie wirkt. Daraufhin haben wir sie als unerkennbar anzuerkennen. Sie ist demnach das Transcendente oder Seiende, das unser Denken auf Grund der Erfahrung gemäss dem Kausalgesetz fordert, das sich jedoch unserem Erkennen auf ewig versagt... Wirklich sind demnach die Gegenstände, sofern in ihnen das Transcendente, Seiende, Wirksame als zu Grunde liegend gedacht wird » (p. 139).

« Wenn wir demnach von einem Gegenstande sagen, dass er Realität habe oder von unserm Bewusstsein unabhängig wirklich sei, also etwa als kausales Subjekt, als Körper oder Ich, existiere, so ist das logische Subjekt dieses Urteils nicht der Gegenstand selbst mit seinen Inhaltsbestimmungen und den Beziehungen, in denen er für unser Erkennen steht, sondern vielmehr das Transcendente, das als die Seinsgrundlage dieses Gegenstandes von unserem Denken postuliert wird, also in ihm, jenem Gegenstande, sich für unser Erkennen darstellt » (p. 140).

des objets (Merkmale) ; et non pas un rapport d'inhérence réelle : portant sur tels objets ayant telles propriétés (Eigenschaften). L'inhérence réelle n'est qu'une sorte de modèle par rapport à l'immanence logique. Ainsi, nous saisissons d'un objet d'abord sa compréhension et puis son extension : l'extension d'un objet est conditionnée par la compréhension de cet objet [1].

Nous savons donc maintenant à quoi nous en tenir quand nous parlons des objets. C'est-à-dire que nous pouvons maintenant aborder le problème même du jugement ou de la science. — La question qui se pose est la suivante : Quand disons-nous qu'un jugement exprime la vérité? Il y a au moins deux théories en présence ; on considère le jugement ou bien dans l'*extension* ou bien dans la *compréhension* de ses termes [2]. De sorte que la première question qui se pose est de savoir comment il faut considérer le jugement : en extension ou en com-

1. « Jeder Gegenstand ist das, was er ist, durch seinen Inhalt, und jeder Inhalt im logischen Sinne bestimmt einen Gegenstand... Wir wollen jenes unräumliche « In dem Gegenstande Vorgestelltsein » als *logische Immanenz* oder *Einordnung* bezeichnen. Die logische Immanenz der Merkmale in dem als Inhalt gefassten Gegenstand ist von der realen Inhärenz der Eigenschaften in einer körperlichen Substanz wesensverschieden. Denn sie gilt für alle Gegenstände ohne Unterschied... Der Inhalt eines Gegenstandes ist, — wenn wir so sagen dürfen, — logische Substanz, seine Merkmale sind logische Eigenschaften. Mit andern Worten : die Beziehung der realen Inhärenz ist das Musterbild für die logische Immanenz... Der Umfang eines Gegenstandes ist durch dessen Inhalt bedingt » (p. 192, 194, 203).

2. Une troisième théorie serait celle qui considérerait le jugement dans l'identité de ses termes. Telles sont, par exemple, la plupart des conceptions dites *logistiques*.

préhension. — La théorie de l'extension, sous sa forme typique, porte le nom de théorie de la *subsomption*. Selon cette théorie, un jugement est valable quand on peut montrer que l'extension du sujet rentre dans l'extension du prédicat. Dans le jugement « tous les corps sont divisibles », l'idée de « corps » rentre, selon Kant, partisan de cette théorie, dans celle de « divisible » qui, entre autres classes, comprend aussi celle des corps [1]. — Or, concevoir comme soutenable la théorie de la subsomption, c'est évidemment méconnaître ce que nous venons de dire sur l'*objet*. — En effet, l'objet étant synonyme de ce que nous éprouvons quand nous pensons, il s'ensuit qu'un jugement ne saurait être considéré que logiquement ou que dans la seule compréhension de ses termes. Mais, s'il en est ainsi, alors la question « sur quoi se fonde notre conscience quand elle déclare comme valable une affirmation? », question qui est la forme par excellence du problème de la connaissance, est autrement facile à résoudre. En entendant par objet ou objectif ce que nous éprouvons quand nous pensons, nous dirons qu'une affirmation est valable quand elle est objectivement (dans la compréhension de ses termes) certaine et quand sa certitude s'impose avec nécessité [2].

Ainsi, Benno Erdmann cherche à expliquer la nature

1. P. 343 et suiv.

2. « Wir haben kein anderes Mittel, auch den Bestand unseres Denkens festzustellen, als die Aufmerksamkeit auf die Vorgänge, die wir erleben, wenn wir denken... Jedes behauptende formulierte Urteil ist nach dem Vorstehenden giltig, wenn es gegenständlich gewiss ist und diese Gewissheit denknotwendig aussagt... » (p. 376, 409).

probabiliste de la science, en modifiant le dualisme de Kant dans le sens d'un parallélisme (de juste équilibre), qu'il appelle phénoménalisme [1].

5. Tandis que Benno Erdmann reproche à Kant d'être resté encore assez rationaliste et veut perfectionner sa méthode de conciliation par le phénoménalisme ou par un juste équilibre des termes de son dualisme, — Cohen reproche à Kant de ne pas avoir été assez rationaliste et veut perfectionner sa méthode de conciliation par un idéalisme systématique ou par la subordination du sensible à l'intelligible. — L'idée centrale de Cohen paraît être la suivante : Point d'autre salut pour l'homme, point d'autre intermédiaire entre le monde et Dieu que l'effort de l'homme pour arriver à la Morale par la Science. Dieu est la moralité dans toute sa pureté, c'est-à-dire la moralité sans aucun mélange avec ce qui constitue la

1. Mais, dira-t-on : « Dans quelle mesure le parallélisme et le phénoménalisme de Benno Erdmann, parallélisme et phénoménalisme issus d'une modification apportée au dualisme de Kant, atteignent-ils leur but, c'est-à-dire expliquent-ils la nature probabiliste de la science? ». — A quoi nous répondons : « D'abord, c'est au philosophe examiné lui-même et non pas à nous qu'il faut poser cette question. Puis il faut savoir qu'ici nous n'indiquons le but du philosophe examiné que pour mieux voir les modifications qu'il apporte au dualisme de Kant. — C'est donc dans le second et dans le troisième chapitres que nous aurons à nous interroger sur la valeur des doctrines examinées ici. Or, nous verrons justement que cette valeur est plus ou moins insuffisante. » — Cette remarque s'applique, évidemment, — *mutatis mutandis*, — non pas seulement à la doctrine de Benno Erdmann, mais aussi à la propre doctrine de Kant que nous avons examinée plus haut et aux autres doctrines kantiennes que nous aurons à examiner dans la suite.

science humaine; tandis que l'essence de l'homme est d'arriver à la moralité par la science. D'où le théisme transcendant ou antipanthéiste comme caractéristique essentielle de la véritable religion (la religion juive). Or, cette conception éminemment juive se retrouve *presque* telle quelle chez Kant, et toute la question est de l'en dégager[1].

1. « Das Wesen Gottes ist die Sittlichkeit und nur die Sittlichkeit... Die Natur ist die Schöpfung Gottes. Gott ist nicht Natur... Die intime Gleichartigkeit des religiösen Gedankens mit dem Judentum zeigt sich bei Kant vor allem darin, dass er von der Dreieinigkeit die er in seiner Religionsschrift... nur den Sohn Gottes annimt, diesen aber mit der Idee der Menschheit gleichsetzt... Die Schöpfung selbst hat nur Sinn für die Sittlichkeit ; sie darf aber der Mathematik nicht widersprechen... Es ist geradezu verwunderlich, dass hierbei eine noch intimere Verwandtschaft zwischen Kant und dem Judentum zu Tage tritt. Kant unterscheidet in seinem System die Ethik von der Logik. Beide ressortieren aus der Vernunft, aber er unterscheidet die praktische, die sittliche Vernunft von der theoretischen » (Cohen, *Innere Beziehung der kantischen Philosophie zum Judentum*, Berlin, Mayer, 1910, p. 51-52). « Der Gott des Judentums ist der jenseitige Gott » (antipanthéisme). (*Ibid.*, p. 53.) « Der philosophierende Jude fühlt sich wie heimatlich angehaucht auf dem Kants... (p. 59-60).

« Für Kant stand die Frage nicht so : welche geschichtliche Bedeutung hat die Religion, als Monotheismus, für die Anwendung und Verwirklichung des Sittensgesetzes im Leben der Völker? Sein ausgesprochener Zweck war *die ethische Idealisierung des Christentums*, und zwar ausschliesslich nach seiner Urkunde im Neuen Testament, mit nachdrücklicher Aberkennung alles ethischen Grundgehalts im Alten... Gehen wir nun zunächst auf den Begriff vom *Sohne Gottes* ein, so stösst uns zuvörderst sein Verhältnis zum Begriffe des *homo noumenon*... diese Antinomie zwischen dem *homo noumenon* und Christus... » (Cohen, *Kant's Begründung der Ethik*. II. Auflage, Berlin, 1910, p. 462, 471, 472). Cf. aussi : *Fünfter Weltkongress für religiösen Fortschritt*, Berlin, Schöneberg, 1910 ; Compte rendu par Benrubi dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* (nov. 1911). « C'est entre le 5 et le 10 août 1910 qu'a eu lieu le V[e] *Congrès inter-*

En d'autres termes, et plus précisément encore, il semble que l'idée centrale de Cohen est d'épurer le kantisme de tout élément chrétien qu'il pourrait encore contenir. Car il ne se contente pas seulement de dire, ainsi que nous venons de le voir, que la philosophie de Kant est surtout une conception éminemment juive, mais il part encore d'une modification du dualisme gnoséologique de Kant qui le conduit à une conception du rapport entre la Science et la Morale, qui est synonyme de contradiction du christianisme. En tout cas, dans sa logique et dans sa morale, Cohen nous dit en propres termes qu'il veut compléter la conception de Kant, sur le rapport entre la pensée et les données des sens, par les conceptions de Parménide, Platon et Nicolas de Cuse, et que le complément qu'il apporte au kantisme pose un idéalisme qui détruit tout panthéisme et toute prétention d'une morale réalisée par un seul individu, fût-ce même Jésus-Christ[1].

*national de progrès religieux...* L'attitude de M. Cohen a été très intransigeante. Dans sa conférence sur « l'importance du judaïsme pour le progrès religieux », il a essayé de montrer, non seulement que le judaïsme est la seule religion véritable, mais encore que le christianisme ne peut pas être considéré comme un progrès par rapport au judaïsme... Par conséquent point d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, point d'Homme-Dieu, point de rédempteur... » (*Revue de Métaphysique et de Morale*, nov. 1911, p. 920 et suiv.).

1. « Die Logik, welche in diesem Buche vorliegt, ist die Grundlegung eines Systems der Philosophie » (*Logik der reinen Erkenntnis*, Berlin, 1902, p. IV). « Auf welches Denken bezieht sich die Logik? » (p. 16). « Kant hat das Denken als Synthesis bestimmt... Das Denken ist Synthesis. Die Synthesis ist Synthesis der Einheit. Aber die Einheit setzt die Mehrheit voraus. Und diese Mehrheit hat das Denken nicht zu schaffen, also auch nicht zu verantworten. Sie ist ihm « gegeben »; das ist der verhängnisvolle Ausdruck. Er

Ainsi, Cohen part bien du dualisme de Kant, mais avec l'intention de subordonner, jusqu'à la réduction, le sen-

bezeichnet die Schwäche, durch welche Kant mit seinem englischen Jahrhundert zusammenhängt... Dieser Fehler ist mit den Mitteln der kantischen Terminologie nicht zu corrigieren (p. 23-25). « Es muss.. bei der Relation verbleiben, die Parmenides als Identität von Denken und Sein geschmiedet hat. Das Sein ist Sein des Denkens. Daher ist das Denken, als Denken des Seins, Denken der Erkenntnis... Die wissenschaftliche Philosophie beginnt, so kann man wohl sagen, mit Parmenides. Er hat nicht nur das Denken eingeführt, sondern es auf das Sein, und zwar durch Identität fixiert... Nur das Denken selbst kann erzeugen, was als Sein gelten darf » (p. 14, 27, 67). « Nicolaus von Kues umfasst in seinem modernen Geiste alle Interessen der systematischen Philosophie, nicht zum mindesten auch die der Religion und der Ethik... Das Endliche wird am Unendlichen gemessen. « Die Unendlichkeit selbst nenne ich das Maas von Allem ». Cusa spricht Kernsätzen. Das Maas bedeutet ihm nicht nur, dass das Endliche durch das Unendliche gemessen wird ; sondern er erkennt es als das Mittel und das Instrument seiner Entdeckung » (p. 29).

« Hat Plato daher auch diesem Gedanken vorgearbeitet. Es ist einer der tiefsten und kühnsten Gedanken seiner Methodologie, dass er in der Empfindung selbst ein Motiv des Denkens unterscheidet » (p. 407). « Wir durchschauen jetzt den tiefen Grund, der die Logik zur Grundlage des Systems macht... Der Idealismus... Dieser wissenschaftliche Idealismus macht allen Pantheismus nicht nur nichtig, sondern auch überflüssig... Die Logik ist nur in dem Sinne die Grundlage des Systems und also der Ethik, dass sie allein es lehren kann, in welcher methodischen Weise die Ethik Gesetze zu suchen und zu errichten habe. Diese Gesetze aber nach ihrem Inhalte hat die Ethik selbst zu finden » (p. 513, 517, 518). « Freilich soll das Problem der Ethik auch ein Wissen bedeuten, ein strenges, genaues Erkennen... Jetzt soll der Glaube von höherer und ganz anderer Art sein als die dem Wissen möglich ist » (*Ethik des reinen Willens*, Berlin, 1904, p. 45-46). « So unerschöpflich der Inhalt der Sittlichkeit ist, so wenig kann ein Individuum zulänglich sein, ihn zu erfüllen... Das Ideal des Weisen soll doch nicht nur in Einem Individuum wirklich werden ; Christus aber ist, als der Gottmensch, der Einzige. Darin aber besteht der schwere Anstoss, den Christus als Individuum bildet » (*Ibid.*, p. 30-31).

sible à l'intelligible, et d'arriver à la conception d'une morale humaine fondée surtout sur une science profondément idéaliste. Qu'est-ce que la logique qui doit expliquer la science ?

La logique, dit Cohen, est l'étude de la pensée. Mais qu'est-ce que la pensée ? Est-elle ce que dit Kant ? Pas tout à fait. Dans la définition qu'il donne de la pensée, Kant attribue un trop grand rôle au sensible. Kant définit la pensée en disant que c'est la *synthèse* opérée par l'esprit sur les données sensibles. Or, qu'est-ce au juste que le sensible ? Est-il vraiment une donnée ? Non, et c'est là le point faible de la thèse de Kant. La pensée, devons-nous dire, est avant tout une pensée créatrice. Car le sensible n'est en dernière analyse qu'une sorte de création de la pensée : c'est la pensée qui le découvre. Mais en vertu de quel principe la pensée pose-t-elle ou découvre-t-elle le sensible ? C'est d'abord en vertu de la nécessité de créer la science, c'est-à-dire en vertu de la nécessité même de la pensée de réaliser l'unité dans la multiplicité. Mais ce n'est là qu'une cause finale. Or, il nous faut encore en connaître la cause efficiente, c'est-à-dire l'origine. Cette cause ne peut être évidemment que le fondement même du sensible ou que le principe même de l'origine de l'être. En quoi consiste ce principe ? Quelle est l'*origine de l'être* ? Il est évident que l'origine de l'être ne pouvant être cherchée dans le sensible, puisque c'est à propos du sensible qu'elle se pose, doit être cherchée au delà de celui-ci, dans une sorte de non-être ou de suprasensible. Or, qu'y a-t-il de plus supra-sensible que la pensée elle-même ? C'est donc dans la pensée elle-même

qu'il faut chercher l'origine de l'être. Ainsi, l'origine de l'être est un principe de la pensée tout comme les principes d'identité et de contradiction. Et, à vrai dire, c'est ce principe même qui rend possibles les fonctions du principe d'identité, du principe de contradiction, des catégories, car c'est lui qui procure à ceux-ci l'élément sur lequel ils doivent travailler. Son rôle n'est pas de *déterminer* mais de *poser* l'élément à déterminer par les autres principes et par les catégories. Sans lui, aucun élément à déterminer ne saurait être posé, de même que sans les autres principes (d'identité, de contradiction) et sans les catégories aucune détermination ne serait faite. Par conséquent, l'être est posé par la pensée et encore par ce qu'il y a de plus pensée dans la pensée. En disant que la logique est l'étude de la pensée, nous disons que la logique est l'étude de l'origine de l'être[1]. Le sensible a donc son fondement dans la pensée elle-même. Mais s'il en est ainsi, en quoi consiste-t-il au juste? Puisqu'il n'est, au fond, que quelque chose qui sert d'occasion à la pensée afin qu'elle crée la science, il ne saurait être quelque chose d'extensif, mais quelque chose d'intensif : on ne peut le formuler qu'au moyen de l'*infiniment petit*[2].

1. « Das Denken kann, das Denken soll das Sein entdecken... Nur das Denken selbst kann erzeugen, was als Sein gelten darf (p. 28, 67). Denken ist Denken des Ursprungs. Die Logik muss demnach Logik des Ursprungs werden. Alle reinen Erkenntnisse müssen Abwandlungen des Prinzips des Ursprungs sein (p. 33). Auch der Ursprung ist nicht eigentlich eine Kategorie, sondern vielmehr ein Denkgesetz; und wie wir gesehen haben, das Denkgesetz der Denkgesetze » (*Logik*, p. 100).

2. *Logik*, p. 113.

Par conséquent, Cohen explique la science en s'efforçant de montrer comment le sensible ne s'explique que par l'intelligible et comment il n'existe que pour lui. — Quant aux grandes conclusions philosophiques que Cohen tire de cette explication, nous en avons déjà mentionné quelques-unes au commencement de ce paragraphe (5).

6. Husserl va beaucoup plus loin que Cohen dans la voie de la subordination du sensible à l'intelligible. Dans son article *Philosophie als strenge Wissenschaft*, Husserl nous dit assez clairement en quoi consiste le but suprême qu'il poursuit[1]. C'est une sorte de *Cognoscetis veritatem et veritas liberabit vos* de l'Evangile. Husserl est, en effet, le philosophe par excellence de la *vérité*, ou plutôt de la *rigueur logique*. Il pousse à ses dernières limites la subordination du sensible à l'intelligible, mais en gardant toujours, toutefois, la tendance conciliatrice de Kant.

1. « Seit den ersten Anfängen hat die Philosophie den Anspruch erhoben, strenge Wissenschaft zu sein, und zwar die Wissenschaft, die den höchsten theoretischen Bedürfnissen Genüge leiste und in ethisch-religiöser Hinsicht ein von reinen Vernunftnormen geregeltes Leben ermögliche. Dieser Anspruch ist bald mit grösserer, bald mit geringerer Energie geltend gemacht, aber niemals ganz preisgegeben worden. Auch nicht in den Zeiten, in denen Interessen und Fähigkeiten für reine Theorie zu verkümmern drohten, oder religiöse Mächte die Freiheit theoretischer Forschung unterbanden... Die nachfolgenden Ausführungen sind von dem Gedanken getragen, dass die höchsten Interessen menschlicher Kultur die Ausbildung einer streng wissenschaftlichen Philosophie fordern; dass somit, wenn eine philosophische Umwendung in unserer Zeit Recht haben soll, sie jedenfalls von der Intention auf eine Neubegründung der Philosophie im Sinne strenger Wissenschaft beseelt sein muss... » (*Logos*, vol. I, 1910-1911, Husserl : *Philosophie als strenge Wissenschaft*, p. 289, 293 et suiv.).

Pour atteindre son but, il remplace le dualisme kantien par le dualisme de l'idée qui cherche à se réaliser et de l'acte par lequel l'idée aura à se réaliser. Ce qui préoccupe donc Husserl, c'est le caractère absolument nécessaire de la science. Par là il a certes de grandes ressemblances avec Cohen; mais pour bien le caractériser il faut le considérer dans son exclusivisme particulier qui dépasse de beaucoup en intensité celui de Cohen. D'où le besoin pour lui d'une logique absolement pure qui montre comment le fait suppose l'idée dans la constitution de la science. Cohen ne va pas aussi loin que Husserl dans son idéalisme et dans son antipsychologisme. Cohen dit tout au plus que le sensible est découvert par la pensée et que la psychologie ne commence pas mais qu'elle finit l'étude de la pensée [1]. Husserl ne saurait nullement admettre une pareille conception. Il veut une logique absolument pure. Aussi s'efforce-t-il avant tout de fonder la logique usuelle (appliquée) sur la logique pure, ou, ce qui revient au même, de montrerque la logique a tout son fondement et tout son sens en elle-même. Cette idée d'une logique pure, il la trouve, nous dit-il, chez Kant, bien que celui-ci n'en ait parlé qu'accidentellement. Kant avait distingué entre une logique générale pure et une logique générale appliquée, mais sans insister sur leurs rapports réciproques. Husserl fait de cette distinction son point même de départ, mais en l'épurant de la distinction de Kant entre entendement et raison etc. [2]. Cependant, avant de donner la logique pure

1. Cohen, *Logik*, p. 19, 28 et suiv.

2. « In der Tat hofft die folgende Untersuchung es deutlich zu machen, dass die bisherige und zumal die psychologisch fundierte

comme base à la logique appliquée, il s'agit : 1° de détruire l'ancienne base, — c'est-à-dire la base psychologique, — et de montrer qu'elle n'est nullement la véritable base de la logique (et c'est ce que Husserl fait par ses « Prolégomènes à la logique pure »); 2° il faut montrer que le problème de la science demande en effet

Logik der Gegenwart den eben erörterten Gefahren fast ausnahmslos unterlegen ist, und dass durch die Missdeutung der theoretischen Grundlagen und durch die hieraus erwachsene Gebietsvermengung der Fortschritt in der logischen Erkenntnis wesentlich gehemmt worden ist... Das Ergebnis unserer diesbezüglichen Untersuchung ist die Aussonderung einer neuen und rein theoretischen Wissenschaft, welche das wichtigste Fundament für jede Kunstlehre von der wissenschaftlichen Erkenntnis bildet und den Charakter einer apriorischen und rein demonstrativen Wissenschaft besitzt. Sie ist es, die von *Kant* und den übrigen Vertretern einer « formalen » oder « reinen » Logik intendiert, aber nach ihrem Gehalt und Umfang nicht richtig erfasst und bestimmt worden ist... Wir finden uns, dem Allgemeinsten nach, auf *Kant's* Scheidung der reinen und angewandten Logik zurückgeführt. In der Tat, den hervorstechendsten seiner diesbezüglichen Aeusserungen können wir zustimmen. Freilich nur unter passenden Cautelen. Z. B. jene verwirrenden mytischen Begriffe, die Kant so sehr liebt und auch zur fraglichen Abgrenzung verwendet, ich meine die Begriffe Verstand und Vernunft, werden wir natürlich nicht in dem eigentlichen Sinne von Seelenvermögen acceptieren... Die Termini Verstand und Vernunft nehmen wir vielmehr als blosse Anzeigen für die Richtung auf die « Denkform » und ihre idealen Gesetze, welche die Logik im Gegensatz zur empirischen Psychologie der Erkenntnis einzuschlagen hat. Also nach derartigen Einschränkungen, Deutungen, näheren Bestimmungen fühlen wir uns Kant's Lehren nahe... Wir stimmen mit Kant in der hauptsächlichen Tendenz überein, wir finden aber nicht, dass er das Wesen der intendierten Disciplin klar durchschaut und sie selbst, nach ihrem angemessenen Gehalt, zur Darstellung gebracht hat » (*Logische Untersuchungen*, I. Teil, *Prolegomena zur reinen Logik*, Halle, 1900, par. 2, p. 7; par. 3, p. 8, par. 58, p. 214-215).

une logique appliquée fondée sur une logique pure (et c'est ce que Husserl fait par sa « Phénoménologie » [1]).

Qu'est-ce donc que la logique pour Husserl [2]? Selon les psychologistes, dit Husserl, la Logique est, par rapport à la Psychologie, comme une certaine technologie chimique par exemple est par rapport à la Chimie ou comme l'art de mesurer les champs est par rapport à la Géométrie, etc. [3]. Cependant Kant avait déjà dit dans sa logique publiée par Jäsche : « Certains logiciens supposent des principes psychologiques dans la logique. Cela est aussi absurde que de dériver de la vie de tous les jours la Morale. Si nous prenions les principes logiques dans la psychologie, c'est-à-dire si nous les tirions de simples observations sur notre entendement, alors nous verrions seulement la manière dont la pensée se manifeste au milieu de différents obstacles et conditions subjectives; ce qui nous conduirait à des lois simplement *contingentes*. Or, en logique, il n'est pas question de règles *contingentes* mais

1. *Logische Untersuchungen*, II. Teil, *Untersuchungen zur Phänomenologie*, Halle, 1901.

2. Comme l'œuvre de Husserl n'est pas encore terminée, nous aurons à analyser ici surtout ses *Prolégomènes à la logique pure*, qui sont comme le programme même de sa philosophie. — Dans notre étude sur Husserl, nous nous sommes servi aussi de l'étude de M. Victor Delbos publiée dans le recueil intitulé *La Philosophie allemande au* XIX^e^ *siècle*, Paris, Alcan, 1912.

3. « Hier stossen wir auf die Streitfrage nach dem Verhältnis zwischen Psychologie und Logik; denn auf die angeregten Fragen hat eine, gerade in unserer Zeit herrschende Richtung die Antwort fertig zur Hand : Die wesentlichen theoretischen Fundamente liegen in der Psychologie. Die Logik verhält sich zur Psychologie wie irgend ein Zweig der chemischen Technologie zur Chemie, wie die Feldmesskunst zur Geometrie u. dgl. » (*Ibid.*, par. 17, p. 51).

de règles nécessaires; en logique, il ne s'agit pas de savoir comment nous pensons mais comment nous devons penser. De sorte que les règles de logique ne doivent pas être tirées de l'usage *contingent* mais de l'usage *nécessaire* de la raison, usage qui se trouve en soi, sans aucune psychologie. En logique nous ne cherchons pas à savoir comment l'entendement est et pense, ou comment il s'est réellement conduit jusqu'ici, mais comment il *devrait* penser ou se conduire. La logique doit nous apprendre l'usage légitime de l'entendement, c'est-à-dire l'accord de celui-ci avec lui-même ». — Et Herbart a dit presque la même chose[1]. Mais de pareils arguments n'embarrassent nullement les psychologistes. Car voici ce qu'ils répondent. L'usage de l'entendement, si nécessaire qu'il soit, n'en reste pas moins un usage de l'entendement qui, comme tel, appartient à la psychologie. La pensée, telle qu'elle doit être, n'est qu'un cas particulier de la pensée telle qu'elle est. Certes, la psychologie s'occupe des lois naturelles de la pensée, c'est-à-dire des lois de tous les jugements en général, qu'ils soient vrais ou faux. Mais il serait absurde d'en conclure que par là elle ne s'occupe pas de ces jugements spéciaux qui constituent la vérité. Car que signifie bien juger, sinon juger conformément à la nature de notre esprit? Si la logique n'est pas la physique de la pensée, elle n'est rien du tout[2]. — Telle

1. Par. 19, p. 53-54. — (Cf. Kant, *Logik*, Ed. Jäsche, Einleitung, Begriff der Logik. — Kants Werke, éd. Hartenstein, 1867, VIII, p. 15.)

2. « Derartige Argumentationen setzen die psychologistischen Logiker in keinerlei Verlegenheit. Sie antworten : der notwendige Verstandesgebrauch ist eben auch ein Verstandesgebrauch und

est l'argumentation des psychologistes, et elle paraît bien forte.

Cependant, sur quoi reposent au juste les arguments des psychologistes? Ils reposent sur certains préjugés qu'il s'agit précisément d'analyser afin d'en montrer la fausseté[1].

*a*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique en général avec l'idéal ou le normatif en général. « Les prescriptions de la logique étant destinées à régler la vie psychique, disent les psychologistes, ne peuvent être fondées que psychologiquement[2].»

gehört mit dem Verstande selbst in die Psychologie. Das Denken, wie es sein soll, ist ein blosser Specialfall des Denkens, wie es ist. Gewiss hat die Psychologie die Naturgteze des Denkens zu erforschen, also die Gesetze für alle Urteile überhaupt, ob richtige oder falsche; aber ungereimt wäre es, diesen Satz so zu interpretiren, als gehörten nur solche Gesetze in die Psychologie, welche sich in umfassendster Allgemeinheit auf alle Urteile überhaupt beziehen, während Specialgesetze des Urteilens, wie die Gesetze des richtigen Urteilens, aus ihrem Bereich ausgeschlossen werden müssten... Dann sind aber die Regeln, nach denen man verfahren muss, um richtig zu denken, nichts anderes als Regeln, nach denen man verfahren muss, um so zu denken, wie es die Eigenart des Denkens, seine besondere Gesetzmässigkeit, verlangt, kürzer ausgedrückt, sie sind identisch mit den Naturgesetzen des Denkens selbst. Die Logik ist Physik des Denkens oder sie ist überhaupt nichts » (p. 54-55; Vgl. Mill, *An Examination* 5 S. 459 f.; Lipps, *Die Aufgabe der Erkenntnistheorie*, Philos. Monatshefte XVI, 1880, S. 530 f.).

1. « Bisher haben wir den Psychologismus vorzugsweise aus seinen Consequenzen bekämpft. Wir wenden uns nun gegen seine Argumente selbst, indem wir die vermeintlichen Selbstverständlichkeiten, auf die er sich stützt, als täuschende Vorurteile nachzuweisen suchen. » (p. 154).

2. « Ein erstes Vorurteil lautet : Vorschriften zur Regelung von Psychischem sind selbstverständlich psychologisch fundiert. Demgemäss ist es auch einleuchtend, dass die normativen Gesetze der

En raisonnant de la sorte, les psychologistes ne font autre chose que confondre le normatif pur avec le simple technique, c'est-à-dire la théorie avec la pratique ou l'idéal avec le réel[1].

*b*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique, en tant que vie de la vérité, avec l'idéal ou le normatif, en tant que sens de la vie de la vérité. — « L'objet de la logique, disent les psychologistes, consiste dans des concepts, des jugements, des raisonnements, etc. Mais un pareil objet n'est-il pas justement de nature psychologique[2]? »

Erkenntnis in der Psychologie der Erkenntnis gründen müssen » (p. 154).

1. « Indem die psychologischen Logiker, darunter Forscher vom Range eines Mill und Sigwart, die Wissenschaft mehr von ihrer subjectiven Seite (als methodologische Einheit der specifisch-menschlichen Erkenntnisgewinnung) als von ihrer objectiven Seite (als Idee der theoretischen Einheit der Wahrheit) betrachten und demnach die methodologischen Aufgaben der Logik einseitig betonen, übersehen sie den *fundamentalen Unterschied zwischen den rein logischen Normen und den technischen Regeln einer specifisch-humanen Denkkunst*. Beide aber sind nach Inhalt, Ursprung und Function von total verschiedenem Charakter. Beziehen sich die rein logischen Sätze, wenn wir auf ihren originären Inhalt sehen, nur auf Ideales, so jene methodologischen Sätze auf Reales. Haben die Ersteren ihren Ursprung in unmittelbar einsichtigen Axiomen, so die Letzteren in empirischen und hauptsächlich psychologischen Tatsachen. Dient die Aufstellung jener rein theoretischen und nur nebenbei praktischen Interessen, so verhält es sich bei diesen umgekehrt : ihr unmittelbares Interesse ist ein praktisches und nur mittelbar, sofern nämlich ihr Ziel die methodische Förderung wissenschaftlicher Erkenntnis überhaupt ist, werden auch theoretische Interessen durch sie gefördert » (p. 158-159).

2. « Zur Bestätigung seines ersten Vorurteils... beruft sich der Psychologist auf den tatsächlichen Inhalt aller Logik. Wovon ist in ihr die Rede? Allewege doch von Vorstellungen und Urteilen,

Certes, réplique Husserl, la logique désigne son objet sous le nom de jugement, etc., — tout comme la psychologie. Mais la dénomination psychologique contient-elle le même sens que la dénomination logique? Voilà la question. Or, la réponse à cette question est qu'en psychologie il ne s'agit que de la vie de la vérité, tandis qu'en logique il s'agit de la signification de cette vie de la vérité; d'où la nature empirique de la psychologie, science qui porte sur le réel, et d'où la nature *a priori* de la logique, science qui porte sur l'idéal[1]. (Husserl veut dire : aussi bien en psychologie qu'en logique on étudie le même objet, — la vérité, — mais à deux points de vue profondément différents.)

*c*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique, en tant que sentiment ou évidence de la vérité, avec l'idéal ou le normatif, en tant qu'idée de la vérité

von Schlüssen und Beweisen... Aber ist unter diesen Titeln an Anderes zu denken als an psychische Phänomene und Gebilde? » (p. 167).

1. « Des Weiteren geht klar hervor, dass die genannten Termini und alle überhaupt, die in rein-logischen Zusammenhängen auftreten, insgesammt äquivok sein müssen, derart, dass sie auf der einen Seite eben Klassenbegriffe für seelische Gebilde bedeuten, wie solche in die Psychologie gehören, und auf der anderen Seite generale Begriffe für ideale Einzelheiten, welche zu einer Sphäre reiner Gesetzlichkeit gehören... In aller Logik ist gar viel die Rede von Urteilen; aber auch hier besteht Aequivocation. In den psychologischen Partien der logischen Kunstlehre spricht man von Urteilen als *Fürwahrhaltungen*, man spricht also von bestimmt gearteten Bewusstseinserlebnissen. In den rein-logischen Partien ist davon weiter keine Rede. Urteil heisst hier soviel wie Satz, und zwar verstanden nicht als eine grammatische, sondern als eine ideale *Bedeutungseinheit*... Es ist ein wesentlicher, schlechthin unüberbrückbarer Unterschied zwischen Idealwissenschaften und

ou vérité proprement dite. « L'objet principal de la logique, disent les psychologistes, consiste à nous apprendre le moyen de distinguer un jugement vrai d'un jugement faux. Or, la logique nous apprend en dernière analyse que nous reconnaissons si un jugement est vrai ou faux selon qu'il est *évident* ou non. Mais qu'est-ce que l'évidence? Elle consiste justement dans un sentiment, c'est-à-dire dans un fait psychique. Par conséquent, les lois logiques sont des propositions de la Psychologie[1]. »

Certes, répond Husserl, l'évidence consiste dans un sentiment. Mais quel est au juste le rapport entre ce sentiment et la vérité? Ce sentiment détermine-t-il la vérité? Non; l'évidence n'est que le sentiment de la réalisation (l'actualisation) de la vérité[2].

Realwissenschaften. Die ersteren sind apriorisch, die letzteren empirisch » (p. 173, 175, 178).

1. « Wir formulieren ein drittes Vorurteil in folgenden Sätzen. Alle Wahrheit liegt im Urteil. Aber als wahr erkennen wir ein Urteil nur im Falle seiner *Evidenz*. Mit disem Worte bezeichnen wir einen eigentümlichen und Jedem aus seiner inneren Erfahrung wohlbekannten psychischen Charakter (er wird gewöhnlich als Gefühl bezeichnet), welcher die Wahrheit des Urteils, dem er angeknüpft ist, verbürgt. Ist nun die Logik die Kunstlehre, welche uns in der Erkenntnis der Wahrheit fördern will, so sind die logischen Gesetze selbstverständlich Sätze der Psychologie. Es sind nämlich Sätze, die uns über die psychischen Bedingungen aufklären, von denen das Dasein oder Fehlen jenes Evidenzgefühls abhängig ist. An diese Sätze schliessen sich dann naturgemäss praktische Vorschriften an, welche uns bei der Realisierung von Urteilen, die dieses auszeichnenden Charakters teilhaftig sind, fördern sollen » (p. 180).

2. « Endlich und schliesslich hängt die letzte Klärung auch in diesem Streite zunächst von der richtigen Erkenntnis des fundamentalsten erkenntnistheoretischen Unterschiedes, nämlich zwischen *Realem* und *Idealem* ab... Andererseits setzt das Verständnis unserer Scheidung zwischen der realen und idealen « Theorie der Evidenz »

Le psychologisme ne consiste donc que dans la méconnaissance du vrai rapport entre le réel et l'idéal ou, ce qui revient au même, entre le fait et l'idée, entre l'évidence et la vérité proprement dite. Bien plus : loin que la psychologie explique la logique, elle est elle-même inintelligible sans la logique ; s'il y a un sentiment comme celui de l'évidence, c'est parce qu'il y a une vérité[1].

Une fois le psychologisme écarté de notre chemin, dit Husserl, passons à la considération même de la logique pure comme fondement de la logique appliquée. D'après ce que nous venons de dire, il est évident que la logique pure ne saurait être que l'étude de la connaissance scientifique par excellence. En quoi consiste une telle connaissance? Elle n'est autre chose que la connaissance idéale qui garantit, et vers laquelle se dirige toute autre connaissance ; c'est-à-dire qu'elle n'est autre chose que la connaissance dans laquelle l'objet donné se confond avec la vérité[2].

richtige Begriffe von *Evidenz* und *Wahrheit* voraus... Evidenz ist nichts anderes als das « Erlebnis » der Wahrheit. Erlebt ist die Wahrheit natürlich in keinem anderen Sinne, als in welchem überhaupt ein Ideales im realen Act erlebt sein kann. Mit anderen Worten : Wahrheit ist eine Idee, deren Einzelfall im evidenten Urteil actuelles Erlebnis ist... Das Erlebnis der Zusammenstimmung zwischen der Meinung und dem erlebten Sinn der Aussage, dem erlebten Sachveralt, ist die Evidenz, und die Idee dieser Zusammenstimmung die Wahrheit » (p. 188-190).

1. « Die Idealität der Wahrheit macht ihre Objectivität aus... wo keine Wahrheit ist, auch kein als wahr Einsehen geben kann, m. a. W. keine Evidenz. » (p. 191).

2. « Indem wir nun einen Erkenntnisact vollziehen oder, wie ich es mit Vorliebe ausdrücke, in ihm leben, sind wir « mit dem Gegenständlichen beschäftigt », das er eben in erkennender Weise meint und setzt; und ist es Erkenntnis im strengsten Sinne, d. h. urteilen wir mit Evidenz, so ist das Gegenständliche gegeben. Der Sachver-

Mais, s'il en est ainsi, la logique pure ne saurait être que l'étude des conditions idéales de la possibilité de la science en général[1]. Ce qui veut dire que partout où il s'agit de science, il s'agit aussi de logique pure : les conditions idéales de la science doivent être cherchées même dans le domaine de la connaissance la plus empirique ou la plus hypothétique[2].

Husserl, ainsi qu'on le voit, subordonne le sensible à l'intelligible jusqu'au point de toucher à la réduction d'avant Kant. Il va donc plus loin que Cohen ; il représente la limite même de toute thèse qui pousserait le dualisme de Kant vers l'intelligible. C'est seulement de

halt steht uns jetzt nicht bloss vermeintlich, sondern wirklich vor Augen und in ihm der Gegenstand selbst, als das, was er ist, d. h. genau so und nicht anders, als wie er in dieser Erkenntnis gemeint ist : als Träger dieser Eigenschaften, als Glied dieser Relationen u. dgl. Er ist nicht bloss vermeintlich, sondern wirklich so beschaffen, und als wirklich so beschaffener ist er unserer Erkenntnis gegeben ; das heisst aber nichts anderes : als solcher ist er nicht bloss überhaupt gemeint (geurteilt), sondern erkannt; oder : dass er so ist, ist actuell gewordene Wahrheit, ist Erlebnis im evidenten Urteil. Reflectieren wir auf diesen Act, so wird statt jenes Gegenständlichen die Wahrheit selbst zum Gegenstande, und nun ist sie in gegenständlicher Weise gegeben. Wir erfassen hiebei — in ideirender Abstraction, — die Wahrheit als das ideale Correlat des flüchtigen subjectiven Erkenntnisactes, als die Eine, gegenüber der unbeschränkten Mannigfaltigkeit möglicher Erkenntnisacte und erkennender Individuen » (p. 229-230).

1. « ... umspannt die reine Logik in allgemeinster Weise die idealen Bedingungen der Möglichkeit von Wissenschaft überhaupt » (p. 254-255).

2. « Daraus ist zu entnehmen, dass es auch im Gebiete des empirischen Denkens, in der Sphäre der Wahrscheinlichkeiten ideale Elemente und Gesetze geben muss, in denen die Möglichkeit der empirischen Wissenschaft, der Wahrscheinlichkeitserkenntnis von Realem, überhaupt *a priori* gründet » (p. 256-257).

cette manière, rigoureusement logique, croit-il, qu'on peut arriver à une philosophie strictement scientifique et par suite vraiment morale et religieuse.

7. Ainsi, Cohen et surtout Husserl veulent perfectionner la méthode de conciliation de Kant par la subordination du sensible à l'intelligible. Nous allons maintenant voir comment Riehl et surtout Jerusalem veulent perfectionner la méthode de conciliation de Kant par la subordination de l'intelligible au sensible.

Le but de Riehl paraît être de montrer que la science ne conduit pas directement, mais par la Morale, c'est-à-dire symboliquement, à l'idée de l'Être suprême. Car il nous dit : « Le grand problème de la philosophie depuis Kant est celui de la réalité du monde extérieur : Comment peut-on, ou dans quel sens faut-il penser le réel ? Or, il faut donner à cette question une réponse telle qu'elle soit le chemin ou l'invitation même d'abord à la moralité et puis à l'idée de Dieu[1] ». Mais comment la philosophie

1. « Seit Kant den Dogmatismus zerbrach, ist die Frage nach der Realität der Aussenwelt das wichtigste, ja das eigentliche Grundproblem der Philosophie..... Die Beantwortung der Frage : « Wie das Reale zu denken sei ? » ist nicht blos von höchster, theoretischer Bedeutung, als Befriedigung des Wissenstriebes, sondern überdies von den wichtigsten *praktischen* Folgen... » (Riehl, *Realistische Grundzüge*, Graz, 1870, Vorwort).

« Es ist ein wahres Wort : die Wissenschaft führt zu Gott... Von Gott können wir blos nach Analogie sagen er sei persönlich, also er sei gleichsam persönlich... Die Moral kann nicht das Kind des Dogma sein, denn sie selber hat es erzeugt. Das Dogma ist mithin der Erkenntnisgrund der Moral, nicht ihr Realgrund... Die Wissenschaft ist überall Vorläuferin der Praxis » (*Moral und Dogma*, Wien, 1871, p. 32, 40, 45).

doit-elle concevoir la science pour que celle-ci conduise vraiment à la Morale? Qu'est-ce que la connaissance? Sous quelles conditions (hypothèses) la connaissance a-t-elle une signification vraiment scientifique, c'est-à-dire réelle ou objective? Voilà le problème. Or, pour avoir une réponse satisfaisante à cette question, dit Riehl, il importe au plus haut degré de la bien préciser. Kant s'était demandé : Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles? Si la réponse qu'il en donne est insuffisante, cela tient à la manière même dont il se pose le problème. Il part d'un dualisme dans lequel le rapport des termes est mal précisé[1]. Notre philosophie est un *monisme philosophique*[2]. Et si notre étude se divise en deux parties : l'une qui s'occupe des fondements sensibles et l'autre des fondements logiques de l'expérience, — nous avons en vue toujours la même expérience bien qu'elle ait deux aspects (expérience externe et expérience interne). C'est-à-dire que notre philosophie a une base éminemment réaliste[3]. Ainsi, la première condition de la

1. *Der philosophische Kriticismus*, t. II, I. Theil, Leipzig, 1879, p. 4, 17, 18.

2. *Zur Einführung in die Philosophie der Gegenwart*, Leipzig, 1904, II. Aufl., p. 175.

3. Es gibt nicht zwei Erfahrungen, sondern nur Eine Erfahrung mit zwei von einander unabhängigen Richtungen oder Seiten..... muss sich bemerken, dass die berühmte Frage : wie sind synthetische Urteile *a priori* möglich, etwas veraltet erscheine... Kants Denkrichtung wurde von zwei entgegenwirkenden Impulsen beherrscht, dem Rationalismus... und den empirischen Neigungen... Und wenn ihn diese Doppelrichtung einerseits vorzüglich befähigte, den rationellen Elementen der Erfahrung und den idealen Zielen des Bewusstseins gerecht zu werden, so hinderte sie ihn vielleicht andererseits die realen Bestandteile der Erkenntnis in gleicher

possibilité de la connaissance pour nous, dit Riehl, est la *sensation*, car ce qu'on appelle objet, c'est-à-dire ce qui, selon nous, doit constituer le point de départ dans l'étude de la science, n'est autre chose que le groupe constant de certaines sensations. Mais qu'est-ce que la sensation? Tout dépend de la précision donnée à ce terme. C'est son imprécision même qui est la source de l'insuffisance de la solution de Kant. La sensation pour Kant est quelque chose de *simple*, une *donnée*. Elle est l'affection de notre sensibilité, qui est absolument réceptive, par quelque chose qui se trouve comme réel en dehors de nous. C'est-à-dire que la sensation pour Kant est en dernière analyse de nature *subjective*. Nous croyons que la sensation n'est pas quelque chose de donné, qu'elle n'est pas simple, qu'elle n'est pas purement subjective, mais qu'elle est complexe, qu'elle implique à la fois le jugement de la conscience et l'impression venue du dehors. Quand on regarde la sensation comme quelque chose de simple, on se réfère seulement à l'un de ses côtés. Or, la sensation a deux côtés : l'un subjectif qu'on pourrait appeler le *sentiment* de la sensation, et l'autre objectif qu'on pourrait appeler la *qualité* de la sensation.

De sorte que la meilleure définition à donner de la sensation, c'est de dire qu'elle est l'union même du sub-

Weise zu würdigen... Ich gehe in den folgenden Untersuchungen von der realistischen Hypothese aus. Ich nehme an, dass Etwas vom Bewusstsein Verschiedenes und Unabhängiges existiere, unter welcher Annahme, wie gezeigt worden ist, das ganze Problem der Erkenntnistheorie erst seine eigentliche Bedeutung und Tragweite erhält. *Der philosophische Kriticismus*, vol. II, 1re partie, 1879, p. 4, 17, 18.)

jectif et de l'objectif, c'est-à-dire qu'elle est l'unité de la qualité et du sentiment. Ainsi, la sensation est ce qui est relatif à la fois au subjectif et à l'objectif[1].

Le point de départ de la connaissance est donc la sensation conçue comme interaction du subjectif et de l'objectif ou de la pensée et de la réalité. Mais s'il en est ainsi, ce qu'on appelle objet et lois naturelles d'une part, et ce qu'on appelle science et lois de la pensée d'autre part, ne sont que les deux faces d'une seule et même chose; il n'y a pas de contradiction entre la science et l'expérience; la science est l'expérience en tant qu'expliquée conformément à ce que nous venons de dire sur le rapport du subjectif et de l'objectif[2].

Par conséquent, la véritable science pour Riehl est le processus dans lequel la pensée et l'être ou le subjectif et l'objectif forment un tout. Quant à ce processus, il n'est autre chose que l'histoire même de la *sensation*.

C'est donc en concevant la science définie par la subordination de l'intelligible au sensible, qu'on peut, croit

1. « Ein Ding ist eine constante Gruppe von Empfindungen » (p. 202). « Die Empfindung besteht demnach in der Wechselwirkung objectiver und subjectiver Elemente, sie ist die Einheit von Qualität und Gefühl... Der Keim des Selbst-und Objectbewusstseins ist die Einheit von Gefühl und qualitativem Inhalt in der Empfindung. Durch die Apperception der Gefühle entsteht das Subject, durch die der Empfindungen nach ihrer qualitativen Seite das Object der Vorstellung » (p. 38, 66).

2. Es besteht zwischen Wissenschaft und gewöhnlicher Erfahrung kein Gegensatz. Die Wissenschaft ist die Erfahrung selbst, insoferne ihre Elemente systematisch verbunden und wo möglich nach Maas und Zahl bestimmt sind. Demnach ist die Wissenschaft die exacte Erfahrung » (p.219).

Riehl, arriver à la Morale et, par suite, à l'idée symbolique de Dieu.

8. La manière dont Jerusalem pose le problème de la connaissance rappelle celle de Riehl, mais elle fait surtout penser, par contraste, à Husserl, car la conception de Jerusalem est juste l'inverse de la conception de ce dernier, bien qu'historiquement elle ait été formulée antérieurement. C'est-à-dire que Jerusalem cherche à compléter Kant par une accentuation, jusqu'au psychologisme, du réalisme de Riehl. Il cite lui-même Riehl comme son précurseur[1].

A l'encontre de ce qu'on fait d'habitude en philosophie, Jerusalem ne dissimule point la nature métaphysique de ses préoccupations. Il est grand temps, dit-il, d'entreprendre une réaction à la fois contre l' « indifférentisme » et contre le mysticisme[2]. Aussi se propose-t-il : 1° de montrer que l'objet de la Métaphysique ne doit pas être celui d'une science proprement dite, mais celui d'une croyance, à savoir d'une croyance qu'on doit et qu'on peut fonder tout comme on fonde l'hypothèse dans la Physique[3];

1. Jerusalem, *Der kritische Idealismus und die reine Logik*, Wien und Leipzig, Braumüller, 1905, p. 214 et suiv.

2. « Es ist höchste Zeit dass dem Indifferentismus einerseits, dem Mysticismus andererseits entgegengewirkt werde ». (Jerusalem, *Die Urteilsfunktion*, Wien und Leipzig, 1895, p. 250.)

3. « Die Metaphysik... muss eine, ich möchte sagen, ehrliche Metaphysik sein, die nicht für *Wissen* ausgibt, was immer nur Gegenstand des *Glaubens* sein kann. Dieser Glaube kann aber ebenso wissenschaftlich begründet werden, wie etwa eine Hypothese in der Physik. » (*Der kritische Idealismus und die reine Logik*, p. 223.)

2° d'arriver à une conception du monde qui consiste à faire de celui-ci la manifestation de la volonté de Dieu soumise pour l'éternité à ses propres commandements (lois du monde)[1]. — Certes, il commence par se poser en logicien le problème du jugement, mais il ne cesse pas de répéter que la solution de ce problème est si fondamentale que toute notre conception du monde en dépend[2]. Ainsi, le but dernier de Jerusalem est manifestement un but métaphysique. De quelle manière modifie-t-il le dualisme de Kant dans la poursuite de la réalisation de ce but?

La plupart des successeurs de Kant, dit Jerusalem, partent du *devoir* (*Sollen*) et arrivent à la conclusion que le devoir ne peut s'expliquer qu'en admettant un Au-Delà. Cependant, si on l'examine de près, le devoir s'explique par la Sociologie. Or, il en est tout autrement de l'*être* (*Sein*[3]). — Mais pour pouvoir remplacer le devoir par

1. « Wir müssen die Welt auffassen als Kraftäusserung eines mächtigen Willens... Dieser mächtige göttliche Wille darf jedoch nicht anders gedacht werden, als im Sinne des Psalmisten, der von ihm sagt : « Das Gesetz hat er gegeben; er selbst überschreitet es nicht ». Was dieser göttliche Wille einmal gewollt hat, das fährt er in Ewigkeit fort zu wollen. » (*Die Urteilsfunktion*, p. 263.)

2. « Wir werden zu untersuchen haben, was wir tun, wenn wir ein Urteil für wahr oder für falsch halten... Am Schlusse des ersten Abschnittes haben wir die Behauptung aufgestellt, dass von der richtigen Beantwortung der Frage, was wir tun, wenn wir urteilen, unsere ganze theoretische Weltanschauung abhänge..... Fasst man endlich die Gesammtheit des physischen sowohl als des psychischen Geschehens als Ausfluss eines göttlichen Willens, der die von ihm selbst gegebenen Gesetze nicht überschreitet, dann ist eine harmonisch abgeschlossene Weltanschauung gefunden... Die grundlegenden Gedanken dieser Weltanschauung sind in unserer Urteilstheorie enthalten. » (*Die Urteilsfunktion*, p. 3, 248, 266-267.)

3. « Es ist ein Postulat, nicht wie *Kant* meinte, der *praktischen*,

l'être, dans le domaine de la Métaphysique, il faut apporter une modification psychologique au dualisme gnoséologique de Kant. D'ailleurs, dit Jerusalem, c'est là une modification à laquelle Kant lui-même nous invite. Certes, Kant dit que l'*unité synthétique d'aperception*, dont il faisait le centre de sa *Critique*, est plus qu'un élément psychologique. Cependant, je soutiens que sa théorie de la connaissance repose en réalité sur une nouvelle conception psychologique. Cette conception se trouve dans la Déduction des concepts purs de l'entendement et consiste dans le fait que la forme et l'objectivité de notre connaissance ne sauraient être compréhensibles qu'en considérant notre *moi* (Ichbewusstsein). Par là je ne veux nullement dire que Kant a été psychologiste. Je veux seulement dire que c'est d'un fait psychologique qu'il est parti, et que c'est de là qu'il faut partir pour continuer véritablement son œuvre, c'est-à-dire pour résoudre le plus légitimement possible le problème de la connaissance. C'est pourquoi je remplace l'*aperception transcendantale* de Kant par ce que j'appelle l'*aperception fondamentale*. Cette dernière n'est pas une possession originaire, mais la manière même dont nous nous expliquons ce qui nous entoure,

sondern der *theoretischen* Vernunft... (*Urteilsfunktion*, p. 263.) Sittlichkeit und Religion finden in einer ausgebildeten Individual- und Sozialpsychologie ihre ausreichende Erklärung... Ein transcendentes Sollen... in unserer Natur nicht begründet ist und... unser Bedürfnis nach Einheit und Abschluss nicht befriedigt. Dagegen verlangt die theoretische Vernunft ein transcendentes *Sein* und ein transcendentes Geschehen, in dem wir den zureichenden Grund für das in der Erfahrung Gegebene finden können.» (*Der kritische Idealismus*, p. 221-222.)

manière qui se développe avec l'expérience; c'est donc la nature ou la propriété même de notre conscience de centraliser ou d'assimiler ce qui l'entoure[1]. Ainsi, que faisons-nous lorsque nous déclarons un jugement vrai? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre pour avoir des réponses satisfaisantes à des questions métaphysiques[2].

1. « In der Inauguralschrift vom Jahre 1770, betont Kant zunächst, dass die Sinne das Rezeptive, das Empfangende, — der Verstand das tätige, das formende Element der Erkenntnis bilde. Aber erst elf Jahre später, ist seine kritische Erkenntnistheorie zur Reife gelangt: Synthese zwischen Sensualismus und Rationalismus. » (Jerusalem, *Kant's Bedeutung für die Gegenwart*, Wien und Leipzig, 1904, p. 14-15.)

« Kant's Theorie der Erkenntnis will nicht Psychologie sein, sie tritt vielmehr auf als transcendentale Logik. — Trotzdem, behaupte ich... Der Kern seiner Erkenntnistheorie liege in einer neuen *psychologischen* Einsicht... An diese psychologische Einsicht Kant's, glaube ich, muss angeknüpft werden, wenn man die Erkenntnistheorie weiter bringen und sich nicht, wie dies jetzt leider wieder beliebt ist, immerwährend im Kreise drehen will. Die psychische Grundfunktion, die in allen Erkenntnisakten, d. h. in allen Urteilen wirksam ist, nenne ich die *fundamentale Apperzeption* und setze sie an die Stelle der transcendentalen Apperzeption Kant's. Meine fundamentale Apperzeption ist nicht ein Urbesitz, nicht eine Urtat des Verstandes, sondern eine bei allen Menschen in gleicher Weise empirisch entwickelte Art, die Vorgänge der Umgebung zu deuten. Diese beruht auf der zentralisierten Organisation unseres Bewusstseins. » (*Der kritische Idealismus*, p. 8, 10, 18-19.)

2. « Wenn es uns also gelingen sollte, den Nachweis zu erbringen, dass die Urteilsfunktion die Form ist, die sich notwendig nach psychologischen Gesetzen in jedem menschlichen Individuum entwickelt, und dass diese Form an alles dem Bewusstsein Gegebene, an jeden uns zugeführten Stoff herangebracht werden muss, damit dieser Stoff zum wirklichen Bewusstseinsinhalt, zu unserem verfügbaren geistigen Eigentum werde, dann werden wir auch der Lösung der letzten metaphysischen Fragen näher gerückt sein. Die Begriffe Gott und Seele dürften neues Licht erhalten. » (*Urteilsfunktion*, p. 34-35.)

Quand il s'agit du problème de la connaissance, dit Jerusalem, il faut bien distinguer entre la *Critique* et la simple *Théorie* de la connaissance. C'est cette distinction même qui constitue le chemin conduisant à la solution cherchée. La théorie suppose comme possible l'acquisition de la connaissance et s'occupe seulement des éléments et du processus de la connaissance, — tandis que la Critique va plus loin et se demande même si la connaissance est possible et jusqu'où elle est possible. En ne faisant pas cette distinction et en ne partant pas de la Théorie pour passer à la Critique, on donne bien des solutions extravagantes en ce qui concerne le problème de la connaissance.

C'est ainsi que des idéalistes comme Cornelius et surtout comme Heim sont allés jusqu'à soutenir le solipsisme [1]. Ils ne s'aperçoivent pas qu'avant de nous demander jusqu'où nous pouvons juger, nous devons nous demander comment nous jugeons; qu'il faut faire d'abord la Théorie et puis la Critique de la connaissance [2]. C'est encore à cause de la méconnaissance de ce fait capital que certains penseurs, comme les logicistes par exemple, vont jusqu'à soutenir que la logique n'a plus à faire aucun progrès, qu'elle est déjà depuis Aristote constituée une fois pour toutes, qu'il est inutile de parler encore d'une Théorie de la connaissance précédant la Critique de la connaissance [3]. Or, l'histoire de la philosophie est là pour nous montrer l'évolution de la logique. Par conséquent, le jugement doit être

1. *Der kritische Idealismus*, p. 21 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 54, 64. — Cf. aussi *Einleitung in die Philosophie*, chap. III.
3. *Der kritische Idealismus*, p. 69-70.

de règles nécessaires ; en logique, il ne s'agit pas de savoir comment nous pensons mais comment nous devons penser. De sorte que les règles de logique ne doivent pas être tirées de l'usage *contingent* mais de l'usage *nécessaire* de la raison, usage qui se trouve en soi, sans aucune psychologie. En logique nous ne cherchons pas à savoir comment l'entendement est et pense, ou comment il s'est réellement conduit jusqu'ici, mais comment il *devrait* penser ou se conduire. La logique doit nous apprendre l'usage légitime de l'entendement, c'est-à-dire l'accord de celui-ci avec lui-même ». — Et Herbart a dit presque la même chose[1]. Mais de pareils arguments n'embarrassent nullement les psychologistes. Car voici ce qu'ils répondent. L'usage de l'entendement, si nécessaire qu'il soit, n'en reste pas moins un usage de l'entendement qui, comme tel, appartient à la psychologie. La pensée, telle qu'elle doit être, n'est qu'un cas particulier de la pensée telle qu'elle est. Certes, la psychologie s'occupe des lois naturelles de la pensée, c'est-à-dire des lois de tous les jugements en général, qu'ils soient vrais ou faux. Mais il serait absurde d'en conclure que par là elle ne s'occupe pas de ces jugements spéciaux qui constituent la vérité. Car que signifie bien juger, sinon juger conformément à la nature de notre esprit ? Si la logique n'est pas la physique de la pensée, elle n'est rien du tout[2]. — Telle

1. Par. 19, p. 53-54. — (Cf. Kant, *Logik*, Ed. Jäsche, Einleitung, Begriff der Logik. — Kants Werke, éd. Hartenstein, 1867, VIII, p. 15.)

2. « Derartige Argumentationen setzen die psychologistischen Logiker in keinerlei Verlegenheit. Sie antworten : der notwendige Verstandesgebrauch ist eben auch ein Verstandesgebrauch und

est l'argumentation des psychologistes, et elle paraît bien forte.

Cependant, sur quoi reposent au juste les arguments des psychologistes? Ils reposent sur certains préjugés qu'il s'agit précisément d'analyser afin d'en montrer la fausseté[1].

*a*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique en général avec l'idéal ou le normatif en général. « Les prescriptions de la logique étant destinées à régler la vie psychique, disent les psychologistes, ne peuvent être fondées que psychologiquement[2] .»

gehört mit dem Verstande selbst in die Psychologie. Das Denken, wie es sein soll, ist ein blosser Specialfall des Denkens, wie es ist. Gewiss hat die Psychologie die Naturgteze des Denkens zu erforschen, also die Gesetze für alle Urteile überhaupt, ob richtige oder falsche; aber ungereimt wäre es, diesen Satz so zu interpretiren, als gehörten nur solche Gesetze in die Psychologie, welche sich in umfassendster Allgemeinheit auf alle Urteile überhaupt beziehen, während Specialgesetze des Urteilens, wie die Gesetze des richtigen Urteilens, aus ihrem Bereich ausgeschlossen werden müssten... Dann sind aber die Regeln, nach denen man verfahren muss, um richtig zu denken, nichts anderes als Regeln, nach denen man verfahren muss, um so zu denken, wie es die Eigenart des Denkens, seine besondere Gesetzmässigkeit, verlangt, kürzer ausgedrückt, sie sind identisch mit den Naturgesetzen des Denkens selbst. Die Logik ist Physik des Denkens oder sie ist überhaupt nichts » (p. 54-55; Vgl. Mill, *An Examination* 5 S. 459 f. ; Lipps, *Die Aufgabe der Erkenntnistheorie*, Philos. Monatshefte XVI, 1880, S. 530 f.).

1. « Bisher haben wir den Psychologismus vorzugsweise aus seinen Consequenzen bekämpft. Wir wenden uns nun gegen seine Argumente selbst, indem wir die vermeintlichen Selbstverständlichkeiten, auf die er sich stützt, als täuschende Vorurteile nachzuweisen suchen. » (p. 154).

2. « Ein erstes Vorurteil lautet : Vorschriften zur Regelung von Psychischem sind selbstverständlich psychologisch fundiert. Demgemäss ist es auch einleuchtend, dass die normativen Gesetze der

En raisonnant de la sorte, les psychologistes ne font autre chose que confondre le normatif pur avec le simple technique, c'est-à-dire la théorie avec la pratique ou l'idéal avec le réel[1].

*b*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique, en tant que vie de la vérité, avec l'idéal ou le normatif, en tant que sens de la vie de la vérité. — « L'objet de la logique, disent les psychologistes, consiste dans des concepts, des jugements, des raisonnements, etc. Mais un pareil objet n'est-il pas justement de nature psychologique[2]? »

Erkenntnis in der Psychologie der Erkenntnis gründen müssen » (p. 154).

1. « Indem die psychologischen Logiker, darunter Forscher vom Range eines Mill und Sigwart, die Wissenschaft mehr von ihrer subjectiven Seite (als methodologische Einheit der specifisch-menschlichen Erkenntnisgewinnung) als von ihrer objectiven Seite (als Idee der theoretischen Einheit der Wahrheit) betrachten und demnach die methodologischen Aufgaben der Logik einseitig betonen, übersehen sie den *fundamentalen Unterschied zwischen den rein logischen Normen und den technischen Regeln einer specifisch-humanen Denkkunst*. Beide aber sind nach Inhalt, Ursprung und Function von total verschiedenem Charakter. Beziehen sich die rein logischen Sätze, wenn wir auf ihren originären Inhalt sehen, nur auf Ideales, so jene methodologischen Sätze auf Reales. Haben die Ersteren ihren Ursprung in unmittelbar einsichtigen Axiomen, so die Letzteren in empirischen und hauptsächlich psychologischen Tatsachen. Dient die Aufstellung jener rein theoretischen und nur nebenbei praktischen Interessen, so verhält es sich bei diesen umgekehrt : ihr unmittelbares Interesse ist ein praktisches und nur mittelbar, sofern nämlich ihr Ziel die methodische Förderung wissenschaftlicher Erkenntnis überhaupt ist, werden auch theoretische Interessen durch sie gefördert » (p. 158-159).

2. « Zur Bestätigung seines ersten Vorurteils... beruft sich der Psychologist auf den tatsächlichen Inhalt aller Logik. Wovon ist in ihr die Rede? Allerwege doch von Vorstellungen und Urteilen,

Certes, réplique Husserl, la logique désigne son objet sous le nom de jugement, etc., — tout comme la psychologie. Mais la dénomination psychologique contient-elle le même sens que la dénomination logique? Voilà la question. Or, la réponse à cette question est qu'en psychologie il ne s'agit que de la vie de la vérité, tandis qu'en logique il s'agit de la signification de cette vie de la vérité; d'où la nature empirique de la psychologie, science qui porte sur le réel, et d'où la nature *a priori* de la logique, science qui porte sur l'idéal[1]. (Husserl veut dire : aussi bien en psychologie qu'en logique on étudie le même objet, — la vérité, — mais à deux points de vue profondément différents.)

*c*) Le préjugé qui consiste à confondre le réel ou le technique, en tant que sentiment ou évidence de la vérité, avec l'idéal ou le normatif, en tant qu'idée de la vérité

von Schlüssen und Beweisen... Aber ist unter diesen Titeln an Anderes zu denken als an psychische Phänomene und Gebilde? » (p. 167).

1. « Des Weiteren geht klar hervor, dass die genannten Termini und alle überhaupt, die in rein-logischen Zusammenhängen auftreten, insgesammt äquivok sein müssen, derart, dass sie auf der einen Seite eben Klassenbegriffe für seelische Gebilde bedeuten, wie solche in die Psychologie gehören, und auf der anderen Seite generale Begriffe für ideale Einzelheiten, welche zu einer Sphäre reiner Gesetzlichkeit gehören... In aller Logik ist gar viel die Rede von Urteilen; aber auch hier besteht Aequivocation. In den psychologischen Partien der logischen Kunstlehre spricht man von Urteilen als *Fürwahrhaltungen*, man spricht also von bestimmt gearteten Bewusstseinserlebnissen. In den rein-logischen Partien ist davon weiter keine Rede. Urteil heisst hier soviel wie Satz, und zwar verstanden nicht als eine grammatische, sondern als eine ideale *Bedeutungseinheit*... Es ist ein wesentlicher, schlechthin unüberbrückbarer Unterschied zwischen Idealwissenschaften und

ou vérité proprement dite. « L'objet principal de la logique, disent les psychologistes, consiste à nous apprendre le moyen de distinguer un jugement vrai d'un jugement faux. Or, la logique nous apprend en dernière analyse que nous reconnaissons si un jugement est vrai ou faux selon qu'il est *évident* ou non. Mais qu'est-ce que l'évidence? Elle consiste justement dans un sentiment, c'est-à-dire dans un fait psychique. Par conséquent, les lois logiques sont des propositions de la Psychologie[1]. »

Certes, répond Husserl, l'évidence consiste dans un sentiment. Mais quel est au juste le rapport entre ce sentiment et la vérité? Ce sentiment détermine-t-il la vérité? Non; l'évidence n'est que le sentiment de la réalisation (l'actualisation) de la vérité[2].

Realwissenschaften. Die ersteren sind apriorisch, die letzteren empirisch » (p. 173, 175, 178).

1. « Wir formulieren ein drittes Vorurteil in folgenden Sätzen. Alle Wahrheit liegt im Urteil. Aber als wahr erkennen wir ein Urteil nur im Falle seiner *Evidenz*. Mit disem Worte bezeichnen wir einen eigentümlichen und Jedem aus seiner inneren Erfahrung wohlbekannten psychischen Charakter (er wird gewöhnlich als Gefühl bezeichnet), welcher die Wahrheit des Urteils, dem er angeknüpft ist, verbürgt. Ist nun die Logik die Kunstlehre, welche uns in der Erkenntnis der Wahrheit fördern will, so sind die logischen Gesetze selbstverständlich Sätze der Psychologie. Es sind nämlich Sätze, die uns über die psychischen Bedingungen aufklären, von denen das Dasein oder Fehlen jenes Evidenzgefühls abhängig ist. An diese Sätze schliessen sich dann naturgemäss praktische Vorschriften an, welche uns bei der Realisierung von Urteilen, die dieses auszeichnenden Charakters teilhaftig sind, fördern sollen » (p. 180).

2. « Endlich und schliesslich hängt die letzte Klärung auch in diesem Streite zunächst von der richtigen Erkenntnis des fundamentalsten erkenntnistheoretischen Unterschiedes, nämlich zwischen *Realem* und *Idealem* ab... Andererseits setzt das Verständnis unserer Scheidung zwischen der realen und idealen « Theorie der Evidenz »

Le psychologisme ne consiste donc que dans la méconnaissance du vrai rapport entre le réel et l'idéal ou, ce qui revient au même, entre le fait et l'idée, entre l'évidence et la vérité proprement dite. Bien plus : loin que la psychologie explique la logique, elle est elle-même inintelligible sans la logique ; s'il y a un sentiment comme celui de l'évidence, c'est parce qu'il y a une vérité[1].

Une fois le psychologisme écarté de notre chemin, dit Husserl, passons à la considération même de la logique pure comme fondement de la logique appliquée. D'après ce que nous venons de dire, il est évident que la logique pure ne saurait être que l'étude de la connaissance scientifique par excellence. En quoi consiste une telle connaissance? Elle n'est autre chose que la connaissance idéale qui garantit, et vers laquelle se dirige toute autre connaissance ; c'est-à-dire qu'elle n'est autre chose que la connaissance dans laquelle l'objet donné se confond avec la vérité[2].

richtige Begriffe von *Evidenz* und *Wahrheit* voraus... Evidenz ist nichts anderes als das « Erlebnis » der Wahrheit. Erlebt ist die Wahrheit natürlich in keinem anderen Sinne, als in welchem überhaupt ein Ideales im realen Act erlebt sein kann. Mit anderen Worten : Wahrheit ist eine Idee, deren Einzelfall im evidenten Urteil actuelles Erlebnis ist... Das Erlebnis der Zusammenstimmung zwischen der Meinung und dem erlebten Sinn der Aussage, dem erlebten Sachveralt, ist die Evidenz, und die Idee dieser Zusammenstimmung die Wahrheit » (p. 188-190).

1. « Die Idealität der Wahrheit macht ihre Objectivität aus... wo keine Wahrheit ist, auch kein als wahr Einsehen geben kann, m. a. W. keine Evidenz. » (p. 191).

2. « Indem wir nun einen Erkenntnisact vollziehen oder, wie ich es mit Vorliebe ausdrücke, in ihm leben, sind wir « mit dem Gegenständlichen beschäftigt », das er eben in erkennender Weise meint und setzt; und ist es Erkenntnis im strengsten Sinne, d. h. urteilen wir mit Evidenz, so ist das Gegenständliche gegeben. Der Sachver-

Mais, s'il en est ainsi, la logique pure ne saurait être que l'étude des conditions idéales de la possibilité de la science en général[1]. Ce qui veut dire que partout où il s'agit de science, il s'agit aussi de logique pure : les conditions idéales de la science doivent être cherchées même dans le domaine de la connaissance la plus empirique ou la plus hypothétique[2].

Husserl, ainsi qu'on le voit, subordonne le sensible à l'intelligible jusqu'au point de toucher à la réduction d'avant Kant. Il va donc plus loin que Cohen ; il représente la limite même de toute thèse qui pousserait le dualisme de Kant vers l'intelligible. C'est seulement de

halt steht uns jetzt nicht bloss vermeintlich, sondern wirklich vor Augen und in ihm der Gegenstand selbst, als das, was er ist, d. h. genau so und nicht anders, als wie er in dieser Erkenntnis gemeint ist : als Träger dieser Eigenschaften, als Glied dieser Relationen u. dgl. Er ist nicht bloss vermeintlich, sondern wirklich so beschaffen, und als wirklich so beschaffener ist er unserer Erkenntnis gegeben ; das heisst aber nichts anderes : als solcher ist er nicht bloss überhaupt gemeint (geurteilt), sondern erkannt; oder : dass er so ist, ist actuell gewordene Wahrheit, ist Erlebnis im evidenten Urteil. Reflectieren wir auf diesen Act, so wird statt jenes Gegenständlichen die Wahrheit selbst zum Gegenstande, und nun ist sie in gegenständlicher Weise gegeben. Wir erfassen hiebei — in ideirender Abstraction, — die Wahrheit als das ideale Correlat des flüchtigen subjectiven Erkenntnisactes, als die Eine, gegenüber der unbeschränkten Mannigfaltigkeit möglicher Erkenntnisacte und erkennender Individuen » (p. 229-230).

1. « ... umspannt die reine Logik in allgemeinster Weise die idealen Bedingungen der Möglichkeit von Wissenschaft überhaupt » (p. 254-255).

2. « Daraus ist zu entnehmen, dass es auch im Gebiete des empirischen Denkens, in der Sphäre der Wahrscheinlichkeiten ideale Elemente und Gesetze geben muss, in denen die Möglichkeit der empirischen Wissenschaft, der Wahrscheinlichkeitserkenntnis von Realem, überhaupt *a priori* gründet » (p. 256-257).

cette manière, rigoureusement logique, croit-il, qu'on peut arriver à une philosophie strictement scientifique et par suite vraiment morale et religieuse.

7. Ainsi, Cohen et surtout Husserl veulent perfectionner la méthode de conciliation de Kant par la subordination du sensible à l'intelligible. Nous allons maintenant voir comment Riehl et surtout Jerusalem veulent perfectionner la méthode de conciliation de Kant par la subordination de l'intelligible au sensible.

Le but de Riehl paraît être de montrer que la science ne conduit pas directement, mais par la Morale, c'est-à-dire symboliquement, à l'idée de l'Être suprême. Car il nous dit : « Le grand problème de la philosophie depuis Kant est celui de la réalité du monde extérieur : Comment peut-on, ou dans quel sens faut-il penser le réel ? Or, il faut donner à cette question une réponse telle qu'elle soit le chemin ou l'invitation même d'abord à la moralité et puis à l'idée de Dieu[1] ». Mais comment la philosophie

1. « Seit Kant den Dogmatismus zerbrach, ist die Frage nach der Realität der Aussenwelt das wichtigste, ja das eigentliche Grundproblem der Philosophie..... Die Beantwortung der Frage : « Wie das Reale zu denken sei? » ist nicht blos von höchster, theoretischer Bedeutung, als Befriedigung des Wissenstriebes, sondern überdies von den wichtigsten *praktischen* Folgen... » (Riehl, *Realistische Grundzüge*, Graz, 1870, Vorwort).

« Es ist ein wahres Wort : die Wissenschaft führt zu Gott... Von Gott können wir blos nach Analogie sagen er sei persönlich, also er sei gleichsam persönlich... Die Moral kann nicht das Kind des Dogma sein, denn sie selber hat es erzeugt. Das Dogma ist mithin der Erkenntnisgrund der Moral, nicht ihr Realgrund... Die Wissenschaft ist überall Vorläuferin der Praxis » (*Moral und Dogma*, Wien, 1871, p. 32, 40, 45).

doit-elle concevoir la science pour que celle-ci conduise vraiment à la Morale? Qu'est-ce que la connaissance? Sous quelles conditions (hypothèses) la connaissance a-t-elle une signification vraiment scientifique, c'est-à-dire réelle ou objective? Voilà le problème. Or, pour avoir une réponse satisfaisante à cette question, dit Riehl, il importe au plus haut degré de la bien préciser. Kant s'était demandé : Comment des jugements synthétiques *a priori* sont-ils possibles? Si la réponse qu'il en donne est insuffisante, cela tient à la manière même dont il se pose le problème. Il part d'un dualisme dans lequel le rapport des termes est mal précisé[1]. Notre philosophie est un *monisme philosophique*[2]. Et si notre étude se divise en deux parties : l'une qui s'occupe des fondements sensibles et l'autre des fondements logiques de l'expérience, — nous avons en vue toujours la même expérience bien qu'elle ait deux aspects (expérience externe et expérience interne). C'est-à-dire que notre philosophie a une base éminemment réaliste[3]. Ainsi, la première condition de la

1. *Der philosophische Kriticismus*, t. II, I. Theil, Leipzig, 1879, p. 4, 17, 18.

2. *Zur Einführung in die Philosophie der Gegenwart*, Leipzig, 1904, II. Aufl., p. 175.

3. Es gibt nicht zwei Erfahrungen, sondern nur Eine Erfahrung mit zwei von einander unabhängigen Richtungen oder Seiten..... muss sich bemerken, dass die berühmte Frage : wie sind synthetische Urteile *a priori* möglich, etwas veraltet erscheine... Kants Denkrichtung wurde von zwei entgegenwirkenden Impulsen beherrscht, dem Rationalismus... und den empirischen Neigungen... Und wenn ihn diese Doppelrichtung einerseits vorzüglich befähigte, den rationellen Elementen der Erfahrung und den idealen Zielen des Bewusstseins gerecht zu werden, so hinderte sie ihn vielleicht andererseits die realen Bestandteile der Erkenntnis in gleicher

possibilité de la connaissance pour nous, dit Riehl, est la *sensation*, car ce qu'on appelle objet, c'est-à-dire ce qui, selon nous, doit constituer le point de départ dans l'étude de la science, n'est autre chose que le groupe constant de certaines sensations. Mais qu'est-ce que la sensation? Tout dépend de la précision donnée à ce terme. C'est son imprécision même qui est la source de l'insuffisance de la solution de Kant. La sensation pour Kant est quelque chose de *simple*, une *donnée*. Elle est l'affection de notre sensibilité, qui est absolument réceptive, par quelque chose qui se trouve comme réel en dehors de nous. C'est-à-dire que la sensation pour Kant est en dernière analyse de nature *subjective*. Nous croyons que la sensation n'est pas quelque chose de donné, qu'elle n'est pas simple, qu'elle n'est pas purement subjective, mais qu'elle est complexe, qu'elle implique à la fois le jugement de la conscience et l'impression venue du dehors. Quand on regarde la sensation comme quelque chose de simple, on se réfère seulement à l'un de ses côtés. Or, la sensation a deux côtés : l'un subjectif qu'on pourrait appeler le *sentiment* de la sensation, et l'autre objectif qu'on pourrait appeler la *qualité* de la sensation.

De sorte que la meilleure définition à donner de la sensation, c'est de dire qu'elle est l'union même du sub-

Weise zu würdigen... Ich gehe in den folgenden Untersuchungen von der realistischen Hypothese aus. Ich nehme an, dass Etwas vom Bewusstsein Verschiedenes und Unabhängiges existiere, unter welcher Annahme, wie gezeigt worden ist, das ganze Problem der Erkenntnistheorie erst seine eigentliche Bedeutung und Tragweite erhält. (*Der philosophische Kriticismus*, vol. II, 1re partie, 1879, p. 4, 17, 18.)

jectif et de l'objectif, c'est-à-dire qu'elle est l'unité de la qualité et du sentiment. Ainsi, la sensation est ce qui est relatif à la fois au subjectif et à l'objectif[1].

Le point de départ de la connaissance est donc la sensation conçue comme interaction du subjectif et de l'objectif ou de la pensée et de la réalité. Mais s'il en est ainsi, ce qu'on appelle objet et lois naturelles d'une part, et ce qu'on appelle science et lois de la pensée d'autre part, ne sont que les deux faces d'une seule et même chose; il n'y a pas de contradiction entre la science et l'expérience; la science est l'expérience en tant qu'expliquée conformément à ce que nous venons de dire sur le rapport du subjectif et de l'objectif[2].

Par conséquent, la véritable science pour Riehl est le processus dans lequel la pensée et l'être ou le subjectif et l'objectif forment un tout. Quant à ce processus, il n'est autre chose que l'histoire même de la *sensation*.

C'est donc en concevant la science définie par la subordination de l'intelligible au sensible, qu'on peut, croit

1. « Ein Ding ist eine constante Gruppe von Empfindungen » (p. 202). « Die Empfindung besteht demnach in der Wechselwirkung objectiver und subjectiver Elemente, sie ist die Einheit von Qualität und Gefühl... Der Keim des Selbst-und Objectbewusstseins ist die Einheit von Gefühl und qualitativem Inhalt in der Empfindung. Durch die Apperception der Gefühle entsteht das Subject, durch die der Empfindungen nach ihrer qualitativen Seite das Object der Vorstellung » (p. 38, 66).

2. Es besteht zwischen Wissenschaft und gewöhnlicher Erfahrung kein Gegensatz. Die Wissenschaft ist die Erfahrung selbst, insoferne ihre Elemente systematisch verbunden und wo möglich nach Maas und Zahl bestimmt sind. Demnach ist die Wissenschaft die exacte Erfahrung » (p.219).

Riehl, arriver à la Morale et, par suite, à l'idée symbolique de Dieu.

8. La manière dont Jerusalem pose le problème de la connaissance rappelle celle de Riehl, mais elle fait surtout penser, par contraste, à Husserl, car la conception de Jerusalem est juste l'inverse de la conception de ce dernier, bien qu'historiquement elle ait été formulée antérieurement. C'est-à-dire que Jerusalem cherche à compléter Kant par une accentuation, jusqu'au psychologisme, du réalisme de Riehl. Il cite lui-même Riehl comme son précurseur[1].

A l'encontre de ce qu'on fait d'habitude en philosophie, Jerusalem ne dissimule point la nature métaphysique de ses préoccupations. Il est grand temps, dit-il, d'entreprendre une réaction à la fois contre l' « indifférentisme » et contre le mysticisme[2]. Aussi se propose-t-il : 1° de montrer que l'objet de la Métaphysique ne doit pas être celui d'une science proprement dite, mais celui d'une croyance, à savoir d'une croyance qu'on doit et qu'on peut fonder tout comme on fonde l'hypothèse dans la Physique[3];

1. Jerusalem, *Der kritische Idealismus und die reine Logik*, Wien und Leipzig, Braumüller, 1905, p. 214 et suiv.

2. « Es ist höchste Zeit dass dem Indifferentismus einerseits, dem Mysticismus andererseits entgegengewirkt werde ». (Jerusalem, *Die Urteilsfunktion*, Wien und Leipzig, 1895, p. 250.)

3. « Die Metaphysik... muss eine, ich möchte sagen, ehrliche Metaphysik sein, die nicht für *Wissen* ausgibt, was immer nur Gegenstand des *Glaubens* sein kann. Dieser Glaube kann aber ebenso wissenschaftlich begründet werden, wie etwa eine Hypothese in der Physik. » (*Der kritische Idealismus und die reine Logik*, p. 223.)

2° d'arriver à une conception du monde qui consiste à faire de celui-ci la manifestation de la volonté de Dieu soumise pour l'éternité à ses propres commandements (lois du monde)[1]. — Certes, il commence par se poser en logicien le problème du jugement, mais il ne cesse pas de répéter que la solution de ce problème est si fondamentale que toute notre conception du monde en dépend[2]. Ainsi, le but dernier de Jerusalem est manifestement un but métaphysique. De quelle manière modifie-t-il le dualisme de Kant dans la poursuite de la réalisation de ce but?

La plupart des successeurs de Kant, dit Jerusalem, partent du *devoir* (*Sollen*) et arrivent à la conclusion que le devoir ne peut s'expliquer qu'en admettant un Au-Delà. Cependant, si on l'examine de près, le devoir s'explique par la Sociologie. Or, il en est tout autrement de l'*être* (*Sein*[3]). — Mais pour pouvoir remplacer le devoir par

1. « Wir müssen die Welt auffassen als Kraftäusserung eines mächtigen Willens... Dieser mächtige göttliche Wille darf jedoch nicht anders gedacht werden, als im Sinne des Psalmisten, der von ihm sagt : « Das Gesetz hat er gegeben; er selbst überschreitet es nicht ». Was dieser göttliche Wille einmal gewollt hat, das fährt er in Ewigkeit fort zu wollen. » (*Die Urteilsfunktion*, p. 263.)

2. « Wir werden zu untersuchen haben, was wir tun, wenn wir ein Urteil für wahr oder für falsch halten... Am Schlusse des ersten Abschnittes haben wir die Behauptung aufgestellt, dass von der richtigen Beantwortung der Frage, was wir tun, wenn wir urteilen, unsere ganze theoretische Weltanschauung abhänge..... Fasst man endlich die Gesammtheit des physischen sowohl als des psychischen Geschehens als Ausfluss eines göttlichen Willens, der die von ihm selbst gegebenen Gesetze nicht überschreitet, dann ist eine harmonisch abgeschlossene Weltanschauung gefunden... Die grundlegenden Gedanken dieser Weltanschauung sind in unserer Urteilstheorie enthalten. » (*Die Urteilsfunktion*, p. 3, 248, 266-267.)

3. « Es ist ein Postulat, nicht wie *Kant* meinte, der *praktischen*,

l'être, dans le domaine de la Métaphysique, il faut apporter une modification psychologique au dualisme gnoséologique de Kant. D'ailleurs, dit Jerusalem, c'est là une modification à laquelle Kant lui-même nous invite. Certes, Kant dit que l'*unité synthétique d'aperception*, dont il faisait le centre de sa *Critique*, est plus qu'un élément psychologique. Cependant, je soutiens que sa théorie de la connaissance repose en réalité sur une nouvelle conception psychologique. Cette conception se trouve dans la Déduction des concepts purs de l'entendement et consiste dans le fait que la forme et l'objectivité de notre connaissance ne sauraient être compréhensibles qu'en considérant notre *moi* (Ichbewusstsein). Par là je ne veux nullement dire que Kant a été psychologiste. Je veux seulement dire que c'est d'un fait psychologique qu'il est parti, et que c'est de là qu'il faut partir pour continuer véritablement son œuvre, c'est-à-dire pour résoudre le plus légitimement possible le problème de la connaissance. C'est pourquoi je remplace l'*aperception transcendantale* de Kant par ce que j'appelle l'*aperception fondamentale*. Cette dernière n'est pas une possession originaire, mais la manière même dont nous nous expliquons ce qui nous entoure,

sondern der *theoretischen* Vernunft... (*Urteilsfunktion*, p. 263.) Sittlichkeit und Religion finden in einer ausgebildeten Individual- und Sozialpsychologie ihre ausreichende Erklärung... Ein transcendentes Sollen... in unserer Natur nicht begründet ist und... unser Bedürfnis nach Einheit und Abschluss nicht befriedigt. Dagegen verlangt die theoretische Vernunft ein transcendentes *Sein* und ein transcendentes Geschehen, in dem wir den zureichenden Grund für das in der Erfahrung Gegebene finden können.» (*Der kritische Idealismus*, p. 221-222.)

manière qui se développe avec l'expérience; c'est donc la nature ou la propriété même de notre conscience de centraliser ou d'assimiler ce qui l'entoure[1]. Ainsi, que faisons-nous lorsque nous déclarons un jugement vrai? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre pour avoir des réponses satisfaisantes à des questions métaphysiques[2].

1. « In der Inauguralschrift vom Jahre 1770, betont Kant zunächst, dass die Sinne das Rezeptive, das Empfangende, — der Verstand das tätige, das formende Element der Erkenntnis bilde. Aber erst elf Jahre später, ist seine kritische Erkenntnistheorie zur Reife gelangt: Synthese zwischen Sensualismus und Rationalismus. » (Jerusalem, *Kant's Bedeutung für die Gegenwart*, Wien und Leipzig, 1904, p. 14-15.)

« Kant's Theorie der Erkenntnis will nicht Psychologie sein, sie tritt vielmehr auf als transcendentale Logik. — Trotzdem, behaupte ich... Der Kern seiner Erkenntnistheorie liege in einer neuen *psychologischen* Einsicht... An diese psychologische Einsicht Kant's, glaube ich, muss angeknüpft werden, wenn man die Erkenntnistheorie weiter bringen und sich nicht, wie dies jetzt leider wieder beliebt ist, immerwährend im Kreise drehen will. Die psychische Grundfunktion, die in allen Erkenntnisakten, d. h. in allen Urteilen wirksam ist, nenne ich die *fundamentale Apperzeption* und setze sie an die Stelle der transcendentalen Apperzeption Kant's. Meine fundamentale Apperzeption ist nicht ein Urbesitz, nicht eine Urtat des Verstandes, sondern eine bei allen Menschen in gleicher Weise empirisch entwickelte Art, die Vorgänge der Umgebung zu deuten. Diese beruht auf der zentralisierten Organisation unseres Bewusstseins. » (*Der kritische Idealismus*, p. 8, 10, 18-19.)

2. « Wenn es uns also gelingen sollte, den Nachweis zu erbringen, dass die Urteilsfunktion die Form ist, die sich notwendig nach psychologischen Gesetzen in jedem menschlichen Individuum entwickelt, und dass diese Form an alles dem Bewusstsein Gegebene, an jeden uns zugeführten Stoff herangebracht werden muss, damit dieser Stoff zum wirklichen Bewusstseinsinhalt, zu unserem verfügbaren geistigen Eigentum werde, dann werden wir auch der Lösung der letzten metaphysischen Fragen näher gerückt sein. Die Begriffe Gott und Seele dürften neues Licht erhalten. » (*Urteilsfunktion*, p. 34-35.)

Quand il s'agit du problème de la connaissance, dit Jerusalem, il faut bien distinguer entre la *Critique* et la simple *Théorie* de la connaissance. C'est cette distinction même qui constitue le chemin conduisant à la solution cherchée. La théorie suppose comme possible l'acquisition de la connaissance et s'occupe seulement des éléments et du processus de la connaissance, — tandis que la Critique va plus loin et se demande même si la connaissance est possible et jusqu'où elle est possible. En ne faisant pas cette distinction et en ne partant pas de la Théorie pour passer à la Critique, on donne bien des solutions extravagantes en ce qui concerne le problème de la connaissance.

C'est ainsi que des idéalistes comme Cornelius et surtout comme Heim sont allés jusqu'à soutenir le solipsisme[1]. Ils ne s'aperçoivent pas qu'avant de nous demander jusqu'où nous pouvons juger, nous devons nous demander comment nous jugeons; qu'il faut faire d'abord la Théorie et puis la Critique de la connaissance[2]. C'est encore à cause de la méconnaissance de ce fait capital que certains penseurs, comme les logicistes par exemple, vont jusqu'à soutenir que la logique n'a plus à faire aucun progrès, qu'elle est déjà depuis Aristote constituée une fois pour toutes, qu'il est inutile de parler encore d'une Théorie de la connaissance précédant la Critique de la connaissance[3]. Or, l'histoire de la philosophie est là pour nous montrer l'évolution de la logique. Par conséquent, le jugement doit être

1. *Der kritische Idealismus*, p. 21 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 54, 64. — Cf. aussi *Einleitung in die Philosophie*, chap. III.
3. *Der kritische Idealismus*, p. 69-70.

vie. D'une part, la Morale n'a pas de sens en dehors de la vie, mais, d'autre part, ce sens n'est pas n'importe quel fait de la vie ou la vie elle-même dans son ensemble ; il est le *sens* de la vie. Il en est de même du rapport entre la Logique et la Psychologie. D'une part, la science nécessaire qu'a en vue la Logique n'a pas de sens en dehors de la vie psychique contingente, mais, d'autre part, ce sens n'est pas réalisé dans n'importe quel fait de cette vie ou dans cette vie même en général ; il est le *sens* de cette vie ; et, en tant que tel, il reste toujours un idéal plus ou moins réalisé dans le monde donné, mais jamais complètement réalisé dans ce monde. Prenons un exemple. Pourquoi formulons-nous le principe de contradiction comme quelque chose qui existe, mais qui ne devrait pas exister? C'est, d'une part, parce qu'il y a effectivement des contradictions, et c'est, d'autre part, parce que de pareilles contradictions ne doivent pas exister dans ce qui est vraiment vrai. On voit donc pourquoi les logicistes et les psychologistes continuent à se disputer. C'est, d'une part, parce qu'il y a en effet une logique pure qui, en tant que telle, a des rapports plus directs avec la logique pratique qu'avec la psychologie, et les logicistes, qui partent de cette logique pure, ne voient pas, évidemment, comment la logique pratique pourrait sortir de la psychologie et non pas de la logique pure ; c'est, d'autre part, parce qu'il y a, en effet, une psychologie qui, en tant que telle, a des rapports plus directs avec la logique pratique qu'avec la logique pure, et les psychologistes qui partent de cette psychologie ne voient pas, évidemment, comment la logique pratique

pourrait sortir de la logique pure et non pas de la psychologie. Ainsi, la logique pratique — la logique usuelle, — est le passage de la psychologie à la logique pure ou, plus justement, la réalisation actuelle de la logique pure dans la psychologie. Il est donc aussi illégitime de soutenir la thèse de la nature absolument antipsychologique que de soutenir la thèse de la nature absolument psychologique de la logique pratique. Il est aussi illégitime de soutenir d'une manière exclusive la thèse de la nature nécessaire que de soutenir la thèse de la nature relative de la science.

Par conséquent, la vérité ne se trouve ni du côté du logicisme exclusiviste de Husserl, ni du côté du psychologisme exclusiviste de Jerusalem. Mais alors, se trouve-t-elle du côté de la thèse plus modérée de Benno Erdmann, de Riehl, de Cohen, thèse qui semble en effet vouloir expliquer le double caractère de relativité et de nécessité de la science humaine? Nous venons d'analyser cette thèse et nous venons de voir qu'elle est au fond une autre forme de la thèse de Kant. Pour la juger, nous devons donc nous demander ce que vaut au juste la propre thèse de Kant.

3. A un moment donné, avec les *Rêves d'un visionnaire* et surtout avec la *Dissertation*, Kant dit que la véritable connaissance humaine sortant de la limitation des Sens par la Raison et inversement, il s'ensuit que l'objet essentiel de la Logique, surtout en Métaphysique, qui est la science par excellence[1], consiste à veiller soi-

1. Au moment de la *Dissertation*, Kant n'est pas encore en possession de cette distinction entre la science et la métaphysique qui

gneusement à ce que les principes propres de la connaissance sensible ne franchissent pas leurs limites et n'aillent pas toucher aux choses intellectuelles[1]. Ce moment, qui pose le dualisme logique d'une manière si radicale, constitue, pour nous, le point culminant de la manifestation du génie de Kant; mais il ne constitue encore qu'une étape de la marche que Kant devait accomplir, mais que malheureusement il n'a pas accomplie. En effet, une fois le problème de la connaissance, et par suite de l'objet essentiel de la logique, posé et précisé comme il l'a été par la *Dissertation*, il restait à en trouver la solution. L'objet de la logique consiste à veiller soigneusement à ce que les principes de la connaissance sensible ne franchissent pas leurs limites et n'aillent pas toucher aux choses intellectuelles; mais comment la logique réalise-t-elle son objet ainsi précisé. Voilà ce à quoi Kant a été loin de chercher et de trouver une réponse satisfaisante. Car, par la réponse qu'il en donne dans la *Critique de la raison pure*, le génie de Kant descend au lieu de monter. A vrai dire, dans la *Dissertation*, Kant ne se demande même pas quelle pourrait être la

constituera l'un des éléments fondamentaux de la *Critique de la raison pure*. En voyant donc dans la métaphysique la science par excellence, il est encore loin de la manifestation proprement critique de son génie; il ne fait que se conformer, quoique déjà d'une manière assez indépendante, à la tradition philosophique de son temps.

1. « Omnis metaphysicæ circa sensitiva atque intellectualia methodus ad hoc potissimum præceptum redit : sollicite cavendum esse, *ne principia sensitivæ cognitionis domestica terminos suos migrent a intellectualia afficiant.* » (*De Mundi sensibilis atque Intelligibilis forma cet principis*, 1770, vol. II, sectio V, par. 24, p. 411).

solution du problème qu'il venait de poser. Cependant, dans les années qui suivent la *Dissertation* et qui précèdent la *Critique de la raison pure*, Kant en est manifestement agité[1]. Le dualisme posé par la *Dissertation* ne pouvait pas rester tel quel; il devait être posé d'une manière, ou bien plus forte ou bien plus atténuée, car il devait répondre à la question de savoir comment la logique réalise-t-elle son objet. Mais tel qu'il se présente dans la *Dissertation*, ce dualisme devait être posé plus fortement plutôt que plus faiblement[2]. Cependant, Kant finit, comme on le sait, par résoudre ce problème, dans la *Critique de la raison pure*, en atténuant ou en conciliant, au moyen de l'entendement comme troisième terme (intermédiaire), et nullement en posant plus fortement — ainsi que l'exigeait la *Dissertation*, — le dualisme de la sensibilité et de la raison sur lequel portait ce problème. Est-ce uniquement à la suite de l'influence de Hume que Kant résout de la sorte le problème du dualisme de la *Dissertation*? C'est Hume qui — dit Kant lui-même — m'a réveillé de mon sommeil dogmatique[3]. Cet aveu de Kant a, certes, son importance, mais non pas, peut-être, dans le sens qu'on lui donne d'habitude. L'influence de

1. Cf. la lettre à Marcus Herz (7 juin 1771) où Kant dit qu'il est préoccupé par le problème du rapport entre la sensibilité et la raison (*Briefwechsel*, vol. I (X), p. 117).

2. Cf. surtout section II, par. 4 : « Tout ce qui est pensé sensitivement est une représentation des choses telles qu'elles apparaissent, tandis que tout ce qui est pensé intellectuellement est une représentation des choses telles qu'elles sont. »

3. *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik*, 1783, Vorwort, vol. IV, p. 260.

Hume est une occasion fortuite plutôt qu'une cause proprement dite de la manière dont Kant pose et résout dans la *Critique de la raison pure*, la question du rapport entre la sensibilité et la raison. En effet, si nous comparons la lettre à Marcus Herz, que nous venons de mentionner, avec une autre lettre, toujours au même mais postérieure, nous trouvons dans la première une certaine position du problème du rapport entre la sensibilité et la raison, et dans la seconde une certaine autre position du même problème. Dans la première, Kant semble s'être posé la question absolument dans l'esprit de son propre génie; dans la seconde il paraît la poser surtout dans l'esprit de Hume, car il se demande à la manière de celui-ci : Sur quel fondement repose le rapport de ce que l'on nomme en nous représentation à l'objet[1] ? C'est exactement sous cette forme même que la question sera posée par la *Critique de la raison pure*. Cependant, qu'on y regarde attentivement. C'est toujours du même problème qu'il est question : dans la première comme dans la seconde lettre, Kant ne fait autre chose que tourner et retourner le problème posé par la *Dissertation* afin d'en trouver la solution, mais sans arriver à en bien préciser le sens. Est-ce l'influence de Hume qui provoque la forme donnée au problème dans la seconde lettre et par suite dans la *Critique de la raison pure?* C'est possible. Mais il n'en est pas moins vrai qu'on trouve les germes de la *Critique de la raison pure* avant même la *Dissertation*.

Ainsi, dans le *Programme des leçons pour le semestre*

1. *Briefwechsel*, vol. I (X), p. 124.

*d'hiver* 1765-1766 Kant parle justement de la faculté de l'entendement comme trait d'union entre la sensibilité et la raison [1]. Bien plus, il est loin de se borner à indiquer Hume comme l'unique cause du réveil de son sommeil dogmatique. Ainsi dans ses *Reflexionen*, publiées par Benno Erdmann, Kant dit cette phrase devenue célèbre et qui se réfère justement au dualisme de la *Dissertation* : *Das Jahr 69 gab mir grosses Licht* [2]. Puis dans les *Prolégomènes* mêmes, après avoir désigné Hume comme cause du réveil de son sommeil dogmatique, Kant tient à insister sur le fait que ce sont les antinomies qui l'ont pour la première fois réveillé de son sommeil dogmatique [3]. Et cette dernière déclaration, il la répète encore bien fortement dans une lettre à Garve [4]. — La vérité semble par conséquent être la suivante : Kant a toujours oscillé entre le dualisme antidogmatique et le dogmatisme antidualiste. Il se peut même donc que Kant n'ait jamais vu clairement autre chose que la nécessité de poser le problème du rapport entre les Sens et la Raison comme objet

1. « Denn da der natürliche Fortschritt der menschlichen Erkenntnis dieser ist, dass sich zuerst der Verstand ausbildet, indem er durch Erfahrung zu anschauenden Urteilen und durch diese zu Begriffen gelangt, dass darauf diese Begriffe in Verhältnis mit ihren Gründen und Folgen durch Vernunft und endlich in einem wohlgeordneten Ganzen vermittelst der Wissenschaft erkannt werden, so wird die Unterweisung eben denselben Weg zu nehmen haben... » (*Kants Nachricht von der Einrichtung seiner Vorlesungen in dem Winterhalbenjahre von 1765-1766*, vol. II, de l'Edit. de l'Acad. de Berlin, p. 305 et suiv.)

2. *Reflexionen* (Ed. Benno Erdmann), vol. II, p. 4.

3. Par. 50.

4. *Briefwechsel*, III (XII), p. 254-255 (21 septembre 1798).

essentiel de la logique, et non pas la véritable forme de ce problème. De sorte qu'il serait arrivé, même sans l'influence de Hume, à la *Critique de la raison pure*. — Ainsi, quoi qu'il en soit de l'influence de Hume sur Kant, toujours est-il que la véritable solution exigée par le problème de la Dissertation « Veiller soigneusement à ce que les principes de la connaissance sensible ne franchissent pas leurs limites et n'aillent pas toucher aux choses intellectuelles » n'a pas été donnée par Kant parce que le problème a été altéré par lui dans les efforts qu'il a faits pour le résoudre, ou parce qu'il n'en a jamais vu clairement la véritable forme, et tout cela à cause de son oscillation entre le dualisme antidogmatique et le dogmatisme antidualiste. — Par conséquent, étant amené, par ses propres méditations ou par ses réflexions sur la doctrine de Hume, à croire qu'il y a une sorte d'accord naturel entre les Sens et la Raison dans l'acquisition de la science, Kant se propose, dans la *Critique de la raison pure*, de montrer que le rôle de la logique en tant que science du rapport entre les Sens et la Raison est de nous apprendre comment les Sens se *concilient* avec la Raison dans l'acquisition de la connaissance. C'est-à-dire qu'à l'ancienne *réduction sans opposition* des termes du dualisme gnoséologique, Kant substitue une *opposition conciliable*. Qu'est-ce qui fait donc l'accord entre la sensibilité et la raison? Cet accord, répond Kant, est dû à l'existence d'une troisième faculté, intermédiaire entre la sensibilité et la raison, faculté qui s'appelle *entendement*, *unité synthétique d'aperception*, *aperception transcendantale*, *identité du moi primitivement donnée*. Or, comment l'enten-

dement réalise-t-il son but? Il le réalise par sa double fonction à la fois sensible et intelligible, fonction que nous dévoile la révolution copernicienne opérée dans le problème de la connaissance. En effet, de ce que l'espace et le temps, dans lesquels nous sont donnés les objets à connaître, sont des intuitions *a priori*, c'est-à-dire de simples formes de notre sensibilité, il résulte que les objets, en tant que matière de notre connaissance par la sensibilité, ne sont autre chose qu'une pure diversité ou que de simples phénomènes. Ce qui veut dire que la sensibilité ne saurait nous fournir à elle seule les principes de la véritable science, et que, par conséquent, nous devons chercher encore ces principes dans cette autre de nos facultés de connaître qui est la raison. Mais la raison en tant que fournissant les principes exigés par la sensibilité n'est plus la raison pure ; c'est l'entendement. Or, l'entendement ne saurait expliquer le rapport entre la sensibilité et la raison qu'en tant qu'il est conçu comme tenant, dans sa fonction, à la fois de la sensibilité et de la raison, bien que son origine soit avant tout rationnelle [1].

Dans quelle mesure la conception de Kant sur cette troisième faculté est-elle légitime ? Que la conception de Kant sur l'entendement est insuffisante, c'est ce que prouvent en premier lieu les doctrines néo-kantiennes mêmes que nous venons d'analyser, car elles sont issues précisément de la nécessité de compléter Kant, surtout dans cette direction. Mais toute la question est de savoir en quoi consiste cette insuffisance.

1. Cf. plus haut, chap. I, par. 2.

Pour nous, la thèse de Kant sur l'entendement est : 1° arbitraire ; 2° contradictoire ; 3° insuffisante.

Certes, Kant a bien raison de dire que notre manière de connaître se caractérise surtout par son dualisme. C'est là un de ses grands titres de gloire. Mais poser, d'une part, ce dualisme logique et garder encore, d'autre part, même sous la forme d'une révolution copernicienne, l'opposition classique entre l'objet qui est connu et l'esprit qui connaît, c'est tomber fatalement dans l'arbitraire et, par suite, dans la contradiction.

Pour expliquer la science, Kant est parti, comme presque tous les philosophes d'ailleurs, d'une opposition entre l'objet qui est connu et le sujet qui connaît. Or, ainsi que nous le verrons lorsque nous aurons à exposer notre propre thèse, il y a là une opposition qui a sa source dans la nature profondément dualiste de notre manière même de connaître plutôt que dans le rapport entre l'objet qui est connu et le sujet qui connaît. Mais peu importe pour le moment. Kant, malgré son inclination à la fois dualiste et antidogmatique, est parti de cette opposition, et il s'est agi pour lui de surmonter les difficultés soulevées par elle. Comment la science est-elle possible? S'il avait dit avec ses prédécesseurs que la science était l'image de l'objet dans l'esprit, il se serait heurté aux mêmes difficultés qu'eux, et, de plus, il aurait été amené à considérer comme superflue l'existence du dualisme logique, existence à laquelle il croyait tant. Aussi recourt-il à la fameuse révolution copernicienne : Ce n'est pas la connaissance qui se règle sur l'objet, mais c'est l'objet qui se règle sur les principes de la connaissance. Mais : 1° La révolution

copernicienne ne pouvait que le conduire à une explication de la science donnée par le seul dualisme logique, c'est-à-dire à une explication de la science donnée en dehors de la considération de l'objet sur lequel portait la science qu'il s'agissait d'expliquer. — Ce qui est manifestement arbitraire ou plus exactement contraire à la donnée même du problème qu'il se pose. Car toute la question est justement de savoir comment la science jaillit du rapport entre l'objet qui est connu et le sujet qui connaît. — 2° L'éloignement de l'objet ne pouvait que l'éloigner de son dualisme logique et, par suite, de son antidogmatisme, — pour le plonger dans un milieu moniste et dogmatique. Car la science ne peut venir que de l'accord et nullement du désaccord des termes d'un rapport donné. Or, dans le cas du seul dualisme logique de Kant, d'où pouvait venir cet accord? L'oiseau Phénix renaît de sa propre cendre. Kant veut éviter le problème de l'objet[1], mais il est forcé de poser le problème de l'entendement. C'est l'entendement, on le sait, qui, selon Kant, réalise l'accord du sensible et de l'intelligible d'où jaillit la science. — Mais le nouveau Phénix, le Phénix de Kant, c'est-à-dire l'entendement, ne constitue-t-il pas une contradiction? Oui, c'est arbitrairement que Kant a brûlé l'ancien Phénix et c'est une contradiction qu'il a ainsi engendrée. — L'entendement tel qu'il a été conçu par Kant, à savoir comme faculté de nature à la fois sensible et rationnelle, est une contradiction. Et c'est ce qui a été

1. Nous disons « éviter » et non pas « supprimer »; car quoi qu'en disent certains de ses interprètes, Kant est, au fond, bien réaliste.

déjà remarqué. « Selon Kant, dit M. C. Radulescu-Motru, la liaison entre les impressions des sens ne vient pas des sens eux-mêmes mais de l'organisation de l'esprit. Ce qui vient des sens est constitué par des éléments qui n'adhèrent pas les uns aux autres; c'est comme une poussière de sable qui pourrait, à tout moment, se disperser au souffle du vent; tandis que ce qui apporte la force de l'adhérence à ces éléments, — le ciment qui lie la poussière de sable, — vient de l'unité d'aperception, c'est-à-dire de la conscience de soi. S'il n'y avait pas cette conscience de soi (*Selbstbewusstsein*), alors il n'y aurait plus de conscience des objets, car dans ce cas les impressions venues des sens se disperseraient tout aussi vite qu'elles seraient venues, sans entrer en relation les unes avec les autres, sans former dans notre mémoire des objets unifiés et persistants. — Comme beauté architectonique il n'y a rien à dire; le système est bien lié. Mais voyons la valeur et surtout l'origine des matériaux. D'un côté sont les impressions venues des sens; de l'autre est l'unité synthétique de l'aperception. Les premières n'ont pas le pouvoir de se lier entre elles; la seconde est la force même de lier, mais sans résultat pratique tant qu'il n'y a pas une matière à laquelle elle s'applique. Et alors voici la première question qui se pose : Comment comprendre la coopération entre les impressions des sens et l'unité d'opération? De quelle manière les formes de l'aperception viennent-elles travailler les matériaux des sens? Il ne peut pas s'agir d'une simple superposition. Les formes de l'aperception pénètrent et façonnent selon leurs règles les impressions des sens. Mais de quelle manière une semblable opération

a-t-elle lieu? Kant a soupçonné la question et voici ce qu'il répond : Avant d'entrer dans l'unité de l'aperception pure, les impressions des sens subissent différentes autres organisations dans la conscience empirique. Elles sont liées ensemble par la fonction d'appréhension de la mémoire et surtout par la fonction de l'imagination. De sorte qu'entre les données des sens il existe, par conséquent, une affinité antérieure qui les fait s'associer ensemble. Mais la différence entre cette affinité et la liaison qui se produit par l'unité d'aperception est celle-ci : l'affinité antérieure donne seulement des synthèses empiriques, c'est-à-dire passagères, tandis que l'unité d'aperception donne des synthèses *a priori*; les premières synthèses se trouvent dans la conscience empirique (et elles font l'objet de la Psychologie) tandis que les synthèses *a priori* forment les éléments des jugements scientifiques et constituent les vérités universelles et nécessaires. La réponse de Kant à la question posée est, on le voit bien, loin d'être satisfaisante. Elle ne fait en réalité qu'en changer les termes. De sorte qu'une nouvelle question se pose : comment comprendre la coopération entre les synthèses *a priori* de l'aperception pure et les synthèses passagères de la conscience psychologique? Par quoi passe-t-on des unes aux autres? Pour résoudre la nouvelle question, Kant recourt à la nature dualiste de l'entendement. Celui-ci est d'une part *spontané*, c'est-à-dire qu'il est la force même qui travaille sur les données des sens; mais d'autre part il est l'*identité* même, c'est-à-dire qu'il est la propre loi selon laquelle il travaille les données des sens. Or, peut-on soutenir qu'il n'y a pas là une contradiction manifeste?

Non, certes. Car ce qui est spontané ne peut pas avoir une identité mathématique[1] ».

Ainsi, il n'y a pas de faculté humaine qui puisse être de nature à la fois sensible et intelligible. — 3° Mais même si elle n'était pas contradictoire, cette conception de Kant sur l'entendement n'en serait pas moins insuffisante. Car elle est au fond la conception d'une logique immuable qui nous explique la possibilité de la science dans une conscience en général, purement formelle, et non pas dans la conscience humaine qui nous est réellement donnée. Ce n'est donc qu'en apparence que cette thèse nous explique le double caractère de relativité et de nécessité de la science. En réalité elle établit une cloison étanche entre la nécessité et la relativité.

Or : 1° la science vraiment humaine n'est science qu'en tant qu'elle est une forme et une matière bien fondues ensemble; 2° dans la science ainsi conçue il faut distinguer entre la science déjà acquise et la science qui sera acquise, c'est-à-dire entre la science proprement dite et l'effort scientifique ou l'histoire de la science. Car, ainsi que l'ont montré MM. Rickert et Xenopol, la science proprement dite porte sur ce qui est répétition par excellence, tandis que l'effort scientifique, ou l'histoire de la science, consiste dans la succession, c'est-à-dire dans ce qui est l'opposé même de toute idée de répétition, — et il est indispensable de distinguer entre la science passée ou la science déjà acquise et l'effort scientifique ou la science

1. C. Radulescu-Motru, *La Conscience transcendantale*; *Critique de la philosophie kantienne*. (*Revue de Métaphysique et de Morale*, numéro de novembre 1913.)

future[1]. — Ce qui veut dire que la logique en tant qu'explication de la science passée peut être immuable et avoir son fondement dans une logique purement formelle; mais en tant qu'explication de la science future, la logique ne saurait avoir son fondement immédiat que dans l'histoire de l'esprit humain. Et c'est, précisément, surtout cette seconde logique qui nous intéresse le plus, quoiqu'elle ait nécessairement son point de départ aussi bien que son point d'arrivée dans la première. Car le grand intérêt philosophique du problème de la connaissance est avant tout et surtout un intérêt profondément humain. Ce qui nous intéresse, nous les hommes, c'est de savoir comment la science est possible dans une conscience humaine et non pas dans une conscience en général. Ce qui importe, c'est de savoir comment l'esprit individuel s'efforce ou doit s'efforcer de s'élever par la science à l'esprit de plus en plus universel et suprême. S'il existe une philosophie, c'est parce qu'il existe un effort scientifique humain, et la philosophie doit constituer une logique qui nous apprenne la marche de cet effort auquel nous devons prendre part et qui, comme telle, ne saurait être aussi immuable que l'a supposé Kant.

Par conséquent, l'entendement tel qu'il a été conçu par Kant, pour en faire l'objet essentiel de la logique, est une fiction ou un non-sens.

Mais cette thèse conciliatrice de Kant, si arbitraire, si contradictoire et si insuffisante en tant qu'appliquée à

1. Rickert, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung z. logischen Einleitung in die historischen Wissenschaften*, Leipzig, 1896. — A. D. Xenopol, *Principes fondamentaux de l'histoire*, Paris, 1899.

l'entendement, ne devient-elle pas légitime et suffisante si elle est appliquée à l'objet? Peut-être. Mais nous ne saurions répondre d'une manière précise à cette question avant de résoudre le problème lui-même du dualisme d'où nous sommes forcés de partir dans l'explication de la science. Car mettre la science, si peu soit-il, en fonction de l'objet, c'est revenir à l'ancienne thèse d'avant Kant, c'est-à-dire que c'est poser de nouveau et dans toute sa force le problème du dualisme d'où est parti Kant.

Que faut-il donc faire pour résoudre le problème du dualisme logique d'où nous sommes forcés de partir dans l'explication de la science? Nous tenir à la propre thèse de Kant? Mais nous venons de voir que cette thèse est aussi arbitraire que contradictoire et insuffisante. — Revenir à l'ancienne méthode d'avant Kant? Mais Kant en a déjà montré la faiblesse. — Il ne nous reste donc qu'à nous demander s'il ne faut pas nous placer plutôt à un point de vue différent à la fois de la conception de simple réduction sans opposition d'avant Kant et de la conception kantienne d'opposition conciliable des termes du dualisme logique.

---

## CHAPITRE III

### La Méthode radicalement dualiste.

1. Introduction. — 2. L'explication du double caractère de relativité et de nécessité de la science. — 3. L'explication de la tendance dogmatique.

1. Ce que nous venons de voir jusqu'ici semble nous inviter à partir d'une opposition radicale entre les termes du dualisme logique qui nous est primitivement donné, si nous voulons expliquer la science. Mais un point de départ radicalement dualiste est-il vraiment légitime? Peut-être sa nécessité est-elle une pure illusion, ou, en tout cas, une exigence chimérique. Car : 1° en partant du dualisme même qui nous est primitivement donné, comment arriver néanmoins à l'accord des deux termes, *accord* qui doit exister pour expliquer la science, vu que cet accord ne saurait plus être ni le résultat d'une réduction sans opposition, comme le croyaient les philosophes d'avant Kant, ni le résultat d'une conciliation par des concessions réciproques que les deux termes se feraient l'un à

l'autre, comme le croient les kantiens? 2° en partant du dualisme même qui nous est primitivement donné, n'allons-nous pas être obligés de renoncer à cette tendance dogmatique qui est si forte en nous et qui paraît être le ressort même de la science? Car le dualisme est manifestement l'antithèse même du dogmatisme : ce que nous disent par exemple les sens est contredit par la raison et inversement. Et n'est-ce pas justement la légitimité de cette tendance dogmatique qui a empêché Kant lui-même de prendre dans toute sa réalité le dualisme logique? La réponse est que de la sorte nous arrivons : 1° non pas seulement à l'accord général qui doit expliquer la science en général, mais encore et surtout à cet accord spécial qui explique la science véritablement humaine, c'est-à-dire la science à la fois profondément relative et profondément nécessaire; 2° nous arrivons ainsi à voir sous une lumière plus grande que dans le cas contraire la nature de la tendance dogmatique qui nous empêche d'admettre la réalité du dualisme logique.

Mais avant de montrer : 1° comment le dualisme logique pris dans sa pleine réalité nous explique de la manière la plus satisfaisante possible le double caractère de relativité et de nécessité de la science humaine; 2° comment le dualisme logique pris dans sa pleine réalité nous conduit à la source même de notre tendance dogmatique, il est bon peut-être de rappeler aussi que cette thèse radicalement dualiste vers laquelle nous nous acheminons est loin d'être une nouveauté arbitraire, un paradoxe impossible à faire entrer dans le cadre d'une vue philosophique et générale de la réalité. En effet, elle

a toujours existé comme tendance, et elle est à l'heure actuelle, surtout en France, fortement préparée pour passer de son état de puissance à son état d'acte.

« L'observation, dit M. André Lalande, nous montre dans les choses deux actions qui se limitent perpétuellement. Tous les anciens, rapporte Aristote, prennent comme principe des choses deux contraires, le froid et le chaud, la condensation et la raréfaction, la guerre et la paix. Cette vue de l'esprit, suggérée par une méditation presque passive, mais portant sur un grand nombre de faits, se trouve confirmée par l'étude approfondie et méthodique que font les sciences modernes d'un petit nombre de faits choisis parmi ceux que nous avons le plus de facilité à pénétrer. Si tous les corps se laissaient également traverser par les ondulations de l'éther, rien ne serait visible ; si l'éther était partout à un égal degré de pression, ces ondulations même n'existeraient pas. Πόλεμος πάτηρ πάντων[1]. Il en est de même de l'être vivant. Mais ce qui le caractérise est que, tandis qu'un morceau de cuivre ayant absorbé la chaleur solaire la cède immédiatement et suivant une loi d'uniformité rigoureuse aux corps qui sont en contact avec lui, le vivant, au contraire, garde dans une sorte d'enceinte adiabatique l'énergie qu'il a ainsi reçue, et n'en fait usage que pour se jeter sur sa proie et augmenter ainsi la matière qu'il façonnera sur son type[2]. Le dualisme qui reste ainsi en quelque sorte

1. André Lalande, *La Dissolution opposée à l'évolution dans les sciences physiques et morales*. 1 vol. de VIII-492 p., Paris, Alcan, 1899 par. 123, p. 373-374.

2. *Ibid.*, par. 124, p. 375.

extérieur à la matière brute, et même à l'animal, devient intérieur à l'homme[1]. Il y a dans l'homme deux tendances. Par la première, il cherche à se distinguer des autres, à se faire une figure originale, à prendre un genre qui le mette hors de pair, à s'imposer physiquement ou intellectuellement aux autres hommes. Son orgueil est satisfait quand il joue le rôle de potentat dans son cercle habituel, devant le public petit, ou grand, qu'il appelle son monde. Est-il né sur le trône, ce qui élargit un peu l'horizon, et rend ce besoin plus exigeant, il sent le désir de se faire adorer comme un Dieu, d'étonner l'univers par son indépendance absolue, même à l'égard de la raison, comme Caligula privant Rome pendant toute une saison de tous ses bateaux de commerce pour se promener à cheval sur le golfe de Naples. L'historien dit alors : « Il est tout à fait fou[2] ». Mais le philosophe reconnaît la parenté de cette soi-disant folie avec le désir que porte tout homme en lui-même, et qui ne se satisfait à meilleur compte que parce qu'il s'est plus souvent heurté aux dispositions adverses des hommes et des choses. Par la seconde tendance, l'homme pense et tend à devenir impersonnel. Il met sa joie dans la science, dans l'art, dans le bien; tout ce qui nie l'individu et l'efface. Il s'y jette quelquefois avec fureur, comme l'ascète, quand il a senti trop vivement l'aiguillon du désir contraire et l'impossibilité d'y trouver une satisfaction fixe. Chez un être qui serait le produit de la nature et d'elle seule, une pareille

1. Par. 126, p. 382.
2. Le mot est de Duruy dans son *Histoire romaine*. — Cf. *La Dissolution*, p. 390.

révolte contre la nature serait absolument incompréhensible[1]. Mais le dualisme devient plus frappant si on considère l'homme non pas seulement en général, mais encore et surtout dans sa manifestation la plus haute, c'est-à-dire dans sa manière de penser. Un être pensant, en tant que tel, c'est-à-dire en tant qu'il ne retombe pas momentanément au rang de machine par l'instinct, l'habitude ou la suggestion, ne peut agir qu'en se représentant d'avance l'acte à faire, et en découvrant une *raison* d'accomplir cet acte, c'est-à-dire de le *préférer* soit à l'abstention, soit à tous les autres actes qu'il peut imaginer et qu'il pourrait adopter à la place de celui-là, s'il jugeait qu'ils en valussent la peine. Je ne puis me lever, parler, marcher qu'avec l'intention d'atteindre un certain but, de réaliser une certaine fin déterminée, qu'elle soit scientifique, esthétique, sensible ou morale. Cette fin que je me propose et qui détermine ma conduite, il peut se faire que je l'atteigne ou bien que je la manque. Dans le premier cas, je me réjouis, d'avoir mis d'accord *ce qui est* et *ce qui doit être*, au moins à mon sens ; dans le second, j'ai des regrets ou des remords, suivant la nature et la qualité de ce qui m'occupait. S'agit-il des autres, je prononce sur eux le même jugement, par la supposition naturelle qu'ils ont intérieurement des fins comme les miennes ; s'ils ont réussi, je les félicite ou je les loue ; s'ils ont échoué, je les plains ou je les blâme. De toutes façons je distingue *ce qui est* de *ce qui doit être*[2]. » Par conséquent le dualisme

1. Par. 128, p. 390-391.
2. Par. 62, p. 169.

logique pourrait être bien réel vu qu'il pourrait plonger ses racines dans la réalité même du dualisme qui caractérise le monde donné dans son ensemble, dualisme qui a été proclamé par la philosophie ancienne et qui est confirmé par la science moderne. Et, en effet, Kant lui-même ne s'est-il pas, durant toute sa philosophie, inspiré en première ligne de la croyance dans la nature profondément dualiste du monde[1]? Et ne trouvons-nous pas à l'heure actuelle, surtout en France, des ouvrages dans lesquels les divers ordres des disciplines de l'esprit humain sont expliqués justement par la position de la réalité de ce dualisme logique que nous réclamons?

« Les connaissances qu'on appelle empiriques, dit M. Durkheim parlant en sociologue, peuvent ne s'expliquer que par la nature psychique de l'individu. Mais les catégories, en tant que formes qui font qu'une connaissance est conçue comme commune à plusieurs individus, ne peuvent s'expliquer que par le contraire de l'individu isolé, c'est-à-dire que par la collectivité ou par l'individu social. Car l'homme est double[2] ». Donc, ce qui caractérise la véritable science pour le sociologue c'est un véritable dualisme : le dualisme entre le sensible de l'individu et

1. Cf. notre *Essai sur le rapport entre le Dualisme et le Théisme de Kant.*

2. Emile Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse, le système totémique en Australie*, Paris, Alcan, 1912. Introduction, p. 18 et suiv.

On trouve la même idée, exprimée par M. Draghicesco qui s'inspire de M. Durkheim, et par M. Palante qui combat M. Durkheim. — Cf. Draghicesco, *L'individu dans le déterminisme social*. Paris, Alcan, 1904 ; Palante, *Les Antinomies entre l'individu et la société*, Paris, Alcan, 1913.

l'intelligible de la société. Cela est si vrai d'ailleurs, que si nous considérons par exemple les fonctions mentales dans les sociétés les plus inférieures, c'est-à-dire dans les sociétés caractérisées justement par leur manque de science, nous voyons ces fonctions régies par une loi diamétralement opposée à toute idée dualistique, par une loi que M. L. Lévy-Bruhl, qui s'est tout spécialement occupé de l'étude de ces fonctions, a appelée *loi de participation* [1]. « Dans les représentations collectives de la mentalité primitive, dit M. Lévy-Bruhl, les objets, les êtres, les phénomènes peuvent être, d'une façon incompréhensible pour nous, à la fois eux-mêmes et autre chose qu'eux-mêmes. D'une façon non moins incompréhensible, ils émettent et ils reçoivent des forces, des vertus, des qualités, des actions mystiques, qui se font sentir hors d'eux, sans cesser d'être où elles sont. En d'autres termes, pour cette mentalité l'opposition entre l'un et plusieurs, le même et l'autre, etc., n'impose pas la nécessité d'affirmer l'un des termes si l'on nie l'autre, ou réciproquement. Elle n'a qu'un intérêt secondaire. Parfois, elle est aperçue ; souvent aussi, elle ne l'est pas. Souvent elle s'efface devant une communauté mystique d'essence entre des êtres qui cependant, pour notre pensée, ne sauraient être confondus sans absurdité [2] ».

Mais, après avoir considéré la science la moins avancée, c'est-à-dire la Sociologie, passons à la considération

1. L. Lévy-Bruhl, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1910, chap. II, p. 68 et suiv.

2. Ouvr. cit., p. 77.

même de la science la plus avancée, c'est-à-dire à la considération des Mathématiques.

« Comment le mathématicien arrive-t-il à établir ses vérités ? Ce n'est, dit Henri Poincaré, ni par la simple induction ni par la pure déduction, mais à la suite de ce *raisonnement par récurrence*[1] qui n'est que l'affirmation de la puissance de l'esprit qui se sait capable de concevoir la répétition indéfinie d'un même acte dès que cet acte est une fois possible. L'esprit a, de cette puissance, une intuition directe, et l'expérience ne peut être pour lui qu'une occasion de s'en servir et par là d'en prendre conscience[2]. — Mais, objectera-t-on, vous ne faites par là que déplacer la question. Or, l'objection ne porte pas. En réalité on n'a pas déplacé la difficulté, on l'a divisée. Il y a dans la vérité deux autres vérités qu'il s'agit de distinguer : une vérité proprement dite de nature mathématique et une vérité de nature empirique[3]. En effet, il est impossible, par exemple, d'étudier les œuvres des grands

1. « Le caractère essentiel du raisonnement par récurrence, c'est qu'il contient, condensés pour ainsi dire en une formule unique, une infinité de syllogismes. Pour qu'on s'en puisse mieux rendre compte, je vais énoncer les uns après les autres ces syllogismes qui sont, si l'on veut me passer l'expression, disposés en cascade. Ce sont, bien entendu, des syllogismes hypothétiques. — Le théorème est vrai du nombre 1. Or, s'il est vrai de 1, il est vrai de 2. Donc il est vrai de 2. Or s'il est vrai de 2, il est vrai de 3. Donc il est vrai de 3, et ainsi de suite. Ce qui veut dire : Si un théorème est vrai du nombre 1 et si l'on démontre qu'il est vrai de $n+1$, pourvu qu'il le soit de $n$, il sera vrai de tous les nombres entiers ». Henri Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, Paris, Flammarion, 1902, p. 20 ; *La valeur de la Science*, Paris, Flammarion, 1905, p. 21.

2. *La Science et l'Hypothèse*, p. 23-24.

3. *La valeur de la Science*, p. 24.

mathématiciens, et même celles des petits, sans remarquer et sans distinguer deux tendances opposées, ou plutôt deux sortes d'esprits entièrement différents. Les uns sont avant tout préoccupés de la logique ; les autres se laissent guider par l'intuition [1] ».

Ce que vient de nous dire Henri Poincaré, mathématicien de profession, se trouve pleinement confirmé dans des ouvrages d'histoire de la philosophie mathématique, comme celui de M. Léon Brunschvicg, par exemple. « Dans les premières années du xx^e siècle, — dit M. Brunschvicg, — une révolution s'annonce par l'entrée en scène de la logique symbolique. Le concept aristotélicien de classe (ou de fonction proportionnelle) devient la clé de voûte d'un édifice dont les vastes proportions contrastaient avec les bornes de l'arithmétisme, et qui, en même temps, paraissait emprunter sa solidité aux éléments du discours pris en général. Mais, sous la pression de la contradiction qu'il y avait à réaliser l'univers du discours, classe de la totalité des classes, l'édifice s'est écroulé. La logistique subsistant, sans nul doute à titre de technique formelle, s'avoue impuissante à justifier la mathématique en tant que maîtresse de la vérité. Dès lors, par une réaction inévitable, la philosophie mathématique s'est fiée et abandonnée à l'intuition, sans réussir pourtant à se frayer une voie certaine à travers la richesse et la diversité des formes de l'intuition, depuis cette forme réaliste qui, à la base de toute théorie comme à tout moment de la démonstration, exigerait une image, une donnée, jusqu'à

1. *La valeur de la Science*, p. 11 et suiv.

cette forme mystique qui dispenserait, non seulement de la représentation sensible, mais encore de la preuve rationnelle. D'aussi étranges vicissitudes ont déconcerté plus d'un esprit cultivé[1]. Cependant, il y a là quelque chose qui peut s'expliquer. En fait, dès les démarches les plus simples de l'arithmétique ou de la géométrie, une connexion s'établit entre l'expérience et la raison ; et de là s'ouvre la voie où l'intelligence s'émancipe de l'horizon borné des représentations sensibles, où elle acquiert la capacité de pénétrer à une profondeur inespérée les relations constitutives du réel... A la mathématique considérée dans sa physionomie authentique, il appartient de révéler la liberté des inventions dont les données intuitives ont été seulement l'occasion, la diversité, l'infinité des ressources que l'esprit accumule pour l'organisation de l'univers[2] ».

Si maintenant, nous interrogeons un historien de la science en général, comme M. Milhaud, par exemple, nous apprenons que « la science consiste dans l'élan irrésistible de l'esprit vers l'au delà du fait... la recherche scientifique représente la défiance extrême à l'égard de soi-même, de ses sens, de tout ce qui risque d'être individuel et subjectif ; elle juge, sent, veut se dégager des circonstances particulières[3] ».

Il en est de même si nous interrogeons un interprète

1. Léon Brunschvicg, *Les Étapes de la Philosophie mathématique*, Paris, Alcan, 1912, avant-propos, p. V-VI.

2. *Ibid.*, p. X.

3. G. Milhaud, *Études sur la Pensée scientifique*, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1906, p. 7, 18.

de la nature de l'art, comme M. Gabriel Séailles, par exemple. « Les poètes, dit M. Séailles, parlent du Dieu qui les inspire, des tourments qui leur méritent cette faveur, de leurs joies quand, envahis par une personnalité plus puissante, devenus le Dieu même qui leur dicte ses pensées, ils ne se distinguent plus de la beauté qu'ils créent. Traduisons ces métaphores. L'idée est maintenue par un effort auquel s'opposent les caprices de la sensibilité, les mille distractions qui nous viennent des choses, plus encore peut-être, le perpétuel retour des images que suscite l'égoïsme. Mais, par cet effort même, l'idée occupe l'esprit, s'en empare... Dans l'inspiration, quand, sous l'action de la volonté, l'idée peu à peu a ébranlé l'esprit jusqu'en ses profondeurs, toutes les facultés comme accordées résonnent à l'unisson[1]. Le monde résiste à la pensée ; il brave la science par l'inconnu, la morale par le mal. Il faut un effort pour faire de l'intelligible la seule réalité ; il faut un effort douloureux pour confirmer cette croyance par ses actes, pour se convaincre de plus en plus de cette suprématie de la raison et du bien, en la réalisant en soi-même[2] ». Ainsi, M. Séailles semble nous dire : « La seule différence entre la science et l'art est que l'art est une réalisation plus intense que la science, de l'unité (l'intelligible) dans la multiplicité (le sensible). Le génie dans l'art est donc l'homme qui arrive à réaliser le plus intensivement possible l'intelligible dans le sensible. La nature est un génie inconscient, le génie est une

1. Gabriel Séailles, *Essai sur le génie dans l'art*, Paris, Alcan, 2e éd., 1897, p. 173-174.
2. *Ibid.*, p. 260.

nature consciente. D'où la supériorité métaphysique de l'art sur la science. Mais cette supériorité ne veut, certes nullement dire que l'art suit une tout autre route que celle de la science, ainsi que l'ont cru, et que le croient surtout de nos jours, certains philosophes ».

Et nous trouvons toujours la même chose si nous interrogeons un historien de la philosophie comme M. Victor Delbos, par exemple. « La sagesse véritable, dit M. Delbos consiste à éprouver sans cesse l'idéal que l'on s'imagine avoir atteint, et, au lieu de le fixer sous la forme de l'éternel, à en expérimenter à nouveau dans l'existence journalière la valeur et l'efficacité. Notre tâche consiste non pas à nier la vie sensible au nom de la Raison immédiate et immédiatement souveraine, mais à assurer le triomphe de la Raison en la faisant pénétrer de plus en plus dans la vie sensible... Considérée en soi, la vie sensible n'est rien ; mais c'est de ce néant que nous devons par la puissance de la Raison, faire surgir l'être[1] ».

Par conséquent, il semble bien que la doctrine de la réalité du dualisme logique, vers laquelle nous nous acheminons, se trouve déjà exprimée. Mais même si elle n'était pas encore exprimée, nous ne la soutiendrions pas moins, car elle nous explique : 1° le double caractère de relativité et de nécessité de la science humaine ; 2° l'antinomie entre notre tendance dogmatique et notre impossibilité de satisfaire à cette tendance. Passons donc à la considération de cette double explication. Ce sera là évidemment la justification même de notre croyance dans la

1. Victor Delbos, *Le Problème moral dans la philosophie de Spinoza et dans l'histoire du spinozisme*, Paris, Alcan, 1893, p. 556.

vérité de la doctrine fondée sur la réalité du dualisme logique.

2. Les monistes, qu'ils soient sensualistes ou qu'ils soient rationalistes, sont d'accord pour donner la même forme au problème de la connaissance. La différence essentielle entre eux consiste dans la manière dont ils résolvent la question qu'ils posent de la même façon. En effet, les philosophes, qui ne sont pas éclairés par la lumière que fournit la connaissance de la réalité du dualisme logique, forment habituellement deux partis différents qui discutent de la manière suivante :

« *Le sensualiste.* Il est hors de toute discussion que la connaissance commence par les sens : la vue, l'ouïe, le toucher, etc. ; il y a là une vérité que le plus rationaliste des rationalistes ne songerait pas à mettre en doute ; mais il n'en est pas moins vrai que, d'autre part, nous éprouvons le besoin de nous rendre intelligible cette connaissance primitivement sensible. Cependant, d'où vient le besoin d'intelligibilité? Il vient de la sensibilité elle-même. Car, il ne survient qu'au cas où ma sensation s'aperçoit qu'elle a fait fausse route, tandis que dans les autres cas, c'est-à-dire dans les cas où ma sensation suit tranquillement son chemin, point n'est question du soi-disant principe d'intelligibilité. La raison n'est donc que l'arrêt de la sensibilité pour réfléchir sur son véritable chemin, arrêt qui a lieu quand il lui est arrivé de se méprendre sur la route qu'elle avait à suivre. De sorte que pour connaître véritablement le fond des choses, c'est à la sensibilité que nous devons nous adresser.

*Le rationaliste.* — Vous commencez bien, mais vous finissez mal. Certes, il est hors de toute discussion que la connaissance commence par les sens : vue, ouïe, toucher, etc. ; il y a là une vérité que le plus rationaliste des rationalistes ne songerait pas à mettre en doute ; mais il n'en est pas moins vrai que d'autre part nous éprouvons le besoin de nous rendre intelligible cette connaissance primitivement sensible. Or, d'où vient ce besoin d'intelligibilité? Il ne peut venir que du fait que la sensibilité est une sorte de raison en puissance. De sorte que pour connaître véritablement le fond des choses, c'est à la lumière de la raison bien développée, bien manifestée que nous devons recourir.

*Le sensualiste.* — Mais j'ai déjà dit que la raison dont vous parlez n'est autre chose qu'un simple arrêt de la sensibilité.

*Le rationaliste.* — Et c'est précisément ce que je n'admets pas. La sensibilité n'est autre chose que la raison non encore développée.

*Le sensualiste.* — Mais nullement, et je le prouve : car même dans les cas les plus favorables, votre soi-disant connaissance *a priori* est bien loin de vous permettre de *voir* la manière dont les choses se passent.

*Le rationaliste.* — Et moi, à mon tour, je retourne l'argument contre vous : car en vous tenant aux sens, vous êtes bien loin de *comprendre* la manière dont les choses se passent ».

Le problème de la connaissance ainsi posé, à savoir sous la forme de cette discussion sur l'origine de l'intelligible, discussion qui caractérise si fortement les monistes

et qui paraît si insoluble, — n'est-il pas la cause même de l'impossibilité d'expliquer le double caractère de relativité et de nécessité de la science? En tout cas, une pareille discussion pour nous, dualistes, semble devoir prendre fin, si même elle n'est pas tout à fait dépourvue de sens, et elle nous fait poser une véritable question qui, celle-ci, conduit à l'explication même de la science à la fois relative et nécessaire.

En effet, pour un dualiste, se demander d'où vient la raison signifie la même chose que se demander d'où vient son opposé la sensibilité. Or, c'est une chose généralement admise aujourd'hui que les sens sont l'expression de la tendance vitale, d'une tendance de lutte pour la vie, et que les organes des sens se sont formés par l'adaptation et la sélection ou la lutte pour la vie[1]. De sorte que la raison ne peut exprimer qu'une tendance de nature opposée à la tendance de lutte pour la vie. Ainsi, la solution du problème de l'origine de l'un des termes amène nécessairement la solution de l'autre. Mais, dira-t-on : « Rien ne prouve que si les sens ont une origine, la raison ait une origine précisément symétrique. Ne peuvent-ils pas appartenir à deux mondes tout différents? N'arrive-t-il pas souvent que deux fonctions sont en conflit précisément parce qu'elles s'expliquent par des considérations qui appartiennent à des ordres sans commune mesure ou, comme disait Leibniz, *disparates*? Dès lors ce que nous savons sur les sens ne nous apprendrait rien sur la nature de la raison ». A quoi nous répon-

1. Cf. le débat entre les néo-lamarckiens et les néo-darwiniens.

drons : « Une pareille réflexion ne saurait être fondée qu'au cas où nous nous trouverions en présence d'au moins trois termes. Or, n'oublions pas que nous sommes partis d'un problème historique, le dualisme logique, portant sur le *rapport* de *deux* termes. Ainsi, nous disons que la raison ne peut exprimer qu'une tendance de nature opposée à la tendance de lutte pour la vie, et non pas seulement une tendance de nature *différente* de celle-ci, parce que l'antithèse historique entre la raison et la sensibilité montre qu'il s'agit non pas de deux tendances disparates, de direction quelconque, mais de *deux* tendances à la fois diamétralement opposées et effectivement en conflit. La solution du problème de l'origine d'un des termes amène donc nécessairement la solution de l'autre ». Nous pouvons par conséquent dire que les sens consistent dans les organes qui servent à la lutte d'un individu contre tout ce qui n'est pas lui, contre la nature, contre la société ou contre d'autres individus qui voudraient borner sa volonté, etc. ; tandis que la raison se manifeste dans tout ce qui s'oppose à l'individu comme tel : les lois de la nature, la sympathie, l'amitié, la famille, la tribu ou la patrie, la société en général... Et en effet, pour vivre par exemple en société, l'individu ne doit-il pas *comprendre* qu'il lui faut abdiquer bien des droits qui lui sont inhérents en tant qu'individu? Ne doit-il pas donner du sien à ses amis, à sa patrie, etc. ? Or, s'il en est ainsi, ne s'ensuit-il pas qu'il y a un principe intelligible qui cherche à arriver à la science, entendue comme la forme la plus pure de la vie spirituelle, mais non pas sans livrer une véritable guerre

contre un autre principe, diamétralement opposé à lui, contre un principe sensible d'individualisation et répugnant à tout effort qui le ferait sortir de lui-même?

On objectera sans doute que « Cette lutte n'est que dérivée et secondaire. C'est en voulant vivre de la vie la plus intense que nous sommes amenés à faire ces sacrifices. Même pour les fins de notre tendance animale nous trouvons avantage à la coopération sociale; et comme celle-ci est impossible sans une certaine unité, il se forme en nous un grand système de moyens, puissants et bien coordonnés, renforcés sans cesse par notre expérience personnelle en même temps que par la pression de l'opinion publique, et qui finit par s'imposer à nous d'une manière catégorique, par un mécanisme bien connu de tous les psychologues ». — Mais ceux qui formuleraient une pareille objection ne sauraient être que des psychologues ou des sociologues restés en deçà de la philosophie, c'est-à-dire des savants qui étudient les manifestations de l'objet de leur science sans se demander, sinon accidentellement comme c'est le cas ici, en quoi consiste au juste et d'où vient cet objet lui-même. Tandis que nous nous demandons précisément : En quoi consiste au juste et d'où vient l'objet dont les manifestations sont étudiées par la psychologie sociale? Comment la sociologie est-elle possible? — Et la réponse à cette question ne saurait être que la suivante : S'il y a une société humaine qui constitue l'objet d'une Sociologie, c'est parce qu'il y a des êtres doués d'un certain *besoin*, sui generis, d'*intelligibilité*, c'est-à-dire des êtres qui jugent, qui pensent, qui comprennent que leur salut, leur bonheur, leur sens dans ce

monde consistent dans le fait de s'élever bien au-dessus de la vie de l'individu isolé, — et qui constituent une science de tout cela et en vue de tout cela. Car a-t-on jamais vu des animaux ou des hommes idiots ou fous constituer une société capable de faire naître une science et une réflexion sur elle-même? Non. — Ainsi, la société est, certes, l'une des plus hautes formes de l'intelligible posé en face du sensible, mais elle n'est pas l'intelligible lui-même : elle n'en est qu'une des plus hautes formes.

Par conséquent, le dualiste considère l'intelligible donné au même titre que le sensible.

Mais, dès lors, la question centrale, pour le dualiste, loin d'être celle de savoir d'où vient l'intelligible, est celle de savoir si ce que nous appelons connaissance au sens plein du mot consiste dans le triomphe de la sensibilité sur la raison ou inversement. — Or, la question ainsi posée est bien facile à résoudre, et elle conduit justement à l'explication du double caractère de relativité et de nécessité de la science.

En effet, dans ce cas, il n'est point difficile de montrer que la connaissance ne saurait commencer que par la raison luttant contre la sensibilité; que l'homme ne commence à connaître véritablement ou scientifiquement que lorsqu'il s'aperçoit que toute donnée a sa double, triple, quadruple raison; qu'elle doit être quelque chose de distinct (principe des indiscernables : de l'*un* et de l'*autre*); qu'elle doit venir de quelque part (principe de causalité); qu'elle doit aller quelque part ou servir à quelque chose (principe de finalité), etc. ; que l'homme ne répond d'une manière vraiment scientifique à toutes

ces questions, qu'il se pose ainsi, qu'en posant du coup d'autres principes, comme le principe d'identité (de contradiction, du tiers exclu); que c'est le principe de raison suffisante qui pose la question, que c'est le principe d'identité qui la résout et que ce n'est qu'à partir de la position de ces deux principes, qui constituent l'essence du principe d'intelligibilité ou de la raison opposée à la sensibilité, qu'une représentation commence à être vraiment interprétée, pesée, comparée, jugée, pensée, transformée en véritable connaissance; que c'est seulement ainsi qu'une représentation devient, selon les cas, une simple perception subjective, impression ou sensation proprement dite, une perception objective ou connaissance intuitive (intuition sensible) d'un objet présent, une représentation ou image proprement dite des sensations ou des connaissances déjà eues (simples réminiscences ou souvenirs bien clairs), un concept sous forme de notion ou sous forme d'idée (intuition intellectuelle), — et qu'elle donne naissance à des sentiments de plaisir ou de déplaisir selon qu'elle est ce qu'elle est par une satisfaction ou par une contrariété de l'une des deux volontés (sensible et intelligible); mais que ce n'est pas encore tout, évidemment; que chacune de ces formes primitives de la connaissance exige d'être précisée le plus rigoureusement possible; et que c'est ainsi que le principe d'intelligibilité pure, fait que le principe de raison suffisante, sous ses diverses formes de principes des indiscernables, causalité, finalité, pose encore les catégories de la substance, du nombre, de l'espace, du temps, du fini, de l'infini, etc., comme de nouvelles questions auxquelles

doivent encore répondre les principes d'identité, de contradiction, du tiers exclu, et ainsi de suite ; que toute véritable connaissance, enfin, sort ou doit sortir de l'intelligible travaillant sur le sensible.

Considérons les catégories. Soit, par exemple, l'idée d'espace[1]. L'idée d'espace telle que nous nous la représentons habituellement aujourd'hui et telle que la conçoit Kant est un milieu homogène, infini, continu, n'ayant son centre nulle part, où l'on peut construire à toute échelle des figures semblables, etc. Est-ce une forme *a priori*, invariable, toujours identique à elle-même? Non, car nous savons historiquement qu'elle s'est modifiée et qu'elle peut encore varier ; à côté d'une géométrie euclidienne, nous avons des géométries non euclidiennes. — Est-ce une classe de sensations, comme l'échelle des sons ou la gamme des couleurs? Non plus, car il y a là des propriétés impossibles à tirer de l'expérience. — C'est donc la réaction, sur une matière sensible, qui cède et qui résiste en même temps, d'une *tendance rationnelle* qui crée et perfectionne cette idée. — Et, en effet, il nous est facile à l'heure actuelle de voir que ce fut bien le triomphe de l'intelligible sur le sensible qui engendra l'idée d'espace telle que nous nous la représentons aujourd'hui :

1° Nous avons d'abord l'espace physiologique, c'est-à-dire l'espace pour la vie purement sensitive ou animale. Cet espace, dit Mach[2], consiste dans un système d'impres-

1. Nous considérons l'espace comme une catégorie, pour des raisons que la suite fera nécessairement connaître.

2. E. Mach, *Erkenntnis und Irrtum*, Leipzig, 1905, Der physiologische Raum im Gegensatz zum metrischen, p. 331 et suiv.

sions nerveuses et de réactions musculaires combinées. Toute sensation tend à se prolonger en mouvements instinctifs, adaptés à la vie et aux besoins, à la défense de l'organisme par des centres de réactions en dehors du cerveau. D'où la construction spontanée d'un *atlas* de réactions possibles et donc d'un espace de la vie animale. Cet espace n'est un qu'en tant qu'il se rapporte à un seul individu. En réalité, il est multiple (autant d'espaces que de groupes de muscles) et très divers qualitativement (avant et arrière, — droite et gauche, — haut et bas). Bien plus, Mach a montré que les mêmes formes n'y sont pas toujours reconnues quand elles se présentent avec une orientation différente[1]. Ainsi, cet espace est discontinu : l'œil ne s'y déplace que par secousses finies. Il n'est pas homogène : une figure ne s'y déplace qu'en se déformant. Il est limité : chaque région a son caractère propre, il est centre par rapport à l'individu, il diffère d'un individu à l'autre.

2° Mais le progrès du rationnel ne tarde pas à s'affirmer. En effet, nous n'avons pas seulement un espace physiologique (individuel), nous avons encore l'espace comme représentation sociale, c'est-à-dire l'espace comme représentation *commune* entre plusieurs individus, à savoir entre les différents membres d'une même tribu. Voici comment les sociologues expliquent cet espace, qui est bien différent du précédent, mais qui est encore assez loin de la forme *a priori* décrite par

1. E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen*, V. Aufl., Iena, 1906, Die Raumempfindungen des Auges, p. 84 et suiv.

Kant : « Lorsque la tribu (Siou des Omahas) campe, le campement affecte une forme circulaire; or, à l'intérieur de ce cercle, chaque groupe particulier a un emplacement déterminé. Les places qui leur sont ainsi attribuées dépendent moins de leur parenté que de leurs fonctions sociales... Ainsi, il y a, dans chaque phratrie, un clan qui soutient des rapports spéciaux avec le tonnerre et avec la guerre. Or, ils sont placés l'un en face de l'autre à l'entrée du camp... Mais on voit que ce qui est ainsi réparti, ce n'est pas l'espace mondial, c'est seulement l'espace occupé par la tribu... Enfin chez les Ponkas nous faisons un progrès de plus... Le cercle est divisé en quatre parties. De sorte qu'il suffira que l'axe de cette circonférence coïncide avec l'un des deux axes de la rose des vents pour que les clans et les choses soient orientés[1]. Pour nous, l'espace est formé de parties semblables entre elles, substituables les unes aux autres. Nous avons vu pourtant que, pour bien des peuples, il est profondément différencié selon les régions. C'est que chaque région a sa valeur affective propre. Sous l'influence de sentiments divers, elle est rapportée à un principe religieux spécial, et, par suite, elle est douée de vertus *sui generis* qui la distinguent de toute autre. Et c'est cette valeur émotionnelle des notions qui joue le rôle prépondérant dans la manière dont les idées se rapprochent ou se séparent... On a bien souvent dit que l'homme a commencé par se représenter les choses en se les rapportant à lui-même. Ce qui précède

1. *Année sociologique*, 1901-1902 (Paris, Alcan, 1903), E. Durkheim et M. Mauss, De quelques formes primitives de classification, p. 47-48.

permet de mieux préciser en quoi consiste cet anthropocentrisme, que l'on appellerait mieux du *sociocentrisme*. Le centre des premiers systèmes de la nature, ce n'est pas l'individu ; c'est la société[1] ». On voit donc combien cet espace sociologique est déjà supérieur à l'espace simplement physiologique. Son centre n'est plus l'individu comme tel, mais la tribu ou le camp. Cependant, on voit aussi qu'il a encore un centre, qu'il n'est pas objectif et homogène, mais qu'il est multiple, consistant dans des régions ayant des valeurs affectives et magiques différentes, et qu'il est, par conséquent, bien loin de l'espace de nos jours, qui n'a pas de centre ou qui a son centre partout et en même temps nulle part, et qui est absolument objectif et homogène.

L'espace sociologique a laissé des traces nombreuses dans l'antiquité connue. Ainsi, on sait que bien longtemps la Terre a été considérée comme le centre du monde et que, de plus, chaque peuple se croyait au milieu de la Terre. Les cartes géographiques anciennes marquent très nettement la diminution de perspective des régions éloignées. On sait aussi que les Grecs connaissaient bien les propriétés géométriques, mais qu'ils n'avaient pas de mot équivalent à notre mot espace au sens cartésien ou kantien); ils disaient : place, lieu, siège, vide (χώρα, τόπος, ἕδρα, κένον). Zeller, à propos de la théorie de Démocrite sur la chute des atomes, dit que les Grecs n'ont jamais songé que dans l'espace absolu il n'y avait ni haut ni bas. Même pour Aristote, si la pierre revient à la terre, c'est

1. *Ibid.*, p. 70-71.

parce que la terre est le lieu des corps pesants, et si le feu monte vers le ciel, c'est pour une raison de même nature[1].

3° Nous arrivons enfin à l'espace cartésien et kantien. Toutes les qualités sensibles qui différenciaient l'espace social se sont fondues dans l'identité. Il n'y a plus de centre. Toutes les directions, toutes les régions sont équivalentes et rigoureusement substituables. Et l'identité apporte avec elle l'infinité. S'il y avait une limite, la partie de l'espace qui toucherait cette limite serait *autre*, en qualité ; elle aurait une propriété que les autres n'auraient pas.

Par conséquent, l'espace *le plus rationnel* diffère de l'espace *le plus sensible* par le fait d'être identique pour les divers individus, identique pour les divers peuples, identique dans ses parties et ses propriétés. Il est donc devenu de moins en moins individuel, subjectivement et objectivement.

On peut en dire autant : de l'idée du fini qui est la catégorie par excellence de tout ce qui nous est donné empiriquement, mais qui, dès que nous cherchons à la pénétrer plus profondément, conduit fatalement à l'idée d'infini, c'est-à-dire à la catégorie par excellence de la pensée ; du nombre concret formé d'unités individuelles et qualitativement différentes, en face du nombre

1. Eduard Zeller, *Die Philosophie der Griechen*, I. Teil, II. Aufl., Tübingen, 1856, p. 603; note 2, p. 604-605. — Cf. aussi Brochard et Dauriac, *Le Devenir dans la philosophie de Platon*, Bibliothèque du Congrès international de philosophie, Paris, Armand Colin, 1902, IV, p. 119-120.

abstrait, dont les unités sont rigoureusement indiscernables ; de la causalité, conçue d'abord, soit comme une efficacité technique, soit comme une responsabilité sociale ; elle se rationalise en s'approchant de plus en plus de l'identité de Leibniz : « Il y a toujours adéquation de la cause pleine et de l'effet entier[1]. » Le cas du problème de la causalité chez Kant est très éloquent à cet égard. Kant commence par se dire : « Je comprends très bien comment une conséquence est posée par un principe suivant la règle de l'identité... Mais comment dois-je comprendre que, par le fait que quelque chose existe, quelque autre chose existe aussi, en dehors de tout principe d'identité ?[2] » Or, on sait comment ce problème est résolu par Kant dans la *Critique de la raison pure* : en faisant appel aux principes de la raison qui introduisent de l'unité dans la diversité[3] ? Et à l'heure actuelle, la manière la plus plausible d'expliquer la causalité est d'y voir, comme l'ont fait des philosophes contemporains, le principe d'identité en tant qu'intelligible travaillant sur le sensible[4].

La raison n'est donc pas seulement un simple catalogue de principes, catalogue qui, comme tel, est formé plus ou

1. Voir les mots « causalité » et « cause » dans le *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, mai 1903, fasc. 3, du *Bulletin de la Société française de Philosophie*, notamment p. 165.

2. Kant, *Versuch den Begriff der negativen Grössen in die Weltweisheit einzuführen*, 1763, vol. II de l'Éd. de l'Acad. de Berlin, III. Abschnitt, Allgemeine Anmerkung, p. 202 et suiv.

3. Cf. C. Radulescu-Motru, *Zur Entwickelung von Kants Theorie der Naturcausalität* (*Philosophische Studien*, vol. IX, 1894).

4. André Lalande, *Le principe de causalité* (*Revue philosophique*, 1890) ; Meyerson, *Identité et Réalité*, etc.

moins empiriquement et après l'expérience, mais encore et surtout une fonction primordiale qui engendre des principes, variables sans doute, mais perfectibles, et dont la perfection se mesure à ce qu'ils introduisent d'identité dans la matière sensible. Mais pour bien comprendre la raison ainsi conçue, il est nécessaire d'avoir toujours présente à l'esprit la distinction suivante qui correspond profondément à la réalité historique : La raison existe sous une double forme qui explique bien des équivoques dans l'emploi du mot *Raison* : La *raison constituante*, c'est-à-dire la tendance invariable que nous avons essayé de caractériser dans les pages précédentes; la *raison constituée* qui constitue le « bon sens » de chaque époque[1] et qui, par suite, est variable, relative aux connaissances empiriques du moment où elle s'exprime, et susceptible d'un progrès indéfini[2].

Par conséquent, la première catégorie est le principe même d'intelligibilité, ou le double principe de raison suffisante et d'identité, et c'est avec cette première catégorie que commence la véritable connaissance. Quant aux autres catégories et quant aux connaissances en général qui en découlent, nous disons qu'elles sont le résultat du triomphe de l'intelligible, ainsi posé, sur le

1. Descartes, *Discours de la Méthode*, I, 1.

2. Le Roy, *Sur la logique de l'Invention*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1905. — Ces deux expressions, *raison constituante* et *raison constituée*, ont été proposées par M. André Lalande dans son cours de *Logique* à la Sorbonne (1909-1910), consacré à l'analyse de cette distinction. Nous avons déjà dit, dans l'Introduction, combien le présent travail s'inspire de l'enseignement de M. Lalande.

sensible qu'il trouve fatalement déjà posé dès qu'il se pose lui-même.

Mais, dira-t-on, quel est pour vous l'ordre et le nombre des catégories et des connaissances ainsi engendrées? Voilà justement ce qui pour nous n'a pas de sens. Pour nous, on ne peut parler d' « ordre » et de « nombre », en matière de science, qu'au commencement et qu'à la fin de la science et nullement au cours de son développement. Pour nous, l' « ordre » et le « nombre » au cours de la science, c'est une simple question de méthode. Or, chacun peut avoir sa méthode. Car le grand intérêt philosophique de la science n'est nullement de savoir « comment la science marche », mais « d'où vient la science et, par suite, où elle doit aller ». Ainsi, l'important pour nous est d'abord de savoir que la science jaillit du triomphe de l'intelligible sur le sensible et qu'elle doit aller vers la domination complète du premier sur le second. Quant à la méthode par laquelle ce triomphe se réalise, elle surgit d'elle-même dès qu'on sait bien de quoi il s'agit. Car, encore une fois, ce n'est pas la vérité qui est en fonction de la méthode, mais c'est la méthode qui est en fonction de la vérité. L'homme est tel qu'il ne peut que déduire une vérité d'une autre vérité. Il doit donc d'abord, comme le disait Spinoza, connaître une première vérité, et puis chercher la méthode qui le conduira à d'autres vérités. Il n'y a pas de méthode humaine qui ne se trouve comprise entre une vérité déjà eue et une autre vérité qu'on veut avoir. Par conséquent, formes de la sensibilité, catégories et principes de l'entendement, idées de la raison sont pour nous une

seule et même chose : ce sont des hypothèses émises par l'intelligible à n'importe quel moment, dans n'importe quel ordre et à l'occasion de n'importe quel fait qu'il doit s'expliquer ; ce sont donc des hypothèses types ou des hypothèses constantes; ce sont des catégories. Puis les catégories ainsi conçues sont pour nous susceptibles de se modifier soit chacune à part, soit dans leur nombre. C'est-à-dire qu'il se peut qu'on se trouve à un moment donné en présence d'un groupe de faits qui suggère une hypothèse qu'on trouve ensuite non pas seulement comme simple vérité ou comme simplement confirmée par l'expérience, mais encore comme nécessaire à invoquer dans l'explication de bien d'autres faits, sinon même de tous les autres faits qu'on aura à expliquer. Tel est, par exemple, le cas de l'espace non-euclidien qui, émis à côté de l'espace euclidien, modifie assez sensiblement l'idée classique d'espace en général. Telles sont encore les hypothèses de l'infiniment grand et de l'infiniment petit qui sont justement de date relativement assez récente, et appelées à jouer un rôle de véritables catégories dans le problème de la connaissance ; qu'on se reporte à la thèse de Cohen pour s'en convaincre. Telle paraît être aussi la notion de société que certains sociologues voudraient substituer à l'intelligible lui-même. Et les lois de la nature ne supposent-elles pas des catégories spéciales, telles que la force, le potentiel, la vie, au même titre que celles que nous venons d'énumérer? Et ne pourrait-on pas en dire autant de la famille, de la patrie, de l'amitié, de la sympathie, de la générosité, de la moralité en général, du sentiment esthétique, du sentiment religieux?

Le nombre des catégories ne saurait donc être ni aussi petit, ni aussi constant que celui imaginé par Aristote, ou que celui imaginé par Kant. Le seul élément fixe, dans les catégories, consiste dans le fait qu'elles sont les premières manifestations claires d'un triomphe de l'intelligible sur le sensible et, par là, les premières manifestations claires d'un groupe de connaissances qu'on pourra appeler scientifiques.

Ainsi, il peut bien paraître, à première vue, que la science commence à s'affirmer sous forme de connaissance vulgaire et qu'elle ne devient science que par l'évolution toute naturelle de la connaissance vulgaire. Mais il n'y a là qu'une vue toute superficielle. En réalité, la véritable connaissance commence à s'affirmer par sa plus haute forme, c'est-à-dire par le triomphe manifeste de la raison sur les sens; et c'est parce qu'on n'a pas voulu accepter le dualisme logique tel quel, c'est parce qu'on a voulu associer les sens et la raison dans l'acquisition de la connaissance, c'est parce qu'on a ignoré cette origine éminemment intelligible de la science, dont nous parlons, qu'on n'a pas encore mis un terme convenable à la vieille discussion interminable entre sensualistes et rationalistes concernant la nature de la connaissance. Mais, après avoir considéré, à cet effet, les catégories, examinons l'enfant.

Interrogeons un savant qui s'est tout spécialement occupé de l'âme de l'enfant. « L'enfant, dit M. Claparède, est-il un enfant parce qu'il n'a pas l'expérience de la vie, ou est-il enfant *pour* acquérir cette expérience? L'enfant est-il petit *parce qu'il* n'est pas grand, ou est-il petit *pour*

devenir grand[1]? Considérons le jeu qui caractérise l'enfant. D'abord on est amené à considérer le jeu comme un exercice de préparation à la vie sérieuse et à dire avec Groos que ce n'est pas parce qu'on est jeune qu'on joue, mais qu'on a une jeunesse parce qu'on a besoin de jouer[2]. Et c'est profondément vrai. Car pourquoi l'enfant est-il curieux? Pourquoi veut-il tout toucher, voir ce qu'il y a dans le soufflet qui le fait souffler, dans la toupie qui la fait tourner? Pourquoi veut-il connaître le pourquoi et le comment de toutes choses? Parce qu'il a besoin de le faire pour réaliser son développement[3]. La nature a créé chez l'enfant des besoins, des désirs, correspondant aux nécessités du développement; et tout ce qui est capable de satisfaire ces besoins, de réaliser ces désirs, présente un attrait particulier. L'accomplissement même de ces activités éducatrices est le *jeu*; même lorsque l'*imitation* intervient, c'est toujours sous forme de jeu ou à propos d'un jeu[4]. Ainsi le jeu est le principe même de l'éducation. Cependant, il est nécessaire que l'enfant s'entraîne à l'effort. Pourquoi? C'est parce que notre organisme est une bonne grosse bête qui n'a jamais pu comprendre que notre esprit s'épuise à la solution de problèmes de haute spéculation ou à d'autres tâches dont elle ne ressent pas le besoin immédiat. Son seul souci est de se conserver en santé parfaite. Aussi,

1. Claparède, *Psychologie de l'enfant*, Genève, Kündig, 4e édition, 1911, p. 141-142.
2. *Ibid.*, p. 171-172.
3. P. 181.
4. P. 207.

dès que l'Esprit commence à faire des siennes, c'est-à-dire à exécuter quelque travail sans utilité apparente, la Bête fait tout ce qu'elle peut pour y mettre le holà, car ce travail intellectuel prolongé va user ses cellules cérébrales; son moyen d'y mettre le holà, c'est de faire jouer les réflexes de défense dont elle tient tous les fils. Le sentiment de ce conflit entre les intérêts de l'esprit et ceux de la bête est précisément le sentiment de l'effort. Que faut-il faire pour que l'esprit soit victorieux? Si mon intérêt (spirituel) est assez puissant pour prendre mon attention au collet et lui mettre le nez sur mon travail, pour mépriser la fatigue et même le sommeil, alors je parviendrai au but de ma tâche, et je serai récompensé de mon effort[1]. »

Par conséquent, la véritable science ne saurait surgir que du triomphe de la raison sur la sensibilité. — Mais ce qui, dans l'exemple de l'enfant, n'est peut-être que problématique, devient bien clair dans l'exemple des adultes, exemple qui est dans chacun de nous.

Quand nous nous attaquons à une question nouvelle, nous commençons par lui donner une solution tirée exclusivement de notre culture intellectuelle passée. En effet, supposons-nous devant un objet quelconque. Que faisons-nous pour savoir ce qu'est cet objet? Nous observons l'objet en question pour le voir manifester ses propriétés, mais afin que nous comparions ces propriétés avec nos anciennes connaissances. Soit un petit objet rond et de couleur jaunâtre qui *ressemble* à un caillou.

1. *Ibid.*, p. 209, 213-214.

Nous le tâtons. Il est dur. Est-ce une pierre? Nous le sentons. Il sent l'orange. Nous le goûtons. Il a le goût aigre-doux. C'est donc, disons-nous, un bonbon.

Ainsi, ce n'est pas tout simplement en allant de la sensibilité à la raison qu'on arrive à la science, mais c'est au contraire en suivant la série des triomphes de la raison sur la sensibilité qu'on y arrive.

Or, faire commencer la science par l'intelligible travaillant sur le sensible, c'est expliquer dans toute sa clarté le double caractère de relativité et de nécessité de la science. — En effet, dans ce cas, la science est le triomphe de la raison sur la sensibilité ou, si l'on veut, l'hypothèse que la raison émet, par rapport à la sensibilité, en vue de l'explication d'un fait ou d'un objet donné, hypothèse qui se confond d'autant plus avec la vérité éternelle qu'elle représente un triomphe plus décisif de la raison sur la sensibilité, et d'autant plus avec l'erreur qu'elle représente seulement l'apparence d'un pareil triomphe. Ce qui explique bien clairement le double caractère de relativité et de nécessité de la science. — Mais d'où savons-nous que nous nous trouvons en présence d'un véritable triomphe de l'intelligible sur le sensible, et, par suite, en présence d'une vérité, en face de la vérité? Quel est le critérium de la vérité dans notre cas? Voilà le problème que les thèses monistiques (de réduction ou de conciliation) résolvent d'une façon bien insuffisante, mais que notre thèse dualiste résout d'une manière aussi satisfaisante que possible ; voilà le problème dont la solution, donnée par notre thèse dualiste, constitue l'achèvement de la véritable explication de la science.

En effet, le critérium de la vérité, pour nous, est l'objet même qui nous est donné et qui suscite ainsi la lutte entre la sensibilité et la raison; et ce critérium s'applique tout naturellement à la science telle qu'elle est véritablement et telle que nous venons de la définir. La science, avons-nous dit, est l'hypothèse que la raison émet, par rapport à la sensibilité, en vue de l'explication d'un objet donné. Or, quoi de plus légitime que de dire : « Si l'hypothèse émise est vraie, alors l'objet à propos duquel cette hypothèse a été émise ne doit plus présenter aucun secret, il doit pouvoir être refait grâce à cette hypothèse même. »? — Ainsi, toutes nos connaissances sont des hypothèses (une idée, un fait ou un objet). Quant à l'hypothèse, elle est encore une erreur, une vérité ou un principe rationnel, en puissance : si elle n'est pas confirmée par l'objet donné, à propos duquel elle a été émise, elle devient erreur; si elle est confirmée, elle devient vérité; si elle est non pas seulement confirmée, mais encore toujours émise en face de tout autre fait ou de tout autre objet à expliquer, elle devient catégorie.

Mais, dira-t-on, l'objet que vous venez de définir n'est autre chose que l'expérience, — de sorte que vous revenez malgré vous à une thèse monistique qui ferait de l'expérience le critérium de la vérité. — A quoi nous répondons : Nous ne saurions confondre l'objet avec l'expérience. Certes, il n'y a rien de plus juste que de dire : la vérité est une hypothèse ou une idée anticipée vérifiée par l'expérience; l'intelligible réussit à vaincre le sensible et à émettre ainsi des hypothèses vraies quand il se conforme à l'expérience; certes, il n'y a rien de plus juste

que tout cela, — mais à la condition de préciser le sens du mot expérience. Qu'est-ce que l'expérience? Il y a justement peu de termes philosophiques qui aient l'importance de ce terme, mais qui aient été en même temps moins précis, et qui aient donné davantage beau jeu à l'imagination que lui. C'est là la cause essentielle qui fait que nous assistons, bien perplexes, à l'heure actuelle, à l'exposé des arguments également forts qu'intellectualistes et anti-intellectualistes invoquent les uns contre les autres. Notre thèse dualiste met un terme à cette perplexité, — et le service qu'elle rend par là à la philosophie contemporaine n'est pas, sûrement, à dédaigner. En effet, pour nous, il y a au moins deux genres d'expérience, mais qui sont tout autre chose que ce qu'on entend d'habitude quand on dit expérience externe et expérience interne. L'expérience pour nous est, comme l'étymologie même du mot l'indique, tout ce qui a été éprouvé ou vécu par nous (ou par nos semblables). Or ce qui a été éprouvé ou vécu par nous, au point de vue de la connaissance, ce sont ou bien certaines idées ou bien certains faits. De sorte qu'il y a en réalité pour nous une *expérience idéologique* ou d'idées et une *expérience pragmatique* ou de faits, — et la vérité devient ainsi une hypothèse confirmée ou bien par l'objet lui-même ou bien à la fois par l'expérience idéologique et par l'expérience pragmatique. — En effet, supposons-nous devant un objet à expliquer. Que faisons-nous ? D'abord, nous le confrontons avec nos hypothèses reconnues comme vérités, c'est-à-dire avec notre expérience idéologique, et nous émettons ainsi une hypothèse. Puis nous essayons

de reproduire nous-mêmes l'objet ainsi expliqué, c'est-à-dire que nous confrontons notre hypothèse avec notre expérience pragmatique. Et il est évident que nous réussirons ou que nous échouerons dans notre tentative. Que disons-nous au cas où nous avons réussi et que faisons-nous au cas contraire?

Dans le premier cas, nous dirons que nous sommes dans le vrai. Dans le second, nous reviendrons nécessairement à notre science passée ou à notre expérience idéologique, et nous chercherons ainsi à soumettre derechef notre hypothèse à cette expérience et à lui donner de nouveaux aspects jusqu'à ce qu'elle nous permette de reproduire l'objet en question. Il est évident que l'objet étudié peut être aussi bien un objet proprement dit qu'un fait ou une idée; le processus par lequel on arrive à le connaître n'en reste pas moins le même. S'agit-il d'une pure idée, alors l'hypothèse émise conformément à notre expérience idéologique sera la méthode par laquelle on aura à démontrer ou à refaire, conformément à notre expérience pragmatique, l'idée en question. Ainsi, entre l'objet à connaître et l'expérience idéologique, et entre celle-ci et l'expérience pragmatique, il y a continuité et nullement identité. L'objet conduit à l'idée et celle-ci conduit au fait et inversement. Il y a là comme les trois points essentiels d'une circonférence, et la vérité est la circonférence même et nullement l'un de ses points. On voit donc combien peu portent les coups des pragmatistes de nos jours qui, par le fait de dire que la vérité est ce qui réussit, s'imaginent avoir donné le coup de grâce à la Logique. Et on pourrait en dire autant des intellec-

tualistes qui définissent la vérité en fonction seulement des idées. Par conséquent, on pourrait dire que l'expérience est le critérium de la vérité, mais à la condition de faire les distinctions que nous venons de faire. C'est-à-dire qu'on ne peut que symboliquement ou par abréviation remplacer l'objet par ce qu'on appelle expérience externe ou par ce que nous venons d'appeler expérience pragmatique; — et la vérité consiste à la fois dans les deux genres d'expérience et dans l'objet à propos duquel ces deux expériences surviennent, de même que le critérium de la vérité peut consister dans l'un ou l'autre de ces trois éléments qui définissent la vérité, mais à la condition justement que l'élément choisi représente l'accord même des trois éléments.

Une fois fixés sur la nature du critérium de la vérité, voyons comment sa considération nous conduit à l'achèvement de l'explication du double caractère de la relativité et de nécessité de la science, explication qui a déjà été posée par la position même de notre thèse dualiste.

Notre critérium consiste à nous dire que la vérité doit, d'une part, dépasser ce qui est déjà acquis, et, d'autre part, se conformer à cet acquis même. Mais, n'y a-t-il pas là une contradiction? Certes, il y a bien contradiction si on considère les choses en dogmatique; mais il n'y a rien de plus conséquent si on se place au point de vue du probabiliste. Or, précisément, notre conception dualiste nous invite au probabilisme, et c'est dans l'attitude probabiliste, en effet, que se placent les véritables penseurs, c'est-à-dire ceux qui ont effectivement contribué à l'avancement de la science. « Il faut bien croire à la science,

c'est-à-dire au rapport absolu et nécessaire des choses, dit Claude Bernard, mais, en même temps, il faut être bien convaincu que les théories que nous possédons sont loin de représenter des vérités immuables. Ces théories ne sont que des vérités partielles et provisoires qui nous sont nécessaires comme des degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation. Ainsi, la première condition que doit remplir un savant qui se livre à l'investigation dans les phénomènes naturels, c'est de conserver une entière liberté d'esprit assise sur le doute philosophique. Mais il ne faut pas être sceptique[1]. »

On retrouve absolument les mêmes idées chez Henri Poincaré, dont la valeur en tant qu'homme de science ne saurait, tout comme celle de Claude Bernard, être contestée par personne. « Pour un observateur superficiel, dit Poincaré, la vérité scientifique est hors des atteintes du doute. Or, quand on a un peu réfléchi, on a aperçu la place tenue par l'hypothèse. Cependant, il ne faut pas aller trop loin. Douter de tout ou tout croire, ce sont deux solutions également commodes, qui, l'une et l'autre, nous dispensent de réfléchir[2]. Pour acquérir la science, c'est la tradition qu'il faut critiquer sans doute, mais sans en faire table rase. La véritable science est respectueuse du passé, elle est opposée à ce snobisme scientifique, si facile à duper par les nouveautés ; elle n'avance que pas à pas,

1. Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Baillière, 1865, chapitre II, par. III, p. 63.

2. Henri Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, Paris, Flammarion, Introduction, p. 1-2.

mais toujours dans le même sens et toujours dans le bon sens[1]. »

Et cette conception probabiliste constitue à tel point le fondement de la science, qu'on ne peut pas, par exemple, parler d'une Morale en tant que science sans la supposer[2].

Ainsi, la science issue du dualisme logique pris dans toute sa réalité devra, certes, apporter une réforme à la perspective de la science de son temps, mais cette réforme ne saurait ni exalter ni détruire cette perspective comme le fait celle des dogmatiques, car le but qu'elle poursuivra sera de s'approcher graduellement de la vérité et nullement de la posséder complètement et d'un seul coup. Et c'est par là justement que nous arrivons au dernier terme de l'explication de la science à la fois profondément relative et profondément nécessaire, — et en même temps au dernier terme de la possibilité de diminuer la relativité et d'accroître la nécessité de la science. C'est-à-dire que c'est par là que nous confirmons notre définition de la science, à savoir que « la science est le triomphe de l'intelligible sur le sensible ou qu'elle est l'hypothèse que la raison émet, par rapport aux sens, en vue de l'explication d'un objet donné (objet proprement dit, fait, idée, etc.), hypothèse qui se confond d'autant plus avec la vérité éternelle qu'elle représente un triomphe plus décisif de l'intelligible sur le sensible et d'autant plus avec l'erreur qu'elle représente seulement l'apparence d'un pareil triomphe » ; car, par là, nous voyons dans toute sa

1. Henri Poincaré, *Dernières Pensées*, Paris, Flammarion, p. 241.
2. Cf. L. Lévy-Bruhl, *La Morale et la Science des Mœurs*, Paris, Alcan, 1903. — Fr. Rauh, *L'Expérience morale*, Paris, Alcan, 1903.

lumière le critérium même qui nous fait distinguer entre le prétendu et le vrai triomphe de l'intelligible sur le sensible, ou, entre la prétendue et la véritable science, à savoir que « la véritable science doit être capable de devenir de plus en plus nécessaire et cela en vertu même du rapport entre les éléments qui l'engendrent, de tous ces éléments et de ces seuls éléments ».

Mais comment? notre thèse dualiste nous conduit en fin de compte au probabilisme?

Sans doute. Mais, — objectera-t-on, — vous ne faites autre chose, par là, qu'arriver à la fois à la propre thèse de Kant et aux thèses néo-kantiennes d'un Benno Erdmann, d'un Cohen ou d'un Riehl. — Certes, dirons-nous, Kant aussi bien que Benno Erdmann, Cohen et Riehl sont, au fond, des probabilistes et, certes, nous nous sentons par là tout près d'eux. Mais notre probabilisme diffère du leur précisément parce qu'il vient d'un dualisme logique accentué et, par suite, légitime, et nullement d'un dualisme atténué, donc illégitime, comme le leur, — et parce qu'il est ainsi : 1° une explication de la science de beaucoup plus satisfaisante que la leur; — 2° un critérium de la vérité de beaucoup plus satisfaisant que le leur, et, par suite, une méthode beaucoup plus capable de diminuer la relativité et d'accroître véritablement la nécessité de la science; et c'est, précisément, dans une pareille méthode que consiste le grand intérêt d'une thèse épistémologique.

Par conséquent notre but scientifique est bien le leur: diminuer la relativité et accroître la nécessité de la science. Mais tandis qu'ils cherchent à atteindre ce but en vertu

d'une prétendue légitimité de la tendance dogmatique qui s'oppose au dualisme logique tel quel, et en vue d'expliquer la croyance qui se trouve au delà de la science, nous cherchons au contraire à atteindre ce but en vertu d'une légitimité réelle, prouvée du dualisme logique qui s'oppose à la tendance dogmatique, et en vue de nous approcher bien graduellement, bien péniblement, bien respectueusement de la croyance qui se trouve au delà de la science.

Ainsi, par le fait même d'être dualiste et, en conséquence, par le fait : 1° de faire commencer la science par le triomphe de l'intelligible sur le sensible, et 2° de faire consister le critérium de la vérité dans un probabilisme exigé et justifié par tous les éléments gnoséologiques qui nous sont primitivement donnés, et par ces seuls éléments, notre thèse explique de la manière la plus satisfaisante possible le double caractère de relativité et de nécessité de la science véritablement humaine.

Mais s'il en est ainsi, d'où vient-elle et qu'est-elle au juste, cette tendance dogmatique qui nous empêche d'accepter la réalité de ce dualisme si propre à expliquer la science humaine à la fois relative et nécessaire ?

3. La science, avons-nous dit, est la science de l'objet donné, et la vérité doit, d'une part, dépasser ce qui est déjà acquis et, d'autre part, se conformer à cet acquis même. Mais, comment l'objet se laisse-t-il pénétrer par notre esprit, ou, ce qui revient au même, comment l'expérience idéologique conduit-elle à l'expérience pragmatique, ou encore comment se fait-il que la science corresponde

au triomphe de l'intelligible sur le sensible? Comment peut-il y avoir accord entre l'objet donné et nos propres hypothèses ?

Il y a là une question d'une extrême importance, mais que les philosophes posent, généralement, sous une forme aussi insoluble que sophistique. En effet, ils se demandent : quelle est l'essence de l'objet ou du monde donné? Or, poser sous la forme d'un prétendu problème de l'essence de l'objet la question du rapport entre la science qui nous est donnée et la science que nous devons créer, c'est précisément l'effet de la tendance dogmatique qui nous empêche d'accepter le dualisme logique, et dont il nous reste à montrer l'origine sophistique.

Quand on se pose le problème de l'essence de l'objet, on procède ou bien comme dans le cas où il s'agit de la connaissance scientifique, ou bien d'une manière absolument inverse. Dans le premier cas, qui est celui des philosophes intellectualistes, toute la méthode consiste à épurer de plus en plus la science de son caractère relatif, empirique, etc., et à nous mettre donc en présence seulement de son caractère nécessaire, logique, etc. C'est dans cette épuration même que consiste la philosophie, disent les partisans de cette méthode, et c'est par elle qu'on passe de la science proprement dite à la Métaphysique. Que vaut cette attitude? Elle est bien contradictoire. En effet, il y a contradiction entre la *science* qui évolue, et l'*essence* qui doit rester la même. C'est pourquoi les véritables savants, dont le but est précisément la science de plus en plus nécessaire, logique, etc., renoncent toujours à la prétendue science de l'essence. Passons au second cas qui est

celui des philosophes anti-intellectualistes; il est un peu plus complexe que le précédent. La science, qui est surtout le produit de la logique, disent les partisans de cette méthode, ne peut pas nous faire connaître l'essence des choses. Mais ne pourrait-on pas supposer que la philosophie ou la synthèse psychologique de l'ensemble de nos connaissances nous donne une idée de l'essence des faits en général ? Examinons de près cette seconde attitude qui semble fort plausible. Qu'est-ce au juste que la philosophie? On sait que, pour philosopher, Socrate, chez qui on trouve la première préoccupation de donner une définition précise de la philosophie, a pris comme principe l'inscription apollonienne du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*. Par là Socrate ne faisait autre chose qu'insister sur une définition de la philosophie inhérente à la nature humaine. L'acte de philosopher devient ainsi pour l'homme synonyme de s'approfondir soi-même dans le but d'examiner la totalité de ses désirs et de ses connaissances, et d'en faire la synthèse harmonieuse. Une pareille définition de la philosophie semble tout à fait naturelle. Car, d'une part, elle nous dit que tout homme est philosophe à sa manière, ce qui est parfaitement juste ; et, d'autre part, elle nous montre que l'acte par lequel un homme devient philosophe consiste toujours dans le fait de s'approfondir lui-même, à un moment donné, pour réfléchir sur tout ce qu'il a déjà observé ou éprouvé à divers autres moments, ce qui est profondément vrai. En effet, c'est par un approfondissement de soi-même que Descartes est arrivé à son célèbre *Cogito ergo sum*; c'est par un approfondissement de soi-même que Spinoza opère le passage de la *passion* à

l'*idée adéquate*, de la *natura naturata* à la *natura naturans* ; c'est dans un approfondissement de soi-même que consistent toute la vie et tout le sens des *monades* de Leibniz ; et en quoi, sinon dans un approfondissement de soi-même, consiste la *Critique de la raison pure* de Kant ? Mais la philosophie ainsi conçue, et elle ne peut pas être conçue autrement, consiste-t-elle uniquement dans une synthèse psychologique réalisée d'une manière différente de celle qu'exige cette logique qui conduit à la science proprement dite ? Ne consiste-t-elle pas aussi et surtout dans une synthèse logique ? Et, en tout cas, la nature psychologique de cette synthèse qui définit la philosophie par rapport à la science proprement dite, est-elle, peut-elle être synonyme de Métaphysique ? Voilà toute la question. Pouvons-nous, par ce processus psychologique, qui constitue l'acte de philosopher, saisir la réalité profonde supposée par les phénomènes ou par les connaissances partielles que nous en avons ? Evidemment non. La philosophie étant la synthèse de l'expérience d'un individu à un moment donné, ne saurait être confondue avec la Métaphysique qui consiste dans les principes de toute expérience et de toute philosophie de tous les moments. L'homme n'étant que la vie d'un instant par rapport à la série des moments qui constitue le processus du monde dans son ensemble, ne saurait s'identifier à ce processus que pendant un instant ; il ne saurait saisir, en s'approfondissant soi-même, que tout au plus l'aspect du processus du monde à un certain moment et nullement ce processus dans toute la série de ses moments et de ses aspects. D'où d'ailleurs le fait que tout homme a sa philosophie différente de celle des autres.

Autrement tous les hommes auraient une seule et même conception du monde, comme le Dieu un. Mais ne pourrait-on pas dire que si la psychologie n'est pas ontologie dans son ensemble, elle l'est par ses données immédiates ?

Ce qu'une pareille conception a d'insuffisant a déjà été mis en lumière par M. Victor Delbos dans l'article qu'il a publié lors de l'apparition de *Matière et Mémoire*, de M. Bergson. Déjà, M. Lachelier, dans son article sur le rapport entre la *Psychologie* et la *Métaphysique* avait montré que la pensée qui pose l'être ne peut pas être une simple donnée de la conscience sensible qui vient de l'être[1]; qu'il faut distinguer entre la conscience sensible, domaine de la Psychologie et la conscience intellectuelle, domaine de la Métaphysique, que c'est seulement par la seconde, qui nous fait sortir de nous-mêmes, qu'on peut entrer dans l'absolu de la pensée[2]; que la Psychologie et la Métaphysique ne se complètent l'une l'autre qu'en tant que l'homme est double[3]; qu'au fond, la vraie science de l'esprit n'est pas la Psychologie, mais la Métaphysique[4]. — M. Bergson paraît s'être inspiré de M. Lachelier, mais en utilisant ses objections pour essayer de les dépasser plutôt qu'en les adoptant pour les prolonger dans leur propre sens. — Aussi, M. Delbos, s'inspirant de la véritable doctrine de M. Lachelier, nous montre-t-il ce qu'il y

1. Jules Lachelier, *Psychologie et Métaphysique*, article publié dans la *Revue philosophique*, vol. XIX, 1885, — reproduit ensuite à la fin de l'ouvrage sur le *Fondement de l'Induction*. Cf. *Fondement de l'Induction*, Paris, Alcan, 3e édit., 1898, p. 172.

2. *Ibid.*, p. 147, 150, 172-173.

3. *Ibid.*, p. 172-173.

4. *Revue philosophique*, vol. XIX, 1885, p. 516.

a d'insuffisant dans la conception de M. Bergson. « S'il fallait trouver à tout prix une doctrine qui fût par sa méthode l'analogue de la doctrine de M. Bergson, dit M. Delbos, c'est à la philosophie de Berkeley qu'il y aurait peut-être lieu de songer. Mais ce qui fait l'intérêt très actuel du travail de M. Bergson, c'est qu'il a essayé d'échapper aux objections que peut soulever une telle méthode et qu'elle a, en effet, historiquement soulevées[1]. « Reprochera-t-on à notre méthode, demande M. Bergson, d'attribuer à la connaissance immédiate une valeur privilégiée? Mais quelles raisons aurions-nous de douter d'une connaissance, l'idée même d'en douter nous viendrait-elle jamais, sans les difficultés et les contradictions que la réflexion signale[2]. — Est-il cependant vraisemblable, — réplique M. Delbos, — que la réflexion signale des difficultés ou des contradictions purement factices? Et puis, où est-elle, la connaissance immédiate? Suffit-il que nous croyions éprouver un contact de notre esprit et du réel pour être sûrs que la réalité est bien là, directement appréhendée par l'esprit? Suffit-il d'un sentiment de clarté naturelle pour nous mettre en possession du droit d'affirmer? Le caractère de la vie psychologique, en sa spontanéité, c'est de rendre tout immédiat et naturel, d'ignorer ou de surmonter les oppositions établies par la connaissance réfléchie, de supprimer les intervalles. Nul n'a mieux montré que M. Bergson que la conscience rend

1. Victor Delbos, *Matière et Mémoire, Essai sur la relation du corps à l'esprit, par Henri Bergson* (Revue de Métaphysique et de Morale, 1897, p. 379-380).

2. P. 386.

vrai pour elle, tout ce qu'elle voit et tout ce qu'elle vit, qu'il n'y a pas pour elle d'expression adéquate de ses actes en dehors de ce qu'elle s'en donne au moment où elle les accomplit. Aussi, peut-on dire que toutes les intuitions de la conscience sont immédiates, et voilà pourquoi la conscience est une source abondante de croyances variées et contradictoires. Les formes « impures » de la mémoire et de la perception sont, quand elles se réalisent en nous, aussi immédiatement vraies que leurs formes « pures ». On ne saurait donc admettre que la psychologie devienne ontologie par la simple extension de ses données immédiates : car elle ne peut devenir telle que grâce à des postulats qui, loin d'être des données, restent les conditions auxquelles doivent se plier les données pour être converties en objets : ou encore, ce qui revient au même, elle est forcée de projeter hors de tout sujet une conscience impersonnelle, pénétrée de pensée. C'est par là qu'elle s'achève et se contredit. Si ç'a été parfois le défaut de l'intellectualisme que de vouloir produire directement une psychologie conforme à ses exigences et à ses distinctions logiques, c'est encore participer en un sens de son erreur que de vouloir tirer du fait mental la marque de ce qui est objectif[1] ».

En d'autres termes, M. Delbos fait voir que ce qui est immédiatement donné peut être aussi bien vrai que faux tant que n'intervient pas la réflexion; que ce qui est immédiatement donné n'est pas encore une connaissance, que ce qui est une connaissance n'est déjà plus une donnée

1. P. 388.

immédiate, qu'on ne passe de l'immédiatement donné à la connaissance que par la réflexion. — Mais, objectera M. Bergson, c'est qu'il faut distinguer entre la connaissance par l'intuition immédiate et la connaissance par la réflexion. Or, cette objection, comme toute objection, ne vaut rien tant qu'elle n'est pas prouvée. Mais M. Bergson ne saurait que la prendre comme axiome et nullement la prouver. — Kant a déjà dit de l'intuitionnisme de Crusius, dont celui de M. Bergson se rapproche comme l'espèce d'une autre espèce du même genre, qu'il consistait en dernière analyse dans une simple profession de foi [1]. En quoi il avait parfaitement raison. Car ainsi que nous le voyons dès que nous observons les faits, on est déjà métaphysicien avant d'avoir une conception sur la logique. C'est là la grande vérité que M. Bergson, comme Crusius et comme tout homme en général, d'ailleurs, pratique mais sans la professer. Or, il faut aussi la professer pour avoir la vérité dans toute sa plénitude : On dit ce qu'on est, on n'est pas ce qu'on dit. Voilà d'où il faut partir. Il y a des gens qui croient à l'intuition parce qu'ils sont des intuitionnistes, — comme il y en a qui croient à la réflexion parce que ce sont des gens qui réfléchissent. Ainsi, en ce qui nous concerne, nous ne pourrions jamais dire qu'une simple intuition, fût-elle intellectuelle, pourrait, à l'insu du raisonnement, s'appeler une connaissance. Et il y en a probablement bien d'autres qui pensent comme nous, de même qu'il y en a qui croient comme M. Berg-

1. Kant, *Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsätze der natürlichen Theologie und der Moral*, 1764, III. Betrachtung, par. 3, p. 295-296, vol. II, de l'éd. de l'Acad. de Berlin.

son. Ce qui veut justement dire qu'en aucun cas le processus psychologique, qui sert à un individu à philosopher, ne saurait conduire à la Métaphysique ou aux principes applicables à toute manifestation du monde.

L'approfondissement de soi-même ne peut donc conduire qu'à une certaine conception philosophique, quelquefois à une très belle conception philosophique, comme l'est précisément celle de M. Bergson, mais par là même cet approfondissement ne saurait nullement conduire au principe métaphysique (fondement) que suppose toute philosophie et non pas seulement telle ou telle philosophie[1]. Certes, la philosophie de M. Bergson est l'un des plus grands efforts faits pour suggérer ce qu'est la Métaphysique, mais qui, considéré en lui-même, n'en reste pas moins profondément insuffisant. Peut-être, qu'au fond, M. Bergson veut seulement dire que l'intuition dont il parle n'est qu'une sorte de pressentiment philosophique de ce qu'est la Métaphysique, pressentiment qui ne saurait donc être appelé connaissance proprement dite qu'au cas où la réflexion le reconnaîtrait comme tel. Car c'est ainsi qu'il en a parlé au Congrès de Philosophie de Bologne (1911) lorsqu'il s'est proposé d'analyser le mode de formation d'un système philosophique. En quoi nous sommes tous entièrement d'accord. Mais, dans ce cas, il doit reconnaître qu'en s'approfondissant lui-même il ne peut saisir tout au plus que l'aspect du processus du monde à un certain moment, et non pas ce processus dans son éternité, et que, par consé-

1. Il faut bien distinguer entre ce qui est simplement *principe* et ce qui est vraiment *fondement*. Cf. André Lalande, *Sur une fausse exigence de la Raison*, Revue de Métaphysique et de Morale, 1907.

quent, pour passer véritablement de la science à la Métaphysique, nous devons recourir à un processus inverse de celui de la philosophie, c'est-à-dire que nous devons nous efforcer non pas de nous plonger en nous-mêmes, mais de sortir de nous-mêmes.

Qu'on ne nous objecte pas qu'en parlant des « moments » nous nous exprimons encore dans l' « ancien langage », c'est-à-dire que nous ignorons la distinction faite par M. Bergson entre le temps spatialisé et le temps comme durée pure. Car une pareille objection ne ferait que confirmer notre thèse. En effet, admettons que la durée pure ne soit que du devenir plus intense et que l'espace ne soit que du devenir moins intense. Que s'ensuit-il ? Il s'ensuit justement que pour étudier l'essence de la réalité, il faut commencer par distinguer une échelle de degrés, c'est-à-dire des aspects ou des moments, dans le devenir de cette réalité. Mais il y a plus. Les notions de « devenir » et de « durée pure » sont deux notions contradictoires. Car, autant la caractéristique essentielle du devenir est la *succession* de ses parties, autant la caractéristique essentielle de la durée pure est la *pénétration* de ses parties. Or, étant donné que le devenir ne peut être faux puisque M. Bergson en fait son point de départ même, il s'ensuit que la durée pure en saurait être qu'une illusion ou tout au plus qu'un idéal. De toutes façons donc nous devons parler de moments ou de divers aspects du monde considéré en lui-même par l'homme. M. Bergson le reconnaît d'ailleurs, du moins en fait sinon en droit, lorsqu'il dit que, pour passer de la science à la Métaphysique, il faut cesser de considérer l'objet étudié du dehors pour nous

placer dans son intérieur même[1]. Or, vu l'illusion de la durée pure d'une part et le caractère fatalement arbitraire de l'intuition immédiate d'autre part, il ne saurait se placer au centre de l'objet étudié qu'en sortant véritablement de lui-même et non pas au moyen de l'approfondissement en lui-même. Et encore, dans ce cas même, il doit savoir que le centre qu'il occupe est le centre d'un moment dans la série des moments qui constituent le processus du monde dans son ensemble. Demandons-nous donc ce qu'est l'objet, mais en essayant de sortir de nous-mêmes et nullement en tâchant de nous plonger davantage en nous-mêmes dans l'intention d'en saisir la prétendue essence mystérieuse.

Qu'est-ce que l'objet? Un objet peut être d'abord ma propre création. Or, comment ai-je créé mon propre objet? C'est en me proposant un but, c'est en cherchant à réaliser une fin. Aussi un objet (ou un fait) est-il la réalisation même de la science, ou une science réalisée. Mais en quoi et par quoi réalisé-je ma science ou créé-je des objets? C'est grâce à des objets qui me sont déjà donnés comme réalisation d'une science antérieure et capables donc de susciter une science future, objets qui ne sont pas, par conséquent, ma propre création mais que je peux cependant connaître et transformer par ma connaissance, puisqu'ils ne sont que des réalisations d'une science passée en vue d'une science future. Ainsi, j'écris sur du papier. L'écriture est ma création. Mais pour que j'écrive, je dois

1. Henri Bergson, *Introduction à la métaphysique*, Revue de Métaphysique et de Morale, janvier 1903.

savoir qu'il existe un art d'écrire et que je puis l'exercer, qu'il y a du papier, de l'encre, des plumes, etc. Or, d'où viennent mon savoir d'écrire, le papier, l'encre, les plumes, etc., que j'ai ? Ce sont des objets qui ont été créés par d'autres esprits, et dont je possède l'usage à l'heure actuelle grâce à ma science, c'est-à-dire au triomphe que l'intelligible dans mon esprit a eu sur le sensible en leur présence et par rapport à eux. Mais ceux qui ont été avant moi et qui ont créé les objets que je peux connaître et dont, à mon tour, je peux ainsi créer d'autres objets, comment les ont-ils créés? Evidemment par des objets qui leur ont été déjà donnés comme des « réalisations » d'une science passée et en même temps et par là même, comme des « réalisables » ou des « transformables » d'une science future. Mais, s'il en est ainsi, ne sommes-nous pas forcés d'admettre que l'objet ou le fait doit être en dernière analyse quelque chose qui nous est absolument donné comme la matière même de notre science ou comme notre destinée même, et qui, par conséquent, ne saurait être primitivement donné ou créé que par un esprit absolument différent du nôtre? Certes. Mais comment cet esprit, quelque différent qu'il soit du nôtre, a-t-il pu créer de rien l'objet ou le monde, et pourquoi l'a-t-il créé? Voilà, précisément, dira-t-on, la question métaphysique par excellence à laquelle il faut de toute nécessité chercher une réponse, mais à laquelle la logique pure est incapable de répondre. Cependant, il n'y a rien de plus absurde que de voir là une véritable question. Sur quel objet porte cette prétendue question? Elle ne porte sur aucun objet ; elle porte sur l'esprit qui a primitivement créé

l'objet. Mais cet esprit est-il tout à fait semblable au nôtre? Non, certes, car tandis qu'en ce qui nous concerne nous savons bien que nous ne pouvons créer rien de rien, en ce qui le concerne nous supposons qu'il dut créer de quelque chose, qui ne nous est pas donné et qui est peut-être le rien même, quelque chose qui nous est donné et que nous appelons le monde. Cependant, dira-t-on encore, comment se fait-il que tout homme ait une réponse à cette question? C'est parce qu'il n'y a pas là, précisément, une véritable question, mais plutôt un postulatum avec lequel nous venons au monde, et qui, comme tel, ne fait que s'affirmer de plus en plus tel quel, et ne s'acquiert nullement par notre vie. C'est la manière même dont chacun de nous commence à réaliser l'ordre intelligible dans la matière sensible qui lui est donnée[1]. Mais certains réalisent plus, d'autres réalisent moins. De ces derniers font partie justement ceux qui se posent en dogmatiques et qui s'obstinent ainsi à juger l'Esprit vraiment créateur d'après leur esprit simplement imitateur, et à se substituer à Dieu même.

Voilà la véritable source de la tendance dogmatique qui pose le problème d'une prétendue essence mystérieuse de l'objet et qui nous empêche d'admettre la réalité du dualisme logique. Elle vient d'une sorte de péché originel qui a été commis par l'homme quand il s'est proposé de

1. Il y a, si l'on veut, un problème métaphysique de l'objet, mais : 1° il porte sur le sens et non pas sur la prétendue essence mystérieuse de l'objet; 2° il est tel qu'il est déjà résolu par le fait même d'être posé. De sorte que, de toutes façons, c'est un postulatum plutôt qu'un problème.

méconnaître la destinée qui lui a été donnée, c'est-à-dire quand il a interverti l'ordre des choses en transformant le postulat métaphysique en problème métaphysique[1]. En effet, le grand mérite est de connaître la destinée qui nous est donnée afin de la réaliser. Aussi les hommes que l'humanité a consacrés comme grands ont-ils été

1. Nous pouvons maintenant juger d'une manière plus intérieure la thèse de l'objet sensibili-intelligible que soutiennent Benno Erdmann, Cohen et Riehl. Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette thèse est la pure transposition à l'objet de la conception même de Kant sur l'entendement. Or, nous avons déjà vu ce que vaut cette conception de Kant : elle est arbitraire, contradictoire et insuffisante. Mais on peut se demander si cette conception, illégitime en tant qu'appliquée à l'entendement, ne peut devenir légitime si elle est appliquée à l'objet. La réponse à cette question surgit précisément de ce que nous venons de dire sur la nature de l'objet d'une part et de la science d'autre part : De même qu'il n'y a pas de faculté de connaître qui soit de nature à la fois sensible et intelligible, — de même il n'y a pas d'objet qui soit à la fois sensible et intelligible, vu qu'un objet ne saurait être que le produit même de la science, soit de la science que nous trouvons déjà réalisée, soit de la science que nous réalisons nous-mêmes, science qui n'est nullement à la fois sensible et intelligible, mais qui est ou bien une véritable science et donc un triomphe de l'intelligible sur le sensible, ou bien une science encore à faire, et par suite une donnée, une tâche à accomplir, dans laquelle le sensible *ne se combine pas* à l'intelligible, mais s'y oppose en le provoquant. Quant à l'opposition entre l'objet qui est ainsi connu et le sujet qui cherche ainsi à le connaître, opposition qui empêche de voir la nature de l'objet, elle ne saurait avoir sa source dans le simple rapport entre l'objet et le sujet ; sa source vient surtout de la lutte que l'intelligible du moi doit soutenir contre le sensible du même moi devant l'objet donné comme objet de science. Si je ne réussis que bien difficilement à pénétrer le fond d'une chose donnée, la cause en est en moi-même plutôt que dans cette chose : Je suis tel que je réussis bien difficilement à faire en sorte que mon intelligible ait raison de mon sensible dans la lutte que l'objet donné, par le fait même de m'avoir été donné, provoque en moi.

ceux qui ont sacrifié bien consciemment leur vie sensible à leur idéal intelligible. M. C. Radulescu-Motru dit avec juste raison que « l'idéal ne se produit pas au hasard, qu'il est toujours une intégration de la vie organique de l'individu ». Ainsi, l'individu ne choisit pas son idéal, puisque personne ne peut choisir l'organisme qu'il possède.

Le seul rôle de la conscience est de constater le besoin de l'idéal, tout comme elle peut constater la faim, lorsque le corps où elle réside manque d'aliments. Et, de même que l'idéal ne peut être choisi, de même il ne peut être ni imposé ni repoussé. C'est une force qui nous vient de l'évolution de la réalité totale pour constituer les personnalités humaines futures. Il nous apparaît comme l'aurore avant le soleil. Personne ne peut s'opposer à la personnalité qu'il annonce; tout idéal en définitive, sous quelque forme qu'il soit conçu, qualité ou fait, est toujours la qualité ou le fait d'une personnalité. La personnalité est le soleil, l'idéal n'en est qu'un rayon. Ainsi, le choix de l'idéal n'est pas au pouvoir de la conscience, mais la conscience a le pouvoir de se reconnaître comme choisie pour réaliser un idéal; et au moment où elle se reconnaît comme telle, la conscience est dans son rôle le plus sublime : l'homme doué d'une telle conscience sent en lui une vocation.

C'est grâce aux hommes qui ont senti en eux cette puissance de la vocation que nous avons la science et la culture d'aujourd'hui. Le grand levier de la culture, c'est la vocation. L'homme qui sent en lui la vocation est un transformateur d'énergie. Il est le prophète du personna-

lisme énergétique vers lequel évolue la réalité tout entière. Dans la vocation s'incarnent les plus hautes qualités morales et intellectuelles de l'âme. Ce n'est pas une coïncidence fortuite si les peuples qui ont eu dans leur sein le plus grand nombre d'hommes de vocation ont fait les plus grands progrès. La vocation fait que *l'individu* se sent comme une partie nécessaire du tout, comme un facteur prédestiné à être ce qu'il est, puisque autrement la réalité ne serait pas ce qu'elle est. Celui qui se sent une vocation se sent responsable vis-à-vis de lui-même. Au milieu de tant de distractions au sein desquelles s'écoule la vie, la vocation est la seule chose qui soutient chez un petit nombre la concentration de la pensée et la continuité de l'action. C'est elle qui façonne l'héroïsme de l'âme dont la science a tant besoin. Les vérités de la Métaphysique, comme l'idéal le plus élevé de l'Art et de la Morale, jaillissent de l'intuition. Mais cette intuition n'est autre chose que l'étincelle venue de la conscience de l'homme qui cherche à réaliser sa vocation. Les idées de Platon, les formes d'Aristote, les atomes de Démocrite, les universaux de Thomas d'Aquin, le mécanisme de Descartes, les monades de Leibniz, l'a-priorisme de Kant et tant d'autres hypothèses métaphysiques, que sont-elles, sinon des réalités qui devaient exister pour que Platon, Aristote, Démocrite, Thomas d'Aquin, Descartes, Leibniz et Kant puissent remplir la vocation qu'ils sentaient en eux ; celle de dire, pour l'éternité, la vérité universelle et nécessaire? Si la Métaphysique doit être soutenue par des preuves expérimentales, elle ne saurait en trouver ailleurs aucune qui soit meilleure que les actes et les

convictions de ceux que la nature a doués de la conscience d'une vocation[1] ».

Or, qu'est-ce que cela veut dire sinon que ce n'est pas la Logique qui décide de la Métaphysique de quelqu'un, mais que c'est au contraire la Métaphysique qui décide de la Logique? Caro avait bien raison de dire que les dogmes (en Métaphysique) ne sont jamais plus près de renaître qu'au moment où l'on croit qu'ils finissent[2]. C'est ce dont, d'ailleurs, il n'est nullement difficile de se convaincre une fois que l'hypothèse est émise.

En effet, si les pragmatistes de nos jours s'acharnent tant contre la logique, c'est parce qu'ils trouvent que la logique est incapable de répondre positivement aux questions de la Métaphysique qu'ils voudraient résoudre dans le sens dont ils ont déjà l'intuition. M. Lalande l'a remarqué dans l'un de ses articles sur le nouveau mouvement philosophique[3], et W. James l'a presque avoué dans la *Philosophie de l'expérience*[4]. Ainsi, on est métaphysicien avant d'être logicien, et il est manifestement sophistique de prétendre que la logique engendre la solution des problèmes métaphysiques, vu qu'elle est elle-même engendrée par cette solution. Or, la tendance dogmatique qui nous empêche d'admettre la réalité du

1. C. Radulescu-Matru, *Elemente de Metafisica*, Bucuresti, 1912, p. 286 et suiv.

2. E. Caro, *Philosophie et Philosophes*, Paris, Hachette, 1888, p. 59.

3. André Lalande, *L'Idée de Vérité*, Revue philosophique, 1911, janvier, p. 2.

4. W. James, *Philosophie de l'Expérience* (trad. franç.), Paris, Flammarion, p. 203, 205, 214, etc.

dualisme logique n'est autre chose que cette prétention elle-même.

Mais dès lors, quel est le rôle de la Logique? Son rôle, loin d'être celui de répondre à de prétendues questions métaphysiques, est au contraire de nous apprendre à réaliser le postulat de la Métaphysique qui l'a engendrée, c'est-à-dire de nous apprendre à savoir ce que nous devons savoir pour faire ce que nous devons faire. Or, comment la logique réalise-t-elle son but? C'est en s'épurant justement de plus en plus de la psychologie et en sachant ainsi que l'objet à connaître n'existe, en tant qu'objet, que dans la mesure où il est connu, et qu'en dehors de cette connaissance, il n'existe qu'un devoir, une norme qui se confond avec notre destinée même. C'est en sachant que la caractéristique essentielle du monde, au milieu duquel nous sommes destinés à vivre notre vie, est de nature scientifique, et en nous faisant ainsi comprendre que notre grand devoir est de rendre compte de notre science à nous, c'est-à-dire de l'interprétation de la science ou de la réalisation de la destinée qui nous a été donnée. — Par conséquent, pour nous faire une idée du véritable rôle de la logique, nous devons nous demander ce qu'est au juste notre science à nous. — Qu'est-ce donc que la science que nous créons nous-mêmes? Comme l'objet ou la science à faire est notre destinée en tant qu'elle nous a été donnée, la science à nous, que nous créons nous-mêmes, ne peut être que notre destinée en tant que nous la réalisons. Ce qui veut dire qu'en ce qui concerne l'objet ou la science à faire, on peut affirmer avec Berkeley que c'est le *langage* que Dieu nous parle,

tandis qu'en ce qui concerne notre science à nous il faut dire que ce n'est plus le langage que Dieu nous parle, mais que c'est la *prière* que nous adressons à Dieu de nous aider dans l'effort que nous faisons pour comprendre son langage ou pour réaliser notre destinée. Le langage de Dieu n'intervient donc qu'au commencement et qu'à la fin de notre science à nous; il est la destinée ou la science à réaliser qui nous est donnée en échange et en vue de notre science à nous. — Ainsi, notre science à nous paraît être une prière. Mais, est-elle vraiment une prière?

Prenons un homme qui se trouve dans une situation extrêmement difficile et qui a donc extrêmement besoin de science. Que fait-il? Il s'efforce de trouver à tout prix le salut. Il concentre en lui toute la science qu'il possède (toute sa destinée passée) en vue de la solution du grave problème devant lequel il se trouve. Mais tout est vain. Il devrait donc désespérer, car il se voit dépourvu de toute force qui pourrait le faire triompher de la situation où il se trouve. Cependant, malgré la conscience de son impuissance, il ne désespère pas; il se raccroche à n'importe quoi pour sortir de sa terrible situation. — Pourquoi ne désespère-t-il pas, bien qu'il se rende compte du vain épuisement de la science ou des forces qu'il possède? C'est parce que, bien qu'il soit complètement vaincu, il lui reste encore une ressource. Quelle est-elle? C'est justement la prière ou, si l'on veut, l'intensité au plus haut degré de l'acte de philosopher. En effet, dans cet effort suprême, qui est la prière ou l'acte de philosopher au plus haut degré, il lui arrive de fondre en une science nouvelle tous les fragments de sa science passée :

il philosophe, il prie et il invente ou plutôt il trouve quelque chose qui le sauve. Il en est de même pour le savant qui émet une hypothèse géniale en présence d'un fait inexpliqué encore. Il philosophe, il prie, il invente ou plutôt il trouve quelque chose qui le délivre du cauchemar de l'inconnu. Et il en est encore de même, évidemment, pour le mystique qui, à force de prier, finit par se sentir de plus en plus pénétré par l'esprit divin.

Oui, la science — la véritable science, — et la prière — la véritable prière, — consistent, au fond, dans le même processus : le triomphe graduel de l'intelligible sur le sensible. Les grands mathématiciens sont ceux qui sentent la beauté et la moralité de leur logique; car ce qui est vrai est en même temps beau et moral. Les grands mystiques sont ceux qui organisent en doctrine, par la logique, leurs visions esthétiques et morales; car ce qui est beau et moral est en même temps vrai.

« Le moi inconscient ou le moi subliminal, dit Henri Poincaré, joue un rôle capital dans l'invention mathématique... Quelle est la cause qui fait que, parmi les mille produits de notre activité inconsciente, il y en a qui sont appelés à franchir le seuil, tandis que d'autres restent en deçà? Est-ce un simple hasard qui leur confère ce privilège? Evidemment non... Les phénomènes inconscients plus privilégiés, ceux qui sont susceptibles de devenir conscients, ce sont ceux qui, directement ou indirectement, affectent le plus profondément notre sensibilité[1].

1. Il s'agit de la sensibilité esthétique.

On peut s'étonner de voir invoquer la sensibilité à propos de démonstrations mathématiques qui, semble-t-il, ne peuvent intéresser que l'intelligence. Ce serait oublier le sentiment de la beauté mathématique, de l'harmonie des nombres et des formes, de l'élégance géométrique. C'est un vrai sentiment esthétique que tous les vrais mathématiciens connaissent... Qu'arrive-t-il alors? Parmi les combinaisons en très grand nombre que le moi subliminal a aveuglément formées, presque toutes sont sans intérêt et sans utilité; mais par cela même, elles sont sans action sur la sensibilité esthétique; la conscience ne les connaîtra jamais; quelques-unes seulement sont harmonieuses, et par suite, à la fois utiles et belles, elles seront capables d'émouvoir cette sensibilité spéciale du géomètre dont je viens de parler, et qui, une fois excitée, appellera sur elles notre attention, et leur donnera l'occasion de devenir conscientes... Ainsi c'est cette sensibilité esthétique spéciale, qui joue le rôle du crible délicat dont je parlais plus haut, et cela fait comprendre assez pourquoi celui qui en est dépourvu ne sera jamais un véritable inventeur... Toutes les difficultés n'ont pas disparu cependant[1]... C'est que le travail inconscient n'est possible que s'il est d'une part précédé et d'autre part suivi d'une période de travail conscient[2] ». « L'expérience mystique, dit M. Delacroix en parlant de l'expérience des grands mystiques chrétiens, est bien moins une expérience brute

1. Henri Poincaré, *Science et Méthode*, Paris, Flammarion, p. 55 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 54.

qu'une expérience pénétrée de doctrine... Le caractère logique de l'expérience (mystique) s'accentue à mesure qu'elle se développe ; les états qui se succèdent s'éclairent réciproquement; il vient un moment où leur succession apparaît comme la réalisation d'un programme où le plan de l'ensemble se dégage des éléments; à ce moment la doctrine est constituée et l'expérience définitivement assurée. Le mystique a trouvé la formule de sa vie; il l'a comprise; en ajoutant à ses états l'idée d'une loi qui les unit, d'un progrès qui les pose l'un après l'autre pour atteindre un absolu, il obtient enfin une expérience pleinement cohérente, qui se déroule à la manière d'un système, du réel qui est devenu du rationnel; la vie s'est systématisée progressivement devant l'esprit. Voilà donc un arrangement logique qui se poursuit en même temps que l'expérience; est-il continu, ou bien s'opère-t-il à certaines époques d'hésitation, de doute, de méditation sur la vie? profite-t-il de certaines suggestions, de certaines lectures? Le détail varie avec chaque mystique. Ce qui apparaît clairement, c'est que l'expérience s'intellectualise davantage à mesure qu'elle est plus riche[1] ». Ainsi, grand mathématicien ou grand mystique, l'homme semble puiser sa grandeur toujours à la même source. Il y aurait donc une sorte de parallélisme entre le vrai, le beau et le bien. — « On peut, dit M. Lalande, reconnaître, dans l'état actuel de nos études, trois sciences normatives irréductibles, consacrées d'ailleurs par une longue tradition, et qu'on doit

1. Henri Delacroix, *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*, Paris, Alcan, 1908, p. 348, 352.

considérer, bien plus que la métaphysique ou la théorie de la connaissance, comme l'étude de la vie spirituelle et le noyau vivant de toute philosophie : la logique, l'éthique ou morale, et l'esthétique. Entre ces trois sciences, malgré leur originalité indiscutable, et la spécificité de leur objet, il existe un parallélisme... On en trouve, par exemple, une confirmation dans le récent ouvrage posthume de M. J.-J. Gourd, *Philosophie de la Religion*, où il établit la correspondance de l'héroïsme moral, du sublime esthétique, et de l'incoordonnable logique, tous trois valeurs incontestées, et cependant « hors de la loi » du domaine normatif auquel ils ressortissent. Sans doute, chacune de ces sciences offre, sur certains points, un aspect ou un développement qui lui est propre : analogie n'est pas identité. La logique formelle, par exemple, apparaît comme une excroissance à laquelle rien ne répond dans la morale ou l'esthétique. Cependant, même dans ce cas, on trouve un caractère comparable dans les règles de la mélodie et surtout de l'harmonie. Ici, comme là, des schèmes formels se sont cristallisés en un système rigoureux, doté d'un algorithme précis, qui permet de les manipuler *in abstracto*. Il serait aussi difficile d'ajouter une note à la gamme qu'un mode au syllogisme. L'accord parfait n'a pas son rôle moins défini que la proposition universelle, ou les renversements que les oppositions. Et, d'autre part, la science harmonique, « la logique du discours musical », n'est pas plus capable à elle seule de produire la beauté que la logique formelle de réaliser une invention scientifique... L'intérêt philosophique de ce parallélisme est de nous suggérer fortement qu'une cause

commune produit ces ressemblances de détail. Lorsqu'on faisait de la Raison une législation purement intellectuelle, et définitivement formulée en quatre ou en douze articles, il pouvait sembler intolérable d'en faire dépendre la morale et l'art. Mais si l'on y voit, ainsi que j'ai essayé de le montrer, une *vection* caractéristique de la vie de l'esprit, qui ne se présente jamais « à l'état pur », qui se manifeste au sein des matières très diverses, comme un même levain en différentes pâtes; qui, par suite, apparaît sous les formes les plus variées, et pourtant reste toujours une dans sa direction fondamentale; — on comprendra que les valeurs scientifiques, éthiques et artistiques puissent y trouver une loi commune et soient comme les faces extérieures d'une pyramide, qui, tout en se tournant le dos l'une à l'autre, concourent pourtant au même sommet[1] ». — Or, que signifie ce parallélisme des trois sciences normatives? Il signifie justement la position de la prière ou, ce qui revient au même, de la religion comme source commune du vrai, du beau et du bien. — « La vérité, la beauté, la moralité, dit M. Brunschvicg, naissent dans l'univers parce que l'esprit est capable de concentrer en lui les multiples impressions qui correspondent aux multiples parties de l'univers, parce qu'il en fait sous un triple point de vue une totalité. La loi qui oriente son activité vers la vérité, vers la beauté, vers la moralité, se trouve donc une loi unique, la loi d'unité... La réalité du principe spirituel est le fondement théorique

1. André Lalande, *Du Parallélisme formel des Sciences normatives*, Revue de Métaphysique et de Morale, 1911, p. 528 et suiv.

de la religion... Pour qu'il y ait dans l'homme une place pour la vie religieuse, il faut que l'homme porte en lui-même le principe supérieur qui est sa raison d'être, et il faut qu'il le porte comme un idéal efficace pour l'action... Chaque fois que nous pensons, que nous aimons, que nous agissons, chaque fois que nous faisons œuvre spirituelle, nous ne pouvons manquer d'obéir à la loi de notre esprit, à la loi d'unité. Tout effort d'intelligence aboutit à formuler de nouveaux jugements, c'est-à-dire à marquer un nouveau lien entre nos idées; de jugement en jugement, l'esprit tend à coordonner toutes les idées en un système unique, qui constituerait la synthèse de notre connaissance. De même, tout l'effort de notre volonté est de découvrir de nouveaux moyens pour atteindre le but poursuivi, et, de moyen en moyen, de ramener toute notre conduite à un système unique qui exprime la totalité de notre être moral... L'idéal d'unité spirituelle est donc toujours présent en l'homme; c'est lui qui préside à chacune de ses actions, qui inspire chacune de ses pensées, qui explique chacun de ses progrès... [1] ». — Oui, il y a quelque chose en nous qui nous éloigne du mal lorsque nous y sommes, et que nous représentons ou continuons lorsque nous allons vers le bien. Nous croyons en nous-mêmes quand nous croyons en Dieu, et nous croyons en Dieu quand nous croyons en ce qu'il y a de meilleur en nous. Il y a là une vérité qui a toujours été confirmée par les âmes d'élite. — En fouillant ma vie, dit Renou-

1. Léon Brunschvicg, *Introduction à la Vie de l'Esprit*, Paris, Alcan, 3[e] éd., 1911, p. 155 et suiv.

vier, « j'ai découvert bien des actes reprochables... Malgré tout l'espérance me soutient. Je crois en la bonté de Dieu, je crois que sa justice n'est pas la nôtre. Je crois en moi. Après le sommeil, qu'importe qu'il soit court ou de longue durée, — il n'y a pas de durée pour le sommeil de la mort, — le réveil de nouveau ouvrira les paupières ; de nouveau il faudra se lever, tracer son sillon laborieusement, courageusement. *Semper eadem sed aliter. Aliter*, je veux dire dans un autre milieu, dans d'autres circonstances. C'est la série des épreuves [1] ».

Ainsi, notre science à nous paraît en effet consister, en dernière analyse, en ce qu'on pourrait appeler vraiment une prière. — Voilà donc ce que doit nous apprendre la logique.

En d'autres termes, et pour résumer ce qui précède, nous ne pouvons connaître du monde que ce qui nous en est donné et à mesure que quelque chose nous en est donné. Prétendre donc connaître le tout par des parties données d'une manière bien fragmentaire et bien progressive, c'est commettre un véritable sophisme. En tout cas le monde ne saurait nous apparaître que comme la réalisation d'une science passée, en sorte que le rapport entre lui et son créateur n'est pas un problème, mais le postulat métaphysique ou la vocation avec laquelle nous venons au monde et par laquelle nous commençons la réalisation de notre intelligible dans notre sensible, c'est-à-dire la réalisation du monde à venir ou de la science future à

1. Renouvier, *Derniers Entretiens* (recueillis par Prat). Paris, Armand Colin, 1904, p. 6.

propos du monde donné ou de la science passée. Or, plus on réalise de l'intelligible dans le sensible, plus on acquiert de la science et plus on s'aperçoit que l'idéal suprême est d'arriver à la personnalité altruiste opposée à l'individu égoïste.

En effet, la même disposition de volonté qui nous fait penser un *monde*, c'est-à-dire un ensemble de réalités indépendant de chaque esprit, et par suite, identique pour tous, nous assigne nécessairement dans ce monde une place minime, et surtout nous force à nous considérer nous-mêmes, en tant qu'objet, comme nous considérerions un de nos semblables. Penser et poser comme une valeur scientifique ferme le concept de l'homme est impossible, à moins que nous ne fassions entrer notre propre individu dans l'extension de ce concept, exactement au même titre que nous y faisons entrer les autres hommes. Par la sensation, les choses sont d'autant plus grandes qu'elles sont plus voisines de nous et qu'elles nous intéressent davantage : ma main placée devant mes yeux recouvre tout un passage et tient plus de place qu'une ville aperçue dans une perspective lointaine. La raison lui rend sa dimension et la remet à sa place; elle me force à cesser d'être le centre des choses et de tout rapporter au point où je suis. Ou bien donc ma volonté sera infidèle, dans l'action, à l'attitude qu'elle est obligée de prendre dans la science; ou bien elle reconnaîtra que ma valeur individuelle n'est, elle aussi, qu'une unité parmi un nombre indéfini d'unités; et par là, elle se posera comme une personne morale au milieu d'un règne de justice.

Mais on n'arrive à l'idéal suprême que par bien des

étapes, étapes qui sont les idéaux particuliers ou les diverses idées des sciences que nous avons à réaliser. Et ce sont surtout ces idéaux particuliers qui, venant immédiatement après le postulat métaphysique, nous suggèrent de plus en plus l'idéal suprême ou le personnalisme. — Mais d'où viennent ces idéaux particuliers? Ils viennent de l'histoire même du postulat métaphysique qui va dans le sens du triomphe le plus intense possible de l'intelligible sur le sensible. — La conscience qu'on a ou qu'on prend de ce processus qui va du postulat métaphysique à l'idéal est le sentiment ou la conscience de la vocation. On se sent appelé à réaliser l'intelligible dans le sensible en vue de la subordination de l'individu égoïste et de l'affirmation de la personnalité altruiste. Le fait de méconnaître la destinée qui nous est donnée et qu'il s'agit pour nous de réaliser, est la tendance dogmatique.

Mais une pareille conception ne conduit-elle pas au fatalisme, et, comme telle, n'est-elle pas la suppression même de la liberté et, partant, de la responsabilité qui définissent la moralité? Il y a là vraiment une question, mais qui, comme toute question, ne saurait être résolue que si elle est bien posée. Certes, notre conception conduit au fatalisme. Mais le fatalisme exclut-il la liberté? C'est à propos de la *fatalité* précisément que M. André Lalande a fait la remarque suivante : Si nous trouvons dans la discussion contemporaine un problème longtemps débattu, qui paraît insoluble et chargé de quelque verbiage, il y a lieu de soupçonner que ce n'est pas un vrai problème, mais une vieille question dégénérée et dont le sens s'est perdu. L'alternative du déterminisme et de la liberté est

dans ce cas[1]. En effet, reportons-nous à notre distinction entre le sensible et l'intelligible. Dès lors, on voit bien que la liberté n'est que le déterminisme même, mais vu par la lumière de l'intelligible, tandis que le manque de liberté est ce même déterminisme, mais considéré par la force aveugle, donc tyrannique, du sensible. Chaque être, en général, et, par conséquent, chaque homme en particulier, est donné dans un certain milieu et prédestiné à vivre une partie de ce milieu. Voilà la fatalité. Mais notre rôle à nous, les hommes, dès que nous en prenons conscience, est justement de distinguer, dans cette fatalité, entre le déterminisme et la liberté. Ainsi, nous sentons tous le devoir que nous avons de transformer la fatalité en liberté, c'est-à-dire de connaître le milieu où nous nous trouvons et d'agir en connaissance de cause (être vraiment libres). Mais, en même temps, nous nous apercevons tous que nous sommes poussés dans des directions contraires par des passions jaillies d'une force diamétralement opposée à l'intelligible; et le plus souvent nous nous laissons entraîner par ces passions au lieu de remplir notre devoir. Aussi nous arrive-t-il de perdre le véritable sens de la question et de voir là un dilemme au lieu d'une antinomie dont la thèse aussi bien que l'antithèse, ainsi que l'a dit Kant, sont également vraies.

Le péché originel dont nous parle la Bible a été sûrement commis le jour où l'homme s'est imaginé que sa science était autre chose que la prière qu'il devait adresser

1. André Lalande, *De la Fatalité*, Revue philosophique, 1896, vol. XLII, p. 225.

à son créateur. C'est un péché de principe qui se commet chaque fois que l'homme ne voit pas une prière dans sa science. — Ainsi, la science est d'abord une donnée, c'est notre destinée même. Quant à la science que nous créons nous-mêmes, elle est la réalisation de notre destinée ou l'interprétation que nous donnons à la science qui nous est donnée. Il semble donc que les choses se soient passées de la manière suivante : Dieu a dit à l'homme : Je te crée et en tant que *simple* création tu es une volonté sensible; mais en tant que *ma* création tu es une volonté intelligible. Je t'ai donné la destinée présente, mais c'est à toi de te tracer ta destinée future. — Or, comment l'homme peut-il se tracer sa destinée future? C'est en concevant la science (l'effort scientifique) comme une prière, c'est-à-dire en s'efforçant, devant l'objet qui lui est donné, de vaincre son sensible par son intelligible, et de voir ainsi à la fois la vanité de son individualité égoïste et la force de sa personnalité altruiste ou de ses catégories qui s'appellent l'amitié, l'amour de la famille, l'amour de la patrie, l'amour de la société, l'amour du vrai, l'amour du beau, l'amour du bien, l'amour de Dieu... Voilà ce qui est ou ce qui doit être vraiment *grand* dans la création de la science, voilà ce que doit nous apprendre, en fin de compte, la logique arrivée à son maximum de pureté. — Certes, il ne sera pas ainsi dans le pouvoir de la logique de faire surgir d'un esprit, à un moment donné, des hypothèses vraies, mais il sera dans son pouvoir d'apprendre à cet esprit, s'il la comprend, d'abord comment il doit juger les hypothèses qui se présentent, et ensuite comment il pourrait, avec le temps, émettre de pareilles hypothèses. Car, en partant de

la lutte entre l'intelligible ou la personne humaine et le sensible ou l'individu animal, notre logique sera l'étude même de cette lutte, et elle nous apprendra justement les moyens par lesquels l'intelligible a généralement raison du sensible, et dont le triomphe constitue précisément l'accord cherché ou la science. Elle nous apprendra ainsi que la science n'est possible que dans la mesure où l'homme est une personne morale qui forme ou qui aspire à former un tout avec tout ce qui l'entoure, et qui, par conséquent, s'efforce d'agir conformément aux lois du déterminisme le plus universel possible. La première forme de la science sera donc constituée par la synthèse même de nos propres états de conscience. Puis la science sera la synthèse des autres, et, de la sorte, elle s'élargira à l'infini et vers l'infini. Notre logique nous apprendra que nous sommes à la fois donnés dans le plus rigoureux déterminisme et tendant à nous en échapper par le fait même d'y pénétrer davantage. Ce qui veut dire que la science qu'étudiera notre logique ainsi conçue, loin d'être un obstacle à nos aspirations métaphysiques, loin de contredire la liberté qui caractérise la personne humaine, sera au contraire la force et la lumière même qui nous conduira au but vers lequel nous pousse l'intimité de notre être. Pénétrer toujours plus profondément le déterminisme, tracer toujours plus large la route de la science, affirmer toujours plus intensivement l'intelligence, c'est justement être toujours plus libre et plus près du but suprême, où il n'y a plus ni lutte ni déterminisme, mais où tout ce qui existe constitue un seul et même être, chacun gardant toutefois sa personnalité, car le seul changement effectué sera que

chacun connaîtra dans le présent tout ce qui a été fait dans le passé et sera conçu dans l'avenir.

Mais, en tant qu'hommes, nous ne saurions prétendre faire tout cela que peu à peu et nullement d'un coup. Notre Logique nous apprendra à raisonner de la sorte : Il faut qu'un homme, digne d'être appelé un homme normal, soit de mauvaise foi pour ne pas reconnaître qu'il est capable de distinguer entre la simple croyance et la connaissance proprement dite. En effet, tout homme capable de raisonner sait que dire « je crois que cet objet est ainsi et non pas autrement », n'est nullement la même chose que dire « je sais, j'affirme que cet objet est ainsi et non pas autrement ». Il y a donc une différence bien marquée entre la croyance et la connaissance. — Or, tout homme doit encore savoir que la connaissance se trouve entre deux genres de croyances : 1° Une croyance qui précède la connaissance et dont la connaissance est sortie ; 2° Une croyance qui suit la connaissance et à laquelle la connaissance conduit. En ce qui concerne le rapport entre la croyance initiale, ou l'hypothèse proprement dite, et la connaissance, point de grande difficulté, car la croyance initiale ou l'hypothèse est le germe même de la connaissance. — Je vois quelque chose au loin. Est-ce un arbre ? Est-ce un homme ? Je crois d'abord que c'est un petit arbre. Je mets ma croyance à l'épreuve et je finis par savoir que c'est un homme. — Mais, quant au rapport entre la connaissance et la croyance finale, ou la foi, il se présente dès le premier abord comme un abîme impossible à franchir : la connaissance finit par poser une croyance située bien au delà

d'elle-même. — D'où vient, par exemple, l'homme que je viens de voir? Pourquoi vit-il? Quel est son sens dans ce monde? Pourquoi ce monde existe-t-il? Qui-est-ce qui a fait le monde? Est-ce Dieu? Mais pourquoi Dieu a-t-il fait le monde? Comment? Dieu ne se suffit-il pas à lui-même? Comment? Il est Dieu et il éprouve cependant le besoin de créer un monde? Or, la réponse que je donne à toutes ces questions ne saurait être évidemment qu'une croyance : Je crois que c'est Dieu qui a fait le monde ou je crois que le monde est le produit d'un hasard, etc.; de toutes façons donc « je crois » et « je ne sais pas ». — Mais ce genre de croyance est-il de même nature que celui que nous avons vu conduire à des connaissances? Nullement. — Cependant, ne pourrait-on pas trouver un moyen quelconque qui soit comme une sorte de pont entre la connaissance et la croyance que la connaissance projette si loin d'elle? Au moment où nous nous posons une pareille question, nous passons du domaine de la science dans celui de la philosophie. La philosophie consiste justement dans l'étude de ce rapport entre la connaissance et la croyance finale. Or, les philosophes ont été presque unanimes à croire à la possibilité de construire un pont qui nous aide à passer du domaine de la connaissance dans celui de la croyance. Le seul différend entre eux a consisté dans la manière de construire le pont en question et non pas dans la croyance à la possibilité ou à l'impossibilité de la construction elle-même. Tous voulaient construire un pareil pont, et le construire d'un seul coup pour l'éternité; mais, tandis que les uns étaient d'avis qu'il fallait réaliser

cette construction de telle manière, — les autres soutenaient au contraire qu'il fallait procéder de telle autre manière. Nous ne ferons pas comme ces philosophes. Nous devons savoir que le pont en question ne peut être construit par l'homme que peu à peu et nullement d'un coup; — qu'il n'est accessible qu'à ceux dont la science se reconnaît comme étant par rapport à la croyance finale, qu'elle projette, ce que l'infiniment petit est par rapport à l'infiniment grand. C'est-à-dire que nous devons savoir, que nous ne devenons infiniment grands que dans la mesure où nous nous apercevons de notre infiniment petit, et que nous ne devenons nous-mêmes que dans la mesure où nous nous voyons dans les autres. — Sans doute, il y a des hommes capables d'une certaine vision, ou d'une certaine intuition intellectuelle, de la croyance finale. Mais, précisément, cette vision, ou cette intuition intellectuelle, a bien des degrés : elle n'est complètement légitime qu'au cas où elle provient de l'épuration radicale d'une intuition sensible, c'est-à-dire au cas où elle jaillit du triomphe définitif de l'intelligible sur le sensible.

---

# CONCLUSION

L'homme ne se contente que bien difficilement d'une philosophie qui prêche la modestie. Pourquoi? Parce qu'il y a une sophistique de la vie sensible en face d'une logique de l'idéal intelligible, et qu'il est extrêmement difficile, parce qu'il est extrêmement méritoire, de s'apercevoir qu'il doit y avoir une logique de l'idéal intelligible puisqu'il y a une sophistique de la vie sensible. Aussi l'homme va-t-il quelquefois jusqu'à croire que c'est l'instinct de la vie sensible qui est le créateur de ce qu'il y a de meilleur en lui, de cette intelligence qui l'invite à la réflexion, c'est-à-dire à la sagesse. Et il ne saurait admettre facilement la position du problème de la connaissance d'une manière dualiste, car une pareille position gênerait sa tendance dogmatique qui le pousse à tout savoir pour tout dominer. Kant a eu le grand mérite d'entrevoir la véritable nature de la Logique humaine. Il a bien vu qu'il était grandement besoin d'une Logique qui nous conduise à une science à la fois relative et nécessaire, car la véritable science humaine a, en effet, ce double caractère. Mais la manière dont il satisfait à ce besoin si légitime n'est pas encore tout à fait suffisante. Kant n'a

pu se défaire complètement du dogmatisme qui caractérise notre esprit présomptueux. Certes, il a eu le grand mérite d'avoir voulu montrer que l'esprit humain se définit à la fois par sa petitesse et par sa grandeur. Mais, au lieu de chercher la grandeur par la petitesse, il a eu, lui aussi, la faiblesse de chercher la petitesse par la grandeur. Ainsi, il a d'abord vu, comme un vrai génie, que, contrairement à ce que disaient ses prédécesseurs, la base de la véritable Logique ne saurait être que ce dualisme même qui nous est primitivement donné dans chacune de nos connaissances et que, par conséquent, la Sensibilité n'était pas une Raison confuse, de même que la Raison n'était pas une Sensibilité transformée. Mais, comme il est encore resté plus ou moins dogmatique, il n'a pas pu ne pas entreprendre une atténuation de ce dualisme qui ne saurait que s'opposer à une tendance dogmatique. Aussi recourt-il à cette aperception transcendantale, — l'entendement, — ou conscience en général, — à moitié sensible à moitié intelligible, qui devait apporter cette atténuation. Mais, de la sorte, le dualisme du sensible et de l'intelligible, qui caractérise la conscience de chacun de nous et d'où Kant est primitivement parti, n'est plus lui-même ; il devient le dualisme insoutenable de la spontanéité et de l'identité numérique qui caractérise la conscience en général imaginée par Kant. Cependant, telle qu'elle est, la philosophie de Kant est encore un anti-dogmatisme plutôt qu'un dogmatisme, et elle montre encore assez bien la bonne voie à ceux qui se donnent la peine de la lui demander. Car elle n'est en dernière analyse que la philosophie même de ces véritables philo-

sophes que la tradition considère comme les plus grands, à savoir Socrate et Descartes. En effet, Kant se propose, au fond, le même but que Socrate et Descartes : concilier la science et la religion ou, si l'on veut, la raison pratique avec la raison théorique[1]. Mais il y a une différence notable entre lui et ceux-ci quant à la manière d'atteindre ce but commun. L'homme est, de par sa nature même, exposé à être présomptueux et, par suite, pressé. C'est cette présomption justement qui a empêché Kant de partir en dualiste décidé dans le domaine de la connaissance. C'est elle encore qui a empêché les philosophes post-kantiens, surtout ceux d'Allemagne, de voir que ce qu'il y avait de vraiment philosophique dans Kant, c'était son dualisme et, partant, son antidogmatisme, et nullement sa méthode transcendantale qui, avec Fichte, Hegel, etc., est arrivée à subordonner l'esprit universel à une sorte d'esprit individuel, — l'esprit allemand, — ce qui est, manifestement, l'antithèse même de la véritable philosophie. C'est elle donc qui a conduit la philosophie contemporaine, plus particulièrement la philosophie allemande, au mysticisme qui paraît la caractériser de plus en plus, mais dont la force aveugle devra, certes, céder un jour de son intensité devant la force éclairée de la raison. Victor Cousin a admirablement peint la philosophie post-kantienne par les mots suivants : « On n'avait pas osé

1. Voir à ce sujet : 1° En ce qui concerne Kant : Victor Delbos, *La Philosophie pratique de Kant* ; Cf. aussi notre *Essai sur le rapport entre le dualisme et le théisme de Kant* ; 2° Pour Socrate : Emile Boutroux, *Etudes d'histoire de la Philosophie* ; 3° En ce qui concerne Descartes : Etienne Gilson, *La liberté chez Descartes et la théologie.*

admettre l'existence d'un Dieu invisible et voilà maintenant qu'on aspire à entrer en communication immédiate avec lui tout comme avec les objets sensibles et les objets de la conscience. C'est une faiblesse extrême pour un être raisonnable de douter ainsi de la raison, et c'est une témérité incroyable, dans ce désespoir de l'intelligence, de rêver une communication directe avec Dieu. Ce rêve désespéré et ambitieux, c'est le mysticisme. Il nous importe de séparer avec soin cette chimère, qui n'est pas sans danger, de la cause que nous défendons[1]. Il nous importe d'autant plus de rompre ouvertement avec le mysticisme qu'il semble nous toucher de plus près, qu'il se donne pour le dernier mot de la philosophie, et que, par un air de grandeur, il peut séduire plus d'une âme d'élite, particulièrement à l'une de ces époques de lassitude où, à la suite d'espérances excessives, cruellement déçues, la raison humaine, ayant perdu la foi en sa propre puissance sans pouvoir perdre le besoin de Dieu, pour satisfaire ce besoin immortel, s'adresse à tout, excepté à elle-même[2] ».

Mais si Kant vivait encore et s'il voyait le progrès du mysticisme contemporain, il écrirait peut-être une nouvelle *Critique de la raison pure*, plus efficace que la pre-

1. Cette cause est le spiritualisme que Cousin, ainsi que l'a remarqué M. Boutroux, finit par assimiler à la religion. La philosophie apparaît à Victor Cousin, dit M. Boutroux, « comme un sacerdoce laïque, dont la mission est de combattre les mauvaises doctrines ». Emile Boutroux, *Etudes d'histoire de la Philosophie*, 2e édit., Paris, Alcan, 1901, p. 440-441.

2. Victor Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, Paris, Didier, 5e éd., 1856, 5e leçon, p. 104-105.

mière et qui couperait ainsi plus radicalement ces racines du mysticisme si dangereuses pour la véritable religion. Il s'apercevrait peut-être que le mysticisme contemporain a l'une de ses sources justement dans ce qu'il avait encore laissé de mystique dans son œuvre éminemment antimystique. Mais, quoi qu'il en soit, toujours est-il que la discussion Crusius-Wolff que Kant avait cru un moment bannie de la philosophie, se retrouve presque telle quelle dans la philosophie de nos jours. La justification de la croyance dans nos aspirations métaphysiques, disent les intellectualistes, doit être cherchée dans le fait d'insister sur le caractère nécessaire de la science. Cette justification, disent les anti-intellectualistes, doit être cherchée dans le fait d'insister sur le caractère relatif de la science. Il est hors de toute discussion, disent les intellectualistes, que l'homme, ne fût-ce que pour pouvoir vivre, doit connaître le monde qui l'entoure. Or, comment y arrive-t-il? D'abord il paraît y arriver tout naturellement, par ses sens : vue, ouïe, toucher, etc. Mais il semble y arriver aussi et surtout en se conformant à certaines règles, — principe d'identité, etc., — qu'on appelle des lois logiques et qui paraissent être d'une tout autre nature que les sens proprement dits. Car l'homme s'est constitué une science appelée *Logique* qui a pour objet précisément l'étude de ces règles auxquelles il se sent contraint à se conformer dans sa nécessité de connaître le monde. Comment donc cette science, la logique, doit-elle concevoir ces règles pour les mieux étudier, c'est-à-dire pour qu'elles servent le mieux possible à l'homme dans la recherche de la connaissance? Quelle

origine et, par suite, quelle portée doit-elle leur attribuer par rapport à l'origine et à la portée des Sens proprement dits? Les règles logiques, disent les intellectualistes, sont les lois mêmes auxquelles les sens doivent nécessairement se soumettre pour nous fournir de véritables connaissances, c'est-à-dire des formules conceptuelles parmi lesquelles se trouvent justement celles du devoir moral, de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu. Cependant, qui nous dit, répliquent les anti-intellectualistes, que les lois logiques ne sont pas des règles pratiques extraites de la fonction même des sens, c'est-à-dire de la psychologie, dans le but précisément de servir de point d'appui à ceux qui ne peuvent pas se mettre d'un coup en contact direct avec la réalité; et que de la sorte la véritable connaissance ne reste pas en dernière analyse celle des sens, c'est-à-dire l'intuition issue vraiment de la spontanéité de l'âme et représentant ainsi effectivement la liberté qui caractérise la personne éthico-religieuse de l'homme? Aussi les intellectualistes s'efforcent-ils de *concilier* les Sens avec la Raison, tandis que les anti-intellectualistes s'efforcent de *concilier* la Raison avec les Sens. Chez les uns comme chez les autres il ne s'agit plus, comme avant Kant, d'une réduction sans opposition entre les termes du dualisme qui nous est primitivement donné, mais d'une *conciliation*, comme chez Kant. Et la seule différence entre eux et Kant, d'une part, et entre eux-mêmes, d'autre part, consiste dans le choix de l'élément qui doit réaliser la conciliation. Or, où est la vérité? En présence de cette discussion logicisto-psychologiste qui paraît sans issue, nous nous sommes demandé si, pour

justifier la croyance dans nos aspirations métaphysiques, il est besoin d'insister, soit sur le côté relatif, soit sur le côté nécessaire de la science, et de nous ranger ainsi soit parmi les intellectualistes, soit parmi les anti-intellectualistes ; s'il ne vaut pas mieux partir du dualisme logique qui nous est primitivement donné, comme de quelque chose de profondément réel, prendre la science telle qu'elle se présente à nous dès sa première manifestation, c'est-à-dire à la fois relative et nécessaire ; dire ainsi que, d'une part, il semble bien légitime d'affirmer avec les intellectualistes que la connaissance vraiment scientifique (vraiment connaissance) n'est possible que par la logique, c'est-à-dire que par le fait de saisir l'essentiel dans le particulier, mais que, d'un autre côté, il ne paraît pas moins légitime d'affirmer, avec les anti-intellectualistes, que nulle part et jamais, l'expérience ne se présente sous forme d'essence, qu'elle se présente partout et toujours sous forme d'accident ; que, par conséquent, les concepts des intellectualistes sont, en effet, loin d'exprimer la réalité telle qu'elle nous est donnée, mais qu'ils expriment toutefois la direction rationnelle de cette réalité, et qu'il y a ainsi place pour une logique nouvelle, différente de la logique que défendent les intellectualistes et que peuvent attaquer les anti-intellectualistes. Mais, en quoi consiste au juste une telle logique ? Ce n'était pas ici le lieu de le dire. Par le présent travail nous n'avons fait autre chose que nous poser la question de la possibilité d'une pareille logique. Or, ce qui précède semble en effet nous inviter à accepter comme un devoir cette possibilité. Cependant, l'idée essentielle de cette logique se dégage assez nettement de ce qui précède.

Ainsi notre logique ne saurait être ni celle des intellectualistes qui étudie les manifestations d'un soi-disant intelligible enfermé en lui-même et par suite aussi éloigné que possible de tout rapport avec le sensible ; ni celle des anti-intellectualistes qui étudie un prétendu intelligible engendré par le sensible ; mais elle sera cette logique vraiment humaine qui consiste dans l'étude de la lutte de l'intelligible avec le sensible et dont le but est de nous apprendre comment la véritable science surgit du triomphe de l'intelligible sur le sensible. Et de la sorte, elle n'aura plus à s'occuper de ce prétendu problème métaphysique de l'essence de l'objet, c'est-à-dire de l'essence du monde, qu'intellectualistes et anti-intellectualistes érigent également en juge de sa légitimité et de sa valeur. Mais elle partira de ce postulatum métaphysique avec lequel nous venons au monde, postulatum qui consiste dans cette lutte même entre l'intelligible et le sensible d'où sort soit l'erreur soit la vérité ; et elle aura ainsi à suivre uniquement la réalisation progressive de la science ou la marche triomphante de l'intelligible sur le sensible.

Par conséquent, notre attitude diffère de celle du kantisme en ce qu'elle est plus antidogmatique qu'elle. Et, elle est ainsi, parce qu'elle doit être aussi radicalement dualiste que possible dans l'explication de la science. La première vérité pour nous est celle qui consiste à nous dire qu'il faut avoir le courage d'être sincère, de reconnaître notre petitesse et de demander à la logique non pas de nous conduire à la Métaphysique mais de nous enseigner la manière de réaliser la Métaphysique qui nous

est donnée. C'est de cette vérité que nous voudrions qu'on parte dans la construction d'une logique qu'on veut voir conduire aux fins visées par la philosophie. Et peut-être que, de la sorte, nous arrivons même à nous apercevoir de notre véritable grandeur autrement belle, autrement majestueuse, autrement sublime, autrement noble que celle que nous fait imaginer notre présomption. Car, en science, comme en philosophie et comme en toute chose, la grande question n'est pas celle de parcourir, mais celle de la manière de parcourir un chemin donné ; la grande question n'est pas celle de posséder la science ; mais celle de posséder la véritable science, c'est-à-dire de savoir où va la science qu'on possède : est-elle sur la bonne ou sur la mauvaise route ? Le véritable rôle de la logique et, par suite, de la philosophie n'est pas de nous dire que nous sommes savants ou vertueux, mais, au contraire, de nous montrer combien nous sommes ignorants et vicieux et combien, ainsi, nous avons besoin de science et de vertu. Et c'est à cette vérité précisément que nous a conduit la considération du dualisme sur lequel sera construite notre logique, et, partant, notre philosophie. Et c'est à elle encore que nous conduit la considération de l'histoire de l'humanité. Supposons que le rôle de la philosophie se réduise à ce que nous enseignent les intellectualistes et les anti-intellectualistes, à savoir, à nous dire ou bien avec les anti-intellectualistes : prenez prise sur le sensible, par votre propre force de même nature que lui, mais plus intense que lui, pour votre utilité immédiate, car la réalité consiste dans le sensible, c'est-à-dire dans une sorte de lutte pour la vie, et toute la question est de

vaincre la résistance de la donnée sensible par des moyens forgés de la même matière qu'elle ; ou bien avec les intellectualistes : enfermez-vous bien dans le domaine de la raison et vous verrez que le sensible n'est qu'une pure illusion ou qu'un mot dépourvu de tout sens et de toute réalité. Admettons tout cela et demandons-nous ce qui s'ensuivra. Il s'ensuivra que ceux qui viendront dans des conditions de vie favorables auront plus de chance que les autres pour être des vainqueurs ; qu'il restera cependant une quantité de vaincus dont la plupart seront peut-être ceux qui ont été faibles, mais dont fera partie aussi un très grand nombre de ceux qui ont été forts. Or, à quoi s'en tiendront ceux-ci ? Qu'enseignent sur ce point les intellectualistes et les anti-intellectualistes aux vaincus du monde sensible ? Rien ou à peu près. Heureusement, nous connaissons le dernier mot de ceux que l'humanité, à la suite du noble courage avec lequel ils ont su rester les mêmes épris de l'idéal intelligible en face des plus terribles vicissitudes de la vie sensible, a consacrés comme grands ; ceux-ci ont lutté jusqu'à leur dernier souffle contre le sensible, mais par l'idéal intelligible, et pour cet idéal. Voilà, semble-t-il, le dernier mot de la véritable philosophie. Mais, s'il en est ainsi, la sagesse doit consister à nous apprendre bien autre chose qu'à vaincre le sensible par le sensible, ou qu'à nous enfermer dans un prétendu fort non sensible. Le rôle de la véritable philosophie paraît être, en effet, de nous montrer la réalité profonde, dans le domaine du sensible, de cet idéal qui a soutenu ceux qui ont été vaincus, pour le moment, par le sensible, jusqu'à les transformer en

vainqueurs, pour l'éternité, de ce même sensible, idéal qui nous garde effectivement contre les passions jaillies du fond du sensible. Regardons ceux que l'humanité a consacrés comme grands (un Socrate par exemple). Qu'ont-ils fait durant ce qu'on appelle leur vie terrestre? Ils se sont posé un idéal qui devait transformer le sensible en intelligible et ils sont morts dans leur idéal. Ils sont morts? Non. Ils ont réussi à s'affranchir véritablement de la vie sensible qui compte ses moments, pour entrer peut-être d'emblée dans la vie purement intelligible qui est l'éternité même. Mais descendons à des êtres que nous avons connus nous-mêmes. Nous entrons dans la vie sensible en nous posant un idéal intelligible. Mais... tandis que les uns persistent dans leur idéal, malgré la série des vicissitudes de la vie sensible et dans cette série même qui paraît ne plus finir, d'autres y renoncent et cherchent leur bonheur dans des directions différentes sinon même diamétralement opposées. Qui oserait dire que les véritables malheureux sont les premiers? Les idéalistes, qu'ils atteignent ou qu'ils n'atteignent pas leur idéal intelligible dans leur vie sensible, n'en sont pas moins dans leur idéal au moment de leur mort sensible. Ils meurent dans un effort d'idéalisation; ils meurent dans une prière et ils savent où ils vont.

---

# ERRATA

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Page | 15, | note 2, | ligne 3, | au lieu de | zuverlässigkeit, lire Zuverlässigkeit. |
| — | 18, | — | — 4, | — | â la Raison, lire à la Raison. |
| — | 62, | — | — 18, | — | montrerque, lire montrer que. |
| — | 99, | — 1, | — 4, | — | *a intellectualia*, lire *ac intellectualia*. |
| — | 115, | — | — 17, | — | πάτηρ, lire πατὴρ. |
| — | 135, | — | — 25, | — | χένον, lire χενόν. |
| — | 161, | — | — 24, | — | en saurait, lire ne saurait. |
| — | 166, | — | — 5, | enlever les guillemets. | |
| — | 168, | — 1, | — 1, | au lieu de | Matru, lire Motru. |

# TABLE DES MATIÈRES



---

Paris. — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette.

**LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN**

FÉLIX ALCAN ET R. LISBONNE, ÉDITEURS

## PHILOSOPHIE — HISTOIRE

# CATALOGUE

DES

# LIVRES DE FONDS



OUVRAGES PARUS EN 1912 et 1913 : Voir pages 2, 6, 15, 17, 18, 21, 26, 28, 29 et 30.

*On peut se procurer tous les ouvrages qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires de France et de l'Étranger.*

*On peut également les recevoir* franco *par la poste, sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande des* TIMBRES-POSTE FRANÇAIS *ou un* MANDAT *sur Paris.*

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6e

JANVIER 1914

Les ouvrages dont le titre est précédé d'un *astérisque* (*) sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des élèves et des professeurs et pour les distributions de prix des lycées et collèges.

# BIBLIOTHÈQUE
# DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

(*Envoi gratuit, sur demande, du prospectus* par ordre de matières *de la Bibliothèque de philosophie contemporaine*)

## VOLUMES IN-16, BROCHÉS, A 2 FR. 50

### Ouvrages parus en 1912 et 1913 :

BAUER (A.). *** La conscience collective et la morale.** (*Couronné par l'Institut.*) 1912.
BONET-MAURY (G.), correspondant de l'Institut. **L'unité morale des religions.** 1913.
BOURDEAU (J.), membre de l'Institut. **La philosophie affective.** 1912.
DIDE (Dr Maurice), médecin en chef des Asiles. **Les idéalistes passionnés.** 1913.
EMERSON. **Essais choisis.** Traduits par Hte MIRABAUD-THORENS. Préface de H. LICHTENBERGER, professeur adjoint à la Sorbonne. 1912.
ESTÈVE (L.). **Une nouvelle psychologie de l'impérialisme.** *Ernest Seillière.* 1913.
EUCKEN (R.), professeur à l'Université d'Iéna. **Le sens et la valeur de la vie.** Traduit par M.-A. HULLET et A. LEICHT. Avant-propos de H. BERGSON, de l'Institut. 1912.
FINNBOGASON (G.), docteur en philosophie. **L'intelligence sympathique.** Traduit par A. COURMONT, agrégé de l'Univ., ancien lecteur à l'Univ. de Reykyavik. 1914.
HACHET-SOUPLET (P.), directeur de l'Institut de psychologie zoologique. **De l'anim' à l'enfant.** 1913.
HALBWACHS (M.), agrégé de philosophie, docteur en droit et docteur ès lettres. **La théorie de l'homme moyen.** *Essai sur Quetelet et la statistique morale.* 1913.
HÖFFDING (H.), professeur à l'Université de Copenhague. ***Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie.** Traduit et précédé d'une préface par J. DE COUSSANGE. 1912.
JOUSSAIN (A.). **Esquisse d'une philosophie de la nature.** 1912.
LE ROY (E.). **Une philosophie nouvelle.** *Henri Bergson.* 2e édit. 1912.
MARTIN (Eug.), professeur de philosophie au collège de Villefranche-de-Rouergue. **Psychologie de la volonté.** Préface de P. MALAPERT. 1913.
PALANTE (G.), agrégé de philosophie. **Pessimisme et individualisme.** 1914.
PAULHAN (Fr.), correspondant de l'Institut. **L'esthétique du paysage.** Avec 14 planches hors texte. 1913.
RIBOT (Th.), de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France. **La vie inconsciente et les mouvements.** 1914.
ROBERTY (E. de). **Les concepts de la raison et les lois de l'univers.** 1912.
SCHOPENHAUER. **Fragments sur l'histoire de la philosophie.** Trad. A. DIETRICH. 1912. (*Parerga et Paralipomena.*)
— **Essai sur les apparitions et opuscules divers.** Trad. A. DIETRICH. 1912. (*Id.*)
SEGOND (J.), docteur ès lettres. ***L'intuition bergsonienne.** 1912.
SEILLIÈRE (E.). **Mysticisme et domination.** *Essai de critique impérialiste.* 1913.
SIMIAND (F.), agrégé de philosophie, docteur en droit. **La méthode positive en science économique.** 1912.
SOLLIER (P.). *** Morale et moralité.** *Essai sur l'intuition morale.* 1912.
WILBOIS (G.). **Les nouvelles méthodes d'éducation.** *L'éducation de la volonté et du cœur.* (*Travaux de l'École d'humanités modernes publiés sous la direction de M. J. Wilbois.*)

### Précédemment publiés :

ALAUX (V.). **La philosophie de Victor Cousin.**
ALLIER (R.). *** La philosophie d'Ernest Renan.** 2e édit. 1903.
ARREAT (L.). *** La mora' dans le drame, l'épopée et le roman.** 3e édit.
— *** Mémoire et imagina .** (*Peintres, musiciens, poètes, orateurs*). 2e édit.
— **Les croyances de demain.**
— **Dix ans de philosophie.** 1900.
— **Le sentiment religieux en France.** 1903.
— **Art et psychologie individuelle.** 1906.
ASLAN (G.), docteur ès lettres. **L'expérience et l'invention en morale.** 1908.
AVEBURY (Lord) (Sir JOHN LUBBOCK). **Paix et bonheur.** 1910. Trad. A. MONOD. (V. p. 4.)
BALDWIN (J.-M.), correspondant de l'Institut. *** Le Darwinisme dans les sciences morales.** Traduit par G. L. DUPRAT, docteur ès lettres. 1910.
BALLET (G.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **Le langage intérieur et les diverses formes de l'aphasie.** 2e édit.

## VOLUMES IN-16 A 2 FR. 50

BAYET (A.). **La morale scientifique.** *Étude sur les applications morales des sciences sociologiques.* 2e édit., revue et augmentée, 1907.
BEAUSSIRE, de l'Institut. * **Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.**
BERGSON (H.), de l'Institut, professeur au Collège de France. * **Le rire.** *Essai sur la signification du comique.* 9e édit. 1912.
BINET (A.), directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne. **La psychologie du raisonnement**, *recherches expérimentales par l'hypnotisme.* 5e édit. 1911.
BLONDEL (H.). **Les approximations de la vérité.** 1900.
BOHN (G.), directeur du laboratoire de biologie et psychologie comparée à l'École des Hautes-Études. * **La nouvelle psychologie animale.** (*Couronné par l'Institut.*) 1911.
BOS (C.), docteur en philosophie. * **Psychologie de la croyance.** 2e édit. 1905.
— * **Pessimisme, Féminisme, Moralisme.** 1907.
BOUCHER (M.). **Essai sur l'hyperespace, le temps, la matière et l'énergie.** 2e édit. 1905.
BOUGLÉ (C.), chargé de cours à la Sorbonne. * **Qu'est-ce que la sociologie?** 2e édit. 1910.
— **Les sciences sociales en Allemagne.** *Les méthodes actuelles.* 3e édit., revue, 1912.
— **Socialistes et sociologues.** 2e édit. 1907.
BOURDEAU (J.), membre de l'Institut. **Les maîtres de la pensée contemporaine.** 7e édit. 1913.
BOUTROUX, de l'Acad. française. * **De la contingence des lois de la nature.** 7e édit. 1913.
BRUNSCHVICG (L.), maître de conf. à la Sorbonne. * **L'idéalisme contemporain.** 1905.
— * **Introduction à la vie de l'esprit.** 3e édit. 1911.
COIGNET (C.). **L'évolution du protestantisme français au XIXe siècle.** 1907.
COMPAYRÉ (G.), de l'Institut. * **L'adolescence.** *Étude de psychologie et de pédagogie.* 2e éd. 1910.
COSTE (Ad.). **Dieu et l'âme.** 2e édit., précédée d'une préface par R. WORMS. 1903.
CRAMAUSSEL (Ed.), docteur ès lettres. * **Le premier éveil intellectuel de l'enfant.** 1909. 2e éd.
CRESSON (A.), professeur au collège Chaptal, docteur ès lettres. **La morale de Kant.** 2e édit. (*Couronné par l'Institut.*) 1902.
— **Le malaise de la pensée philosophique.** 1905.
— * **Les bases de la philosophie naturaliste.** 1907.
DANVILLE (Gaston). **Psychologie de l'amour.** 6e édit. 1913.
DAURIAC (L.). **La psychologie dans l'Opéra français** (*Auber, Rossini, Meyerbeer*).
DELVOLVE (J.), professeur à l'Université de Montpellier. * **L'organisation de la conscience morale.** *Esquisse d'un art moral positif.* 1906.
— * **Rationalisme et tradition.** *Recherche des conditions d'efficacité d'une morale laïque.* 2e édit., revue. 1911.
DROMARD (G.). **Les mensonges de la vie intérieure.** 1909.
DUGAS (L.), docteur ès lettres. * **Le psittacisme et la pensée symbolique.**
— **La timidité.** *Étude psychologique et morale.* 6e édit., revue, 1913.
— **Psychologie du rire.** 2e édit. 1910.
— **L'absolu.** *Forme pathologique et normale des sentiments*, 1904.
— et MOUTIER (Dr F.). **La dépersonnalisation.** 1911.
DUGUIT (L.), professeur à la Faculté de droit de Bordeaux. **Le droit social, le droit individuel et la transformation de l'État.** 2e édition, 1911.
DUMAS (G.), professeur à la Faculté des lettres de Paris. * **Le sourire** (*Psychologie et physiologie*), avec 19 figures. 1906.
DUNAN, docteur ès lettres, prof. au coll. Stanislas. **La théorie psychologique de l'espace.**
— **Les deux idéalismes.** 1910.
DUPRAT (G.-L.), docteur ès lettres. **Les causes sociales de la folie.** 1900.
— **Le mensonge.** *Étude psychologique.* 2e édit., revue. 1909.
DURKHEIM (E.), prof. à la Sorbonne. * **Les règles de la méthode sociologique.** 6e éd. 1912.
EICHTHAL (E. d'), de l'Institut. **Pages sociales.** 1909.
ENCAUSSE (PAPUS). **L'occultisme et le spiritualisme.** 3e édit. 1911.
ESPINAS (A.), de l'Institut. * **La philosophie expérimentale en Italie.**
FAIVRE (E.), professeur à l'Université de Lyon. **De la variabilité des espèces.**
FÉRÉ (Dr Ch.). **Sensation et mouvement.** *Étude de psycho-mécanique*, avec fig. 2e éd.
— **Dégénérescence et criminalité**, avec figures. 4e édit. 1907.
FERRI (E.), professeur à l'Université de Rome et à l'Université nouvelle de Bruxelles, député au Parlement italien. * **Les criminels dans l'art et la littérature.** 3e édit. 1908.
FIERENS-GEVAERT, professeur à l'Université de Liège. **Essai sur l'art contemporain.** 2e éd. 1903. (*Couronné par l'Académie française.*)
— **La tristesse contemporaine**, 5e édit. 1908. (*Couronné par l'Institut.*)
— * **Psychologie d'une ville.** *Essai sur Bruges.* 3e édit. 1908.
— **Nouveaux essais sur l'art contemporain.** 1903.
FLEURY (M. de), de l'Académie de médecine. **L'âme du criminel.** 3e édit. 1913.
FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. **La causalité efficiente.**
FOUILLÉE (A.), de l'Institut. **La propriété sociale et la démocratie.** 4e édit. 1909.
FOURNIÈRE (E.), prof. au Conserv. des Arts et Métiers. **Essai sur l'individualisme.** 2e édit. 1908.
GELEY (Dr G.). * **L'être subconscient.** 3e édit. 1911.
GIROD (J.), professeur agrégé de philosophie. * **Démocratie, patrie et humanité.** 1908
GOBLOT (E.), professeur à l'Université de Lyon. **Justice et liberté.** 2e éd. 1907.
GODFERNAUX (G.), docteur ès lettres. **Le sentiment et la pensée.** 2e éd. 1906.
GRASSET (J.), professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. **Les limites de la biologie.** 6e édit. 1909. Préface de Paul BOURGET, de l'Académie française.
GREEF (de), prof. à l'Univ. nouv. de Bruxelles. **Les lois sociologiques.** 4e édit., revue. 1908.
GUYAU. * **La genèse de l'idée de temps.** 2e édit. 1902.
HARTMANN (E. de). **La religion de l'avenir.** 7e édit. 1908.
— **Le Darwinisme**, *ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine.* 9e édit. 1909.

*

## VOLUMES IN-16 A 2 FR. 50

HERCKENRATH (C. R. C.). **Problèmes d'esthétique et de morale.**
JAELL (Mme). **L'intelligence et le rythme dans les mouvements artistiques.** 1904. Avec fig.
JAMES (William). **La théorie de l'émotion.** Préface de G. Dumas. 4e édit. 1912.
JANET (Paul), de l'Institut. * **La philosophie de Lamennais.**
JANKELEVITCH (Dr). * **Nature et société.** *Essai d'une application du point de vue finaliste aux phénomènes sociaux.* 1906.
JOUSSAIN (A.). **Romantisme et religion.** 1910. (*Récompensé par l'Institut.*)
— **Le fondement psychologique de la morale.** 1909.
KOSTYLEFF (N.). * **La crise de la psychologie expérimentale.** 1910.
LACHELIER (J.), de l'Institut. **Du fondement de l'induction,** 6e édit. 1911.
— * **Études sur le syllogisme,** suivies de *l'observation de Platner* et d'une *note sur le « Philèbe »*. 1907.
LAHY (J.-M.), chef des travaux à l'École pratique des Hautes-Etudes. * **La morale de Jésus.** *Sa part d'influence dans la morale actuelle.* 1911.
LAISANT (C.). **L'éducation fondée sur la science.** Préface de A. Naquet. 3e éd. 1911.
LAMPÉRIÈRE (Mme A.). * **Le rôle social de la femme,** *son éducation.*
LANDRY (A.), député, docteur ès lettres. **La responsabilité pénale.** 1902.
LANGE, professeur à l'Université de Copenhague. * **Les émotions.** *Étude psycho-physiologique.* Traduit par G. Dumas. 4e édit. 1911.
LAPIE (P.), recteur de l'Académie de Toulouse. **La justice par l'État.** *Étude de morale sociale.*
LAUGEL (Auguste). **L'optique et les arts.**
LE BON (Dr Gustave). * **Lois psychologiques de l'évolution des peuples.** 11e édit. 1913.
— * **Psychologie des foules.** 18e édit., revue. 1913.
LE DANTEC (F.), chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. **Le déterminisme biologique et la personnalité consciente.** 4e édit. 1912.
— * **L'individualité et l'erreur individualiste.** 3e édit. 1911.
— * **Lamarckiens et Darwiniens.** 4e édit. 1912.
— **Le chaos et l'harmonie universelle.** 1911.
LEFEVRE (G.), professeur à l'Université de Lille. **Obligation morale et idéalisme.**
LIARD, de l'Inst., vice-recteur de l'Acad. de Paris. * **Les logiciens anglais contemp.** 5e éd. 1907.
— **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 3e édit. 1903.
LICHTENBERGER (E.), professeur honoraire à la Sorbonne. * **Le Faust de Gœthe.** *Essai de critique impersonnelle.* 1911.
LICHTENBERGER (Henri), professeur-adjoint à la Sorbonne. * **La philosophie de Nietzsche.** 13e édit. 1912.
— * **Friedrich Nietzsche.** *Aphorismes et fragments choisis.* 5e édit. 1911.
LODGE (Sir Oliver). * **La vie et la matière.** Trad. J. Maxwell. 2e édit. 1909.
LUBBOCK (Sir John) (Lord Avebury). * **Le bonheur de vivre.** 2 volumes. 12e édit. 1913.
— * **L'emploi de la vie.** Trad. Em. Hovelaque. 8e éd. 1911.
LYON (Georges), recteur de l'Académie de Lille. * **La philosophie de Hobbes.**
MARGUERY (E.). **L'œuvre d'art et l'évolution.** 2e édit., revue. 1904.
MAUXION (M.), professeur à l'Univ. de Poitiers. * **L'éducation par l'instruction** *et les théories pédagogiques de Herbart.* 1906.
— * **Essai sur les éléments et l'évolution de la moralité.** 1904.
MENDOUSSE (P.), doct. ès lettres, prof au lycée de Digne. * **Du dressage à l'éducation.** 1910.
MILHAUD (G.), professeur à la Sorbonne. * **Le rationnel.**
— * **Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique.** 3e édit. 1912.
MOSSO, professeur à l'Université de Turin. * **La peur.** *Étude psycho-physiologique* (avec figures). 4e édit., revue. 1908.
— * **La fatigue intellectuelle et physique.** Trad. Langlois. 6e édit. 1908.
MURISIER (E.). * **Les maladies du sentiment religieux.** 3e édit. 1909.
NORDAU (Max). **Paradoxes psychologiques.** Trad. Dietrich. 7e édit. 1911.
— **Paradoxes sociologiques.** Trad. Dietrich. 6e édit. 1910.
— * **Psycho-physiologie du génie et du talent.** Trad. Dietrich. 5e édit. 1911.
NOVICOW (J.). **L'avenir de la race blanche.** *Critique du pessimisme contemporain.* 2e éd. 1903.
OSSIP-LOURIÉ, prof. à l'Université nouvelle de Bruxelles. **Pensées de Tolstoï.** 3e édit. 1910.
— * **Nouvelles pensées de Tolstoï.** 1903.
— * **La philosophie de Tolstoï.** 3e édit. 1908.
— * **La philosophie sociale dans le théâtre d'Ibsen.** 2e édit. 1910.
— **Le bonheur et l'intelligence.** 1904.
— **Croyance religieuse et croyance intellectuelle.** 1908.
OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **Esquisse d'une philosophie des sciences.** Traduit par M. Dorolle, agrégé de philosophie. 1911.
PALANTE (G.), agrégé de philosophie. **Précis de sociologie.** 5e édit. 1912.
— * **La sensibilité individualiste.** 1909.
PARISOT (E.) et MARTIN (E.), professeurs de philosophie. **Les postulats de la pédagogie.** Préface de G. Compayré, de l'Institut (*Récompensé par l'Institut*). 1911.
PARODI (D.), prof. au lycée Michelet. **Le problème moral et la pensée contemporaine.** 1909.
PAULHAN (Fr.), correspondant de l'Institut. * **La logique de la contradiction.** 1910.
— **Les phénomènes affectifs et les lois de leur apparition.** 3e éd. 1912.
— * **Psychologie de l'invention.** 2e édit. 1911.
— * **Analystes et esprits synthétiques.** 1903.
— * **La fonction de la mémoire et le souvenir affectif.** 1904.
— **La morale de l'ironie.** 1909.
PÉLADAN. **La philosophie de Léonard de Vinci.** 1910.
PHILIPPE (Dr J.). * **L'image mentale,** avec fig. 1903.
PHILIPPE (Dr J.) et PAUL-BONCOUR (Dr G.). * **L'éducation des anormaux.** 1910.
— **Les anomalies mentales chez les écoliers** (*Ouvrage couronné par l'Institut.*) 3e éd., rev. 1913.

## VOLUMES IN-16 A 2 FR. 50

PILLON (F.), lauréat de l'Institut. * **La philosophie de Charles Secrétan.**
PIOGER (Dr Julien). **Le monde physique.** *Essai de conception expérimentale.*
PROAL (Louis), conseiller à la Cour d'appel de Paris. **L'éducation et le suicide des enfants.** *Étude psychologique et sociologique.* 1907.
QUEYRAT, professeur de l'Univ. * **L'imagination et ses variétés chez l'enfant.** 4e éd. 1908.
— * **L'abstraction**, *son rôle dans l'éducation intellectuelle.* 2e édit., revue. 1907.
— * **Les caractères et l'éducation morale.** 4e éd. 1911.
— * **La logique chez l'enfant et sa culture.** 4e édition, revue. 1911.
— * **Les jeux des enfants.** 3e édit. 1911.
— * **La curiosité.** *Étude de psychologie appliquée.* 1910.
(*Les six volumes ci-dessus ont été récompensés par l'Institut.*)
RAGEOT (G.), agrégé de philosophie. **Les savants et la philosophie.** 1907.
REGNAUD (P.), professeur à l'Université de Lyon. **Précis de logique évolutionniste.**
— **Comment naissent les mythes.**
RENARD (Georges), professeur au Collège de France. **Le régime socialiste.** 6e éd. 1907.
RÉVILLE (A.), professeur au Collège de France. **Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.** 4e édit. 1907.
REY (A.), professeur à l'Université de Dijon. * **L'énergétique et le mécanisme.** 1907.
RIBOT (Th.), de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique.* **La philosophie de Schopenhauer.** 12e édition.
— * **Les maladies de la mémoire.** 23e édit. 1914.
— * **Les maladies de la volonté.** 28e édit. 1914.
— * **Les maladies de la personnalité.** 15e édit. 1911.
— * **La psychologie de l'attention.** 12e édit. 1913.
— **Problèmes de psychologie affective.** 1909.
RICHARD (G.), professeur à l'Univ. de Bordeaux. * **Socialisme et science sociale.** 3e édit.
RICHET (Ch.), professeur à l'Univ. de Paris. **Essai de psychologie générale.** 9e édit. 1912.
ROBERTY (E. de). **La recherche de l'unité.**
— **L'agnosticisme.** *Essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance.* 2e éd.
— **Le psychisme social.**
— **Les fondements de l'éthique.**
— **La constitution de l'éthique.** 1901.
— **Frédéric Nietzsche.** 3e édit. 1903.
ROEHRICH (E.). * **L'attention spontanée et volontaire.** (*Récompensé par l'Institut.*) 1907.
ROGUES DE FURSAC. **Un mouvement mystique contemporain.** *Le réveil religieux au Pays de Galles (1904-1905).* 1907.
— * **L'avarice.** *Essai de psychologie morbide.* 1911.
ROISEL. **De la substance.**
— **L'idée spiritualiste.** 2e édit. 1901.
ROUSSEL-DESPIERRES. **L'idéal esthétique.** *Esquisse d'une philosophie de la beauté.* 1904.
RZEWUSKI (S.). **L'optimisme de Schopenhauer.** 1908.
SCHOPENHAUER. * **Le fondement de la morale.** Trad. par A. BURDEAU. 10e édit. 1909.
— * **Essai sur le libre arbitre.** Trad. et annoté par Salomon REINACH, de l'Institut. 12e édit. 1913.
— **Pensées et fragments**, avec introduction par J. BOURDEAU. 27e édit. 1913.
— * **Écrivains et style.** Traduct. DIETRICH. 3e édit. 1914. (*Parerga et Paralipomena*)
— * **Sur la religion.** Traduct. DIETRICH. 2e édit. 1908. id.
— * **Philosophie et philosophes.** Traduct. DIETRICH. 1907. id.
— * **Ethique, droit et politique.** Traduct. DIETRICH. 1908. id.
— **Métaphysique et esthétique.** Traduct. DIETRICH. 1909. id.
— * **Philosophie et science de la nature.** 1911 id.
SEGOND (J.), docteur ès lettres, agrégé de phil. * **Cournot et la psychologie vitaliste.** 1910.
SEILLIÈRE (E.). **Introduction à la philosophie de l'impérialisme.** 1910.
SOLLIER (P.). **Les phénomènes d'autoscopie**, avec fig. 1903.
— * **Essai critique et théorique sur l'association en psychologie.** 1907.
SOURIAU (P.), professeur à l'Université de Nancy. * **La rêverie esthétique.** 1906.
SPENCER (Herbert). * **Classification des sciences.** 9e édit. 1909.
— **L'individu contre l'État.** 8e édit. 1908.
STUART MILL. * **Auguste Comte et la philosophie positive.** 8e édit. 1907.
— * **L'utilitarisme.** 7e édit. 1911.
— **Correspondance inédite avec Gustave d'Eichthal (1828-1842)-(1864-1871).**
SULLY PRUDHOMME, de l'Académie française. * **Psychologie du libre arbitre.** 2e éd. 1907.
— et Ch. RICHET. **Le problème des causes finales.** 4e édit. 1907.
SWIFT. **L'éternel conflit.** 1907.
TANON (L.). * **L'évolution du droit et la conscience sociale.** 3e édit., revue. 1911.
TARDE, de l'Institut. **La criminalité comparée.** 7e édit. 1910.
— * **Les transformations du droit.** 7e édit. 1912.
— * **Les lois sociales.** *Esquisse d'une sociologie.* 7e édit. 1913.
TAUSSAT (J.). **Le monisme et l'animisme.** 1908.
THAMIN (R.), recteur de l'Académie de Bordeaux. * **Éducation et positivisme.** 3e édit. 1910. (*Couronné par l'Institut.*)
THOMAS (P. Félix), docteur ès lettres. * **La suggestion**, *son rôle dans l'éducation.* 4e édit. 1907.
— * **Morale et éducation**, 3e édit. 1911.
WINTER (M.). * **La méthode dans la philosophie des mathématiques.** 1911.
WUNDT. **Hypnotisme et suggestion.** *Étude critique.* Trad. KELLER. 5e édit. 1910.
ZIEGLER. **La question sociale est une question morale.** Trad. PALANTE. 4e édit. 1911.

# BIBLIOTHÈQUE
# DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

## VOLUMES IN-8, BROCHÉS

**à 3 fr. 75, 5 fr., 7 fr. 50, 10 fr., 12 fr. 50 et 15 fr.**

### Ouvrages parus en 1912 et 1913 :

**Année sociologique (L')**, publ. sous la dir. de E. DURKHEIM, *T. XII (1909-1912)*. 1914. 15 fr.
BERTHELOT (R.), membre de l'Académie de Belgique. **Un romantisme utilitaire.** *Étude sur le mouvement pragmatiste.* T. II. *Le pragmatisme chez Bergson*. 1913. 7 fr. 50 (V. p. 7.)
BROCHARD (V.), de l'Institut. **Études de philosophie ancienne et de philosophie moderne.** Recueillies et préc. d'une introd. par V. DELBOS, de l'Inst., prof à la Sorbonne. 1912. 10 fr.
BRUNSCHVICG (L.), maître de conférences à la Sorbonne. **Les étapes de la philosophie mathématique.** 1912. *(Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.)* 10 fr.
CARTAULT (A.). professeur honoraire à la Sorbonne. **Les sentiments généreux.** 1912. 5 fr.
CELLERIER (L.) et DUGAS (L.). **L'Année pédagogique.** *Première année, 1911.* 1912. 7 fr. 50
— *Deuxième année, 1912.* 1913.......... 7 fr. 50
DUGAS (L.), docteur ès lettres. * **L'éducation du caractère.** 1912.......... 5 fr.
DUPRÉEL (E.), professeur à l'Université de Bruxelles. **Le rapport social.** *Essai sur l'objet et la méthode de la sociologie.* 1912.......... 5 fr.
DURKHEIM (E.), professeur à la Sorbonne. **Les formes élémentaires de la vie religieuse.** *Le système totémique en Australie.* (Travaux de l'*Année Sociologique.*) 1912.... 10 fr.
EUCKEN (R.), professeur à l'Université d'Iéna. * **Les grands courants de la pensée contemporaine.** Traduit sur la 4e édit. allemande par H. BURIOT et G.-H. LUQUET. Avant-propos de E. BOUTROUX, de l'Académie française. 2e édit. 1912.......... 10 fr.
FOUILLÉE (A.), de l'Institut. **Esquisse d'une interprétation du monde** et fragments divers, notamment sur *Les équivalents philosophiques de la religion.* D'après les manuscrits de l'auteur, revus et mis en ordre par E. BOIRAC, correspondant de l'Institut, recteur de l'Académie de Dijon. 1913.......... 7 fr. 50
GILSON (ÉT.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. **La liberté chez Descartes et la théologie.** 1913.......... 7 fr. 50
GUYAU (Augustin). **La philosophie et la sociologie d'Alfred Fouillée.** Avec portrait et autographe hors texte. 1913.......... 3 fr. 75
HALBWACHS (M.), agrégé de philosophie, docteur en droit et docteur ès lettres. **La classe ouvrière et les niveaux de vie.** *Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines* (Travaux de l'*Année sociologique*). 1913.......... 7 fr. 50
JAMES (W.). **L'idée de vérité.** Traduit par Mme L. VEIL et Maxime DAVID. 1913.. 5 fr.
LE DANTEC (F.), chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. **Contre la métaphysique.** *Questions de méthode.* 1912.......... 3 fr. 75
LEUBA (James H.), professeur de psychologie au collège de Bryn Mawr (États-Unis). **La psychologie des phénomènes religieux.** Trad. de l'anglais par Louis CONS. 1914. 7 fr. 50
LODGE (Sir O.). **La survivance humaine.** *Étude de facultés non encore reconnues.* Traduction du Dr H. BOURBON. Préface de J. MAXWELL. 1912.......... 5 fr.
LUQUET (G.-H.), ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Douai, docteur ès lettres. **Les dessins d'un enfant.** *Étude psychologique.* Ouvrage illustré de plus de 600 reproductions. 1913.......... 7 fr. 50
LUTOSLAWSKI (W.), privat-docent à l'Univ. de Genève. **Volonté et liberté.** 1913. 7 fr. 50
MAMELET (A.), ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Belfort. **Le relativisme chez Georg Simmel.** Préface de V. DELBOS, de l'Institut. 1914.......... 3 fr. 75
MARCERON (A.), professeur au collège de Libourne. * **La morale par l'État** (*Récompensé par l'Institut*). 1912.......... 5 fr.
NOVICOW (J.). **La morale et l'intérêt dans les rapports individuels et internationaux** 1912.......... 5 fr.
OSSIP-LOURIÉ, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. **Le langage et la verbomanie.** *Essai de psychologie morbide.* 1912.......... 5 fr.
**Philosophie allemande au XIXe siècle (La)**, par MM. CH. ANDLER, V. BASCH, J. BENRUBI, C. BOUGLÉ, V. DELBOS, G. DWELSHAUVERS, B. GROETHUYSEN, H. NORERO. 1912... 5 fr.
PALANTE (G.), agrégé de philosophie. **Les antinomies entre l'individu et la société.** 1913.......... 5 fr.
PAULHAN (Fr.). **L'activité mentale et les éléments de l'esprit.** 2e édit., revue. 1913. 10 fr.
— *Les types intellectuels.* **Esprits logiques et esprits faux.** 2e éd. revue. 1914..... 7 fr. 50
PILLON (F.), lauréat de l'Institut. **L'Année philosophique.** *23e année, 1912.* 5 fr. (V. p. 11.)
RÉMOND (A.), prof. à l'Univ. de Toulouse, et VOIVENEL (P.). **Le génie littéraire.** 1912. 5 fr.
RIGNANO (E.). **Essai de synthèse scientifique.** 1912.......... 5 fr.
ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.). **La hiérarchie des principes et des problèmes sociaux.** 1912.......... 5 fr.
SIMMEL (G.), professeur à l'Université de Berlin. **Mélanges de philosophie relativiste.** *Contribution à la culture philosophique.* Traduit par Mlle GUILLAIN. 1912.......... 5 fr.

## VOLUMES IN-8

*Suite des ouvrages parus en 1912 et 1913.*

TERRAILLON (E.), docteur ès lettres, principal du collège de Saint-Claude. * **L'honneur,** *sentiment et principe moral.* 1912. (*Récompensé par l'Institut*) .................. 5 fr.
WILBOIS (J.). **Devoir et durée.** *Essai de morale sociale.* 1912 .................. 7 fr. 50

**Précédemment publiés :**

ADAM, rect. de l'Acad. de Nancy. * **La philosophie en France** (*1re moitié du XIXe siècle*). 7 fr. 50
ARREAT. * **Psychologie du peintre**.................................. 5 fr.
AUBRY (Dr Paul). **La contagion du meurtre.** 3e édit.............................. 5 fr.
BAIN (Alex.). **La logique inductive et déductive.** Trad. COMPAYRÉ. 5e éd. 1903. 2 vol. 20 fr.
BALDWIN (Mark), professeur à l'Université de Princeton (Etats-Unis). **Le développement mental chez l'enfant et dans la race.** Trad. NOURRY. Préface de L. MARILLIER..... 7 fr. 50
BARDOUX (J.), professeur à l'École des Sciences politiques. * **Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.** *Les crises belliqueuses.* (*Couronné par l'Académie française.*) 1906.............................................. 7 fr. 50
— **Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine.** *Les crises politiques. Protectionnisme et radicalisme.* 1907 ........................................ 5 fr.
BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut. **La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion**.......................................... 5 fr.
BARZELLOTTI, professeur à l'Univ. de Rome. * **La philosophie de Taine.** 1900... 7 fr. 50
BASCH (V.), chargé de cours à la Sorbonne. ***La poétique de Schiller.** 2e éd., revue. 1911. 7 fr. 50
BAYET (A.). **L'idée de bien.** *Essai sur le principe de l'art moral rationnel.* 1908.. 3 fr. 75
BAZAILLAS (A.), docteur ès lettres, prof. au lycée Condorcet. * **La vie personnelle.** 1905. 5 fr.
— **Musique et Inconscience.** *Introduction à la psychologie de l'inconscient.* 1907.... 5 fr.
BELOT (G.), inspecteur général de l'Instruction publique. **Études de morale positive.** (*Récompensé par l'Institut*) 1907 .................................. 7 fr. 50
BERGSON (H.), de l'Institut. * **Matière et mémoire.** *Essai sur la relation du corps à l'esprit.* 9e édit. 1912............................................ 5 fr.
— **Essai sur les données immédiates de la conscience.** 10e édit. 1912............ 3 fr. 75
— * **L'évolution créatrice.** 14e édit. 1913.................................. 7 fr. 50
BERR (H.), directeur de la *Revue de synthèse historique.* **La synthèse en histoire.** *Essai critique et théorique.* 1911.......................................... 5 fr.
BERTHELOT (R.), de l'Acad. de Belgique. * **Évolutionnisme et Platonisme.** 1908. 5 fr.
— **Un romantisme utilitaire.** *Étude sur le mouvement pragmatiste.* T. I. *Le pragmatisme chez Nietzsche et chez Poincaré.* 1911. 1 vol. in-8.................. 7 fr. 50 (V. p. 6.)
BERTRAND, professeur à l'Université de Lyon. * **L'enseignement intégral.** 1898.... 5 fr.
— **Les études dans la démocratie.** 1900.................................. 5 fr.
BINET (A.). * **Les révélations de l'écriture,** avec 67 grav. 1906.................. 5 fr.
BLOCH (L.), docteur ès lettres, agrégé de philos. * **La philosophie de Newton.** 1908. 10 fr.
BOEX-BOREL (J.-H. ROSNY aîné). **Le pluralisme.** 1909.............................. 5 fr.
BOIRAC (É.), recteur de l'Acad. de Dijon, corresp. de l'Inst. * **L'idée du phénomène.** 5 fr.
— * **La psychologie inconnue.** *Introduction et contribution à l'étude expérimentale des sciences psychiques.* 2e édit., revue. 1912. (*Récompensé par l'Institut.*)........... 5 fr.
BOUGLÉ, chargé de cours à la Sorbonne. * **Les idées égalitaires.** 2e édit. 1908... 3 fr. 75
— **Essais sur le régime des castes.** (Travaux de l'*Année sociologique*). 1908........ 5 fr.
BOURDEAU (L.). **Le problème de la mort** *et ses solutions imaginaires.* 4e édit. 1904. 5 fr.
— **Le problème de la vie.** *Essais de sociologie générale.* 1901.................. 7 fr. 50
BOURDON, professeur à l'Université de Rennes. * **De l'expression des émotions et des tendances dans le langage**............................................ 7 fr. 50
BOUTROUX (E.), de l'Acad. franç. **Études d'histoire de la philosophie.** 3e édit. 1908. 7 fr. 50
BRAUNSCHVIG, docteur ès lettres. **Le sentiment du beau et le sentiment poétique.** 1904.............................................................. 3 fr. 75
BRAY (L.). **Du beau.** *Essai sur l'origine et l'évolution du sentiment esthétique.* 1902. 5 fr.
BROCHARD (V.), de l'Institut. **De l'erreur.** 2e édit.............................. 5 fr.
BRUGEILLES (R.). **Le droit et la sociologie.** 1910.............................. 3 fr. 75
BRUNSCHVICG (L.), maître de conférences à la Sorbonne. **La modalité du jugement.** 5 fr.
— * **Spinoza.** 2e édit. 1906.............................................. 3 fr. 75
CARRAU (Ludovic), professeur à la Sorbonne. **Philosophie religieuse en Angleterre**.. 5 fr.
CELLERIER (L.) * **Esquisse d'une science pédagogique.** *Les faits et les lois de l'éducation.* (*Récompensé par l'Institut.*) 1910.................................... 7 fr. 50
CHABOT (Ch.), professeur à l'Université de Lyon. * **Nature et moralité**.............. 5 fr.
CHIDE (A.), agrégé de philosophie. * **Le mobilisme moderne.** 1908.................. 5 fr.
CLAY (R.). * **L'alternative.** *Contribution à la psychologie.* 2e édit.................. 10 fr.
COLLINS (HOWARD). * **Résumé de la philosophie de Herbert Spencer.** 5e édit. 1911.. 10 fr.
COSENTINI (F.), professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, directeur de la *Scienza sociale.* **La sociologie génétique.** *Essai sur la pensée et la vie sociale préhistoriques.* 1905. 3 fr. 75
COSTE (Ad.). **Les principes d'une sociologie objective**.......................... 3 fr. 75
— **L'expérience des peuples et les prévisions qu'elle autorise.** 1900................ 10 fr.
COUTURAT (L.), docteur ès lettres. **Les principes des mathématiques.** 1906........ 5 fr.
CRÉPIEUX-JAMIN. **L'écriture et le caractère.** 5e édit. 1909...................... 7 fr. 50
CRESSON, doct. ès lettres, prof. au collège Chaptal. **La morale de la raison théorique.** 1903. 5 fr.
CROCE (B.). * **La philosophie de la pratique.** *Économie esthétique.* Traduit par H. BURIOT et le Dr JANKÉLÉVITCH. 1911.............................................. 7 fr. 50
CYON (E. de). **Dieu et science.** *Essai de psychologie des sciences.* 2e éd. 1912. 7 fr. 50
DARBON (A.), docteur ès lettres. **L'explication mécanique et le nominalisme.** 1910. 3 fr. 75
DAURIAC (L.). * **Essai sur l'esprit musical.** 1904.............................. 5 fr.
DAVID (Alexandra), professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. * **Le modernisme bouddhiste et le bouddhisme du Bouddha.** 1911.............................. 5 fr.

## VOLUMES IN-8

DELACROIX (H.), maître de conférences à la Sorbonne. * **Études d'histoire et de psychologie du mysticisme.** *Les grands mystiques chrétiens.* 1908 ... 10 fr.
DELBOS (V.), membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne. **La philosophie pratique de Kant.** 1905. (*Couronné par l'Académie française.*) ... 12 fr. 50
DELVAILLE (J.), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. * **La vie sociale et l'éducation.** 1907. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 3 fr. 75
DELVOLVE (J.), professeur à l'Université de Montpellier. * **Religion, critique et philosophie positive chez Pierre Bayle.** 1906 ... 7 fr. 50
DRAGHICESCO (D.), professeur à l'Université de Bucarest. **Du rôle de l'individu dans le déterminisme social** ... 7 fr. 50
— * **Le problème de la conscience.** 1907 ... 3 fr. 75
DROMARD (G.). * **Essai sur la sincérité.** 1910 ... 5 fr.
DUBOIS (J.), docteur en philosophie. **Le problème pédagogique.** *Essai sur la position du problème et la recherche de ses solutions.* 1910 ... 7 fr. 50
DUGAS (L.), docteur ès lettres. * **Le problème de l'éducation.** 2e édit., revue. 1911. 5 fr.
DUMAS (G.), professeur à la Sorbonne. **Psychologie de deux Messies positivistes.** *Saint-Simon et Auguste Comte.* 1905 ... 5 fr.
DUPRAT (G.-L.), docteur ès lettres. **L'instabilité mentale** ... 5 fr.
DUPRÉ (Dr E.) et NATHAN (Dr M.). **Le langage musical.** *Étude médico-psychologique.* Préface de CH. MALHERBE, bibliothécaire de l'Opéra. 1911 ... 3 fr. 75
DUPROIX (P.), doyen de la Faculté des lettres de Genève. **Kant et Fichte et le problème de l'éducation.** 2e édit. (*Couronné par l'Académie française.*) ... 5 fr.
DURAND (de GROS). **Aperçus de taxinomie générale** ... 5 fr.
— **Nouvelles recherches sur l'esthétique et la morale** ... 5 fr.
— **Variétés philosophiques.** 2e édit., revue et augmentée. 1900 ... 5 fr.
DURKHEIM (E.), prof. à la Sorbonne. * **De la division du travail social.** 3e édit. 1911. 7 fr. 50
— **Le suicide.** *Étude sociologique.* 2e édit. 1912 ... 7 fr. 50
— * **L'Année sociologique** : 12 volumes parus, (V. t. XII, p. 6).
1re Année (1896-1897). — DURKHEIM : La prohibition de l'inceste et ses origines. — G. SIMMEL : Comment les formes sociales se maintiennent. — *Analyses* des travaux de sociologie publiés du 1er juillet 1896 au 30 juin 1897 ... 10 fr.
2e Année (1897-1898). — DURKHEIM : De la définition des phénomènes religieux. — HUBERT et MAUSS : La nature et la fonction du sacrifice. — *Analyses* ... 10 fr.
3e Année (1898-1899). *Epuisée.*
4e Année (1899-1900). — BOUGLÉ : Remarques sur le régime des castes. — DURKHEIM : Deux lois de l'évolution pénale. — CHARMONT : Notes sur les causes d'extinction de la propriété corporative. — *Analyses* ... 10 fr.
5e Année (1900-1901). *Épuisée.*
6e Année (1901-1902). — DURKHEIM et MAUSS : De quelques formes primitives de classification. Contribution à l'étude des représentations collectives. — BOUGLÉ : Les théories récentes sur la division du travail. — *Analyses* ... 12 fr. 50
7e Année (1902-1903). *Épuisée.*
8e Année (1903-1904). — H. BOURGIN : La boucherie à Paris au XIXe siècle. — E. DURKHEIM : L'organisation matrimoniale australienne. — *Analyses* ... 12 fr. 50
9e Année (1904-1905). — H. MEILLET : Comment les noms changent de sens. — MAUSS et BEUCHAT : Les variations saisonnières des sociétés eskimos. — *Analyses* ... 12 fr. 50
10e année (1905-1906). — P. HUVELIN : Magie et droit individuel. — R. HERTZ : Contribution à une étude sur la représentation collective de la mort. — C. BOUGLÉ : Note sur le droit et la caste en Inde. — *Analyses* ... 12 fr. 50
TOME XI. *Analyses des travaux sociologiques publiés de 1906 à 1909* ... 15 fr.
DWELSHAUVERS, professeur à l'Université de Bruxelles. * **La synthèse mentale.** 1908. 5 fr.
EBBINGHAUS (H.), professeur à l'Université de Halle. **Précis de psychologie.** 2e édit. revue sur la 3e édit. all. par le Dr G. REVAULT D'ALLONNES. Avec 16 fig. 1912 ... 5 fr.
EGGER (V.), professeur à la Sorbonne. **La parole intérieure.** 2e édit. 1904 ... 5 fr.
ENRIQUES (F.), professeur à l'Université de Bologne. * **Les problèmes de la science et la logique.** Trad. J. DUBOIS. 1908 ... 3 fr. 75
ESPINAS (A.), de l'Institut. * **La philosophie sociale du XVIIIe siècle et la Révolution française** ... 7 fr. 50
EVELLIN (F.), de l'Institut. **La raison pure et les antinomies.** *Essai critique sur la philosophie kantienne.* (*Couronné par l'Institut.*) 1907 ... 5 fr.
FERRERO (G.). **Les lois psychologiques du symbolisme** ... 5 fr.
FERRI (Enrico), professeur à l'Université de Rome et à l'Université nouvelle de Bruxelles, député au Parlement italien. **La sociologie criminelle.** Trad. L. TERRIER. 2e éd. 1914. 10 fr.
FERRI (Louis). **Histoire critique de la psychologie de l'association** ... 7 fr. 50
FINOT (J.). **Le préjugé des races.** 3e édit. 1908. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 7 fr. 50
— **La philosophie de la longévité.** 12e édit., refondue. 1908 ... 5 fr.
— **Préjugé et problème des sexes.** 5e édit. 1913 ... 5 fr.
FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. * **Essai sur le libre arbitre.** 2e édit. (*Couronné par l'Institut.*) ... 10 fr.
FOUCAULT, professeur à l'Université de Montpellier. **La psychophysique.** 1901 ... 7 fr. 50
— * **Le rêve.** 1906 ... 5 fr.
FOUILLÉE (Alf.), de l'Institut. * **La liberté et le déterminisme.** 6e édit. 1913 ... 7 fr. 50
— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 7e édit. 1912 ... 7 fr. 50
— * **La morale, l'art et la religion,** D'APRÈS GUYAU. 8e édit., augmentée. 1912 ... 3 fr. 75
— **L'avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience.** 2e édit ... 5 fr.
— * **L'évolutionnisme des idées-forces.** 5e édit. 1911 ... 7 fr. 50
— * **La psychologie des idées-forces.** 2 vol. 3e édit. 1912 ... 15 fr.
— * **Tempérament et caractère** *selon les individus, les sexes et les races.* 4e éd. 1901. 7 fr. 50
— **Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde.** 2e éd ... 7 fr. 50

## VOLUMES IN-8

FOUILLÉE (A.), de l'Institut. **Le mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive.** 3e édit. 1913 .... 7 fr. 50
— * **Psychologie du peuple français.** 5e édit. 1913 .... 7 fr. 50
— * **La France au point de vue moral.** 5e édit. 1911 .... 7 fr. 50
— * **Esquisse psychologique des peuples européens.** 4e édit. 1903 .... 10 fr.
— * **Nietzsche et l'immoralisme.** 2e édit. 1904 .... 5 fr.
— * **Le moralisme de Kant et l'amoralisme contemporain.** 2e édit., 1905 .... 7 fr. 50
— * **Les éléments sociologiques de la morale.** 2e édit., 1906 .... 7 fr. 50
— * **Morale des idées-forces.** 2e édit. 1908 .... 7 fr. 50
— **Le socialisme et la sociologie réformiste.** 2e édit. 1909 .... 7 fr. 50
— * **La démocratie politique et sociale en France.** 2e édit. 1910 .... 3 fr. 75
— * **La pensée et les nouvelles écoles anti-intellectualistes.** 2e édit. 1911 .... 7 fr. 50
FOURNIÈRE (E.), professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. * **Les théories socialistes au XIXe siècle.** *De Babeuf à Proudhon.* 1904 .... 7 fr. 50
FULLIQUET. **Essai sur l'obligation morale.** 1898 .... 7 fr. 50
GAROFALO, professeur à l'Université de Naples, sénateur du royaume d'Italie. **La criminologie.** 5e édit., refondue. 1905 .... 7 fr. 50
— **La superstition socialiste** .... 5 fr.
GÉRARD-VARET, recteur de l'Université de Rennes. **L'ignorance et l'irréflexion.** . 5 fr.
GLEY (Dr E.), professeur au Collège de France. **Etudes de psychologie physiologique et pathologique,** avec fig. 1903 .... 5 fr.
GORY (G.). **L'immanence de la raison dans la connaissance sensible** .... 5 fr.
GOURD (J.-J.). **Philosophie de la religion.** Préf. de E. BOUTROUX, de l'Ac. franç. 1910. 5 fr.
GRASSET (J.), prof. à l'Un. de Montpellier. **Demifous et demiresponsables.** 3e éd. 1913. 5 fr.
— **Introduction physiologique à l'étude de la philosophie.** 2e édit. 1910. Avec fig. 5 fr.
GREEF (de), professeur à l'Univ. nouvelle de Bruxelles. **Le transformisme social.** 7 fr. 50
— **La sociologie économique.** 1904 .... 3 fr. 75
GROOS (K.), professeur à l'Université de Bâle. * **Les jeux des animaux.** 1902 .... 7 fr. 50
GURNEY, MYERS et PODMORE. **Les hallucinations télépathiques.** 5e édit. 1913. 7 fr. 50
GUYAU (M.). * **La morale anglaise contemporaine.** 6e éd. 1911. (*Cour. par l'Institut.*) 7 fr. 50
— **Les problèmes de l'esthétique contemporaine.** 8e édit. 1913 .... 5 fr.
— **Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction.** 12e édit. 1912 .... 5 fr.
— **L'irréligion de l'avenir.** *Etude de sociologie.* 16e édit. 1912 .... 7 fr. 50
— * **L'art au point de vue sociologique.** 10e édit. 1912 .... 7 fr. 50
— * **Éducation et hérédité.** *Etude sociologique.* 12e édit. 1913 .... 5 fr.
HALEVY (E.), docteur ès lettres. **La formation du radicalisme philosophique en Angleterre.** 1904. 3 volumes, chacun .... 7 fr. 50
HAMELIN (O.), chargé de cours à la Sorbonne. * **Le système de Descartes,** publié par L. ROBIN, chargé de cours à l'Université de Caen. Préface de E. DURKHEIM. 1910. 7 fr. 50
HANNEQUIN, prof. à l'Univ. de Lyon. **Essais sur l'hypothèse des atomes.** 2e éd. 7 fr. 50
— * **Études d'histoire des sciences et d'Histoire de la philosophie,** préface de R. THAMIN, introduction de M. GROSJEAN. 2 vol. 1908. (*Couronné par l'Institut.*) .... 15 fr.
HARTENBERG (Dr Paul). **Les timides et la timidité.** 3e édit. 1910 .... 5 fr.
— * **Physionomie et caractère.** *Essai de physiognomonie scientifique.* 2e édit. 1911 ... 5 fr.
HÉBERT (Marcel). **L'évolution de la foi catholique.** 1905 .... 5 fr.
— * **Le divin.** *Expériences et hypothèses, étude psychologique.* 1907 .... 5 fr.
HÉMON (C.), agrégé de philosophie. * **La philosophie de Sully Prudhomme.** Préface de SULLY PRUDHOMME. 1907 .... 7 fr. 50
HERMANT (F.) et VAN DE WAELE (A.). * **Les principales théories de la logique contemporaine.** (*Récompensé par l'Institut.*) 1909 .... 5 fr.
HIRTH (G.). * **Physiologie de l'art.** Traduction et introduction par L. ARRÉAT .... 5 fr.
HOFFDING, professeur à l'Université de Copenhague. **Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience.** Trad. L. POITEVIN. Préface de PIERRE JANET. 4e édit. 1909 ... 7 fr. 50
— * **Histoire de la philosophie moderne.** Préf. de V. DELBOS. 2e éd. 1908. 2 vol. chac. 10 fr.
— **Philosophes contemporains.** Trad. TREMESAYGUES. 2e édit., revue. 1908 .... 3 fr. 75
— * **Philosophie de la religion.** 1908. Trad. SCHLEGEL .... 7 fr. 50
— **La pensée humaine.** *Ses formes, ses problèmes.* Trad. par J. DE COUSSANGE. Avant-propos de E. BOUTROUX, de l'Académie française, 1911 .... 7 fr. 50
HUBERT (H.) et MAUSS (M.), directeurs adjoints à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes. **Mélanges d'histoire des religions.** (Travaux de l'*Année sociologique*). 1909 .... 5 fr.
IOTEYKO et STEFANOWSKA (Drs). * **Psycho-physiologie de la douleur.** 1908. (*Couronné par l'Institut.*) .... 5 fr.
ISAMBERT (G.). **Les idées socialistes en France** (1815-1848). 1905 .... 7 fr. 50
IZOULET, professeur au Collège de France. **La cité moderne.** 7e édition. 1908 .... 10 fr.
JACOBY (Dr P.). **Études sur la sélection chez l'homme.** Préface de G. TARDE. 2e éd. 1904. 10 fr.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Œuvres philosophiques de Leibniz.** 2e édit. 2 vol .... 20 fr.
— **Histoire de la science politique** *dans ses rapports avec la morale,* 4e édit., revue et précédée d'une notice par G. PICOT, de l'Institut. (*Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques et par l'Académie française*). 1913. 2 vol. in-8 .... 20 fr.
JANET (Pierre) de l'Inst., prof. au Col. de Fr. * **L'automatisme psychologique.** 7e éd. 7 fr. 50
JASTROW (J.), prof. à l'Univ. de Wisconsin. **La subconscience,** préf. de P. JANET. 1908. 7 fr. 50
JAURÈS (J.), docteur ès lettres. **De la réalité du monde sensible.** 2e édit. 1902 .. 7 fr. 50
JEUDON (L.), professeur au collège de Vannes. **La morale de l'honneur.** 1911 .... 5 fr.
KARPPE (S.), docteur ès lettres. **Essais de critique et d'histoire de philosophie** .. 3 fr. 75
KEIM (A.), docteur ès lettres. * **Helvétius,** *sa vie, son œuvre.* 1907 .... 10 fr.
LACOMBE (P.). **Psychologie des individus et des sociétés chez Taine.** 1906 .... 7 fr. 50
LA GRASSERIE (R. de), lauréat de l'Institut. **Psychologie des religions.** 1899 .... 5 fr.
LALANDE (A.), professeur adjoint à la Sorbonne. * **La dissolution opposée à l'évolution** *dans les sciences physiques et morales* .... 7 fr. 50

## VOLUMES IN-8

LALO (Ch.), docteur ès lettres. * **Esthétique musicale scientifique**. 1908............ 5 fr.
— * **L'esthétique expérimentale contemporaine**. 1908.......................... 3 fr. 75
— **Les sentiments esthétiques**. 1909.......................................... 5 fr.
LANDRY (A.), député, docteur ès lettres. * **Principes de morale rationnelle**. 1906... 5 fr.
LANESSAN (J.-L. de), député, ancien ministre. * **La morale des religions**. 1905.... 10 fr.
— * **La morale naturelle**. 1908............................................. 7 fr. 50
LAPIE (P.), recteur de l'Université de Toulouse. **Logique de la volonté**. 1902.... 7 fr. 50
LAUVRIÈRE, docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand. **Edgar Poë**. *Sa vie et son œuvre. Étude de psychologie pathologique. (Récompensé par l'Institut.)* 1904. 10 fr.
LAVELEYE (de). * **De la propriété et de ses formes primitives**. 5e édit. 1912...... 10 fr.
LEBLOND (M.-A.). * **L'idéal du XIXe siècle**. 1909.......................... 5 fr.
LE BON (Dr Gustave). * **Psychologie du socialisme**. 7e éd., revue. 1912........... 7 fr. 50
LECHALAS (G.). * **Études esthétiques**. 1902..................................... 5 fr.
— **Étude sur l'espace et le temps**. 2e édit. revue et augmentée. 1909............... 5 fr.
LECHARTIER (G.). **David Hume, moraliste et sociologue**. 1900.................... 5 fr.
LECLÈRE (A.), professeur à l'Université de Berne. **Essai critique sur le droit d'affirmer**. 5 fr.
LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. * **L'unité dans l'être vivant**. *Essai d'une biologie chimique*. 1902.................................. 7 fr. 50
— * **Les limites du connaissable**, *la vie et les phénomènes naturels*. 3e édit. 1908. 3 fr. 75
LÉON (Xavier). * **La philosophie de Fichte**. *Ses rapports avec la conscience contemporaine*. Préface de E. BOUTROUX, de l'Académie française. 1902. *(Couronné par l'Institut.)*. 10 fr.
LEROY (E. Bernard). **Le langage**. *Sa psychologie normale et pathologique*. 1905.... 5 fr.
LÉVY (A.), professeur à l'Université de Nancy. **La philosophie de Feuerbach**. 1904. 10 fr.
LÉVY-BRUHL (L.), professeur à la Sorbonne, * **La philosophie de Jacobi**.......... 5 fr.
— * **Lettres de S. Mill à Aug. Comte**, avec *les réponses de Comte et une introduction*.. 10 fr.
— * **La philosophie d'Auguste Comte**. 3e édit., revue 1913...................... 7 fr. 50
—* **La morale et la science des mœurs**. 5e édit., 1913.......................... 5 fr.
— **Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures** (*Travaux de l'*Année sociologique). 1909............................................................. 7 fr. 50
LIARD, de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris. * **Descartes**. 3e éd. 1911.. 5 fr.
— * **La science positive et la métaphysique**. 5e édit. 1905....................... 7 fr. 50
LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint à la Sorbonne. * **Richard Wagner, poète et penseur**. 5e édit., revue. 1911. *(Couronné par l'Académie française.)*............. 10 fr.
— **Henri Heine penseur**. 1905..................................................... 3 fr. 75
LOMBROSO (César), professeur à l'Université de Turin.. * **L'homme criminel**. 2e éd., 2 vol. et atlas de 64 pl............................................................. 36 fr.
— **Le crime**. *Causes et remèdes*. 2e édit., avec 22 fig. et 11 planches. 1907.......... 10 fr.
— **L'homme de génie**, avec gravures et planches. 4e édit. 1909..................... 10 fr.
— et FERRERO. **La femme criminelle et la prostituée**, avec 13 pl. hors texte...... 15 fr.
— et LASCHI. **Le crime politique et les révolutions**. 2 vol. avec grav. et pl. h. texte. 15 fr.
LUBAC (E.), agr. de philos. * **Psychologie rationnelle**. Préf. de H. BERGSON. 1904.. 3 fr. 75
LUQUET (G.-H.), agrégé de philosophie * **Idées générales de psychologie**. 1906.... 5 fr.
LYON (G.), recteur de l'Acad. de Lille. * **L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle**. 7 fr. 50
— * **Enseignement et religion**. *Études philosophiques*............................ 3 fr. 75
MALAPERT (P.), docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand. * **Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison**. 2e édit. 1906.............................. 5 fr.
MARION (H.), professeur à la Sorbonne. * **De la solidarité morale**. 6e édit. 1907..... 5 fr.
MARTIN (Fr.). * **La perception extérieure et la science positive**.................. 5 fr.
MATAGRIN (Amédée). **La psychologie sociale de Gabriel Tarde**. 1909................ 5 fr.
MAXWELL (J.). **Les phénomènes psychiques**. Préf. du Pr Ch. RICHET. 4e édit. 1909. 5 fr.
MÉNARD (A.), docteur ès lettres. **Analyse et critique des principes de la psychologie de W. James**. 1910.......................................................... 7 fr. 50
MENDOUSSE (P.), docteur ès lettres, professeur au lycée de Digne. * **L'âme de l'adolescent**. 2e édit. 1911................................................................ 5 fr.
MEYERSON (E.). **Identité et réalité**. 2e édit., revue et augmentée. 1912.......... 10 fr.
MORTON PRINCE, professeur de pathologie du système nerveux à l'École de médecine de « Tufts College ». **La dissociation d'une personnalité**. *Étude biographique de psychologie pathologique*. Traduit par R. RAY et J. RAY. 1911.......................... 10 fr.
MULLER (Max), prof. à l'Université d'Oxford. * **Nouvelles études de mythologie**.. 12 fr. 50
MYERS. **La personnalité humaine**. Trad. JANKÉLÉVITCH. 3e édit. 1910........... 7 fr. 50
NAVILLE (Ernest). * **La définition de la philosophie**............................ 5 fr.
— **Le libre arbitre**. 2e édit.................................................. 5 fr.
— **Les philosophies négatives**................................................ 5 fr.
— **Les systèmes de philosophie ou les philosophies affirmatives**. 1909............ 7 fr. 50
NORDAU (Max). * **Dégénérescence**, 7e éd. 1909. 2 vol. Tome I. 7 fr. 50. Tome II.. 10 fr.
— **Les mensonges conventionnels de notre civilisation**. 11e édit. 1912............. 5 fr.
— * **Vus du dehors**. *Essais de critique sur quelques auteurs français contemp*. 1903. 5 fr.
— **Le sens de l'histoire**. Trad. JANKÉLÉVITCH. 1909............................ 7 fr. 50
NOVICOW (J.). **Les luttes entre sociétés humaines**. 3e édit. 1904.................. 10 fr.
— * **La justice et l'expansion de la vie**. *Essai sur le bonheur des sociétés humaines*. 1905. 7 fr. 50
— **La critique du Darwinisme social**. 1909......................................... 7 fr. 50
OLDENBERG, prof. à l'Univ. de Kiel. * **Le Bouddha**. Trad. par P. FOUCHER, chargé de cours à la Sorbonne. Préf. de SYLVAIN LÉVI, prof. au Collège de France. 2e édit. 1903. 7 fr. 50
— * **La religion du Véda**. Traduit par V. HENRY, professeur à la Sorbonne. 1903... 10 fr.
OSSIP-LOURIÉ, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. **La philosophie russe contemporaine**. 2e édit. 1905.................................................... 5 fr.
— * **La psychologie des romanciers russes au XIXe siècle**. 1905.................. 7 fr. 50

## VOLUMES IN-8

OUVRÉ (H.). * **Les formes littéraires de la pensée grecque** (*Cour. par l'Acad. franç.*). 10 fr.
PALANTE (G.), agrégé de philosophie. **Combat pour l'individu.** 1904 ............ 3 fr. 75
PAULHAN (Fr.), correspondant de l'Institut. * **Les caractères.** 3e édit., revue. 1909. 5 fr.
— **Les mensonges du caractère.** 1905 ............ 5 fr.
— **Le mensonge de l'art.** 1907 ............ 5 fr.
PAYOT (J.), recteur de l'Académie d'Aix. **La croyance.** 3e édit. 1911 ............ 5 fr.
— * **L'éducation de la volonté.** 37e édit. 1912 ............ 5 fr.
PERÈS (Jean), professeur au lycée de Caen. * **L'art et le réel** ............ 3 fr. 75
PÉREZ (Bernard). **Les trois premières années de l'enfant.** 7e édit. 1911 ............ 5 fr.
— **L'enfant de trois à sept ans.** 4e édit. 1907 ............ 5 fr.
— **L'éducation morale dès le berceau.** 4e édit. 1901 ............ 5 fr.
— * **L éducation intellectuelle dès le berceau.** 2e édit. 1901 ............ 5 fr.
PIAT (C.), professeur à l'Institut catholique. **La personne humaine.** 2e édit., revue et augmentée. 1913. (*Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*)... 7 fr. 50
— * **Destinée de l'homme.** 2e édit., revue, 1913 ............ 5 fr.
— **La morale du bonheur.** 1909 ............ 5 fr.
PICAVET (F.), chargé de cours à la Sorbonne. * **Les idéologues** (*Cour. par l'Ac. franç.*). 10 fr.
PIDERIT. **La mimique et la physiognomonie.** Trad. de l'allem. par M. GIROT ....... 5 fr.
PILLON (F.), lauréat de l'Institut. * **L'Année philosophique** (*Couronné par l'Institut.*) 1890 à 1911. (1893 et 1894 épuisées) 22 vol. Chacun ............ 5 fr.
PIOGER (Dr J.). **La vie et la pensée** ............ 5 fr.
— **La vie sociale, la morale et le progrès** ............ 5 fr.
PREYER, professeur à l'Université de Berlin. **Éléments de physiologie générale**.... 5 fr.
PROAL, conseiller à la Cour d'Appel de Paris. * **La criminalité politique.** 2e éd. 1908. 5 fr.
— * **Le crime et la peine.** 4e édit. (*Couronné par l'Institut.*) 1911 ............ 10 fr.
— **Le crime et le suicide passionnels.** 1900. (*Couronné par l'Académie française.*). 10 fr.
RAGEOT (G.), agrégé de philosophie. * **Le succès.** *Auteurs et public.* 1906...... 3 fr. 75
RAUH (F.), professeur adjoint à la Sorbonne. * **De la méthode dans la psychologie des sentiments.** (*Couronné par l'Institut.*) ............ 5 fr.
— * **L'expérience morale.** 2e édition, revue. 1909 (*Récompensé par l'Institut.*)... 3 fr. 75
RAUH (F.), professeur adjoint à la Sorbonne. * **Études de morale,** recueillies et publiées par H. DAUDIN, M. DAVID, G. DAVY, H. FRANCK, R. HERTZ, G. HUBERT, J. LAPORTE, R. LE SENNE, H. WALLON. 1911 ............ 10 fr.
RÉCEJAC, docteur ès lettres. **Essai sur les fondements de la connaissance mystique**.. 5 fr.
RENARD (G.), prof. au Collège de France. * **La méthode scient. dans l'histoire littéraire.** 10 fr.
RENOUVIER (Ch.), de l'Institut. * **Les dilemmes de la métaphysique pure.** 1901.... 5 fr.
— **Le personnalisme,** avec une étude sur *la perception externe et la force.* 1903... 10 fr.
— * **Critique de la doctrine de Kant.** 1906 ............ 7 fr. 50
— * **Science de la morale.** Nouv. édit. 2 vol. 1908 ............ 15 fr.
REVAULT D'ALLONNES (G.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie. **Psychologie d'une religion.** *Guillaume Monod (1800-1896).* 1908 ............ 5 fr.
— * **Les inclinations.** *Leur rôle dans la psychologie des sentiments.* 1908 ........ 3 fr. 75
REY (A.), professeur à l'Université de Dijon. * **La théorie de la physique chez les physiciens contemporains.** 1907 ............ 7 fr. 50
RIBERY, doct. ès lettres. **Essai de classification naturelle des caractères.** 1903. 3 fr. 75
RIBOT (Th.), de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique.* * **L'hérédité psychologique.** 9e édit. 1910 ............ 7 fr. 50
— * **La psychologie anglaise contemporaine.** 3e édit. 1907 ............ 7 fr. 50
— * **La psychologie allemande contemporaine** (*Ecole expérimentale*). 7e édit. 1909. 7 fr. 50
— **La psychologie des sentiments.** 9e édit. 1914 ............ 7 fr. 50
— **L'évolution des idées générales.** 3e édit. 1909 ............ 5 fr.
— * **Essai sur l'imagination créatrice.** 3e édit. 1908 ............ 5 fr.
— * **La logique des sentiments.** 4e édit. 1912 ............ 3 fr. 75
— * **Essai sur les passions.** 3e édit. 1910 ............ 3 fr. 75
RICARDOU (A.), docteur ès lettres. * **De l'idéal.** (*Couronné par l'Institut.*) ........ 5 fr.
RICHARD (G.), professeur de sociologie à l'Université de Bordeaux. * **L'idée d'évolution dans la nature et dans l'histoire.** 1903. (*Couronné par l'Institut.*) ............ 7 fr. 50
RIEMANN (H.), prof. à l'Univ. de Leipzig. * **Les éléments de l'esthétique musicale.** 1906. 5 fr.
RIGNANO (E.). **La transmissibilité des caractères acquis.** 1908 ............ 5 fr.
RIVAUD (A.), professeur à l'Université de Poitiers. **Les notions d'essence et d'existence dans la philosophie de Spinoza.** 1906 ............ 3 fr. 75
ROBERTY (E. de). **L'ancienne et la nouvelle philosophie** ............ 7 fr. 50
— * **La philosophie du siècle** (*positivisme, criticisme, évolutionnisme.*) ............ 5 fr.
— * **Nouveau programme de sociologie.** 1904 ............ 5 fr.
— * **Sociologie de l'action.** 1908 ............ 7 fr. 50
RODRIGUES (G.), doct. ès lettres, prof. au lycée Michelet. **Le problème de l'action.** 3 fr. 75
ROEHRICH (E.). * **Philosophie de l'éducation.** (*Récompensé par l'Institut*). 1910.. 5 fr.
ROMANES. * **L'évolution mentale chez l'homme.** *Origine des facultés humaines*.. 7 fr. 50
ROUSSEL-DESPIERRES (Fr.). * *Hors du scepticisme.* **Liberté et beauté.** 1907... 7 fr. 50
RUSSELL * **La philosophie de Leibniz.** Trad. J. RAY. Préf. de M. LÉVY-BRUHL. 1908. 3 fr. 75
RUYSSEN (Th.), prof. à l'Univ. de Bordeaux. * **L'évolution psychologique du jugement.** 5 fr.
SABATIER (A.), prof. à l'Univ. de Montpellier. **Philosophie de l'effort.** 2e édit. 1908. 7 fr. 50
SAIGEY (E.). * **Les sciences au XVIIIe siècle.** *La physique de Voltaire* ............ 5 fr.
SAINT-PAUL (Dr G.). * **Le langage intérieur et les paraphasies.** 1904 ............ 5 fr.
SANZ Y ESCARTIN. **L'individu et la réforme sociale.** Trad. DIETRICH ......... 7 fr. 50
SCHILLER (F.), professeur à l'Université d'Oxford. * **Études sur l'humanisme.** 1909.. 10 fr.

## VOLUMES IN-8

SCHINZ (A.), professeur à l'Université de Bryn Mawr (Pensylvanie). **Anti-pragmatisme.** *Examen des droits respectifs de l'aristocratie intellectuelle et de la démocratie sociale.* 5 fr.
SCHOPENHAUER. **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** (*Parerga et Paralipomena*). Trad. CANTACUZÈNE. 10e éd. 1913 .... 5 fr.
— * **Le monde comme volonté et comme représentation.** 6e édit. 3 vol., chac.... 7 fr. 50
SÉAILLES (G.), professeur à la Sorbonne. **Essai sur le génie dans l'art.** 4e édit. 1911. 5 fr.
— * **La philosophie de Ch. Renouvier.** *Introduction au néo-criticisme.* 1905...... 7 fr. 50
SEGOND (J.), agrégé de philosophie, docteur ès lettres. * **La prière.** *Essai de psychologie religieuse.* (*Couronné par l'Académie française.*) 1910.... 7 fr. 50
SIGHELE (Scipio). **La foule criminelle.** 2e édit., refondue. 1901.... 5 fr.
SOLLIER (Dr P.). **Le problème de la mémoire.** *Essai de psycho-mécanique.* 1900. 3 fr. 75
— **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile,** avec 12 pl. hors texte. 2e édit. 1902...... 5 fr.
— **Le mécanisme des émotions.** 1905.... 5 fr.
— **Le doute.** *Étude de psychologie affective.* 1909.... 7 fr. 50
SOURIAU (Paul), professeur à l'Université de Nancy. **L'esthétique du mouvement**.. 5 fr.
— * **La beauté rationnelle.** 1904.... 10 fr.
— **La suggestion dans l'art.** 2e édit. 1909.... 5 fr.
SPENCER (Herbert). * **Les premiers principes.** Traduct. CAZELLES. 11e édit. 1907... 10 fr.
— * **Principes de biologie.** Traduct. CAZELLES. 6e édit. 1910. 2 vol.... 20 fr.
— * **Principes de psychologie.** Trad. par MM. RIBOT et ESPINAS. 2 vol. Nouv. édit. 20 fr.
— * **Principes de sociologie.** 5 vol. : I. *Données de la sociologie.* 10 fr. II. *Inductions de la sociologie. Relations domestiques.* 7 fr. 50. III. *Institutions cérémonielles et politiques.* 15 fr. IV. *Institutions ecclésiastiques.* 3 fr. 75. V. *Institutions professionnelles.* 7 fr. 50.
— **Essais sur le progrès.** Trad. A. BURDEAU. 5e édit. 1904.... 7 fr. 50
— **Essais de politique.** Trad. A. BURDEAU. 5e édit. 1906.... 7 fr. 50
— **Essais scientifiques.** Trad. A. BURDEAU. 4e édit. 1913.... 7 fr. 50
— * **De l'éducation physique, intellectuelle et morale.** 14e édit. 1912.... 5 fr.
— **Justice.** Trad. CASTELOT. 3e édit. 1903.... 7 fr. 50
— **Le rôle moral de la bienfaisance.** Trad. CASTELOT et MARTIN SAINT-LÉON..... 7 fr. 50
— **La morale des différents peuples.** Trad. CASTELOT et MARTIN SAINT-LÉON.... 7 fr. 50
— **Problèmes de morale et de sociologie.** Trad. H. de VARIGNY. Nouv. édit., 1906. 7 fr. 50
— * **Une autobiographie.** Trad. et adaptation par H. de VARIGNY. 1907.... 10 fr.
STAPFER (P.), professeur honoraire à l'Université de Bordeaux. * **Questions esthétiques et religieuses.** 1906.... 3 fr. 75
STEIN (L.), professeur à l'Université de Berne. * **La question sociale au point de vue philosophique.** 1900.... 10 fr.
STUART MILL. * **Mes mémoires.** *Histoire de ma vie et de mes idées.* 5e éd....... 5 fr.
— * **Système de logique déductive et inductive.** 6e édit. 1909. 2 vol.... 20 fr.
— * **Essais sur la religion.** 4e édit. 1901.... 5 fr.
— **Lettres inédites à Auguste Comte et réponses d'Auguste Comte**.... 10 fr.
SULLY (James). **Le pessimisme.** Trad. Bertrand. 2e édit.... 7 fr. 50
— * **Essai sur le rire.** *Ses formes, ses causes, son développement, sa valeur.* 1904. 7 fr. 50
SULLY PRUDHOMME, de l'Acad. franç. **La vraie religion selon Pascal.** 1905.. 7 fr. 50
— **Le lien social.** Publié par C. HÉMON.... 3 fr. 75
TARDE (G.), de l'Institut. * **La logique sociale.** 4e édit. 1912.... 7 fr. 50
— * **Les lois de l'imitation.** 6e édit. 1911.... 7 fr. 50
— * **L'opinion et la foule.** 3e édit. 1910.... 5 fr.
TARDIEU (Dr E.). * **L'ennui.** *Étude psychologique.* 2e édit., revue et corrigée. 1913. 5 fr.
TASSY (E.). **Le travail d'idéation.** 1911.... 5 fr.
THOMAS (P.-F.), docteur ès lettres. * **Pierre Leroux, sa philosophie.** 1904.... 5 fr.
— * **L'éducation des sentiments.** (*Couronné par l'Institut.*) 5e édit. 1910.... 5 fr.
TISSERAND (P.), docteur ès lettres, professeur au lycée Charlemagne. * **L'anthropologie de Maine de Biran.** 1909.... 10 fr.
UDINE (Jean d'). **L'art et le geste.** 1909.... 5 fr.
URTIN (H.), avocat, docteur ès lettres. **L'action criminelle.** *Étude de philosophie pratique.* 1911.... 5 fr.
VACHEROT (Et.), de l'Institut. * **Essais de philosophie critique**.... 7 fr. 50
— **La religion**.... 7 fr. 50
WAYNBAUM (Dr I.). **La physionomie humaine.** 1907.... 5 fr.
WEBER (L.). * **Vers le positivisme absolu par l'idéalisme.** 1903.... 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

## TRAVAUX DE L'ANNÉE SOCIOLOGIQUE

*Vol. in-8, publiés sous la direction de* M. É. DURKHEIM, prof. à la Sorbonne.
*ANNÉE SOCIOLOGIQUE*, 12 volumes parus, voir détails pages 6 et 8.
BOUGLÉ (C.), chargé de cours à la Sorbonne. **Essais sur le régime des castes,** 1908. 5 fr.
HUBERT (H.) et MAUSS (M.), directeurs adjoints à l'Ecole des Hautes Etudes. **Mélanges d'histoire des religions.** 1909.... 5 fr.
LEVY-BRUHL (L.), professeur à la Sorbonne. **Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures.** 1910.... 7 fr. 50
DURKHEIM (E.), professeur à la Sorbonne. **Les formes élémentaires de la vie religieuse.** *Le système totémique en Australie.* Avec 1 carte. 1912.... 10 fr.
HALBWACHS (M.), agrégé de philosophie, docteur en droit et docteur ès lettres. **La classe ouvrière et les niveaux de vie.** *Recherches sur la hiérarchie des besoins dans les sociétés industrielles contemporaines.* 1913.... 7 fr. 50

# COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

## PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE. **La Poétique d'Aristote**, par A. HATZFELD et M. DUFOUR. In-8, 1900. 6 fr.
— **Physique, II**, trad. et commentaire, par O. HAMELIN, chargé de cours à la Sorbonne. 1 vol. in-8.................. 3 fr.
— **Aristote et l'idéalisme platonicien**, par CH. WERNER, docteur ès lettres. 1910. 1 vol. in-8..................... 7 fr. 50
— **La morale d'Aristote**, par Mme JULES FAVRE. 1 vol. in-18............. 3 fr. 50
— **Ethique à Nicomaque. Livre II**. Trad. de P. D'HÉROUVILLE et H. VERNE. Introd. et notes de P. D'HÉROUVILLE, in-8. 1 fr. 80
— **La métaphysique. Livre I**. Trad. et commentaires par G. COLLE. 1912. 1 vol. gr. in-8......................... 5 fr.
ÉPICURE. * **La morale d'Épicure**, par M. GUYAU. 5e édit. 1 vol. in-8 ..... 7 fr. 50
MARC-AURELE. **Les Pensées de Marc-Aurèle**. Trad. A.-P. LEMERCIER, doyen de l'Univ. de Caen. 1909. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
PLATON. **La théorie platonicienne des sciences**, par ÉLIE HALÉVY. 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Œuvres**, traduction VICTOR COUSIN, revue par J. BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE : *Socrate et Platon* ou *le Platonisme* — *Eutyphron* — *Apologie de Socrate* — *Criton* — *Phédon*. 1 v. in-8...... 7 fr. 50
— **La définition de l'être et la nature des idées dans le Sophiste de Platon**, par A. DIÈS. 1909. 1 vol. in-8........ 4 fr.
SOCRATE. * **Philosophie de Socrate**, par A. FOUILLÉE, de l'Institut. 2 vol. in-8. 16 fr.
— **Le procès de Socrate**, par G. SOREL. 1 vol. in-8..................... 3 fr. 50
— **La morale de Socrate**, par Mme JULES FAVRE. 1 vol. in-18............. 3 fr. 50
STRATON DE LAMPSAQUE. * **La physique de Straton de Lampsaque**, par G. RODIER, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 3 fr.

---

BÉNARD. **La philosophie ancienne**, *ses systèmes*. 1 vol. in-8 ............... 9 fr.
DIES (A.), docteur ès lettres. **Le cycle mystique**. *La divinité. Origine et fin des existences individuelles dans la philosophie antésocratique*, 1909. 1 vol. in-8.. 4 fr.
FABRE (Joseph). **La pensée antique**. *De Moïse à Marc-Aurèle*. 3e édit..... 5 fr.
GOMPERZ. **Les penseurs de la Grèce**. Trad. REYMOND. (*Cour. par l'Acad franç.*)
I. * *La philosophie antésocratique*. 2e édit. 1 vol. gr. in-8.................. 10 fr.
II. * *Athènes, Socrate et les Socratiques, Platon*. 2e édit. 1 vol. gr. in-8.... 12 fr.
III. * *L'ancienne académie. Aristote et ses successeurs : Théophraste et Straton de Lampsaque*. 1910. 1 vol. gr. in-8. 10 fr.
GUYOT (H.), docteur ès lettres. **L'infinité divine** *depuis Philon le Juif jusqu'à Plotin*. 1906. 1 vol. in-8.......... 5 fr.
LAFONTAINE (A.). **Le plaisir**, *d'après Platon et Aristote*. 1 vol. in-8..... 6 fr.
MILHAUD (G.), prof. à la Sorbonne. * **Les philosophes géomètres de la Grèce**. 1900. In-8 (*Couronné par l'Institut.*). 6 fr.
— **Études sur la pensée scientifique chez les Grecs et chez les modernes**. 1906. 1 vol. in-16....................... 3 fr.
— **Nouvelles études sur l'histoire de la pensée scientifique**. 1911. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*). 5 fr.
OUVRÉ (H.). **Les formes littéraires de la pensée grecque**. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*)........... 10 fr.
RIVAUD (A.), professeur à l'Université de Poitiers. **Le problème du devenir et la notion de la matière**, *des origines jusqu'à Théophraste*. (*Couronné par l'Académie française.*) 1906. In-8. 10 fr.
ROBIN (L.), maître de conférences à la Sorbonne. **La théorie platonicienne des idées et des nombres d'après Aristote**. *Étude historique et critique*. In-8. 12 fr. 50
— **La théorie platonicienne de l'amour**. 1 vol. in-8..................... 3 fr. 75
*(Ouvrages couronnés par l'Institut et par l'Association pour l'encouragement des Études grecques.)*

## PHILOSOPHIES MÉDIÉVALE ET MODERNE

* DESCARTES, par L. LIARD, de l'Institut, 2e édit. 1 vol. in-8................ 5 fr.
— **Essai sur l'esthétique de Descartes**, par E. KRANTZ, prof. à l'Univ. de Nancy. 2e édit. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*).................. 6 fr.
— **Descartes, directeur spirituel**, par V. de SWARTE. 1 vol. in-16 avec planches. (*Cour. par l'Institut.*)............... 4 fr. 50
— **Le système de Descartes**, par O. HAMELIN. Publié par L. ROBIN. Préface de E. DURKHEIM. 1911. 1 vol. in-8.. 7 fr. 50
— **Index scolastico-cartésien**, par Et. GILSON, docteur ès lettres, agrégé de philosophie. 1913. 1 vol. in-8....... 7 fr. 50
— **La liberté chez Descartes et la théologie**, par *le même*. 1913. 1 vol. in-8... 7 fr. 50
ERASME. **Stultitiæ laus Des. Erasmi Rot. declamatio**. Publié et annoté par J.-B. KAN, avec fig. de Holbein. 1 vol. in-8. 6 fr. 75
FABRE (J.). * **La pensée chrétienne**. *Des Evangiles à l'Imitat. de J.-C.* 1 v. in-8. 9 fr.
GASSENDI. **La philosophie de Gassendi**, par P.-F. THOMAS. 1 vol. in-8...... 6 fr.
LEIBNIZ. * **Œuvres philosophiques**, pub. par P. JANET. 2 vol. in-8........ 20 fr.
— * **La logique de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8............... 12 fr.
— **Opuscules et fragments inédits de Leibniz**, par L. COUTURAT. 1 vol. in-8..... 25 fr.
LEIBNIZ. * **Leibniz et l'organisation religieuse de la Terre**, *d'après des documents inédits*. par Jean BARUZI. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*) 10 fr.
— **La philosophie de Leibniz**, par B. RUSSELL, trad. par M. RAY, préface de M. LÉVY-BRÜHL. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Acad. franç.*)............ 3 fr. 75
— **Discours de la métaphysique**, introd. et notes par H. LESTIENNE. 1 vol. in-8. 2 fr.
— **Leibniz historien**. par L. DAVILLÉ, docteur ès lettres. 1 vol. in-8......... 12 fr.
MALEBRANCHE. * **La philosophie de Malebranche**, par OLLÉ-LAPRUNE, de l'Institut. 2 vol. in-8....................... 16 fr.
PASCAL. **Etude sur le scepticisme de Pascal**, par DROZ, professeur à l'Université de Besançon. 1 vol. in-8.............. 6 fr.
ROSCELIN. **Roscelin philosophe et théologien**. par F. PICAVET, chargé de cours à la Sorbonne. 1911. 1 vol. gr. in-8..... 4 fr.
* ROUSSEAU (J.-J.). **Sa philosophie**, par H. HOFFDING. 1 vol. in-16. . ... 2 fr. 50
— * **Du Contrat social**. Introduction par E. DREYFUS-BRISAC. 1 vol. in-8... 12 fr.

ROYER-COLLARD. **Les fragments philosophiques de Royer-Collard** réunis et publiés pour la première fois à part, avec une introd. sur *la philosophie écossaise et spiritualiste au XIXe siècle*, par A. SCHIMBERG. 1913. 1 vol. in-8............ 6 fr.

SAINT THOMAS D'AQUIN. **Thesaurus philosophiæ thomisticæ**, publié par G. BULLIAT, docteur en théologie et en droit canon. 1 vol. gr. in-8.......... 6 fr. 50

— **L'idée de l'État dans Saint Thomas d'Aquin**, par J. ZEILLER. 1 v. in-8. 3 fr. 50

— **Sa morale**, par A. D. SERTILLANGES. 12 fr.

SPINOZA. **Benedicti de Spinoza opera**, *quotquot reperta sunt*. publ. par J. VAN VLOTEN et J.-P.-N. LAND. 3 v. in-18, cart. 18 fr.

— **Ethica** *ordine geometrico demonstrata*, publ. par *les mêmes*. 1 v. gr. in-8. 4 fr. 30

— **Sa philosophie**, par L. BRUNSCHVICG, maître de conférences à la Sorbonne. 2e édit. 1 vol. in-8............ 3 fr. 75

VOLTAIRE. **Les sciences au XVIIIe siècle.** *Voltaire physicien*, par EM. SAIGEY. 1 vol. in-8............................ 5 fr.

DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'Histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-18........................ 15 fr.

DELVAILLE (J.), docteur ès lettres. **Essai sur l'histoire de l'idée de progrès jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.** 1911. 1 vol. in-8. 12 fr.

FABRE (Joseph). * **L'Imitation de Jésus-Christ.** Trad. nouvelle. 1907. 1 vol. in-8. 7 fr.

— * **La pensée moderne.** *De Luther à Leibniz*. 1908. 1 vol. in-8............. 8 fr.

— **Les pères de la Révolution.** *De Bayle à Condorcet*. 1909. 1 vol. in-8...... 10 fr.

FIGARD (L.), docteur ès lettres. **Un médecin philosophe au XVIe siècle.** *La psychologie de Jean Fernel*. 1 vol. in-8. 1903. 7 fr. 50

PICAVET, chargé de cours à la Sorbonne. **Esquisse d'une histoire générale et comparée des philosophies médiévales.** 1 vol. in-8. 2e éd. 1907. 7 fr. 50

— **Essais sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médicales.** 1913. 1 v. gr. in-8. 7 fr. 50

WULF (M.). **Histoire de la philosophie médiévale.** 4e éd. 1 vol. in-8..... 10 fr.

## PHILOSOPHIE ANGLAISE

BERKELEY. **Œuvres choisies.** *Nouvelle théorie de la vision. Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*. Trad. par MM. BEAULAVON et PARODI. 1 vol. in-8............. 5 fr.

— **Le Journal philosophique de Berkeley.** (*Commonplace Book*). Etude et trad. par R. GOURG, doct. ès lett. 1 v. gr. in-8. 4 fr.

DUGALD STEWART. * **Philosophie de l'esprit humain.** 3 vol. in-12...... 9 fr.

GODWIN. **William Godwin (1756-1836).** *Sa vie, ses œuvres principales. La « Justice politique »*, par R. GOURG, docteur ès lettres. 1 vol. in-8...................... 6 fr.

HOBBES. **La philosophie de Hobbes**, par G. LYON, recteur de l'Académie de Lille. 1 vol. in-16.................... 2 fr. 50

HUME (David). **Œuvres philosophiques choisies.** Trad. par M. DAVID. Préface de L. LÉVY-BRUHL. I. *Essai sur l'entendement humain. Dialogues sur la religion naturelle*. 1912. 1 vol. in-8........ 5 fr.

— II. *Traité de la nature humaine. De l'entendement*. 1912. 1 vol. in-8....... 6 fr.

LOCKE. * **La philosophie générale de John Locke**, par H. OLLION, docteur ès lettres. 1909. 1 vol. in-8............... 7 fr. 50

NEWTON. **La philosophie de Newton**, par L. BLOCH. 1908. 1 vol. in-8....... 10 fr.

LYON (G.), recteur de l'Académie de Lille. * **L'idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-8.................. 7 fr. 50

SPENCER (H.), trad. franç., voy. p. 5 et 12.
STUART MILL, trad. franç., voy. p. 5 et 12.

## PHILOSOPHIE ALLEMANDE

FEUERBACH. **Sa philosophie**, par A. LÉVY, prof. à l'Univ. de Nancy. 1 vol. in-8. 10 fr.

HEGEL. * **Logique.** 2 vol. in-8...... 14 fr.

— * **Philosophie de la nature.** 3 v. in-8. 25 fr.

— * **Philosophie de l'esprit.** 2 vol. in-8. 18 fr.

— * **Philosophie de la religion.** 2 vol. 20 fr.

— **La Poétique.** 2 vol. in-8......... 12 fr.

— **Esthétique.** 2 vol. in-8.......... 16 fr.

— **Antécédents de l'Hégélianisme dans la philosophie française**, par E. BEAUSSIRE, de l'Institut. 1 vol. in-18....... 2 fr. 50

— **Introduction à la philosophie de Hegel**, par VÉRA. 1 vol. in-8.......... 6 fr. 50

— * **La logique de Hegel**, par Eug. NOEL. 1 vol. in-8........................ 3 fr.

— **Sa vie et ses œuvres**, par P. ROQUES, prof. agr. au lycée de Chartres. 1912. 1 v. in-8. 6 fr.

HERBART. * **Principales œuvres pédagogiques.** Trad. PINLOCHE. In-8... 7 fr. 50

— **La métaphysique de Herbart et la critique de Kant**, par M. MAUXION, prof. à l'Univ. de Poitiers. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

— **L'éducation par l'instruction** *et Herbart*, par *le même*. 2e éd. 1 v. in-16. 1906. 2 fr. 50

JACOBI. **Sa philosophie**, par L. LÉVY-BRUHL, prof. à la Sorbonne. 1 vol. in-8.... 5 fr.

KANT. **Critique de la raison pratique**, trad., introd. et notes par M. PICAVET. 4e édit. revue. 1 vol. in-8.......... 6 fr.

— * **Critique de la raison pure**, traduction par MM. PACAUD et TREMESAYGUES. 3e éd., in-8............................ 12 fr.

— * **Mélanges de logique**, trad. TISSOT, 1 v. in-8.......................... 6 fr.

— * **La religion dans les limites de la raison.** Trad., introduction et notes par A. TREMESAYGUES, licencié ès lettres. 1912. 1 vol. in-8................. 5 fr.

— **Sa morale**, par A. CRESSON, docteur ès lettres. 2e édit. 1 vol. in-16..... 2 fr. 50

— **Traité de pédagogie.** Trad. JULES BARNI. Avec préf., sommaires et lexique par R. THAMIN. 3e édit., rev. 1 vol. in-16. 1 fr. 50

— **Sa philosophie pratique**, par V. DELBOS, membre de l'Institut. 1 vol. in-8. 12 fr. 50

— **L'idée ou critique du Kantisme**, par C. PIAT. 2e édit. 1 vol. in-8....... 6 fr.

KANT et FICHTE **et le problème de l'éducation**, par Paul DUPROIX, doyen de la Faculté des lettres de Genève. 1 v. in-8... 5 fr.

KNUTZEN. * **Martin Knutzen.** *La critique de l'harmonie préétablie*, par VAN BIÉMA, prof. aux lycées Condorcet et St-Louis, docteur ès lettres. 1908. 1 vol. in-8. 3 fr.

SCHELLING. **Bruno, ou du** *Principe divin*. 1 vol. in-8....................... 3 fr. 50

SCHILLER. **Sa poétique**, par V. BASCH, chargé de cours à la Sorbonne. 2e édit. revue. 1911. 1 vol. in-8.......... 7 fr. 50

SCHLEIERMACHER. **Sa philosophie religieuse**, par E. CRAMAUSSEL, doct. ès lettres, agrégé de philos. 1909. 1 vol. in-8. 5 fr.

SCHOPENHAUER (A.). Traductions françaises, voir p. 2, 5 et 12.
— La philosophie de Schopenhauer, par Th. Ribot, 12e éd. 1 vol. in-16. 2 fr. 50
— L'optimisme de Schopenhauer, par S. Rzewuski. 1 vol. in-16...... 2 fr. 50
SIMMEL. **Le relativisme philosophique chez Georg Simmel**, par A. Mamelet. 1914. 1 vol. in-8.............. 3 fr. 75
STRAUSS (David-Frédéric). **Sa vie et son œuvre**, par A. Lévy, professeur à l'Université de Nancy. 1 vol. in-8. 1910. 5 fr.

DELACROIX (H.), maître de conférences à la Sorbonne. **Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle.** 1900. 1 vol. in-8.................. 5 fr.
**Philosophie allemande au XIXe siècle (La)**, par MM. Ch. Andler, V. Basch, J. Benrubi, C. Bouglé, V. Delbos, G. Dwelshauwers, B. Groethuysen, H. Norero. 1912. 1 vol. in-8................ 5 fr.
VAN BIEMA (E.), docteur ès lettres, agrégé de philosophie, professeur aux lycées Condorcet et St-Louis. * **L'espace et le temps chez Leibniz et chez Kant.** 1908. 1 vol. in-8...................... 6 fr.

# LES GRANDS PHILOSOPHES

**Collection publiée sous la direction de C. PIAT**

Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris.

*Liste par ordre d'apparition :*

* **Kant**, par M. Ruyssen, prof. à l'Univ. de Bordeaux. 2e éd. in-8. (*Cour. par l'Instit.*) 7 fr. 50
* **Socrate**, par C. Piat. 2e édition. 1 vol. in-8.................................. 5 fr.
* **Avicenne**, par le baron Carra de Vaux. 1 vol. in-8 .............................. 5 fr.
* **Saint Augustin**, par Jules Martin. 2e édition. 1 vol. in-8...................... 7 fr. 50
* **Malebranche**, par Henri Joly, de l'Institut. 1 vol. in-8 ........................ 5 fr.
* **Pascal**, par A. Hatzfeld. 1 vol. in-8 ........................................ 5 fr.
* **Saint Anselme**, par le Cte Domet de Vorges. 1 vol. in-8......................... 5 fr.
**Spinoza**, par P.-L. Couchoud. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*).... 5 fr.
**Aristote**, par C. Piat. 2e édition. 1 vol. in-8.................................. 5 fr.
**Gazali**, par le baron Carra de Vaux. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*) 5 fr.
* **Maine de Biran**, par Marius Couailhac. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) 7 fr. 50
* **Platon**, par C. Piat. 1 vol. in-8.............................................. 7 fr. 50
**Montaigne**, par F. Strowski, professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8...... 6 fr.
**Philon**, par Jules Martin. 1 vol. in-8......................................... 5 fr.
**Rosmini**, par J. Palhoriès, docteur ès lettres. 1 vol. in-8...................... 7 fr. 50
* **Saint Thomas d'Aquin**, par A. D. Sertillanges, 2e édit. 2 vol. in-8 (*Cour. par l'Instit.*). 12 fr.
* **Epicure**, par E. Joyau, professeur à l'Université de Clermont-Ferrand. 1 vol. in-8. 5 fr.
**Chrysippe**, par E. Bréhier, prof. à l'Univ. de Bordeaux. 1 vol. in-8. (*Récomp. par l'Instit.*) 5 fr.
* **Schopenhauer**, par Th. Ruyssen. 1 vol. in-8.................................. 7 fr. 50
**Maïmonide**, par L.-G. Lévy, doct. ès lettres, rabbin de l'Union libérale israélite. 1 vol. in-8. 5 fr.
**Schelling**, par E. Bréhier, professeur à l'Université de Bordeaux. 1 vol. in-8........ 6 fr.
**Montesquieu**, par Joseph Dedieu, professeur aux facultés libres de Toulouse. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
**Descartes**, par Denys Cochin, de l'Académie française. 1 vol. in-8................. 5 fr.

# LES MAITRES DE LA MUSIQUE

*Études d'Histoire et d'Esthétique*, publiées sous la direction de **M. JEAN CHANTAVOINE**

**Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ ................................ 3 fr. 50**

***Collection honorée d'une souscription du Ministère des Beaux-Arts.***

*Viennent de paraître :*

**Mozart**, par H. de Curzon. 1914.
**Meyerbeer**, par L. Dauriac. 1913.
**Schutz**, par A. Pirro. 1913.
* **J.-J. Rousseau**, par Julien Tiersot. 1912.

*Précédemment parus :*

**L'Art grégorien**, par Amédée Gastoué (*2e éd.*).
**Lully**, par Lionel de la Laurencie.
* **Haendel**, par Romain Rolland (*3e édit.*).
**Liszt**, par Jean Chantavoine (*3e édit.*).
* **Gluck**, par Julien Tiersot (*3e édit.*).
**Wagner**, par Henri Lichtenberger (*4e édit.*).
**Trouvères et Troubadours**, par Pierre Aubry (*2e édit.*).
* **Haydn**, par Michel Brenet (*2e édit.*).
* **Rameau**, par Louis Laloy (*2e édit.*).
* **Moussorgsky**, p. M.-D. Calvocoressi (*2e éd.*)
* **J.-S. Bach**, par André Pirro (*3e édit.*).
* **César Franck**, par Vincent d'Indy (*6e édit.*).
* **Palestrina**, par Michel Brenet (*3e édit.*).
* **Beethoven**, par Jean Chantavoine (*7e édit.*).
* **Mendelssohn**, par C. Bellaigue (*3e édit.*).
* **Smetana**, par William Ritter.
* **Gounod**, par C. Bellaigue (*2e édit.*).

# BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE DES SCIENCES SOCIALES

Chaque volume in-8 de 300 pages environ, cartonné à l'anglaise............ 6 fr.

LISTE PAR ORDRE D'APPARITION

1. **L'Individualisation de la peine**, par R. SALEILLES, professeur à la Faculté de droit de Paris. Préface de G. TARDE. 2e édit., mise au point par G. MORIN, docteur en droit.
2. **L'Idéalisme social**, par EUG. FOURNIÈRE, prof. au Conservatoire des Arts et Métiers. 2e éd.
3. * **Ouvriers du temps passé**, par H. HAUSER, professeur à l'Université de Dijon. 3e édit.
4. * **Les Transformations du pouvoir**, par G. TARDE, de l'Institut. 2e édit.
5. * **Morale sociale**, par MM. G. BELOT, M. BERNÈS, BRUNSCHVICG, F. BUISSON, DARLU, DAURIAC, DELBET, CH. GIDE, M. KOVALEVSKY, MALAPERT, le R. P. MAUMUS, DE ROBERTY, G. SOREL, le Past. WAGNER. Préf. d'E. BOUTROUX, de l'Académie française, 2e édit.
6. * **Les Enquêtes**, *pratique et théorie*, par P. DU MAROUSSEM. (*Couronné par l'Institut.*)
7. * **Questions de Morale**, par MM. BELOT, BERNÈS, F. BUISSON, A. CROISET, DARLU, DELBOS, FOURNIÈRE, MALAPERT, MOCH, PARODI, G. SOREL. 2e édit.
8. **Le Développement du catholicisme social**, par Max TURMANN, professeur à l'Université de Fribourg. 2e édit.
9. **Le Socialisme sans doctrine.** *La Question ouvrière et la Question agraire en Australie et en Nouvelle-Zélande*, par Albert MÉTIN, député, agrégé de l'Université. 2e édit.
10. * **Assistance sociale.** *Pauvres et Mendiants*, par Paul STRAUSS, sénateur.
11. * **L'Éducation morale dans l'Université**, par MM. LÉVY-BRUHL, DARLU, M. BERNÈS, KORTZ, CLAIRIN, ROCAFORT, BIOCHE, Ph. GIDEL, MALAPERT, BELOT.
12. * **La Méthode historique appliquée aux sciences sociales**, par Charles SEIGNOBOS, professeur à la Sorbonne. 2e édit.
13. * **L'Hygiène sociale**, par E. DUCLAUX, de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur.
14. **Le Contrat de travail.** *Le rôle des syndicats professionnels*, par P. BUREAU.
15. * **Essai d'une philosophie de la solidarité**, par MM. DARLU, RAUH, F. BUISSON, GIDE, X. LÉON, LA FONTAINE, LÉON BOURGEOIS, E. BOUTROUX. 2e édit.
16. * **L'Exode rural et le retour aux champs**, par E. VANDERVELDE. 2e édit.
17. * **L'Éducation de la démocratie**, par MM. E. LAVISSE, A. CROISET, Ch. SEIGNOBOS, P. MALAPERT, G. LANSON, J. HADAMARD. 2e édit.
18. * **La Lutte pour l'existence et l'évolution des sociétés**, par J.-L. de LANESSAN, député.
19. * **La Concurrence sociale et les devoirs sociaux**, par le MÊME.
20. * **L'Individualisme anarchiste.** *Max Stirner*, par V. BASCH, professeur à la Sorbonne.
21. * **La Démocratie devant la science**, par C. BOUGLÉ, chargé de cours à la Sorbonne. 2e édit., revue. (*Récompensé par l'Institut.*)
22. * **Les Applications sociales de la solidarité**, par MM. P. BUDIN, Ch. GIDE, H. MONOD, PAULET, ROBIN, SIEGFRIED, BROUARDEL. Préface de M. Léon BOURGEOIS, sénateur. 2e édit. 1912.
23. **La Paix et l'Enseignement pacifiste**, par MM. Fr. PASSY, Ch. RICHET, d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, E. BOURGEOIS, A. WEISS, H. LA FONTAINE, G. LYON.
24. * **Études sur la philosophie morale au XIXe siècle**, par MM. BELOT, DARLU, M. BERNÈS, A. LANDRY, GIDE, ROBERTY, ALLIER, H. LICHTENBERGER, L. BRUNSCHVICG.
25. * **Enseignement et Démocratie**, par MM. APPELL, J. BOITEL, A. CROISET, A. DEVINAT, Ch.-V. LANGLOIS, G. LANSON, A. MILLERAND, Ch. SEIGNOBOS.
26. * **Religions et Sociétés**, par MM. Th. REINACH, A. PUECH, R. ALLIER, A. LEROY-BEAULIEU, le baron CARRA de VAUX, H. DREYFUS.
27. * **Essais socialistes.** *La religion, l'art, l'alcool*, par E. VANDERVELDE.
28. * **Le Surpeuplement et les habitations à bon marché**, par H. TUROT et H. BELLAMY.
29. * **L'Individu, l'Association et l'État**, par E. FOURNIÈRE.
30. * **Les Trusts et les Syndicats de producteurs**, par J. CHASTIN, professeur au lycée Voltaire. (*Récompensé par l'Institut.*)
31. * **Le Droit de grève**, par MM. Ch. GIDE, H. BARTHÉLEMY, P. BUREAU, A. KEUFER, C. PERREAU, Ch. PICQUENARD, A.-E. SAYOUS, F. FAGNOT, E. VANDERVELDE.
32. * **Morales et Religions**, par R. ALLIER, G. BELOT, le Baron CARRA DE VAUX, F. CHALLAYE, A. CROISET, L. DORIZON, E. EHRHARDT, E. de FAYE, Ad. LODS, W. MONOD, A. PUECH.
33. **La Nation armée**, par MM. le Gal BAZAINE-HAYTER, C. BOUGLÉ, E. BOURGEOIS, le Cne BOURGUET, E. BOUTROUX, A. CROISET, G. DEMENY, G. LANSON, L. PINEAU, le Cne POTEZ, F. RAUH.
34. * **La Criminalité dans l'adolescence**, par G.-L. DUPRAT, doct. ès lettres. (*Cour. par l'Inst.*)
35. * **Médecine et pédagogie**, par les Drs A. MATHIEU, GILLET, H. MÉRY, GRANJUX, P. MALAPERT, les Drs L. BUTTE, P. RÉGNIER, L. DUFESTEL, L. GUINON, NOBÉCOURT, L. BOUGIER. Préf. de M. le Dr E. MOSNY, de l'Acad. de Médecine.

36. * **La Lutte contre le crime**, par J.-L. de Lanessan, député.
37. **La Belgique et le Congo**, *Le passé, le présent, l'avenir*, par E. Vandervelde.
38. * **La Dépopulation de la France**, par le Dr J. Bertillon. (*Couronné par l'Institut*).
39. * **L'Enseignement du français**, par H. Bourgin, A. Croiset, P. Crouzet, M. Lacabe-Plasteig, G. Lanson, Ch. Maquet, J. Prettre, G. Rudler, A. Weil.
40. **La Séparation de l'Église et de l'État**. *Origines. Étapes. Bilan*, par J. de Narfon. 1912.
41. **Neutralité et monopole de l'enseignement**, suivi de l'*État actuel de l'enseignement du latin*, par MM. V. Basch, E. Blum, A. Croiset, G. Lanson, D. Parodi, Th. Reinach et par MM. F. Lévy-Wogue et R. Pichon. 1912.
42. **La lutte scolaire en France au dix-neuvième siècle**, par MM. F. Buisson, L. Cahen, A. Dessoye, E. Fournière, C. Latreille, R. Lebey, Roger Lévy, Ch. Seignobos, Ch. Schmidt, J. Tchernoff, E. Toutey. Introduction de J. Letaconnoux. 1912.
43. * **Jean-Jacques Rousseau**, par MM. F. Baldensperger, G. Beaulavon, J. Benrubi, C. Bouglé, A. Cahen, V. Delbos, G. Dwelshauvers, G. Gastinel, D. Mornet, D. Parodi, F. Vial. Préface de G. Lanson, professeur à la Sorbonne. 1912.
44. * **Les œuvres périscolaires**, par MM. le Dr Calmette, le Dr P. Gallois, le Dr De Pradel, G. Bertier, E. Petit, J. Coudirolle, le Dr P. Régnier, le Dr Cayla, L. Bougier, le Dr Doléris, le Dr P. Legendre, le Dr P. Boulloche. Préf. de P. Strauss. 1912.
45. * **La méthode positive dans l'enseignement primaire et secondaire**, par MM. Berthonneau, A. Bianconi, H. Bourgin, E. Brucker, F. Brunet, G. Delobel, G. Rudler, H. Weill. Avant-propos de A. Croiset. 1912.
46. * **Les aspirations autonomistes en Europe**, par MM. J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry, H. Lichtenberger, A. Malet, A. Marvaud, Ad. Reinach, H. Vimard. Préface de Ch. Seignobos. 1913.
47. **Les divisions régionales de la France**, par MM. C. Bloch, L. Laffitte, J. Letaconnoux, M. Lerainville, F. Maurette, P. de Rousiers, M. Schwob, C. Vallaux, P. Vidal de la Blache. 1913.
48. **Les assurances sociales en France et à l'Étranger**, par P. Pic, professeur à la Faculté de droit et à l'École supérieure de commerce de Lyon. 1913.

---

# BIBLIOTHÈQUE
# DE PHILOLOGIE ET DE LITTÉRATURE MODERNES

LISTE PAR ORDRE D'APPARITION

**SCHILLER (Études sur)**, par MM. Schmidt, Fauconnet, Andler, Xavier Léon, Spenlé, Baldensperger, Dresch, Tibal, Ehrhard, Mme Talayrach d'Eckardt, H. Lichtenberger, A. Lévy. 1906. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 4 fr.

CHAUCER (G.). * **Les contes de Canterbury**. Trad. avec introd. et notes. 1908. 1 vol. in-8. 12 fr.

MEYER (André). **Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther**. Préface de Ch. Andler. 1909. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 4 fr.

FRANÇOIS PONCET (A.). **Les Affinités électives de Gœthe**. Préface de M. H. Lichtenberger. 1910. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 5 fr.

BIANQUIS (G.), docteur ès lettres, agrégé d'allemand. **Caroline de Günderode (1780-1806)**, avec des lettres inédites. 1911. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 10 fr.

LOISEAU (H.), prof. adjoint de langue et de littérature allemandes à la Faculté des lettres de Toulouse. **L'évolution morale de Gœthe**. *Les années de libre formation, 1749-1794*. 1 vol. in-8 (*Couronné par l'Académie française*). 1911. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 15 fr.

DELATTRE (F.), docteur ès lettres, prof. au lycée Charlemagne. **Robert Herrick**. *Contribution à l'étude de la poésie lyrique en Angleterre au XVIIe siècle*. 1912. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

SUCHER (P.), ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université. **Les Sources du merveilleux chez E. T. A. Hoffmann**. 1912. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 5 fr.

VULLIOD (A.), docteur ès lettres, agrégé de l'Université, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy. * **Pierre Rosegger**. *L'homme et l'œuvre*. 1912. 1 vol. gr. in-8. 12 fr.

BOETTCHER (F.), docteur de l'Université de Paris. **La femme dans le théâtre d'Ibsen**. 1912. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 4 fr.

CHEFFAUD (G.), agrégé d'anglais. **George Peele (1558?-1596?)**. 1912. 1 vol. in-8. . . 4 fr.

BLUM (J.), docteur ès lettres. **J.-A. Starck et la querelle du crypto-catholicisme en Allemagne (1785-1789)**. 1913. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 4 fr.

— **La vie et l'œuvre de J.-G. Hamann, le « Mage du Nord » (1730-1788)**. 1913. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 4 fr.

MURET (G.), agrégé de l'Univ. **Jérémie Gotthelf**, *sa vie et ses œuvres*. 1913. 1 vol. in-8. 10 fr.

DRESCH (J.), professeur à l'Université de Bordeaux. **Le roman social en Allemagne (1850-1900)**. *Gutzkow, Freytag, Spielhagen, Fontane*. 1913. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 7 fr.

VERMEIL (E.), agrégé de l'Université, docteur ès lettres, professeur à l'École alsacienne. **Le " Simsone Grisaldo " de F. M. Klinger**. *Étude, suivie d'une réimpression du texte de 1776*. 1913. 1 vol. in-8. . . . . . . . . 7 fr. 50

CAMINADE (Gaston), ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de l'Université. **Les chants des Grecs et le philhellénisme de Wilhelm Müller**. 1913. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

# BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-16 brochés à 2 fr. 50 et 3 fr. 50. — Volumes in-8 brochés de divers prix.

*Les ouvrages dont le titre est précédé d'un astérique (*) sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique.*

## Volumes parus en 1912, 1913 et 1914 :

ALBIN (P.). **Les grands traités politiques.** *Recueil des principaux textes diplomatiques depuis 1815 jusqu'à nos jours.* Avec des commentaires et des notes. Préface de M. Herbette. 2e édition, revue et mise au courant. 1912. 1 vol. in-8.......................... 10 fr.
— **Le « coup » d'Agadir.** *La querelle franco-allemande.* 1912. 1 vol. in-16......... 3 fr. 50
— *La paix armée.* I. **L'Allemagne et la France en Europe** (1885-1894). 1913. 1 vol. in-8. 7 fr.
**Afrique du Nord (L')**, par Augustin Bernard, J. Ladreit de Lacharrière, Camille Guy, André Tardieu, René Pinon. Conférences organisées par la Société des anciens élèves et élèves de l'École des Sciences politiques et présidées par MM. L. Jonnart, le Gal Lyautey, E. Roume, J.-Ch. Roux, S. Pichon. 1913. 1 vol. in-8, avec cartes hors texte. 3 fr. 50
AULARD (A.), professeur à l'Université de Paris. **Études et leçons sur la Révolution française.** *Septième série.* 1 vol. in-16.................................. 3 fr. 50 (V. p. 19.)
BARDOUX (Jacques), professeur à l'École des Sciences politiques. **L'Angleterre radicale.** *Essai de psychologie sociale (1906-1913).* 1913. 1 vol. in-8........................ 10 fr.
BERNARD (Augustin), professeur à la Faculté des lettres d'Alger, chargé de cours à la Sorbonne. * **Le Maroc.** 2e édit., revue. 1913. 1 vol. in-8 avec cartes.............. 5 fr.
BODEREAU (P.), docteur ès lettres de l'Université de Paris. **Bonaparte à Ancône.** Préface du général H. de Lacroix. 1914. 1 vol. in-16, avec 2 cartes hors texte......... 3 fr. 50
CAHEN (L.) et GUYOT (R.), docteurs ès lettres, agrégés d'histoire. **L'œuvre législative de la Révolution.** 1913. 1 vol. in-8...................................................... 7 fr.
CARLYLE (Th.). * **Histoire de la Révolution française.** Trad. de l'anglais. Nouvelle édition, précédée d'un avertissement par A. Aulard, prof. à la Sorbonne. 1912. 3 vol. in-16. 10 fr. 50
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. * **Austerlitz. La fin du Saint-Empire** (1804-1806) (*Napoléon et l'Europe*, II). 1912. 1 vol. in-8...................................................... 7 fr.
— **L'unité française.** Préface par H. Welschinger, de l'Institut. 1914. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
LEMONON (Ernest). * **L'Italie économique et sociale** (1861-1912). 1913. 1 vol. in-8. 7 fr.
MARCHAND (R.), correspondant du *Figaro* à Saint-Pétersbourg. **Les grands problèmes de la politique intérieure russe.** 1912. 1 vol. in-16.............................. 3 fr. 50
MARTIN (W.). **La crise politique de l'Allemagne contemporaine.** 1913. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
MARVAUD (A.). **Le Portugal et ses colonies.** 1912. 1 vol. in-8...................... 5 fr.
MAURY (F.). **Nos hommes d'État et l'œuvre de réforme.** 1912. 1 vol. in-16.... 3 fr. 50
NOVICOW (J.). **L'Alsace-Lorraine obstacle à l'expansion allemande.** Préface de M. le Professeur Ch. Richet. 1913. 1 vol. in-16, avec portrait hors texte.............. 3 fr. 50
RODES (J.). **La Chine et le mouvement constitutionnel** (1910-1911). 1913. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
* **La Vie politique dans les Deux Mondes.** Publiée sous la direction de A. Viallate et M. Caudel, prof. à l'École libre des Sciences politiques, avec la collaboration de prof. et d'anciens élèves de l'École. *6e année* (*1911-1912*). 1 fort vol. in-8.... 10 fr. (V. p. 21.)
WEILL (G.), professeur à l'Université de Caen. * **La France sous la monarchie constitutionnelle** (1814-1848). Nouvelle édition, revue et corrigée. 1912. 1 vol. in-16... 3 fr. 50
WELSCHINGER (H.), de l'Institut. **Bismarck** (1815-1898). 2e édit. 1 v. in-8 avec portr. 1912. 5 fr.

## Précédemment publiés :

### EUROPE

DEBIDOUR (A.), professeur à la Sorbonne. * **Histoire diplomatique de l'Europe, de 1814 à 1878.** 2 vol. in-8. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*)........................... 18 fr.
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. * **Vue générale de l'histoire de la civilisation.** I. *Les origines.* II. *Les temps modernes.* 3e édition, revue, 2 vol. in-16 avec 218 gravures et 34 cartes. (*Récompensés par l'Institut.*)........................................... 7 fr.
LEMONON (E.). **L'Europe et la politique britannique (1882-1911).** 2e édition, revue. Préface de M. Paul Deschanel, de l'Acad. française. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut*). 10 fr.
**Questions actuelles de politique étrangère en Europe**, par MM. F. Charmes, A. Leroy-Beaulieu, R. Millet, A. Ribot, A. Vandal, R. de Caix, R. Henry, G. Louis-Jaray, R. Pinon, A. Tardieu. Nouvelle éd., refondue et mise à jour.. 1 vol. in-16 av. cartes. 3 fr. 50
SYBEL (H. de). * **Histoire de l'Europe pendant la Révolution française**, traduit de l'allemand par Mlle Dosquet. Ouvrage complet en 6 vol. in-8.......................... 42 fr.
TARDIEU (A.), secrétaire honoraire d'ambassade. **La Conférence d'Algésiras.** *Histoire diplomatique de la crise marocaine* (15 janvier-7 avril 1906). 3e édit., revue et augmentée d'un appendice sur *Le Maroc après la Conférence* (*1906-1909*). 1 vol. in-8............. 10 fr.
—* **Questions diplomatiques de l'année 1904.** 1 vol. in-16. (*Couronné par l'Acad. franç.*) 3 fr. 50

# FRANCE

## Révolution et Empire.

AULARD (A.), professeur à la Sorbonne. * **Le culte de la Raison et le culte de l'Être suprême**, *étude historique (1793-1794)*. 3e édit. 1 vol. in-16.................... 3 fr. 50
— * **Études et leçons sur la Révolution française**. 6 vol. in-16. Chacun.......... 3 fr. 50
BOITEAU (P.). **État de la France en 1789**. 2e édition. 1 vol. in-8.................. 10 fr.
BORNAREL (E.), doct. ès lettres. * **Cambon et la Révolution française**. 1 vol. in-8. 7 fr.
CAHEN (L.), docteur ès lettres, professeur au lycée Condorcet. * **Condorcet et la Révolution française**. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*).................... 10 fr.
CARNOT (H.), sénateur. * **La Révolution française**, résumé historique. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
CONARD (P.), docteur ès lettres. **Napoléon et la Catalogne** (1808-1814). Tome I. *La captivité de Barcelone*. 1 vol. in-8 avec 1 carte. (*Couronné par l'Institut.*)........... 10 fr.
DEBIDOUR (A.), professeur à la Sorbonne. * **Histoire des rapports de l'Église et de l'État** (1789-1870). 1 fort vol. in-8 (*Couronné par l'Institut*)........................ 12 fr.
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. **La politique orientale de Napoléon**. SÉBASTIANI et GARDANE (1806-1808). 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*)........................ 7 fr.
— * **Napoléon en Italie** (1800-1812). 1 vol. in-8.................................. 10 fr.
— **La politique extérieure du Premier Consul** (1800-1803). (*Napoléon et l'Europe*, I.). 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*)............................ 7 fr.
DUMOULIN (Maurice). * **Figures du temps passé**. 1 vol. in-16..................... 3 fr. 50
GOMEL (G.). **Les causes financières de la Révolution française**. *Les ministères de Turgot et de Necker*. 1 vol. in-8. 8 fr. *Les derniers Contrôleurs généraux*. 1 vol. in-8.... 8 fr.
— **Histoire financière de l'Assemblée Constituante**. T. I. 8 fr. T. II................. 8 fr.
— **Histoire financière de la Législative et de la Convention**. T. I. 7 fr. 50. T. II. 7 fr. 50
GUYOT (R.), docteur ès lettres, prof. au lycée Condorcet. * **Le Directoire et la paix de l'Europe** *des traités de Bâle à la deuxième coalition (1795-1799)*. 1911. 1 vol. in-8. 15 fr.
HARTMANN (Lieut.-Colonel). **Les officiers de l'armée royale et la Révolution**. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*)...................................... 10 fr.
LEBEGUE (E.), docteur ès lettres, professeur au lycée Lakanal. * **Thouret** (1746-1794). *La vie et l'œuvre d'un constituant*. 1 vol. in-8.................................. 7 fr.
MATHIEZ (A.), professeur à l'Université de Besançon. * **La Théophilanthropie et le culte décadaire** (1796-1801). 1 vol. in-8........................................ 12 fr.
— * **Contributions à l'histoire religieuse de la Révolution française**. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
MARCELLIN PELLET, ancien député. **Variétés révolutionnaires**. 3 vol. in-16, précédés d'une préface de A. RANC. Chaque vol. séparément................................ 3 fr. 50
MOLLIEN (Cte). **Mémoires d'un ministre du trésor public** (1780-1845), publiés par M. Ch. GOMEL. 3 vol. in-8............................................ 15 fr.
SILVESTRE. **De Waterloo à Sainte-Hélène**. 1 vol. in-16...................... 3 fr. 50
SPULLER (Eug.). **Hommes et choses de la Révolution**. 1 vol. in-18................ 3 fr. 50
STOURM (R.), de l'Institut. **Les finances du Consulat**. 1 vol. in-8................ 7 fr. 50
— **Les finances de l'ancien régime et de la Révolution**. 2 vol. in-8............... 16 fr.
THENARD (L.) et GUYOT (R.). * **Le Conventionnel Goujon** (1766-1793). 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*)............................................ 5 fr.
VALLAUX (C.). * **Les campagnes des armées françaises** (1793-1815). 1 vol. in-16. 3 fr. 50

## Époque contemporaine.

AUGIER (Ch.), inspecteur principal des douanes à Nice, et MARVAUD (A.), docteur en droit. **La Politique douanière de la France dans ses rapports avec celle des autres états**. Préface de L.-L. KLOTZ, ministre des finances. 1 vol. in-8...................... 7 fr.
BLANC (Louis). * **Histoire de Dix ans** (1830-1840). 5 vol. in-8..................... 25 fr.
BUSSON (H.), FÈVRE (J.) et HAUSER (H.). * **Notre empire colonial**. 1910. 1 vol. in-8 avec 108 grav. et cartes dans le texte........................................ 5 fr.
CHALLAYE (F.). **Le Congo Français**. *La question internationale du Congo*. In-8...... 5 fr.
DEBIDOUR, professeur à la Sorbonne. * **Histoire des rapports de l'Eglise et de l'État en France** (1789-1870). 2e édit. 1 fort vol. in-8. (*Couronné par l'Institut.*)........... 12 fr.
— * **L'Église catholique et l'État en France sous la troisième République** (1870-1906). — I. (1870-1889), 1 vol. in-8. 7 fr. — II. (1889-1906). 1 vol. in-8...................... 10 fr.
DELORD (Taxile). * **Histoire du Second Empire** (1848-1870). 6 vol. in-8............ 42 fr.
FEVRE J.), prof. à l'Ecole normale de Melun, et HAUSER (H.), prof. à l'Univ. de Dijon. * **Régions et pays de France**. In-8, avec 147 grav. et cartes (*Récomp. par l'Inst.*) 7 fr.
GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix-Marseille. * **La politique coloniale en France** (1789-1830). 1 vol. in-8................................................ 7 fr.
— * **Les Colonies françaises**. 6e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8............ 5 fr.
GAISMAN (A.). * **L'Œuvre de la France au Tonkin**. Préface de J.-L. de LANESSAN. 1 vol. in-16 avec 4 cartes en couleurs,.......................................... 3 fr. 50
HUBERT (L.), sénateur. * **L'Eveil d'un monde**. *L'œuvre de la France en Afrique Occidentale*. 1 vol. in-16.................................................. 3 fr. 50
LANESSAN (J.-L. de), député, ancien ministre. * **L'Indo-Chine française**. *Étude économique, politique et administrative*. 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs hors texte...... 15 fr.
— * **L'Etat et les Églises en France**. *Histoire de leurs rapports*. 1 vol. in-16....... 3 fr. 50
— * **Les Missions et leur protectorat**. 1 vol. in-16.............................. 3 fr. 50
LAPIE (P.), recteur de l'Académie de Toulouse. **Les Civilisations tunisiennes** (*Musulmans, Israélites, Européens*). 1 vol. in-16. (*Couronné par l'Académie française.*)........ 3 fr. 50
LEBLOND (Marius-Ary). **La Société française sous la troisième République**. In-8. 5 fr.
NOEL (O.). **Histoire du commerce extérieur de la France depuis la Révolution**. In-8. 6 fr.
PIOLET (J.-B.). **La France hors de France**, *notre émigration, sa nécessité, ses conditions*. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Institut.*)...................................... 10 fr.

SCHEFER (Ch.), professeur à l'Ecole des sciences politiques. **La France moderne et le problème colonial (1815-1830).** 1 vol. in-8 ... 7 fr.
SPULLER (E.), ancien ministre de l'Instruction publique. * **Figures disparues,** *portraits contemporains, littéraires et politiques.* 3 vol. in-16. Chacun ... 3 fr. 50
TARDIEU (A.), secrétaire honoraire d'ambassade. * **La France et les Alliances.** *La lutte pour l'équilibre.* 3e édition. 1 vol. in-16. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 3 fr. 50
TCHERNOFF (J.). **Associations et Sociétés secrètes sous la deuxième République (1848-1851).** 1 vol. in-8 ... 7 fr.
VIGNON (L.), professeur à l'Ecole coloniale. **La France dans l'Afrique du nord.** 2e édition. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 7 fr.
— **L'Expansion de la France.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50. — LE MÊME. Edition in-8 ... 7 fr.
WAHL, inspecteur général de l'Instruction publique, et A. BERNARD, professeur à la Faculté des lettres d'Alger. * **L'Algérie.** 5e édit. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Institut.*) ... 5 fr.
WEILL (G.), professeur à l'Université de Caen. **Histoire du Parti républicain en France de 1814 à 1870.** 1900. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 10 fr.
— * **Histoire du mouvement social en France (1852-1910).** 2e édition. 1 vol. in-8 ... 10 fr.
— **L'Ecole saint-simonienne,** *son histoire, son influence jusqu'à nos jours.* In-16 ... 3 fr. 50
— **Histoire du catholicisme libéral en France (1828-1908).** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
ZEVORT (E.), recteur de l'Académie de Caen. **Histoire de la troisième République :** Tome I. * *La Présidence de M. Thiers.* 1 vol. in-8. 3e édit. 7 fr.; — Tome II. * *La Présidence du Maréchal.* (*Epuisé*); — Tome III. * *La Présidence de Jules Grévy.* 1 vol. in-8. 2e édit. 7 fr.; — Tome IV. *La Présidence de Sadi Carnot.* 1 vol. in-8. 7 fr.

## ANGLETERRE

COURCELLE (M.). * **Disraëli.** 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50
MANTOUX (P.), docteur ès lettres, professeur au collège Chaptal. **A travers l'Angleterre contemporaine.** Préface de G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
VIALLATE (A.). **Chamberlain.** Préface de E. BOUTMY. 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50

## ALLEMAGNE

ANDLER (Ch.), professeur à la Sorbonne. * **Les Origines du socialisme d'État en Allemagne.** 2e édition, revue. 1911. 1 vol. in-8 ... 7 fr.
GUILLAND (A.), professeur d'histoire à l'École polytechnique suisse. * **L'Allemagne nouvelle et ses historiens.** *Niebuhr. Ranke. Mommsen. Sybel. Treitschke.* 1 vol. in-8. 5 fr.
HUBERT (L.), sénateur. * **L'effort allemand.** *L'Allemagne et la France au point de vue économique.* 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
MATTER (P.), conseiller d'État, directeur au Ministère de la Guerre. * **Bismarck et son temps.** (*Couronné par l'Institut.*) I. *La préparation* (1815-1863). 2e édit. 1 vol. in-8. 10 fr.: — II. *L'action* (1863-1870). 2e édit., revue. 1 vol. in-8. 10 fr.; — III. *Triomphe, splendeur et déclin* (1870-1898). 1 vol. in-8 ... 10 fr.
— * **La Prusse et la Révolution de 1848.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
MILHAUD (E.), professeur à l'Université de Genève. * **La Démocratie socialiste allemande.** 1 vol. in-8 ... 10 fr.
MOYSSET (H.). * **L'esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck.** 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*) ... 5 fr.
RUVILLE (A. de), prof. à l'Univ. de Halle. * **La restauration de l'empire allemand.** *Le rôle de la Bavière.* Trad. par P. ALBIN. Introd. par J. REINACH, député. 1 vol. in-8 ... 7 fr.
SCHMIDT (Ch.), docteur ès lettres. **Le Grand-Duché de Berg (1806-1813).** 1 vol. in-8 ... 10 fr.
VERON (Eug.). * **Histoire de la Prusse,** *depuis la mort de Frédéric II.* 6e édit. In-16. 3 fr. 50

## AUTRICHE-HONGRIE, POLOGNE

BOURLIER (J.). * **Les Tchèques et la Bohême contemporaine.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
HANDELSMAN (M.). **Napoléon et la Pologne (1806-1807).** 1 vol. in-8 ... 5 fr.
JARAY (G.-Louis), auditeur au Conseil d'Etat. **La Question sociale et le socialisme en Hongrie.** 1 vol. in-8, avec 5 cartes hors texte. (*Récompensé par l'Institut.*) ... 7 fr.
LEGER (L.), de l'Institut, professeur au Collège de France. **La Renaissance tchèque au dix-neuvième siècle.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
MAILATH (Cte J. de). **La Hongrie rurale, sociale et politique.** 1 vol. in-8 ... 5 fr.
RECOULY (R.). * **Le Pays magyar.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50

## ITALIE, ESPAGNE

BOLTON KING (M. A.). * **Histoire de l'unité italienne.** 2 vol. in-8 ... 15 fr.
COMBES DE LESTRADE (Vte). **La Sicile sous la maison de Savoie.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
DOELLINGER (I. de). **La Papauté.** Trad. par A. GIRAUD-TEULON. 1 vol. in-8 ... 7 fr.
GAFFAREL (P.), professeur à l'Université d'Aix-Marseille. * **Bonaparte et les Républiques italiennes** (1796-1799). 1 vol. in-8 ... 5 fr.
LEONARDON (H.). * **Prim.** 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50
MARVAUD (A.). **La Question sociale en Espagne.** 1 vol. in-8 ... 7 fr.
PERNOT (M.). **La Politique de Pie X (1906-1910).** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50

## ROUMANIE

DAMÉ (Fr.). * **Histoire de la Roumanie contemporaine.** 1 vol. in-8 ... 7 fr.

## SUÈDE

SCHEFER (C.). * **Bernadotte roi (1810-1818-1844).** 1 vol. in-8 ... 5 fr.

## GRÈCE, TURQUIE, ÉGYPTE

BÉRARD (V.), docteur ès lettres. **La Turquie et l'Hellénisme contemporain.** (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 6e édit. 1 vol. in-16........................ 3 fr. 50
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. * **La Question d'Orient,** *depuis ses origines jusqu'à nos jours.* Préface de G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-8. 6e édit. (*Récompensé par l'Institut.*).. 7 fr.
METIN (Albert), député, professeur à l'Ecole coloniale. * **La Transformation de l'Égypte.** 1 vol. in-16. (*Couronné par la Société de géographie commerciale.*)........... 3 fr. 50
RODOCANACHI (E.). * **Bonaparte et les îles Ioniennes.** 1 vol. in-8................. 5 fr.

## INDE, CHINE, JAPON

ALLIER (R.). **Le Protestantisme au Japon** (1859-1907). 1 vol. in-16............... 3 fr. 50
CORDIER (H.), de l'Inst., prof. à l'Ecole des langues orientales. * **Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales** (1860-1902). 3 vol. in-8, avec cartes, chacun. 10 fr.
— * **L'Expédition de Chine de 1857-58.** *Histoire diplomatique.* 1 vol. in-8.......... 7 fr.
— * **L'Expédition de Chine de 1860.** *Histoire diplomatique.* 1 vol. in-8.......... 7 fr.
COURANT (M.), maître de conférences à l'Université de Lyon. **En Chine.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
— **Okoubo,** *ministre japonais.* 1 vol. in-16, avec un portrait.................... 2 fr. 50
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. * **La Question d'Extrême-Orient.** 1 vol. in-8...... 7 fr.
PIRIOU (E.), agrégé de l'Université. * **L'Inde contemporaine et le mouvement national.** 1 vol. in-16.............................................................. 3 fr. 50
**Questions actuelles de politique étrangère en Asie,** par MM. le baron DE COURCEL, P. DESCHANEL, P. DOUMER, E. ETIENNE, le général LEBON, VICTOR BÉRARD, R. DE CAIX, M. REVON, JEAN RODES, Dr ROUIRE. 1910. 1 vol. in-16, avec 4 cartes hors texte... 3 fr. 50
RODES (Jean). **La Chine nouvelle.** 1909. 1 vol. in-16.......................... 3 fr. 50

## AMÉRIQUE

**Questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord,** par A. SIEGFRIED, P. DE ROUZIERS, DE PÉRIGNY, F. ROZ, A. TARDIEU. 1 v. in-16, av. 5 cartes h. texte.... 3 fr. 50
DEBERLE (Alf.). * **Histoire de l'Amérique du Sud.** 3e éd. 1 vol. in-16........... 3 fr. 50
STEVENS. **Les Sources de la Constitution des Etats-Unis.** 1 vol. in-8........... 7 fr. 50
VIALLATE (A.). **L'Industrie américaine.** 1 vol. in-8............................ 10 fr.

## QUESTIONS POLITIQUES ET SOCIALES

BARNI (Jules). * **Histoire des Idées morales et politiques en France au XVIIIe siècle.** 2 vol. in-16. Chaque volume........................................... 3 fr. 50
— * **Les Moralistes français au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-16..................... 3 fr. 50
LOUIS BLANC. **Discours politiques** (1848-1881). 1 vol. in-8...................... 7 fr. 50
BONET-MAURY. **La Liberté de conscience en France** (1598-1905). 2e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.
D'EICHTHAL (E.), de l'Inst. **Souveraineté du Peuple et Gouvernement.** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
DRIAULT (E.), agrégé d'histoire. * **Problèmes politiques et sociaux.** 2e éd. 1 vol. in-8. 7 fr.
— * **Le Monde actuel.** *Tableau politique et économique.* 1 vol. in-8.................. 7 fr.
— et MONOD (G.). **Histoire politique et sociale (1815-1911).** 2e éd. 1 vol. in-16, avec grav. et cartes.............................................................. 5 fr.
GUYOT (Yves). **Sophismes socialistes et faits économiques.** 1 vol. in-16......... 3 fr. 50
LICHTENBERGER (A.). * **Le Socialisme utopique.** 1 vol. in-16.................. 3 fr. 50
— * **Le Socialisme et la Révolution française.** 1 vol. in-8........................ 5 fr.
MATTER (P.). **La Dissolution des Assemblées parlementaires.** 1898. 1 vol. in-8.... 5 fr.
PAUL LOUIS. **Le Syndicalisme contre l'État.** 1910. 1 vol. in-16.................. 3 fr. 50
— **L'Ouvrier devant l'État.** *La législation ouvrière dans les deux mondes.* 1 vol. in-8. 7 fr.
— **Histoire du Mouvement syndical en France** (1789-1910). 2e éd. 1 vol. in-16...... 3 fr. 50
PIERRE-MARCEL (R.). **Essai politique sur Alexis de Tocqueville,** avec un grand nombre de documents inédits. 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*).......... 7 fr.
REINACH (Joseph), député. **Pages républicaines.** 1 vol. in-16..................... 3 fr. 50
— * **La France et l'Italie devant l'Histoire.** 1 vol. in-8.......................... 5 fr.
**Le Socialisme à l'étranger,** par J. BARDOUX, G. GIDEL, KINZO-GORAÏ, G. ISAMBERT, G. LOUIS-JARAY, A. MARVAUD, DA MOTTA DE SAN MIGUEL, P. QUENTIN-BAUCHART, M. REVON, A. TARDIEU. Préf. de A. LEROY-BEAULIEU, de l'Institut. Concl. de J. BOURDEAU. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
SPULLER (E.). * **L'Éducation de la Démocratie.** 1 vol. in-16..................... 3 fr. 50
— **L'Evolution politique et sociale de l'Eglise.** 1 vol. in-12..................... 3 fr. 50
* **La Vie politique dans les Deux Mondes.** Publiée sous la direction de A. VIALLATE et M. CAUDEL, professeurs à l'École des Sciences politiques, avec la collaboration de professeurs et d'anciens élèves de l'École des Sciences politiques.
*1re année, 1906-1907,* à *5e année, 1910-1911,* chacune 1 fort vol. in-8............ 10 fr.

# PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

* **DE SAINT-LOUIS A TRIPOLI PAR LE LAC TCHAD,** par le lieutenant-colonel MONTEIL. 1 beau vol. in-8 colombier, précédé d'une préface de M. de VOGÜÉ, de l'Académie française, illustrations de Riou. (*Couronné par l'Académie française*), broché, 20 fr. — Relié amateur.......................................................... 28 fr.
* **HISTOIRE ILLUSTRÉE DU SECOND EMPIRE,** par Taxile DELORD. 6 vol. in-8, avec 500 gravures. Chaque vol. broché................................................ 8 fr.
MODESTOV (B.). * **Introduction à l'Histoire romaine.** *L'ethnologie préhistorique, les influences civilisatrices à l'époque préromaine et les commencements de Rome.* Trad. du russe par M. DELINES. A.-propos de S. REINACH, de l'Inst. In-8, avec 39 pl. h. t. et 27 fig. 15 fr.

*PUBLICATIONS DIPLOMATIQUES*

# RECUEIL DES INSTRUCTIONS

## DONNÉES AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

*Depuis les Traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.*

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques au Ministère des Affaires étrangères.

Beaux vol. in-8 raisin, imprimés sur papier de Hollande, avec Introduction et notes.

I. — **AUTRICHE**, par M. Albert SOREL, de l'Académie française. 1 vol............. *Épuisé.*
II. — **SUÈDE**, par M. A. GEFFROY, de l'Institut. 1 vol............................ 20 fr.
III. — **PORTUGAL**, par le Vicomte de CAIX DE SAINT-AYMOUR. 1 vol................. 20 fr.
IV et V. — **POLOGNE**, par M. Louis FARGES, chef de bureau aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. 2 vol........................................ 30 fr.
VI. — **ROME** (1648-1687) (tome I), par G. HANOTAUX, de l'Académie française. 1 vol. 20 fr.
VII. — **BAVIÈRE, PALATINAT ET DEUX-PONTS**, par M. André LEBON. 1 vol......... 25 fr.
VIII et IX. — **RUSSIE**, par M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut. 2 vol. Le 1er, 20 fr.; le 2e. 25 fr.
X. — **NAPLES ET PARME**, par M. Joseph REINACH, député. 1 vol.................. 20 fr.
XI. — **ESPAGNE** (1649-1750) (tome I), par MM. MOREL-FATIO, professeur au Collège de France, et LÉONARDON. 1 vol........................................ 20 fr.
XII et XII *bis*. — **ESPAGNE** (1750-1789) (tomes II et III), par les mêmes. 2 vol..... 40 fr.
XIII. — **DANEMARK**, par A. GEFFROY, de l'Institut. 1 vol........................ 14 fr.
XIV et XV. — **SAVOIE-SARDAIGNE-MANTOUE**, par HORRIC DE BEAUCAIRE, ministre plénipotentiaire. 2 vol........................................ 40 fr.
XVI. — **PRUSSE**, par M. A. WADDINGTON, professeur à l'Université de Lyon. 1 vol. (*Couronné par l'Institut.*)........................................ 28 fr.
XVII. — **ROME** (1688-1723) (tome II), par G. HANOTAUX, de l'Académie française, avec une introduction et des notes par J. HANOTEAU. 1 vol........................ 25 fr.
XVIII. — **DIÈTE GERMANIQUE**, par B. AUERBACH, prof. à l'Univ. de Nancy. 1 vol. 20 fr.
XIX. — **FLORENCE, MODÈNE, GÊNES**, par ED. DRIAULT. 1 vol......................... 20 fr.
XX. — **ROME** (1724-1791) (tome III), par G. HANOTAUX, avec introduction et notes, par J. HANOTEAU. 1 vol. (Le Tome IV et dernier sera publié fin 1914.)............ 18 fr.

## INVENTAIRE ANALYTIQUE

# DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

*Publié sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques.*

**Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MARILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre** (1527-1542), par M. Jean KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis FARGES et Germain LEFÈVRE-PONTALIS. 1 vol. in-8 raisin.................. 15 fr.

**Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse, de 1792 à 1797**, 6 volumes in-8 raisin. I. Année 1792. 15 fr. — II. Janvier-août 1793. 15 fr. — III. Septembre 1793 à mars 1794. 18 fr. — IV. Avril 1794 à février 1795. 20 fr. — V. Septembre 1794 à septembre 1796, par M. Jean KAULEK. 20 fr. — Tome VI et dernier, Novembre 1794 à février 1796, par M. Alexandre TAUSSERAT-RADEL............... 12 fr.

**Correspondance politique d'ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre** (1546-1549), par G. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 vol. in-8 raisin........................ 15 fr.

**Correspondance politique de GUILLAUME PELLICIER, ambassadeur de France à Venise** (1540-1542), par M. Alexandre TAUSSERAT-RADEL. 1 fort vol. in-8 raisin........... 40 fr.

**Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France** (1759-1833), recueillie par Eug. PLANTET. 2 vol. in-8 raisin........................................ 30 fr.

**Correspondance des Beys de Tunis et des Consuls de France avec la Cour** (1577-1830), recueillie par E, PLANTET. T. I (1577-1700). *Ep.* T. II (1700-1770). 20 fr. T. III (1770-1830). 20 fr.

**Les Introducteurs des Ambassadeurs** (1589-1900). 1 vol. in-4, av. pl. h. texte et fig. 20 fr.

**Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés**, publiée sous les auspices des Archives fédérales suisses par E. ROTT. Volumes gr. in-8. Tome I (1430-1559), 12 fr. — Tome II (1559-1610), 15 fr. — Tome III (1610-1626). *L'affaire de la Valteline* (1re partie) (1620-1626). 20 fr. — Tome IV (1626-1635) (1re partie). *L'affaire de la Valteline* (2e partie) (1626-1633). 15 fr. — Tome IV (2e partie). *L'affaire de la Valteline* (3e partie) (1633-1635). 8 fr. — Tome V (1635-1639) (1re partie). *L'affaire de la Valteline* (4e partie) (1635-1639). 15 fr.

**HISTOIRE DIPLOMATIQUE** (V. *Bibliothèque d'histoire contemporaine*, p. 18 à 21).

## BIBLIOTHÈQUE FRANCE-AMÉRIQUE

GARNEAU (F. X.). **Histoire du Canada.** 5e édit., revue, annotée et publiée avec un avant-propos par son petit-fils HECTOR GARNEAU. Préface de M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Acad. franç., prés. du comité France-Amérique. T. I (1534-1744), 1913. 1 vol. in-8.... 7 fr. 50 (Le tome II, complétant l'ouvrage, paraîtra en 1914.)

CROLY (H.). **Les Promesses de la Vie américaine.** Traduit de l'anglais par MM. FIRMIN ROZ et FENARD. 1913. 1 vol. in-8.... 3 fr. 50

**Les États-Unis et la France,** par E. BOUTROUX, P.-W. BARTLETT, J. M. BALDWIN, L. BÉNÉDITE, W. V. R. BERRY, D'ESTOURNELLES DE CONSTANT, L. GILLET, D. J. HILL, J. H. HYDE, MORTON FULLERTON. 1913. 1 vol. in-8, avec 18 planches hors texte.... 5 fr.

## BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

### HISTOIRE ET LITTÉRATURE ANCIENNES

* **De l'Authenticité des Épigrammes de Simonide,** par H. HAUVETTE. 1 vol. in-8. 5 fr.

**De la Flexion dans Lucrèce,** par M. le Professeur CARTAULT. 1 vol. in-8.... 4 fr.

* **La Main-d'Œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce,** par P. GUIRAUD, de l'Inst. In-8. 7 fr.

* **Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien,** suivies d'une *traduction française du discours*, avec notes, par A. PUECH, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8.... 6 fr.

* **Les « Métamorphoses » d'Ovide et leurs modèles grecs,** par A. LAFAYE, professeur adjoint à la Sorbonne. 1 vol. in-8.... 8 fr. 50

* **Mélanges d'histoire ancienne,** par G. BLOCH, J. CARCOPINO et L. GERNET. In-8. 12 fr. 50

**Le Dystique élégiaque chez Tibulle, Sulpicia, Lygdamus,** par A. CARTAULT. 1 vol. in-8. 11 fr.

### HISTOIRE ET LITTÉRATURE DU MOYEN AGE

**Mélanges d'histoire du moyen âge,** publiés par M. le Professeur A. LUCHAIRE, ou sous sa direction :

* **Premiers Mélanges,** par MM. le Professeur A. LUCHAIRE, de l'Institut, DUPONT-FERRIER et POUPARDIN. 1 vol. in-8.... 3 fr. 50

**Deuxièmes Mélanges,** par HALPHEN et HUCKEL. 1 vol. in-8.... 6 fr.

**Troisièmes Mélanges,** par MM. BEYSSIER, HALPHEN et CORDEY. 1 vol. in-8.... 8 fr. 50

**Quatrièmes Mélanges,** par MM. JACQUEMIN, FARAL, BEYSSIER. 1 vol. in-8.... 7 fr. 50

**Cinquièmes Mélanges,** par MM. AUBERT, CARRU, DULONG, GUÉBIN, HUCKEL, LOIRETTE, LYON, MAX FAZY, et Mlle MACHKEWITCH. 1 vol. in-8.... 5 fr.

* **Essai de Restitution des plus anciens Mémoriaux de la Chambre des Comptes de Paris,** par J. PETIT, GAVRILOVITCH, MAURY et TÉODORU. Préface de CH.-V. LANGLOIS. 1 vol. in-8. 9 fr.

**Constantin V, empereur des Romains** (740-775). *Étude d'histoire byzantine*, par A. LOMBARD, licencié ès lettres. Préface de M. le Professeur CH. DIEHL. 1 vol. in-8.... 6 fr.

**Étude sur quelques Manuscrits de Rome et de Paris,** par A. LUCHAIRE. 1 vol. in-8. 6 fr.

**Les Archives de la Cour des Comptes, Aides et Finances de Montpellier,** par L. MARTIN-CHABOT, archiviste-paléographe. 1 vol. in-8.... 8 fr.

**Le Latin de Saint-Avit, évêque de Vienne** (450?-526?), par M. le Professeur H. GOELZER avec la collaboration de A. MEY. 1 vol. in-8.... 25 fr.

### HISTOIRE ET LITTÉRATURE MODERNES ET CONTEMPORAINES

* **Le treize Vendémiaire an IV,** par HENRY ZIVY, agrégé d'histoire. 1 vol. in-8.... 4 fr.

* **Mélanges d'Histoire littéraire,** par MM. FREMINET, DUPIN et DES COGNETS. In-8. 6 fr. 50

**Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315,** par A. ARTONNE, archiviste-paléographe. 1 vol. gr. in-8.... 7 fr. 50

### PHILOLOGIE ET LINGUISTIQUE

**Le Dialecte alaman de Colmar** (Haute-Alsace) **en 1870,** *grammaire et lexique*, par M. le Professeur VICTOR HENRY. 1 vol. in-8.... 8 fr.

* **Études linguistiques sur la Basse-Auvergne.** *Phonétique historique du patois de Vinzelles*, par A. DAUZAT. Préf. de A. THOMAS. 1 vol. in-8.... 6 fr.

* **Antinomies linguistiques,** par M. le Professeur VICTOR HENRY. 1 vol. in-8.... 2 fr.

**Mélanges d'Étymologie française,** par M. le Professeur A. THOMAS. 1 vol. in-8.... 7 fr.

* **A propos du Corpus Tibullianum.** *Un siècle de philologie latine classique*, par M. le Professeur A. CARTAULT. 1 vol. in-8.... 18 fr.

**Studies on Lydgate's syntax in the temple of glas,** par A. COURMONT, 1 vol. in-8. 5 fr.

**L'isochronisme dans le vers français,** par P. VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne. 1 vol. gr. in-8.... 2 fr.

### GÉOGRAPHIE

**La Rivière Vincent-Pinzon.** *Étude sur la cartographie de la Guyane*, par M. le Professeur VIDAL DE LA BLACHE, de l'Institut. 1 vol. in-8.... 6 fr.

*NOUVELLE COLLECTION*

# ART ET ESTHÉTIQUE

**Etudes publiées sous la direction de**
**M. PIERRE MARCEL**, professeur d'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-Arts.

Volumes in-8 écu, chacun avec 24 reproductions hors texte, à **3** fr. **50**.

*Volumes parus :*

* **TITIEN**, par Henry CARO-DELVAILLE. — * **GREUZE**, par Louis HAUTECŒUR. — **VELAZQUEZ**, par AMAN-JEAN. — **HOKOUSAI**, par ED. FOCILLON. — **HOLBEIN**, par Emmanuel FOUGERAT. — **PUVIS DE CHAVANNES**, par René JEAN.

*En préparation :*

**Philippe de Champaigne**, par ED. PIRON. — **Pisanello**, par ED. GUIFFREY. — **David**, par A. FRIBOURG. — **Claus Sluter**, par J. CHANTAVOINE. — **Daumier**, par G. GEOFFROY. — **Fromentin**, par E. PORT. — **Claude Lorrain**, par R. ESCOLIER. — **Rubens**, par H. FIERENS-GEVAERT. — **Art et esthétique**, par V. BASCH.

*PUBLICATIONS PÉRIODIQUES*

# REVUE PHILOSOPHIQUE

## DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par **TH. RIBOT**, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France.

(39e année, 1914). — Paraît tous les mois.

ABONNT (du 1er janvier), Un an : Paris, **30** fr. ; Départ. et étranger, **33** fr. La livr., **3** fr.

# JOURNAL DE PSYCHOLOGIE NORMALE ET PATHOLOGIQUE

DIRIGÉ PAR LES DOCTEURS

**Pierre JANET**, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, et **Georges DUMAS**, Professeur à la Sorbonne.

(11e année, 1914). — Paraît tous les deux mois.

ABONNEMENT (du 1er janvier), Un an : France et Étranger, **14** fr. — La livr. **2 fr. 60**

*Le prix d'abonnement est de 12 fr. pour les abonnés de la* Revue Philosophique.

# REVUE DU MOIS

DIRECTEUR : **Émile BOREL**, professeur à la Sorbonne.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : A. BIANCONI, agrégé de l'Université.

(9e année, 1914.)

ABONNEMENT (du 1er de chaque mois).

Un an : Paris, **20** fr. — Départements, **22** fr. — Étranger, **25** fr.
Six mois : — **10** fr. — — **11** fr. — — **12** fr. **50**.

La livraison, **2** fr. **25**.

# REVUE DES TRIBUNAUX POUR ENFANTS

## DOCTRINE — JURISPRUDENCE

SECRÉTAIRES DE LA RÉDACTION : Paul KAHN et Georges TEUTSCH, avocats à la Cour d'Appel de Paris.

Paraît au minimum 4 fois par an, du 15 novbre au 15 juillet. ABT : Un an, **5** fr. — La livr., **1** fr **50**.

# BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE

## INTERNATIONALE

VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE; OUVRAGES A 6, 9 ET 12 FRANCS.

Les titres marqués * sont acceptés par le Ministère de l'Instruction publique.

### Derniers volumes parus (1912, 1913, 1914) :

LANESSAN (J.-L. de), professeur agrégé d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, ancien ministre, député. **Transformisme et créationisme.** *Contribution à l'histoire du transformisme depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.* 1914. 1 vol. in-8.......... 6 fr.

CRESSON (A.), docteur ès lettres, professeur au collège Chaptal. **L'espèce et son serviteur** (*sexualité, moralité*). 1913. 1 vol. in-8, avec 42 grav........................ 6 fr.

PEARSON (K.), professeur au Collège de l'Université de Londres. ***La grammaire de la science** (*La physique*). Traduit de l'anglais par Lucien MARCH. 1912. 1 vol. in-8.. 9 fr.

### *PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉS :*

ANDRADE (J.), professeur à la Faculté des sciences de Besançon. **Le mouvement.** *Mesures de l'étendue et mesures du temps.* 1 vol. in-8, avec 46 fig. dans le texte.. 6 fr.

ANGOT (A.), directeur du Bureau météorologique. ***Les aurores polaires.** 1 vol. in-8, avec figures.................................................... 6 fr.

ARLOING, professeur à l'Ecole de médecine de Lyon. ***Les virus.** 1 vol. in-8...... 6 fr.

BAGEHOT. ***Lois scientifiques du développement des nations.** 7e éd. 1 vol. in-8... 6 fr.

BAIN. ***L'esprit et le corps.** 7e édition. 1 vol. in-8.............................. 6 fr.

— ***La science de l'éducation.** 12e édition. 1 vol. in-8.......................... 6 fr.

BALFOUR STEWART. ***La conservation de l'énergie,** avec fig. 6e édit. 1 vol. in-8.. 6 fr.

BERNSTEIN. ***Les sens.** 5e édition. 1 vol. in-8, avec 91 figures.................... 6 fr.

BERTHELOT, de l'Institut. ***La synthèse chimique.** 8e édition. 1 vol. in-8......... 6 fr.

— ***La révolution chimique,** *Lavoisier.* 2e éd. 1 vol. in-8........................ 6 fr.

BINET. ***Les altérations de la personnalité.** 2e édition. 1 vol. in-8............... 6 fr.

BINET et FÉRÉ. ***Le magnétisme animal.** 5e édition. 1 vol. in-8.................. 6 fr.

BOURDEAU (L.). **Histoire de l'habillement et de la parure.** 1 vol. in-8............ 6 fr.

BRUNACHE (P.). ***Le centre de l'Afrique.** *Autour du Tchad.* In-8, avec figures.. 6 fr.

CANDOLLE (de) ***L'origine des plantes cultivées.** 4e édition. 1 vol. in-8............ 6 fr.

CARTAILHAC (E.). **La France préhistorique,** *d'après les sépultures et les monuments.* 2e édition. 1 vol. in-8, avec 162 figures..................................... 6 fr.

CHARLTON BASTIAN. **L'évolution de la vie.** 1 vol. in-8, avec fig. et pl......... 6 fr.

COLAJANNI (N.). ***Latins et Anglo-Saxons.** 1 vol. in-8.............................. 9 fr.

CONSTANTIN (Capne). **Le rôle sociologique de la guerre et le sentiment national.** Suivi de la traduction de *La Guerre, moyen de sélection collective,* par le Dr STEINMETZ. In-8. 6 fr.

COOKE et BERKELEY. ***Les champignons.** 4e édition. 1 vol. in-8, avec figures... 6 fr.

COSTANTIN (J.), de l'Institut. ***Les végétaux et les milieux cosmiques** (*adaptation, évolution*). 1 vol. in-8, avec 171 gravures.................................. 6 fr.

— ***La nature tropicale.** 1 vol. in-8, avec gravures................................ 6 fr.

— ***Le transformisme appliqué à l'agriculture.** 1 vol. in-8, avec 105 gravures.. 6 fr.

CUENOT (L.), professeur à la Faculté des sciences de Nancy. ***La genèse des espèces animales.** 1 vol. in-8 avec 123 grav. dans le texte (*Cour. par l'Acad. des Sciences.*) 12 fr.

CYON (E. de). **L'oreille,** *organe d'orientation dans le temps et dans l'espace.* 1 vol. in-8 avec 45 grav. dans le texte, 3 planches hors texte et 1 portrait de Flourens....... 6 fr.

DAUBRÉE, de l'Institut. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes.** 2e édition. 1 vol. in-8, avec 85 fig. dans le texte.................................. 6 fr.

DEMENY (G.). ***Les bases scientifiques de l'éducation physique.** 5e éd. In-8, avec 200 gr. 6 fr.

— **Mécanisme et éducation des mouvements.** 2e édit. 1 vol. in-8, avec 565 gravures. 9 fr.

DEMOOR, MASSART et VANDERVELDE. ***L'évolution régressive en biologie et en sociologie.** 1 vol. in-8, avec gravures.......................................... 6 fr.

DRAPER. **Les conflits de la science et de la religion.** 12e édition. 1 vol. in-8....... 6 fr.

DUMONT (L.). ***Théorie scientifique de la sensibilité.** 4e édition. 1 vol. in-8....... 6 fr.

GELLÉ (E.-M.). ***L'audition et ses organes.** 1 vol. in-8, avec gravures............ 6 fr.

GRASSET (J.), professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. **Les maladies de l'orientation et de l'équilibre.** 1 vol. in-8, avec gravures......................... 6 fr.

GROSSE (E.). * **Les débuts de l'art.** 1 vol. in-8, avec gravures.................... 6 fr.

GUIGNET et GARNIER. * **La céramique ancienne et moderne.** In-8, avec grav. 6 fr.

HUXLEY. * **L'écrevisse.** *Introduction à la zoologie.* 2e édit. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.

JACCARD, professeur à l'Académie de Neuchâtel (Suisse). * **Le pétrole, le bitume et l'asphalte** *au point de vue géologique.* 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

JAVAL (E.), de l'Académie de médecine. * **Physiologie de la lecture et de l'écriture.** 2e édition. 1 vol. in-8, avec 96 gravures.................... 6 fr.

LAGRANGE (F.). * **Physiologie des exercices du corps.** 11e édition. 1 vol. in-8... 6 fr.

LALOY (L.). * **Parasitisme et mutualisme dans la nature.** Préface du professeur A. Giard, de l'Institut. 1 vol. in-8, avec 82 gravures.................... 6 fr.

LANESSAN (de). * **Principes de colonisation.** 1 vol. in-8.................... 6 fr.

LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. * **Théorie nouvelle de la vie.** 5e édit. 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

— **Évolution individuelle et hérédité.** *Théorie de la variation quantitative.* 2e édit., revue et augmentée d'une préface nouvelle. 1 vol. in-8.................... 6 fr.

— **Les lois naturelles.** 1 vol. in-8, avec gravures.................... 6 fr.

— **La stabilité de la vie.** *Étude énergétique de l'évolution des espèces.* 1 vol. in-8. 6 fr.

LOEB, professeur à l'Université Berkeley. * **La dynamique des phénomènes de la vie.** Traduit par MM. Daudin et Schaeffer. Préface de M. le professeur A. Giard, de l'Institut. 1 vol. in-8 avec fig.................... 9 fr.

LUBBOCK (Sir John). * **Les sens et l'instinct chez les animaux,** *principalement chez les Insectes.* 1 vol. in-8, avec 150 figures.................... 6 fr.

MALMEJAC (F.). **L'eau dans l'alimentation.** 1 vol. in-8, avec fig.................... 6 fr.

MEUNIER (Stan.), prof. au Muséum. * **La géologie comparée.** 2e édit. In-8, avec grav. 6 fr.

— * **La géologie générale.** 2e édit. 1 vol. in-8, avec gravures.................... 6 fr.

— * **La géologie expérimentale.** 2e édit. 1 vol. in-8, avec gravures.................... 6 fr.

MEYER (de). * **Les organes de la parole** *et leur emploi pour la formation des sons du langage.* 1 vol. in-8, avec 51 gravures.................... 6 fr.

MORTILLET (G. de). * **Formation de la nation française.** 2e édit. 1 vol. in-8, avec 150 gravures et 18 cartes.................... 6 fr.

NIEWENGLOWSKI (H.). * **La photographie et la photochimie.** 1 vol. in-8, avec gravures et une planche hors texte.................... 6 fr.

NORMAN LOCKYER. * **L'évolution inorganique.** 1 vol. in-8 avec gravures....... 6 fr.

PERRIER (Edm.), de l'Institut. **La philosophie zoologique avant Darwin.** 3e édition. 1 vol. in-8.................... 6 fr.

PETTIGREW. * **La locomotion chez les animaux,** *marche, natation et vol.* 2e édition. 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

QUATREFAGES (de), de l'Institut. * **L'espèce humaine.** 15e édit. 1 vol. in-8......... 6 fr.

— * **Darwin et ses précurseurs français.** 2e édit., refondue. 1 vol. in-8.............. 6 fr.

— * **Les émules de Darwin.** 2 vol. in-8, avec préfaces de MM. Ed. Perrier et Hamy. 12 fr.

RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **La chaleur animale.** 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

ROCHÉ (G.). * **La culture des mers** (*piscifacture, pisciculture, ostréiculture*). 1 vol. in-8, avec 81 gravures.................... 6 fr.

ROUBINOVITCH (Dr J.), médecin en chef de l'hospice de Bicêtre. * **Aliénés et anormaux** 1 vol. in-8, avec 63 gravures. (*Couronné par l'Académie de médecine.*).......... 6 fr.

SCHMIDT (O.). * **Les mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques.** 1 vol. in-8, avec 51 figures.................... 6 fr.

SECCHI (le Père). * **Les étoiles.** 3e édition. 2 vol. in-8, avec fig. et pl............ 12 fr.

SPENCER (Herbert). * **Les bases de la morale évolutionniste.** 6e édit. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— * **Introduction à la science sociale.** 14e édition. 1 vol. in-8.................... 6 fr.

STALLO. * **La matière et la physique moderne.** 1 vol. in-8. 3e édition............. 6 fr.

STARCKE. * **La famille primitive.** 1 vol. in-8.................... 6 fr.

THURSTON (R.). * **Histoire de la machine à vapeur.** 3e édition. 2 vol. in-8, avec 140 figures et 16 planches hors texte.................... 12 fr.

TOPINARD. **L'homme dans la nature.** 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

VAN BENEDEN. * **Les commensaux et les parasites dans le règne animal.** 4e édition. 1 vol. in-8, avec figures.................... 6 fr.

VRIES (Hugo de). **Espèces et variétés.** Traduction et préface par L. Blaringhem, chargé d'un cours à la Sorbonne. 1 vol. in-8.................... 12 fr.

WURTZ, de l'Institut. * **La théorie atomique.** 10e édition. 1 vol. in-8.............. 6 fr.

# NOUVELLE

# COLLECTION SCIENTIFIQUE

Directeur : **ÉMILE BOREL**

**Sous-directeur de l'École normale supérieure, Professeur à la Sorbonne.**

**VOLUMES IN-16 A 3 FR. 50**

**Les ouvrages dont le titre est marqué (*) sont acceptés par le Ministère de l'Instruction publique.**

---

## *Volumes publiés en 1912 et 1913 :*

MARCHIS (L.), prof. à la Faculté des sciences de Paris. **Le froid industriel. Avec 104 fig. 1913.**

PAINLEVÉ (Paul), de l'Institut, BOREL (Emile) et MAURAIN, directeur de l'Institut aérotechnique de l'Université de Paris. **L'aviation.** 6e éd., revue et augm. Avec 48 fig. **1913.**

SAGERET (J.). **Le système du monde.** *Des Chaldéens à Newton.* Avec 20 figures. 1913.

LEROY-BEAULIEU (Paul), membre de l'Institut, professeur au Collège de France. **La question de la population.** (*Couronné par l'Institut.*) 1913.

PERRIN (Jean), professeur de chimie physique à la Sorbonne. **Les atomes.** Avec 13 figures. 1913. 4e édition, revue. (*Couronné par l'Académie des Sciences.*)

GENTIL (L.), professeur adjoint à la Sorbonne, directeur de l'Institut scientifique de Rabat. *** Le Maroc physique.** Avec cartes. 1912.

TANNERY (J.), de l'Institut. *** Science et philosophie, avec une notice par E. Borel. 1912.**

---

## *Précédemment parus.*

DUCLAUX (J.), prépar. à l'Institut Pasteur. **La chimie de la matière vivante.** 3e édition.

MAURAIN (Ch.), professeur à la Faculté des sciences de Caen. **Les états physiques de la matière.** 2e éd. Avec gravures.

OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **L'énergie**, traduit de l'allemand par E. Philippi, 3e édition.

LE DANTEC (F.), chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne. **Éléments de philosophie biologique.** 3e édition.

— **La crise du transformisme.** 2e édition.

THOMAS (P.-F.), professeur au lycée Hoche. **L'éducation dans la famille.** ***Les péchés des parents.*** 4e édition (*Couronné par l'Institut*).

*** De la méthode dans les sciences** : (*1re série*).

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. Thomas, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la Science*, par M. Emile Picard, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. J. Tannery, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. Painlevé, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. Bouasse, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. Job, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. — 7. *Morphologie générale*, par M. A. Giard, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. Le Dantec, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. Pierre Delbet, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. Th. Ribot, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. Durkheim, professeur à la Sorbonne. — 12. *Morale*, par M. Lévy-Bruhl, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. Monod, de l'Institut. 2e édition.

*** De la méthode dans les sciences** : (*2e série*).

*Avant-propos*, par Emile Borel. — *Astronomie, jusqu'au milieu du XVIIIe siècle*, par B. Baillaud, de l'Institut, directeur de l'Observatoire de Paris. — *Chimie physique*, par Jean Perrin, professeur à la Sorbonne. — *Géologie*, par Léon Bertrand, professeur adjoint à la Sorbonne. — *Paléobotanique*, par R. Zeiller, de l'Institut, professeur à l'Ecole des Mines. — *Botanique*, par Louis Blaringhem, chargé de cours à la Sorbonne — *Archéologie*, par Salomon Reinach, de l'Institut. — *Histoire littéraire*, par Gustave Lanson, prof. à la Sorbonne. — *Statistique*, par Lucien March, directeur de la Statistique générale de la France. — *Linguistique*, par A. Meillet, prof. au Collège de France. 2e édition.

BONNIER (Dr P.), laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu. **La voix.** *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation.* 4e édition. Avec gravures.

NIEDERLE (L.), professeur à l'Université de Prague. **La race slave.** Trad. du tchèque et précédé d'une préface par L. Leger de l'Inst. Avec carte en coul. h. texte. 1911.

MEUNIER (Stanislas), professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle. **L'évolution des théories géologiques.** Avec gravures.

BUAT (E.), lieutenant-colonel d'artillerie. **L'artillerie de campagne.** *Son histoire, son évolution, son état actuel.* Avec 75 grav.

RABAUD (E.), maître de conférences à la Sorbonne. *** Le transformisme et l'expérience.** Avec gravures.

OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. *** L'évolution de l'électrochimie.** Traduit de l'allemand par E. Philippi, licencié ès sciences.

# HISTOIRE UNIVERSELLE DU TRAVAIL

Publiée sous la direction de **G. RENARD**, professeur au Collège de France.

*Sera publiée en 12 volumes.*

Chaque volume in-8, avec gravures . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 5 fr.

*Volumes parus :*

CAPITAN et LORIN. **Le travail en Amérique avant et après Colomb.** 1 vol. avec gravures, 1914.

NOGARO (B.) et OUALID (W.). **L'évolution du commerce, du crédit et des transports depuis cent cinquante ans.** 1 vol. avec 28 grav. 1914.

RENARD (G.) et DULAC (A.). **L'évolution industrielle et agricole depuis cent cinquante ans.** 1 vol. avec 34 gravures.

PAUL LOUIS. **Le travail dans le monde romain.** 1 vol. avec 41 gravures.

*Pour paraître :*

**Le travail dans la préhistoire**, par M. Deniker.
**Le travail dans l'Orient ancien**, par M. Moret.
**Le travail dans la Grèce antique**, par M. Glotz.
**Le travail dans l'Europe du moyen âge**, par M. Boissonade et Huvelin.
**Le travail dans les pays musulmans**, par M. Robert Rousseau.
**Le travail en Extrême-Orient**, par M. Cordier.
**Le travail dans l'Europe moderne (XV^e-XVIII^e siècles)**, par M. G. Renard et G. Weulersse.
**La condition des travailleurs depuis cent cinquante ans**, par MM. F. Simiand et Al. Goineau.

# BIBLIOTHÈQUE UTILE

*92 volumes in-32, de 192 pages ; chaque volume broché, 60 cent.*

### AGRICULTURE

**Acloque**. Insectes nuis.
**Berget**. Viticulture.
— Pratique des vins.
— Les vins de France.
**Larbalétrier**. L'agriculture française.
— Plantes d'appartem.
**Petit**. Economie rurale.
**Vaillant**. Petite chimie de l'agriculteur.

### TECHNOLOGIE

**Bellet**. Les grands ports maritimes.
**Brothier**. Hist. de la terre.
**Dufour**. Dict. des falsif.
**Gastineau**. Les génies de la science et de l'industrie.
**Genevoix**. Les matières premières.
— Procédés industriels.
**Maigne**. Mines de France.
**Mayer**. Les chem. de fer.

### HYGIÈNE — MÉDECINE

**Cruveilhier**. Hygiène.
**Laumonier**. Hygiène de la cuisine.
**Merklen**. La tuberculose.
**Monin**. Les maladies épidémiques.
**Sérieux** et **Mathieu**. L'alcool et l'alcoolisme.
**Turck**. Médecine populaire.

### PHYSIQUE — CHIMIE

**Bouant**. Principaux faits de la chimie.
— Hist. de l'eau.
**Huxley**. Premières notions sur les sciences.
**Albert Lévy**. Histoire de l'air.
**Zurcher**. L'atmosphère.

### SCIENCES NATURELLES

**Coupin**. Vie dans les mers.
**Eisenmenger**. Les tremblements de terre.
**Geikie**. Géologie.
**Gérardin**. Botanique.
**Zaborowski**. L'homme préhistorique.
— Migrations des anim.
— Les grands singes.
— Les mondes disparus.
**Zurcher** et **Margollé**. Télescope et microscope.

### ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

**Coste**. Alcoolisme ou Epargne.
— Richesse et bonheur.
**Guyot (Yves)**. Préjugés économiques.
**Jevons**. Economie polit.
**Larrivé**. L'assistance publique.
**Leneveux**. Le travail manuel.
**Mongredien**. Libre-échange en Angleterre.
**Paul-Louis**. Lois ouvr.

### ENSEIGNEMENT BEAUX-ARTS

**Collier**. Les beaux-arts.
**Jourdy**. Le patriotisme à l'école.
**G. Meunier**. Hist. de l'art.
— Histoire de la littérature française.
**Pichat**. L'art et les artist.
**H. Spencer**. De l'éducation.

### PHILOSOPHIE — DROIT

**Enfantin**. La vie éternelle.
**Ferrière**. Darwinisme.
**Jourdan**. Justice crimin.
**Morin**. La loi civile.
**Eug. Noël**. Voltaire et Rousseau.
**F. Paulhan**. La physiologie de l'esprit.
**Renard**. L'homme est-il libre ?
**Robinet**. Philos. posit.
**Zaborowski**. L'origine du langage.

### HISTOIRE

*Antiquité.*

**Combes**. La Grèce.
**Creighton**. Histoire rom.
**Mahaffy**. L'ant. grecque.
**Ott**. L'Asie et l'Egypte.

*France.*

**Bastide**. La Réforme.
**Bère**. L'armée française.
**Buchez**. Mérovingiens.
— Carlovingiens.
**Carnot**. La Révolution française. 2 vol.
**Debidour**. Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat (1789-1871).
**Doneaud**. La marine française.
**Faque**. L'Indo-Chine française.
**Larrivière**. Origines de la guerre de 1870.
**Fréd. Lock**. Jeanne d'Arc.
— La Restauration.
**Quesnel**. Conquête de l'Algérie.
**Zevort**. Louis-Philippe.

*Pays étrangers.*

**Bondois**. L'Europe cont.
**Collas** et **Driault**. L'Empire ottoman.
**Eug. Despois**. Les révolutions d'Angleterre.
**Doneaud**. La Prusse.
**Henneguy**. L'Italie.
**E. Raymond**. L'Espagne et le Portugal.
**Regnard**. L'Angleterre.
**Ch. Rolland**. L'Autriche.

### GÉOGRAPHIE COSMOGRAPHIE

**Blerry**. Colon. anglaises.
**Brothier**. Histoire de la terre.
**Catalan**. Astronomie.
**Gaffarel**. Les frontières françaises.
**Girard de Rialle**. Peuples de l'Asie et de l'Europe.
**Grove**. Continents, Océans.
**Jouan**. Iles du Pacifique.
**Zurcher** et **Margollé**. Les phénomènes célestes.

# PUBLICATIONS
## HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES
### qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.

### Volumes parus en 1912 et 1913

**Annales de l'Institut supérieur de philosophie de Louvain.** Tome I. 1912, par N. BALTHASAR, C. JACQUART, J. LEMAIRE, J. LOTTIN, A. MANSION, A. MICHOTTE, P. NÈVE, C. RANSY. 1 vol. gr. in-8........ 10 fr.
— T II. 1913, par F. AVELING, R. DEFOURNY, F. de HOVRE, L. de LANTSHERRE, A. DIÈS. M.-S. GILLET, G. LAMBRECHT, A. MICHOTTE, L. NOEL, Th. PORTYCH. 1 v. gr. in-8. 10 fr.
**Année musicale** (L'), publiée par MM. MICHEL BRENET, J. CHANTAVOINE, L. LALOY, L. DE LA LAURENCIE. 1re *année, 1911.* 1 vol. gr. in-8, avec citations musicales........ 10 fr.
— *2e année, 1912.* 1 vol. grand in-8, avec citations musicales........ 10 fr.
**Athena.** Revue publiée par l'Ecole des Hautes-Etudes sociales. Années 1911 et 1912, chacune 1 vol. in-8........ 15 fr.
BASTIDE (Ch.), docteur ès lettres, professeur agrégé au lycée Charlemagne. **Anglais et Français du XVIIe siècle.** 1912. 1 fort. vol. in-16........ 4 fr.
BAYET (Albert). **La casuistique chrétienne.** 1913. 1 vol. in-16........ 2 fr. 50
BONNIER (Dr P.). L'anxiété. *États anxieux. Tracs. Phobies. Obsessions. Mélancolies. Dépression Aboulie. Neurasthénie.* 1913. 1 vol. in-8, avec fig........ 1 fr.
BRUNHES (J.), professeur au Collège de France. * **La Géographie humaine.** *Essai de classification positive. Principes et exemples.* 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. grand in-8, avec 272 grav. et cartes dans le texte et hors texte. (*Couronné par l'Académie française et Médaille d'or de la Société de Géographie.*)........ 20 fr.
CAHEN (G.), chargé de mission en Russie, doct. ès lettres. **Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre-le-Grand (1689-1730).** (*Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.*) 1912. 1 vol. gr. in-8........ 10 fr.
— **Le livre des comptes de la caravane russe à Pékin** (1727-1728). 1912. 1 vol. gr. in-8. 5 fr.
**Catalogue des publications de l'Institut Nobel norvégien.** I. *Littérature pacifiste.* 1912. 1 vol. grand in-8........ 12 fr. 50
**Ce qu'on a fait de l'Eglise.** *Étude d'histoire religieuse.* 6e édit., 1912. 1 vol. in-16. 3 fr. 50
CELLARIER (F.). **La métaphysique et sa méthode.** Préf. de E. BOUTROUX. 1914. 1 vol. in-8........ 10 fr.
CHANTAVOINE (J.). **Musiciens et poètes.** 1912. 1 vol. in-16........ 3 fr. 50
COLLIGNON (A.). Diderot. *Sa vie, ses œuvres.* 3e édit. 1914. 1 vol. in-12...... 3 fr. 50
CREMER (Th.). **Le Problème religieux dans la philosophie de l'action** (*MM. Blondel et le P. Laberthonnière*). Préface de V. DELBOS, de l'Institut, 1912. 1 vol. gr. in-8. 3 fr.
DEPLOIGE (S.), professeur à l'Université catholique de Louvain. **Le Conflit de la morale et de la sociologie.** 2e édit. 1913. 1 vol. gr. in-8........ 7 fr. 50
DUSSAUZE (H.), docteur ès lettres. **Les règles esthétiques et les lois du sentiment.** 1912. 1 vol. in-8........ 10 fr.
**Éducation morale** (Compte rendu du *Deuxième Congrès international* d'). Publié par la secrétaire générale, Mlle A. DYSERINCK. 1913. 1 vol. gr. in-8........ 4 fr. 25
**Education morale (Mémoires sur l')** présentés au *Deuxième Congrès international d'éducation morale* a La Haye, publ. par la secr. gale, Mlle A. DYSERINCK. 1912. 1 vol. gr. in-8. 12 fr. 50
**Études de psychologie** publiées par A. MICHOTTE, professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Louvain. Vol. I, fasc. 1. 1913. 1 vol. in-8........ 7 fr. 50
**Femme (La).** *Sa situation réelle, sa situation idéale,* par M. J. A. THOMSON, Mme THOMSON, Mlle L. I. LUMSDEN, Mme LENDRUM, Mlle P. SHERAYN M. T. S. CLOUSTON, Mlle FR. MELVILLE. Mlle E. PEARSON, M. R. LODGE. Préface de Sir O. LODGE. Traduit de l'anglais par Mlle A. Terrier. 1912. 1 vol. in-16........ 2 fr. 50
GAY (A.), docteur en théologie. **L'honneur.** *Sa place dans la morale.* 1913. 1 v. in-8. 5 fr.
GELEY (Dr G.). **Monisme idéaliste et palingénésie.** 1913. Broch. in-8........ 1 fr.
GOMER (A. de). **L'obligation morale raisonnée.** *Ses conditions.* 1913. 1 vol. in.16. 3 fr. 50
GRANDJEAN (Fr.), professeur du Gymnase et privat-docent à l'Université de Genève. **Une révolution dans la philosophie : la doctrine de M. Henri Bergson.** 1913. 1 v. in-16. 3 fr. 50
HENNEBICQ (L). *L'impérialisme occidental.* **Genèse de l'impérialisme anglais.** 1913. In-8. 6 fr.
KAMEL (SAYED), docteur en droit. **La Conférence de Constantinople et la question égyptienne en 1882.** 1913. 1 vol. in-8........ 5 fr.
KIPIANI (Varia), lauréate de l'Académie de médecine de Paris. **Ambidextrie.** *Etude expérimentale et critique.* Suivie d'une note de I. IOTEYKO. 1913. 1 vol. in-8 des *Travaux de la Faculté internationale de pédologie,* avec 28 figures dans le texte........ 3 fr. 50
LABROUE (H.), prof. agrégé d'histoire au lycée de Bordeaux. * **L'Esprit public en Dordogne pendant la Révolution.** Préface de G. MONOD, de l'Institut. 1912. 1 vol. in-8. 4 fr. (V. p. 33.)
— **Les membres de la Soc. popul. de Bergerac pendant la Révolution.** 1913. Broch. in-8. 1 fr. 50
LACAZE-DUTHIERS (G. de). **La liberté de penser.** 1913. 1 fort vol. in-8........ 10 fr.
— **Au tournant de la route.** *Regards sur la société.* 1914. 1 vol. in-8........ 5 fr.
LADEVÈZE (E.). **La loi d'universelle relation.** *Premières lignes d'une philosophie basée sur la négation du sujet connaissant.* 1913. 1 vol. in-16........ 2 fr. 50
LANESSAN (J.-L. de), député, ancien ministre de la marine, ancien gouverneur général de l'Indo-Chine. **Nos forces militaires.** 1913. 1 vol. in-16........ 3 fr. 50
— **Notre défense maritime.** 1914. 1 vol. in-16........ 3 fr. 50
LATOUR (M.). **Premiers principes d'une théorie générale des émotions.** 1912. 1 vol. in-8........ 3 fr. 50
LISZT (Fr.). **Pages romantiques.** Avec introd. et notes par J. CHANTAVOINE. 1912. 1 vol. in-16........ 3 fr. 50
LOCKE (John). **Lettres inédites** *à ses amis Nicolas Thoinard, Philippe Van Limborch et Edward Clark.* **Publiées avec une introduction et des notes par** M. H. OLLION, doc-

teur ès lettres, professeur à la Faculté libre des lettres de Lyon. avec la collaboration de M. le professeur Dr T. J. De Boer, de l'Univ. d'Amsterdam. 1913. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.
LORIA (A.). **Les bases économiques de la justice internationale.** Tome III, fascicule 1 des *Publications de l'Institut Nobel norvégien.* 1913. 1 vol. in-8................ 5 fr.
LOTE (R.). docteur ès lettres. **Les origines mystiques de la "science" allemande.** 1913. 1 vol. gr. in-8.................................................................. 5 fr.
— **La France et l'esprit public jugés par le "Mercure" de Wieland.** 1913. 1 v. in-8. 4 fr.
LUQUET (G.-H.) ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur agrégé de philosophie au lycée de Douai, docteur ès lettres. **Essai d'une logique systématique et simplifiée.** 1913. 1 vol. in-8........................................................ 3 fr. 75
MARTIN (F.), sénateur. ***La morale républicaine.** 1912. 1 vol. in-8............... 4 fr. 50
MAUXION (A.), chargé de cours à l'Université de Louvain. **Introduction à la physique aristotélicienne.** 1913. 1 vol. in-8................................................ 5 fr.
MICHOTTE. Voir *Etudes de psychologie.*
MIRABAUD (R.). **L'un-multiple.** *Esquisse d'une métaphysique.* 1912. 1 vol. in-16.... 2 fr.
NYS (D.), prof. à l'Univ. catholique de Louvain. **La notion du temps.** (Cours de philosophie, Vol. VII, t. II.) 2e éd., rev. et augm. 1913. 1 vol. in-8..... 5 fr. (V. Mercier, p. 32.)
OSTY (Dr E.). **Lucidité et intuition.** *Etude expérimentale.* 1913. 1 vol. in-8........ 8 fr.
POËY (A.). **L'Anarchie mondiale.** *La psychologie morbide,* 1912. 1 vol. in-16. 3 fr. 50 (V. p. 34.)
ROBIQUET (P.). **Le cœur d'une reine.** *Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin.* 1912. 1 vol. in-8, avec 1 pl. hors texte......................................... 4 fr.
ROUCHES (G.), docteur ès lettres, bibl. à l'Ecole des Beaux-Arts. **La peinture bolonaise à la fin du XVIe siècle** (1575-1619). *Les Carrache.* 1913. 1 v. in-8, avec 16 pl. h. texte. 7 fr. 50
ROUMA (G.), doct. en sciences sociales, dir. de l'Ens. public de la République de Bolivie. **Le langage graphique de l'enfant.** 2e éd., revue. 1913. 1 vol. in-8, avec fig. et pl. hors texte. 7 fr. 50
SENTROUL (Ch.), agrégé à l'école St-Thomas-d'Aquin, professeur à la Faculté libre de philosophie et lettres de São-Paulo. **Kant et Aristote.** (2e éd. franç. de *L'objet de la métaph. selon Kant et selon Aristote*). 1914. 1 vol. in-8............................ 5 fr.
SERVIÈRES (G.). **Emmanuel Chabrier** (1841-1894). 1912. 1 vol. in-16............ 2 fr. 50
TERRAILLON (E.), doct. ès lettres, principal du coll. de Saint-Claude. **La morale de Geulincx dans ses rapports avec la philosophie de Descartes.** 1912. 1 vol. in-8. 3 fr. 75 (V. p. 7.)
TURRO (R.), professeur au laboratoire municipal de Barcelone. **Les origines de la connaissance.** 1913. 1 vol. in-8............................................... 5 fr.
VAN BIERVLIET (J.-J.). professeur à l'Université de Gand. **Premiers Éléments de pédagogie expérimentale.** *Les bases.* Préface de G. Compayré, de l'Institut. 1911. 1 vol. in-8. 7 fr.
— **Esquisse d'une éducation de l'attention.** 1912. 1 vol. in-16..................... 2 fr. 50
VAUTHIER (M.), prof. à l'Univ. de Bruxelles. **Essais de philosop. sociale.** 1912. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
VAUZANGES (L. M.). **L'écriture des musiciens célèbres.** *Essai de graphologie musicale.* 1913. 1 vol. in-8, avec 48 reproductions d'autographes......................... 3 fr. 50
WEILL (J.). **Zadoc Kahn** (1839-1905). 1912. 1 vol. in-16, avec 2 portraits........ 3 fr. 50
WINDSTOSSER (M.), docteur ès lettres. **Étude sur la "Théologie germanique"** suivie d'une traduction faite sur les éditions orig. de 1516 et de 1518. 1912. 1 vol. gr. in-8.... 5 fr.

## Précédemment parus :

ALAUX, prof. à la Fac. des lettres d'Alger. **Philosophie morale et politique.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— **Théorie de l'âme humaine.** 1 vol. in-8........................................ 10 fr.
— **Dieu et le monde.** *Essai de philosophie première.* 1 vol. in-16................. 2 fr. 50
AMIABLE (Louis). **Une Loge maçonnique d'avant 1789.** 1 vol. in-8.................. 6 fr.
AMICUS. **Pensées libres.** *Questions internationales, religieuses, bio-sociologiques, historiques, philosophiques. Les Femmes.* 1 vol. in-8.................................. 5 fr.
ANDRE (L.), docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand. **Michel Le Tellier et l'organisation de l'armée monarchique.** 1 vol. in-8. (*Cour. par l'Institut.*)...... 14 fr.
— **Deux Mémoires inédits de Claude Le Pelletier.** 1 vol. in-8..................... 3 fr. 50
ARDASCHEFF (P.). professeur d'histoire à l'Université de Kiew. * **Les Intendants de province sous Louis XVI.** Traduit du russe par L. Jousserandot, sous-bibliothécaire à l'Université de Lille. 1 vol. grand in-8. (*Cour. par l'Acad. Impér. de St-Pétersbourg.*) 10 fr.
ARMINJON (P.), professeur à l'Ecole khédiviale de Droit du Caire. **L'Enseignement, la doctrine et la vie dans les universités musulmanes d'Egypte.** 1 vol. in-8.......... 6 fr. 50
ARREAT. **Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18.............................. 2 fr. 50
— **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18.......................................... 3 fr. 50
— **Réflexions et Maximes.** 1 vol. in-16........................ 2 fr. 50. (V. p. 2 et 7).
* **Autour du monde**, par les Boursiers de voyage de l'Université de Paris. (*Fondation Albert Kahn.*) 1 vol. gr. in-8................................................ 10 fr.
ASLAN (G.). **La Morale selon Guyau** 1 vol. in-16................................... 2 fr.
— **Le Jugement chez Aristote.** Br. in-18................................ 1 fr. (Voir p. 2.)
BACHA (E.). **Le Génie de Tacite.** 1 vol. in-18...................................... 4 fr.
BELLANGER (A.), docteur ès lettres. **Les concepts de cause et l'activité intentionnelle de l'esprit.** 1 vol. in-8................................................................ 5 fr.
BEMONT (Ch.), et MONOD (G.). **Histoire de l'Europe au Moyen âge** (395-1270). Nouvelle édit. 1 vol. in-18, avec grav. et cartes en couleurs...... 5 fr. (Voir p. 21 et 26.)
BENOIST-HANAPPIER (L.), professeur-adjoint à l'Université de Nancy. **Le drame naturaliste en Allemagne.** 1 v. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*).......... 7 fr. 50
BESANÇON (A.), docteur ès lettres. **Les Adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine.** 1 vol. gr. in-8. (*Couronné par l'Institut.*)................. 10 fr.
BLUM (E.), prof. au lycée de Lyon. **La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.** Préf. de G. Compayré. 4e éd. 1 vol. in-8. (*Récompensé par l'Institut.*)........ 3 fr. 75
BOURDEAU (Louis). **Théorie des sciences.** 2 vol. in-8.............................. 20 fr.
— **La Conquête du monde animal.** 1 vol. in-8....................................... 5 fr.
— **La Conquête du monde végétal.** 1 vol. in-8...................................... 5 fr.

BOURDEAU (Louis). **L'Histoire et les historiens.** 1 vol. in-8.................... 7 fr. 50
— * **Histoire de l'alimentation.** 1 vol. in-8......................... 5 fr. (Voir p. 7 et 26.)
BOURDIN. **Le Vivarais,** *essai de géographie régionale.* 1 vol. in-8. (Ann. de l'Univ. de Lyon). 6 fr.
BOURGEOIS (É.). **Lettres intimes de J.-M. Alberoni adressées au comte J. Rocca.** 1 vol. in-8. (Annales de l'Université de Lyon.)................................ 10 fr.
BOURGEOIS (Léon), ancien ministre. **Solidarité.** 7e éd., rev. et augm. 1 vol. in-16...... 3 fr. 50
BOUTROUX (Em.), de l'Acad. franç. * **De l'Idée de la loi naturelle.** In-8. 2 fr. 50 (V. p. 3 et 7.)
BRANDON-SALVADOR (Mme). **A travers les moissons.** *Ancien Testament. Talmud. Apocryphes. Poètes et moralistes juifs du moyen âge.* 1 vol. in-16...................... 4 fr.
BRASSEUR. **Psychologie de la force.** 1 vol. in-8.............................. 3 fr. 50
BRENET (M.). * **Musique et musiciens de la vieille France.** 1 vol. in-16.......... 3 fr 50
BUDE (E. de). **Les Bonaparte en Suisse.** 1 vol. in-12.......................... 3 fr. 50
CANTON (G.). **Napoléon antimilitariste.** 1 vol. in-16........................... 3 fr. 50
CARDON (G.), docteur ès lettres. * **La Fondation de l'Université de Douai.** 1 vol. in-8. 10 fr.)
CAUDRILLIER (G.), docteur ès lettres, inspecteur d'Académie. **La Trahison de Pichegru et les intrigues royalistes dans l'Est avant Fructidor.** 1 vol. gr. in-8............. 7 fr. 50
CHABRIER (Dr). **Les Émotions et états organiques.** 1 vol. in-16................. 2 fr. 50
CHARRIAUT (H.). **Après la Séparation.** *L'avenir des églises.* 1 vol. in-12....... 3 fr. 50
CLAMAGERAN. **La Lutte contre le mal.** 1 vol. in-18.......................... 3 fr. 50
— **Philosophie religieuse.** *Art et voyages.* 1 vol. in-12........................ 3 fr. 50
— **Correspondance (1849-1902).** 1 vol. gr. in-8.................................. 10 fr.
COHEN (H.), professeur à l'Université de Marburg. **Le Judaïsme et le progrès religieux de l'humanité.** Traduit de l'allemand. Broch. in-8................................ 0 fr. 50
**IVe Congrès international de Psychologie, Paris 1900.** 1 vol. in-8................. 20 fr.
COTTIN (Cte P.), ancien député. **Positivisme et anarchie.** 1 vol. in-16............. 2 fr.
COUBERTIN (P. de). **L'Éducation des adolescents au XXe siècle.** I. ÉDUCATION PHYSIQUE. *La gymnastique utilitaire.* 3e édit. 1 vol. in-16. 2 fr. 50. — II. ÉDUCATION INTELLECTUELLE : *L'analyse universelle.* 1 vol. in-16.................................... 2 fr. 50
DANTU (G.), docteur ès lettres. **Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes.** 1 vol. gr. in-8............................ 3 fr.
— **L'éducation d'après Platon.** 1 vol. gr. in-8................................... 6 fr.
DARBON (A.), docteur ès lettres. **Le Concept du hasard dans la philosophie de Cournot.** Brochure in-8................................................ 2 fr. (V. p. 7.)
DAURIAC. **Croyance et réalité.** 1 vol. in-18...................... 3 fr. 50 (V. p. 3 et 7.)
DAVILLE (L.), docteur ès lettres. **Les Prétentions de Charles III, duc de Lorraine, à la couronne de France.** 1 vol. grand in-8.................. 6 fr. 50 (Voir p. 13, à LEIBNIZ.)
DELVAILLE (J.). docteur ès lettres. * **La Chalotais éducateur.** 1 vol. in-8... 5 fr. (V. p. 8 et 14.)
DERAISMES (Mlle Maria). **Œuvres complètes.** 4 vol. in-8. Chacun................ 3 fr. 50
DEROCQUIGNY (J.). **Charles Lamb.** *Sa vie et ses œuvres.* In-8. (Trav. de l'Univ. de Lille). 12 fr.
DESCHAMPS. **Principes de morale sociale.** 1 vol. in-8.......................... 3 fr. 50
DUBUC (P.), doct. ès lettres, * **Essai sur la méthode de la métaphysique.** 1 vol. in-8.. 5 fr.
DUGAS (L.), docteur ès lettres. * **L'Amitié antique.** 1 vol. in-8. . 7 fr. 50 (V. p. 3, 6 et 8.)
DUNAN. (Ch.), docteur ès lettres, professeur au collège Stanislas. * **Sur les Formes a priori de la sensibilité.** 1 vol. in-8.............................. 5 fr. (Voir p. 3.)
— **Les arguments de Zénon d'Elie contre le mouvement.** 1 vol. in-8............ 1 fr. 50
DUPUY (Paul). **Les Fondements de la morale.** 1 vol. in-8........................ 5 fr.
— **Méthodes et concepts.** 1 vol. in-8.............................................. 5 fr.
— **Le positivisme d'Auguste Comte.** 1 vol. in-8........................ 5 fr. (V. p. 32.)
* **Entre Camarades,** par les anciens élèves de l'Université de Paris. *Histoire, littérature, philologie, philosophie.* 1 vol. in-8.............................................. 10 fr.
FABRE (P.). **Le Polyptique du chanoine Benoît.** In-8. (Trav. de l'Univ. de Lille.).. 3 fr. 50
FERRERE (F.). **La situation religieuse de l'Afrique romaine** *depuis la fin du IVe siècle jusqu'à l'invasion des Vandales.* 1 vol. in-8.................................. 7 fr. 50
**Fondation universitaire de Belleville (La),** par Ch. GIDE et J. BARDOUX. 1 vol. in-16. 1 fr. 50
FOUCHER DE CAREIL (Cte). **Descartes,** *la Princesse Elisabeth et la Reine Christine,* d'après des lettres inédites. Nouvelle édit. 1 vol. in-8.................................. 4 fr.
GASTE (M. de). **Réalités imaginatives et Réalités positives.** *Essai d'un code moral basé sur la science.* Préface de F. LE DANTEC. 1 vol. in-8............................ 7 fr. 50
GELEY (G.). **Les Preuves du transformisme.** 1 vol. in-8................ 6 fr. (Voir p. 3.)
GILLET (M.). **Fondement intellectuel de la morale.** 1 vol. in-8.................. 3 fr. 75
GIRAUD-TEULON. **Les Origines de la papauté.** 1 vol. in-12........................ 2 fr.
GOURD, professeur à l'Univ. de Genève. **Le Phénomène.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50 (Voir p. 9.)
GRIVEAU (M.). **Les Éléments du beau.** 1 vol. in-18.............................. 4 fr. 50
— **La Sphère de beauté.** 1 vol. in-8................................................ 10 fr.
GUEX (F.), professeur à l'Université de Lausanne. * **Histoire de l'Instruction et de l'Éducation.** 2e édit. 1 vol. in-8 avec gravures.............................................. 6 fr.
GUYAU. **Vers d'un philosophe.** 7e édit. 1 vol. in-18....... 3 fr. 50 (Voir p. 3, 9 et 13.)
HALLEUX (J.). **L'Évolutionnisme en morale** (*H. Spencer*). 1 vol. in-12........... 3 fr. 50
HARTENBERG (Dr P.). **Sensations païennes.** 1 vol. in-16............ 3 fr. (Voir p. 9.)
HOCHREUTINER (B.-P.-G.), docteur ès sciences. **La Philosophie d'un naturaliste.** *Essai de synthèse du monisme mécaniste et de l'idéalisme solipsiste.* 1 vol. in-8....... 7 fr. 50
HOCQUART (E.). **L'Art de juger le caractère des hommes par leur écriture.** Br. in-8. 1 fr.
HOFFDING (H.), prof. à l'Université de Copenhague. * **Morale.** Trad. par L. POITEVIN, professeur au collège de Nantua. 2e édit. 1 vol. in-8.............. 10 fr. (Voir p. 2 et 9.)
ICARD. **Paradoxes ou vérités.** 1 vol. in-12........................................ 3 fr. 50
JAELL (Mme Marie). **Un nouvel état de conscience.** *La coloration des sensations tactiles* 1 vol. in-8 avec 33 planches...................................... 4 fr. (V. p. 4.)
JAMES (William). **L'Expérience religieuse,** traduit par F. ABAUZIT, agrégé de philosophie. 2e édit. (*Couronné par l'Académie française.*). 1 vol. in-8........................ 10 fr.
— * **Causeries pédagogiques.** Trad. par L. PIDOUX. Préface de M. PAYOT, recteur de l'Aca-

démie d'Aix. 3e édition, augmentée. 1 vol. in-16.................... 2 fr. 50 (Voir p. 4.)
**JANET** (Pierre), de l'Institut, professeur au Collège de France. **L'État mental des hystériques.** *Les stigmates mentaux des hystériques, les accidents mentaux des hystériques, études sur divers symptomes hystériques. Le traitement psychologique de l'hystérie.* 2e édition. 1 vol. grand in-8, avec gravures.................................... 18 fr. (Voir p. 9 et 24.)
— et RAYMOND (F.), professeur de la clinique des maladies nerveuses à la Salpêtrière. **Névroses et idées fixes.** I. *Études expérimentales sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire, sur les émotions, les idées obsédantes et leur traitement.* 2e édition 1 vol. grand in-8, avec 97 fig.................................. 12 fr.
II. *Névroses, maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement.* 2e édition 1 vol. gr. in-8, avec 68 grav.................................. 14 fr.
(*Ouvrage couronné par l'Académie des sciences et par l'Académie de médecine.*)
— et RAYMOND. **Les obsessions et la psychasthénie.** I. *Études cliniques et expérimentales sur les idées obsédantes, les impulsions, les manies mentales, la folie du doute, les tics, les agitations, les phobies, les délires du contact, les angoisses, les sentiments d'incomplétude, la neurasthénie, les modifications des sentiments du réel, leur pathogénie et leur traitement.* 2e édition. 1 vol. grand in-8, avec 32 gravures.................. 18 fr.
II. *États neurasthéniques, aboulies, incomplétude, agitations et angoisses diffuses, algies, phobies, délires du contact, tics, manies mentales, folies du doute, idées obsédantes, impulsions.* 2e édit. 1 vol. grand in-8 avec 32 gravures.............................. 14 fr.
**JANSSENS** (E.). **Le Néo-criticisme de Ch. Renouvier.** 1 vol. in-16................ 3 fr. 50
— **La Philosophie et l'apologétique de Pascal.** 1 vol. in-16......................... 4 fr.
JOURDY (Général). **L'Instruction de l'armée française,** de 1815 à 1902. 1 vol. in-16...... 3 fr. 50
JOURET (G.), prof. à l'école normale de Mons. **Les Humanités primaires.** 1 v. in-16 ..... 5 fr.
JOYAU. **Essai sur la liberté morale.** 1 vol. in-18.................. 3 fr. 50 (Voir p. 15.)
KARPPE (S.), doct. ès lettres. **Les Origines et la nature du Zohar,** 1 v. in-8. 7 fr. 50 (V. p. 9.)
KAUFMANN. **La cause finale et son importance.** 1 vol. in-12........................ 2 fr. 50
KEIM (A.). **Notes de la main d'Helvétius.** 1 vol. in-8....................... 3 fr. (Voir p. 9.)
KINGSFORD (A.) et MAITLAND (E.). **La Voie parfaite ou le Christ ésotérique.** 1 v. in-8. 6 fr.
KOSTYLEFF (N.). **Évolution dans l'histoire de la philosophie.** 1 vol. in-16....... 2 fr. 50
— **Les Substituts de l'âme dans la psychologie moderne.** 1 vol. in-8.. 4 fr. (Voir p. 4.)
LABROUE (H.), professeur au lycée de Bordeaux. **Le Conventionnel Pinet.** Broch. in-8. 3 fr.
— **Le Club Jacobin de Toulon (1790-1796).** Broch. gr. in-8.......................... 2 fr.
LACAZE-DUTHIERS (G. de). **Le Culte de l'idéal ou l'artistocratie.** 1 vol. in-8.. 7 fr. 50
LA GRASSERIE (R. de). **Études de psychosociologie.** I. *De l'Instinct cryptologique et de l'instinct phanérique.* 1911. In-8. 2 fr. — II. *De l'hybridité mentale et sociale.* 1911. In-8. 2 fr. — III. *Parasitisme, Paradynamisme et paramorphisme sociologique.* 1911. In-8.. 2 fr.
LALANDE (A.), professeur adjoint à la Sorbonne. * **Précis raisonné de morale pratique** *par questions et réponses.* 2e édit. 1 vol. in-16......................... 1 fr. (Voir p. 10.)
LANESSAN (de), député, ancien ministre de la Marine. **Le Programme maritime de 1900-1906.** 2e édit. 1 vol. in-12........................ 3 fr. 50 (V. p. 10, 16, 17, 19 et 27.)
— * **L'éducation de la femme moderne.** 1 vol. in-16................................ 3 fr. 50
— **Le bilan de notre marine.** 1 vol. in-16....................................... 3 fr. 50
— **Nos Forces navales.** *Organisation, répartition.* 1 vol. in-16.................. 3 fr. 50
LASSERRE (A.). **La Participation collective des femmes à la Révolution française.** 1 vol. in-8.......................................................................... 5 fr.
LASSERRE (E.). **Les Délinquants passionnels et le criminaliste Impallomeni.** 1 v. in-16. 2 fr.
LAVELEYE (Em. de). **De l'Avenir des peuples catholiques.** Br. in-8.. 0 fr. 25 (V. p. 10.)
LECLÈRE (A.), professeur à l'Université de Berne. * **La Morale rationnelle** *dans ses relations avec la philosophie générale.* 1 vol. in-8..................... 7 fr. 50 (Voir p. 10.)
LEFEVRE (G.). * **Les Variations de Guillaume de Champeaux et la Question des Universaux.** 1 vol. in-8. (Trav. de l'Univ. de Lille)................................ 3 fr.
LEMAIRE (P.). **Le Cartésianisme chez les Bénédictins.** 1 vol. in-8 .............. 6 fr. 50
LÉON (A.), docteur ès lettres. **Les Éléments cartésiens de la doctrine spinoziste sur les rapports de la pensée et de son objet.** 1 vol. grand in-8.......................... 6 fr.
LEVY (L.-G.), docteur ès lettres. **La Famille dans l'antiquité israélite.** 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*).................................. 5 fr. (V. p. 15.)
LÉVY-SCHNEIDER (L.), professeur à l'Université de Lyon. **Le Conventionnel Jean-Bon Saint-André (1749-1813).** 2 vol. in-8............................................ 15 fr.
LUQUET (G.-H.), agrégé de philosophie. **Éléments de logique formelle.** Br. in-8. 1 fr. 50
MABILLEAU (L.). **Histoire de la philosophie atomistique.** 1 vol. in-8............... 12 fr.
MAINDRON (Ernest). * **L'Académie des Sciences.** 1 vol. in-8 cavalier, avec 53 grav., portraits, plans, 8 pl. hors texte et 2 autographes...................................... 6 fr.
MARTIN (W.). **La Situation du catholicisme à Genève (1815-1907).** 1 vol. in-16. 3 fr. 50
MATAGRIN. **L'Esthétique de Lotze.** 1 vol. in-12..... ................................ 2 fr.
MAUGÉ (F.), docteur ès lettres. **Le Rationalisme comme hypothèse méthodologique.** 1 vol. grand in-8.......................................................................... 10 fr.
MAXWELL (J.). **Psychologie sociale contemporaine.** 1 vol. in-8........ 6 fr. (V. p. 10.)
**Mélanges littéraires,** publiés à l'occasion du Centenaire de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand (1810-1910). 1 vol. gr. in-8, avec planches.................................. 10 fr.
MERCIER (le Cardinal, archevêque de Malines,). **Les Origines de la psychologie contemporaine.** 2e édit. 1 vol. in-18................................................ 3 fr. 50
— **Cours de philosophie.** I. *Logique.* 5e éd. 1 vol. in-8, 5 fr.— II. *Notions d'ontologie ou de métaphysique générale.* 5e éd. 1 vol. in-8, 10 fr. — III. *Psychologie.* 9e éd. 2 vol. in-8, 10 fr. — IV. *Critériologie générale ou théorie générale de la certitude.* 8e éd. 1 vol. in-8, 6 fr. — (Le vol. V n'existe pas.) — VI. *Histoire de la philosophie médiévale,* par M. de WULF. 4e éd. 1 vol. in-8, 10 fr. — VII. *Cosmologie ou Étude philosophique du monde inorganique,* par D. NYS. T. I. *Les causes constitutives du monde inorganique.* 3e éd. 1 vol. in-8, 10 fr. T. II. *La notion de temps.* 1 vol. in-8, 5 fr. T. III. *La notion d'espace.* 3e éd. 1 vol. in-8.......................................................................... 2 fr. 50

MILHAUD (G.), professeur à la Sorbonne. * **Le Positivisme et le progrès de l'esprit.** 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50 (Voir p. 4 et 13.)
MONNIER (Marcel). * **Le Drame chinois** (*juillet-août* 1900). 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50
MORIN (JEAN), archéologue. **Archéologie de la Gaule et des pays circonvoisins** *depuis les origines jusqu'à Charlemagne.* 1 vol. in-8 avec 74 fig. dans le texte et 26 pl. h. texte. 6 fr.
NORMAND (Ch.). * **La Bourgeoisie française au XVIIe siècle.** 1 v. in-8, av. 8 pl. h. texte. 12 fr.
NYS. Voy. MERCIER, ci-dessus.
PALHORIÈS (F.), docteur ès lettres. **La Théorie idéologique de Galuppi dans ses rapports avec la philosophie de Kant.** 1 vol. in-8 ... 4 fr. (Voir p. 15.)
PARISET (G.). **La Revue germanique de Dollfus et Nefftzer.** Br. in-8 ... 2 fr.
PAULHAN (Fr.). **Le Nouveau Mysticisme.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50 (Voir p. 2, 4, 6, 11 et 29.)
PELLETAN (Eugène). * **La Naissance d'une ville** (*Royan*). 1 vol. in-18 ... 2 fr.
— * **Jarousseau, le pasteur du désert.** Nouv. édit. 1 vol. in-18 ... 2 fr.
— * **Un Roi philosophe.** *Frédéric le Grand.* 1 vol. in-18 ... 3 fr. 50
— **Droits de l'homme.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
PENJON (A.). **Pensée et Réalité,** de A. SPIR, trad. de l'allem. In-8. (Trav. de l'Univ. de Lille.) ... 10 fr.
— **L'Énigme sociale.** 1 vol. in-8. (Travaux de l'Université de Lille.) ... 2 fr. 50
PÉRÈS (J.). **L'Individualité et la destinée.** Brochure in-16 ... 1 fr. (V. p. 11.)
PEREZ (Bernard). **Mes deux Chats.** 2e édition. 1 vol. in-12 ... 1 fr. 50
— **Jacotot et sa Méthode d'émancipation intellectuelle.** 1 vol. in-18 ... 3 fr.
— **Dictionnaire abrégé de philosophie.** 1 vol. in-18 ... 1 fr. 50 (V. p. 11.)
PETIT (Ed.), insp. gén. de l'Instruction publique. **De l'École à la cité.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
PHILBERT (Louis). **Le Rire.** 1 vol. in-8. (*Couronné par l'Académie française.*) .. 7 fr. 50
PHILIPPE (J.). **Lucrèce dans la théologie chrétienne.** 1 vol. in-8 ... 2 fr. 50 (V. p. 4.)
PIAT (C.), professeur à l'Inst. cath. de Paris. **L'Intellect actif.** 1 vol. in-8 ... 4 fr.
— **Insuffisance des philosophies de l'intuition.** 1 vol. in-8 ... 5 fr.
— **L'Idée ou critique du Kantisme.** 2e édition. 1 vol. in-8 ... 6 fr.
— **De la Croyance en Dieu.** 2e édit. 1 vol. in-18 ... 3 fr. 50 (Voir p. 11, 14 et 15.)
PICARD (Ch.). **Sémites et Aryens.** 1 vol. in-18 ... 1 fr. 50
PICTET (Raoul). **Étude critique du matérialisme et du spiritualisme par la physique expérimentale.** 1 vol. gr. in-8 ... 10 fr.
PILASTRE (E.). **Vie et caractère de Mme de Maintenon.** 1 vol. in-8, ill ... 5 fr.
— **La Religion au temps du duc de Saint-Simon.** 1 vol. in-8 ... 6 fr.
PINLOCHE (A.), professeur honoraire de l'Université de Lille. * **Pestalozzi et l'éducation populaire moderne.** 1 vol. in-16. (*Couronné par l'Institut.*) ... 2 fr. 50
— * **Principales Œuvres de Herbart.** 1 vol. in-8. (Travaux de l'Université de Lille) ... 7 fr. 50
PITOLLET (C.), agrégé d'espagnol. **La Querelle caldéronienne de Johan Nikolas Böhl von Faber et José Joaquin de Mora.** 1 vol. in-8 ... 15 fr.
— **Contributions à l'étude de l'hispanisme de G.-E. Lessing.** 1 vol. in-8 ... 15 fr.
POCHHAMMER (A.). **L'Anneau de Nibelung de Richard Wagner.** *Analyse dramatique et musicale,* traduit de l'allemand par J. CHANTAVOINE. 1 vol. in-16 ... 2 fr. 50
POËY. **Littré et Auguste Comte.** 1 vol. in-18 ... 3 fr. 50
— **Le Positivisme,** 1 vol. in-18 ... 4 fr. 50
PRADINES (M.), professeur à l'Université d'Aix. **Critique des conditions de l'action.** (*Récomp. par l'Institut.*) T. I. *L'Erreur morale établie par l'histoire et l'évolution des systèmes.* 1 vol. in-8, 10 fr. T. II. *Principes de toute philosophie de l'action.* 1 vol. in-8. 5 fr.
REGNAUD (P.). **Origine des idées et science du langage.** 1 vol. in-12. 1 fr. 50 (V. p. 5.)
REMACLE. **La Philosophie de S. S. Laurie.** 1 vol. in-8 ... 7 fr. 50
RENOUVIER, de l'Institut. **Uchronie.** 2e éd. 1 vol. in-8 ... 7 fr. 50 (Voir page 11.)
**Revue Germanique.** Années 1905 à 1909, chacune, 1 fort volume grand in-8 ... 14 fr.
REYMOND (A.). **Logique et mathématiques.** *Essai historique et critique sur le nombre infini.* 1 vol. in-8 ... 5 fr.
ROBERTY (J.-E.). **Auguste Bouvier,** *pasteur et théologien protestant.* 1 v. in-12 ... 3 fr. 50
ROISEL. **Chronologie des temps préhistoriques.** 1 vol. in-12 ... 1 fr. (Voir p. 5.)
ROSSIER (E.). **Profils de Reines.** Préface de G. MONOD, de l'Institut. 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
ROZET (G.). * **La défense et illustration de la race française.** 1 vol. in-16 ... 3 fr. 50
SABATIER (C.). **Le Duplicisme humain.** 1 vol. in-18 ... 2 fr. 50
SECRETAN (H.). **La Société et la morale.** 1 vol. in-12 ... 3 fr. 50
SEIPPEL (P.), professeur à l'École polytechnique de Zurich. **Les deux Frances et leurs origines historiques.** 1 vol. in-8 ... 7 fr. 50
SERMYN (Dr W. C.). **Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues.** *Philosophie scientifique.* 1 vol. in-8 ... 7 fr. 50
SOREL (Albert), de l'Académie française. **Traité de Paris de 1815.** 1 vol. in-8 ... 4 fr. 50
TARDE (G.), de l'Institut. **Fragment d'histoire future.** 1 vol. in-8. 5 fr. (Voir p. 5, 12 et 16.)
URTIN (H.), doct. ès lettres. **Le Fondement de la responsabilité pénale.** In-8 ... 2 fr. 50
VAN BIERVLIET (J.-J.). **Éléments de psychologie humaine.** 1 vol. in-8 ... 6 fr.
— **Études de psychologie.** (*Homme droit. — Homme gauche.*) 1 vol. in-8 ... 4 fr.
— **Causeries psychologiques.** 2 vol. in-8. Chacun ... 3 fr.
— **Esquisse d'une éducation de la mémoire.** 1 vol. in-16 ... 2 fr.
— **La psychologie quantitative.** 1 vol. in-8 ... 4 fr.
VAN BRABANT (W). **Psychologie du vice infantile.** 1 vol. gr. in-8 ... 3 fr. 50
VAN OVERBERGH. **La Réforme de l'enseignement.** 2 vol. in-4 ... 10 fr.
VERMALE (F.) et ROCHET (A.). **Registre des délibérations du Comité révolutionnaire d'Aix-les-Bains** (*Documents pour l'Histoire de la Révolution en Savoie*). 1 vol. in-8. 4 fr.
WULF (M. de). Voy. MERCIER (p. 33).
— **Histoire de la philosophie en Belgique.** 1 vol. gr. in-8 ... 7 fr. 50 (V. p. 14.)
WYLM (Dr). **La Morale sexuelle.** 1 vol. in-8 ... 5 fr.
**ZAPLETAL. Le Récit de la création dans la Genèse.** 1 vol. in-8 ... 3 fr. 50

# TABLE DES AUTEURS ÉTUDIÉS



# TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

1575-13. — Coulommiers. Imp. Paul Brodard. — 12-13.